



Passions

JUDY DUARTE

Retrouvailles
chez les Fortune

AMANDA BERRY

Pour les yeux
d'Amber

 **HARLEQUIN**



Passions

JUDY DUARTE

Retrouvailles chez les Fortune

AMANDA BERRY

Pour les yeux d'Amber

 **HARLEQUIN**

JUDY DUARTE

Retrouvailles
chez les Fortune

Passions

éditions  HARLEQUIN

Les nerfs tendus à se rompre, Nicole Castleton fit son entrée au Country Club de la ville de Red Rock, au Texas, où elle avait organisé les fiançailles de sa meilleure amie Marnie McCafferty.

Marnie allait épouser prochainement Asher Fortune qui avait déjà un fils, Jace, dont elle deviendrait la belle-mère, et Nicole tenait à ce que la réception en l'honneur des fiançailles de

son amie soit aussi parfaite que possible.

Elle ne fut pas déçue car tout, depuis la décoration jusqu'au ballet stylé des serveurs, était exactement conforme à ses vœux.

Hélas, en ce qui la concernait, le bilan était nettement moins positif, car ses parents l'avaient récemment soumise à un odieux chantage qui la plaçait dans une position difficile.

Même le soleil qui, par chance, avait succédé au temps gris et pluvieux de la veille, ne parvenait pas à la rasséréner et à part Marnie, sa meilleure amie, elle ne voyait personne d'autre capable de l'aider à résoudre son dilemme.

Balayant l'assemblée du regard, elle

aperçut justement Marnie, en grande discussion avec ses futurs beaux-frères et belles-sœurs de la branche des Fortune d'Atlanta et de celle des Fortune de Red Rock.

Alors que Nicole se demandait comment attirer l'attention de son amie, celle-ci prit congé du petit groupe d'invités avec lesquels elle bavardait.

— Marnie, il faut que je te parle de toute urgence ! dit-elle en la rejoignant et en lui prenant le bras.

— Que se passe-t-il ?

— J'ai un grave problème, répondit-elle à voix basse.

— Et tu souhaiterais que nous en parlions dans un endroit tranquille ?

— Oui, car ce que j'ai à te dire est

confidentiel, précisa-t-elle.

— Eh bien, je te suis, dit Marnie.

Savoir qu'elle pouvait compter sur son amie lui fit chaud au cœur.

Qui sait ! Peut-être que celle-ci trouverait une solution qui lui permettrait de garder l'entreprise familiale à laquelle elle tenait comme à la prunelle de ses yeux sans être, pour autant, obligée d'en passer par les conditions que voulaient lui imposer ses parents.

Elle guida Marnie jusqu'au patio du Country Club, désert à cette heure-ci, un endroit discret où toutes les deux pourraient s'entretenir hors de portée des oreilles indiscrètes.

— Qu'y a-t-il donc de si grave ?

demanda Marnie une fois qu'elles furent seules.

— Figure-toi que je suis dans l'obligation de me marier dans les plus brefs délais, révéla-t-elle à Marnie.

— Ne me dis pas que tu es enceinte ! s'exclama son amie.

Elle l'aurait presque souhaité. Ce que ses parents attendaient de sa part aurait au moins eu un sens au lieu de n'être qu'un pis-aller.

— Tu sais bien qu'il n'y a personne dans ma vie, répondit-elle.

— C'est vrai, approuva Marnie. Mais si tu n'es pas enceinte, pourquoi aurais-tu un besoin urgent de te marier ?

Mentalement, elle eut une pensée émue pour *Castleton Boots*, l'entreprise

familiale de bottes de luxe gérée depuis des années par son père.

— Parce que si je ne le fais pas, je risque fort de perdre et ma place de vice-présidente et l'entreprise, dit-elle.

Marnie la fixa d'un air incrédule.

— *Castleton Boots* est une entreprise en pleine croissance et, si je ne m'abuse, tes parents n'ont pas d'autres enfants que toi. Autrement dit, tu es la seule héritière.

— Mon père ne l'entend pas de cette oreille, dit-elle.

— Je connais tes parents et je sais qu'ils t'adorent. Jamais ils n'oseraient te déshériter, objecta Marnie.

Née tardivement, elle avait effectivement été choyée par ses parents

qui se montraient, avec sans doute les meilleures intentions du monde, très protecteurs et même tyranniques envers elle.

— *Castleton Boots* devait me revenir au moment du départ en retraite de mes parents, mais ils s'étaient bien gardés de me préciser que cette donation n'allait pas sans contrepartie, expliqua-t-elle à son amie.

Marnie haussa ses sourcils.

— Une contrepartie ? Veux-tu parler de cette obligation de te marier au plus vite ?

— Exactement. Et si je ne présente pas très vite un fiancé digne de ce nom à mes parents, je perdrai l'entreprise au profit d'un tiers choisi par mon père.

— Cette clause n'a aucun sens !
s'exclama Marnie.

— C'est bien mon avis, mais mes parents ont été très clairs à ce sujet et, si je refuse leurs conditions, je peux dire adieu à l'entreprise.

Or celle-ci était toute sa vie.

Castleton Boots était une petite entreprise locale spécialisée dans la confection artisanale de bottes de style western très prisées par les stars du cinéma et les champions de rodéo. Rien que le stock existant valait une petite fortune.

Après ses études universitaires, elle avait exprimé son désir de travailler dans l'entreprise et son père avait accepté, tout en lui laissant très

clairement entendre qu'elle ne bénéficierait d'aucun passe-droit.

D'abord réceptionniste, elle avait occupé à peu près tous les emplois existants jusqu'à devenir vice-présidente de l'entreprise.

— Tes parents ont-ils le droit d'agir ainsi ? demanda Marnie.

— D'après l'avocat que j'ai consulté, il semble qu'ils agissent dans la légalité la plus stricte, répondit-elle.

— Que comptes-tu faire ? demanda Marnie.

— Soit je me marie comme l'exigent mes parents, soit mon père vend l'entreprise à une personne extérieure.

— Mais c'est injuste ! s'exclama Marnie.

Nicole ne put s'empêcher de soupirer.

— Oui, d'autant plus que j'ai sacrifié ma vie privée afin de me consacrer à cette entreprise et que celle-ci est devenue, grâce à mes efforts et, bien sûr, à ceux de mon père, l'une des plus performantes du marché.

Marnie hocha la tête.

— « Sacrifié » est bien le mot, en effet. Depuis des années, tu te tues au travail et tu sors si peu que je ne vois pas qui tu pourrais épouser, à moins que tu aies fait une rencontre récente dont tu ne m'aurais pas encore parlé ?

— Je n'ai rencontré personne et, si ç'avait été le cas, tu en aurais été la première informée. Le pire, c'est que papa est souffrant et qu'il veut régler sa

succession au plus vite.

— Tes parents usent de méthodes peu orthodoxes pour t'amener à te marier, remarqua Marnie.

— Jusqu'à présent, papa ne semblait guère presser de me voir convoler, mais il semble avoir changé d'avis récemment, répondit-elle en soupirant.

Marnie haussa les épaules.

— Tu ne peux quand même pas épouser le premier venu.

— Et pourquoi pas, puisque ce sont mes parents qui m'y obligent ! répondit-elle, ses yeux flamboyant de colère.

Marnie lui tapota amicalement le bras.

— Calme-toi et réfléchissons. Qui pourrais-tu bien épouser ?

Elle hocha pensivement la tête.

— Aucun mari potentiel ne me vient à l'esprit sauf peut-être...

S'interrompant net, elle s'efforça de calmer les battements désordonnés de son cœur.

Dix ans auparavant, quand elle avait dix-sept ans, elle avait été frappée par la beauté d'un certain Miguel Mendoza, un lycéen de son âge aux cheveux de jais et au charme irrésistible.

Était-ce parce qu'elle avait ressenti tout de suite une forte attirance envers ce nouveau venu, inscrit tardivement dans sa classe, qu'elle s'était obstinée, non sans perfidie, à l'appeler Mendoza et non Miguel ?

Paco Ramirez et Lena Hsu — deux des meilleurs élèves de la classe — avaient

suivi son exemple et l'habitude était restée.

Par la suite, Mendoza s'était avéré fort sympathique et en dépit du fait que Paco Ramirez et Lena Hsu déploraient son manque d'attention durant les cours, Nicole avait eu envie de mieux le connaître et était devenue sa meilleure amie.

En classe, Mendoza multipliait provocations et plaisanteries, mais elle avait deviné que ses attitudes outrancières cachaient une grande détresse et non, comme certains voulaient le croire, un tempérament de voyou.

Elle avait proposé à Mendoza de l'aider dans son travail scolaire ; il

avait accepté et, avant la fin du trimestre, tous deux étaient fous amoureux l'un de l'autre.

— Ne me dis pas que..., commença Marnie.

— Que je pense à Miguel ? Eh bien, si, admit-elle.

Dix ans s'étaient écoulés depuis qu'elle l'avait vu pour la dernière fois, mais elle continuait de penser à lui et aux promesses d'amour éternel qu'ils échangeaient alors en chuchotant.

Marnie afficha une moue dubitative.

— A supposer que Miguel Mendoza vive toujours à Red Rock et accepte ta proposition, tes parents préféreraient te déshériter plutôt que de te voir épouser un garçon qu'ils ont toujours ostracisé,

objecta Marnie.

— Je le sais bien ! rétorqua-t-elle avec un grand soupir.

Miguel appartenait à une famille honorable de commerçants, d'hôteliers et de restaurateurs, mais ses parents n'avaient jamais vu d'un bon œil sa relation avec lui.

Son père aurait voulu qu'elle épouse un médecin, un architecte, à la rigueur un politicien influent, mais sûrement pas un garçon qu'il considérait comme étant indigne de sa « Princesse du Texas », et de la famille Castleton par la même occasion.

Au cas, bien improbable, où Miguel Mendoza accepterait de l'épouser, elle imaginait par avance la stupeur navrée

d'Andy et d'Elisabeth Castleton, ses parents.

Le seul avantage de cette solution — pour autant que Miguel accepte d'être son mari —, ce serait qu'ils ne pourraient pas mettre en doute ses sentiments pour Miguel, car sa douloureuse rupture avec lui, dix ans plus tôt, l'avait terriblement affectée.

Quand elle repensait aux circonstances de ce drame, elle sentait renaître son ressentiment envers l'intransigeance d'un père borné, d'une mère soumise aux décisions de son mari, et plus encore de son milieu social qui avait été l'obstacle principal entre Miguel et elle.

Si seulement elle n'avait pas autant manqué de courage, à l'époque, peut-

être s'appellerait-elle déjà
Mme Mendoza ?

— Il y a dix ans que Miguel est sorti de ta vie, lui rappela Marnie d'une voix douce. Ne crois-tu pas qu'il est un peu tard pour espérer faire de lui ton mari ?

— Je sais ! répondit-elle un peu trop vivement.

D'après ce qu'elle avait appris, Miguel avait lui aussi beaucoup souffert de cette séparation dont elle était d'ailleurs responsable. Et, pour panser ses plaies, il s'était exilé pendant tout un été chez un oncle, — son *tió* — hôtelier au Yucatan.

Deux mois après la rupture, elle avait tenté de rentrer en contact avec lui, mais il s'était installé à Mexico afin d'y

terminer ses études, puis elle avait appris par la suite qu'il travaillait à New York.

Elle n'oublierait jamais le changement d'expression de Miguel quand, lors de leur dernière rencontre, elle lui avait signifié que tout était fini entre eux.

Alors qu'il la serrait entre ses bras, celui qu'elle appelait affectueusement « Mendoza » n'avait cessé de lui dire qu'il l'aimerait toujours, qu'il serait toujours là pour elle, quoi qu'il advienne.

Elle l'avait cru et, aujourd'hui que ses parents menaçaient de la déshériter si elle ne se mariait pas très vite, quelle autre solution lui restait-il sinon de faire appel à Miguel, le seul homme qui ait

compté pour elle ?

Marnie posa une main sur son bras.

— Ne me dis pas que tu penses sérieusement à te marier avec Miguel Mendoza ?

— Et pourquoi pas ? répondit-elle d'un ton farouche. Plutôt que de conclure un mariage blanc avec le premier venu, autant choisir quelqu'un de sentimentalement crédible aux yeux de mes parents, si c'est pour moi la seule façon de garder l'entreprise.

Bien sûr, il lui faudrait d'abord recontacter Miguel puis, si elle y parvenait, le convaincre que ce mariage était pour elle une question vitale.

Miguel accepterait-il de l'épouser après le mal qu'elle lui avait fait,

autrefois ? Rien n'était moins sûr.

Elle n'avait cessé, durant toutes ces années, de penser à lui, à tout le bonheur qu'ils avaient partagé, et elle continuait d'éprouver pour lui des sentiments très forts, mais qu'en serait-il de son côté ?

Par des relations communes, elle savait que Miguel ne s'était pas marié mais, selon toute probabilité, il ne devait plus vraiment la porter dans son cœur.

Contacter Miguel au plus vite était la seule solution qui lui venait pour l'instant à l'esprit, et tant pis si elle s'exposait à une rebuffade de sa part.

Du reste, elle ne manquerait pas d'arguments : en échange de son consentement, elle lui proposerait une

grosse somme d'argent, à charge pour lui d'être convaincant quand elle le présenterait comme son futur mari à ses parents.

— Dis-moi que tu plaisantes !
s'exclama Marnie.

— Je n'ai jamais été plus sérieuse,
répondit-elle.

Marnie haussa ses jolies épaules.

— A supposer que tu retrouves Miguel, qui te dit qu'il n'est pas marié ou qu'il ne vit pas déjà avec une autre ?

— Miguel travaille pour une maison de disques à New York et il n'est ni marié, ni impliqué dans une relation sentimentale, déclara-t-elle.

— Comment es-tu au courant ?
s'étonna Marnie.

— Par des relations, admit-elle sans préciser que, depuis dix ans, elle pensait toujours à Miguel avec ferveur et qu'elle collectait le moindre renseignement sur lui.

Miguel resterait-il fidèle à la promesse qu'il lui avait faite de l'aider, autrefois ?

« Si un jour tu as besoin d'aide, appelle-moi et j'accourrai aussitôt », lui avait-il chuchoté au creux de l'oreille, pendant les derniers instants où il l'avait tenue dans ses bras, avant qu'elle ne le quitte.

— Je dois retourner auprès de mes invités, déclara Marnie en s'efforçant de sourire. Si tu veux, nous reparlerons de tout ça plus tard.

— Naturellement ! Va rejoindre tes invités et excuse-moi encore d'avoir abusé de ton temps, marmonna-t-elle aussitôt.

Marnie plaqua sur sa joue un baiser affectueux, puis regagna la salle de réception après lui avoir adressé un signe de la main.

Une fois seule, Nicole s'attarda dans le patio car elle avait besoin de réfléchir, de faire le point sur une situation embarrassante.

Avait-elle raison de miser sur Miguel ? D'espérer qu'il accepterait de l'aider en dépit de la peine qu'elle lui avait infligée, dix ans plus tôt, en rompant avec lui alors même que leur idylle était au beau fixe ?

— Miguel me l'a dit, me l'a promis ! se répéta-t-elle comme s'il s'agissait d'une incantation. Le jour où j'aurai besoin de son aide, il sera là pour moi.

Il n'était certainement pas le genre d'homme à trahir la parole donnée.

Savoir que tout n'était peut-être pas perdu et qu'elle avait encore une chance de conserver l'entreprise la rendit plus optimiste.

Pour extravagant qu'il soit, son plan pouvait réussir.

Dès le lendemain, elle prendrait le premier avion pour New York. Une fois là-bas, elle se rendrait au siège de la *Home Run Records*, la maison de disques où travaillait son ancien amoureux, et il ne tiendrait alors qu'à

elle de se montrer convaincante.

* * *

Assis derrière son bureau, Miguel Mendoza s'étira en bâillant.

Il avait passé la matinée à vérifier des listings de ventes de la *Home Run Records* et cette tâche fastidieuse l'avait vidé de son énergie.

Tout à l'heure, en début d'après-midi, il devait présider une réunion avec le service du marketing car les ventes de disques avaient chuté au cours du dernier trimestre.

Certes, il n'y était pour rien. C'était d'ailleurs pourquoi le directeur général lui avait proposé une promotion,

quelques jours avant, tout en le chargeant de trouver une solution à cette crise.

Sa débrouillardise ainsi que son culot l'avaient classé dans la catégorie des jokers de la dernière chance et, chaque fois qu'un problème surgissait dans l'entreprise, c'était lui qu'on appelait à la rescousse.

Remédier à la chute des ventes de disques, il ne demandait pas mieux que de s'y atteler au plus vite, mais changer de poste, troquer son emploi de directeur commercial, souvent en tournée de promotion dans le pays auprès des franchisés, pour un poste sédentaire, même mieux payé, ne l'intéressait pas.

— Peut-être ai-je eu tort de ne pas accepter de monter en grade ? se dit-il en se grattant l'oreille.

En refusant la promotion qui lui avait été offerte sur un plateau, il se privait du même coup d'une augmentation qui lui aurait permis d'obtenir un prêt et de financer l'ouverture d'un club discothèque, comme il en rêvait depuis l'adolescence.

Alors qu'il s'était levé pour détendre ses muscles ankylosés, un concert de klaxons retentit dans la rue, en contrebass et, après s'être penché à sa fenêtre, il aperçut un taxi bloqué au beau milieu du carrefour.

A Red Rock, la petite ville du Texas où il était né et où vivait encore sa

famille, les embouteillages étaient inexistantes et ce genre d'incident ne risquait pas d'arriver. L'agitation perpétuelle qui régnait à New York lui convenait parfaitement.

Une femme dont la silhouette lui parut vaguement familière — mais il était trop loin pour discerner son visage — sortit du taxi et se dirigea vers son immeuble.

Qui pouvait-elle être ?

Avait-elle quelque chose à voir avec la promotion de l'album du dernier groupe rock édité par son entreprise ?

Tout en continuant de s'interroger, il éprouva une soudaine sensation de faim et, après avoir regagné son bureau, il décrocha son téléphone avec l'intention de commander un sandwich au roast-

beef dans le restaurant voisin.

Mais avant qu'il ait pu composer le numéro du restaurant en question, l'Interphone bourdonna.

— Oui, Margo ? lança-t-il en appuyant sur la touche de réception des appels.

— J'ai devant moi une jeune femme qui voudrait vous voir, expliqua sa secrétaire.

— Je n'attends personne, répondit-il après avoir consulté son iPhone. Qui est cette femme ?

— L'une de vos anciennes amies, une certaine Nicole Castleton, poursuivit sa secrétaire.

Lui qui avait la réputation de garder son sang-froid en toutes circonstances connut un début de panique.

Nicole ! Nicole Castleton !

Il n'avait jamais oublié son amour de jeunesse, et savoir qu'elle se trouvait en ce moment précis dans les locaux de *Home Run Records* le bouleversa au-delà de l'imaginable.

— Miguel ? Que dois-je faire ? insista sa secrétaire.

Une boule s'était formée dans sa gorge et il lui fallut accomplir un prodigieux effort pour recouvrer en partie l'usage de la parole.

— Faites-la... entrer, dit-il d'une voix sourde.

— Très bien, Miguel, répondit sa secrétaire.

Il aurait pu se rasseoir et prétendre être en plein travail quand Nicole ferait

son apparition, mais il choisit de rester debout.

— Bonjour Miguel, déclara-t-elle d'un ton ému. Il y a si longtemps...

Svelte comme dans son souvenir, avec de longs cheveux bruns, une robe noire et des talons aiguilles... L'adolescente d'autrefois s'était métamorphosée en une femme ravissante.

— Bonjour, dit-il en s'efforçant de paraître à son aise. Dis-moi, était-ce toi dans le taxi, à l'instant ?

Nicole lui sourit.

— Mon chauffeur s'est trompé de sens et, quand j'ai aperçu ton immeuble, je lui ai dit de s'arrêter en plein carrefour, ce qu'il a fait en dépit des protestations des autres automobilistes.

— New York n'est pas Red Rock. Tu aurais pu te faire écraser en traversant l'avenue !

— Je n'ai pas l'habitude des grandes villes, répondit-elle avec un sourire contrit.

Il s'attendait si peu à sa visite qu'il aurait été incapable de décider s'il lui en voulait ou non de venir ainsi le voir à l'improviste après dix ans de silence.

— Qu'est-ce qui t'amène à New York ? demanda-t-il.

— Oh ! j'avais rendez-vous avec des fournisseurs afin de renouveler notre stock de cuir, expliqua-t-elle tout en jetant alentour des regards curieux.

L'allusion aux peaux qui servaient à fabriquer les bottes Castleton lui remit à

la mémoire le visage sévère d'Andy Castleton, l'homme qui dirigeait l'entreprise familiale d'une main de fer depuis des années déjà et qu'il tenait pour responsable de sa rupture avec Nicole.

— Comment vont tes parents ?
demanda-t-il.

— Mon père envisage de prendre prochainement sa retraite, mais je suppose que tu es déjà au courant puisque tout Red Rock ne parle que de ça.

Il avait en effet été informé par son frère Marcos qui vivait toujours à Red Rock.

— Oui, répondit-il.
Le silence se fit.

Nicole le regarda avec ses yeux aussi incandescents qu'autrefois, lorsqu'elle lui parlait d'amour et qu'il aurait été prêt à lui décrocher la lune.

— La vérité, c'est que je voulais te voir, dit-elle, et son visage reprit sur-le-champ son expression juvénile d'antan.

Dix ans plus tôt, assis en classe à côté de Nicole, sa main cherchant la sienne sous la table, il avait su d'emblée que cette jolie brune était la femme de sa vie.

Combien de fois avait-il rusé pour lui voler un baiser dans un couloir désert du lycée !

Et cette nuit, la première d'une longue série, durant laquelle ils avaient fait l'amour avec passion sur la banquette

arrière d'une vieille Buick !

Passionnément amoureux de Nicole, il avait souffert le martyre le jour où elle lui avait annoncé que tout était fini entre eux.

Ses parents l'obligeaient à rompre, avait-elle dit pour se justifier, car ils souhaitaient la voir se consacrer à ses études.

Elle pleurait, elle se pressait contre lui, cherchant sa bouche, s'efforçant de glisser ses doigts entre les siens...

Il n'avait jamais été dupe de l'explication de Nicole car, si ses parents la poussaient à rompre avec lui, c'était moins pour qu'elle puisse poursuivre ses études que parce qu'ils le jugeaient socialement indigne de leur

filles.

Dix ans après, et même s'il rechignait à l'admettre, Nicole continuait de l'attirer comme autrefois.

— Eh bien, assieds-toi, fit-il en lui montrant le fauteuil réservé aux visiteurs.

Un silence gêné s'en suivit car si, depuis leur rupture, il avait connu bien des femmes, aucune n'avait pu lui faire oublier Nicole. Et se retrouver face à elle, après si longtemps, remuait en lui des souvenirs brûlants.

— J'ai été désolée d'apprendre le décès de ta mère, déclara Nicole, je sais combien tu l'aimais.

Une mauvaise pneumonie avait en effet emporté Mme Mendoza trois ans

auparavant et Miguel avait mis du temps à se remettre de son deuil.

— Merci, dit-il. Et toi, comment vas-tu ? ajouta-t-il, autant par curiosité que pour changer de sujet.

— Oh ! très bien ! répondit Nicole.

A son attitude embarrassée, il eut l'intuition qu'elle voulait le consulter sur une question importante.

— Tu n'es pas ici par hasard, n'est-ce pas ? risqua-t-il.

— Non, admit-elle avec un soupir.

Sa curiosité était d'autant plus vive que, depuis dix ans, jamais Nicole n'avait tenté de rentrer en contact avec lui, pas même lorsqu'il se trouvait à Red Rock pour les fêtes de Noël et qu'un petit signe de sa part lui aurait fait

plaisir, pas même au printemps dernier, quand l'ouragan qui s'était abattu sur Red Rock avait failli causer la mort de Javier Mendoza, l'un de ses frères.

— Et qu'as-tu donc à me dire de si important ? s'enquit-il en s'efforçant de rester impassible.

— Quelque chose de très délicat, répondit-elle en baissant la tête.

Un enfant !

D'abord bouleversé à la pensée que Nicole ait pu être enceinte de lui, dix ans plus tôt, il ne tarda pas à se rendre compte qu'il faisait fausse route.

Red Rock était une petite ville où il était difficile de garder un secret. Luis, son père, ses frères, Rafe, Marcos et Javier, ou sa demi-sœur Isabella

n'auraient pas manqué de le tenir au courant d'une éventuelle grossesse de son ex-petite amie.

— Je t'écoute, dit-il en fixant Nicole qui croisait nerveusement ses mains.

Elle poussa un soupir.

— Mes parents ont décidé de vendre *Castleton Boots*, alors que j'ai consacré le plus clair de mon temps à cette entreprise et, à moins que je n'agisse très vite, je risque de perdre mon patrimoine.

— Si je ne m'abuse, tu es l'unique héritière de tes parents, l'entreprise devrait donc te revenir de droit, objectait-il.

Nicole eut un geste d'impuissance.

— C'est ce que je croyais jusqu'à ce

que mes parents ne m'imposent un ultimatum. Si je ne satisfais pas à leurs exigences, je perdrai le contrôle de *Castleton Boots*.

— Et quel est cet ultimatum ? demanda-t-il avec curiosité.

Nicole se mordit la lèvre.

— J'ai besoin que tu m'aides, Miguel ! Il serait trop injuste que mes parents aient une fois de plus le dernier mot.

Lui, le champion des décisions rapides, fut bien en peine d'interpréter les propos sibyllins de la jeune femme.

— Je ne demande pas mieux que de t'aider, encore faudrait-il que je sache comment ! répondit-il.

— En devenant mon mari, tout

simplement. Epouse-moi, Mendoza !
déclara Nicole avec véhémence.

Miguel crut que Nicole plaisantait mais l'intensité de son regard le convainquit vite du contraire.

— As-tu perdu la tête ? lui demanda-t-il.

— Je suis sérieuse.

Et, en effet, Nicole semblait être en pleine possession de ses moyens

Dieu merci, il n'y avait pas de bébé caché !

— Pourquoi t'adresser à moi alors qu'il y a sûrement, rien qu'à Red Rock, une vingtaine d'hommes disposés à t'épouser ? rétorqua-t-il.

Nicole haussa ses jolies épaules.

— Mes prétendants déchanteraient vite, une fois mis au courant de la nature de ce mariage, et puis mes parents ne croiraient pas une seule seconde que je puisse tomber amoureuse de quelqu'un en si peu de temps.

— Je comprends, dit-il en hochant la tête.

— Tandis que toi, reprit Nicole, tu as vraiment été mon amoureux et mes parents seront moins enclins à douter de la réalité de mes sentiments.

— Tu penses décidément à tout,

ironisa-t-il, désabusé par le cynisme dont faisait preuve celle qu'il avait tant aimée autrefois.

— Comprends-moi, Miguel ! Si je ne me marie pas très vite, mon père me retirera le contrôle de l'entreprise.

S'il était tenté de renvoyer l'héritière des Castleton dans ses foyers, il ne put toutefois s'y résoudre. Revoir Nicole lui procurait un plaisir auquel il avait du mal à renoncer.

Après leur rupture, il avait espéré que la jeune femme finirait par revenir vers lui, mais rien de tel ne s'était produit et il s'était résigné à vivre sans elle.

Pour une raison qui lui échappait encore, les Castleton semblaient décidés à priver leur fille de son héritage si elle

ne se mariait pas très vite.

Peut-être considéraient-ils que Nicole avait largement dépassé l'âge où la plupart des femmes sont non seulement mariées, mais aussi mères de familles ?

En épousant Nicole, il s'offrirait la satisfaction de vivre avec celle qui l'avait renié tout en montrant aux parents de la jeune femme, comme à tous ceux qui l'avaient jugé, à l'époque, indigne de courtiser la « Petite Princesse » de Red Rock, qu'il n'était pas un si mauvais parti que ça.

D'un autre côté, son cœur avait trop saigné à cause de Nicole et il ne se sentait pas prêt à courir le moindre risque avec elle.

— Si ma proposition te semble un peu

abrupte, j'en suis désolée, déclara soudain Nicole.

Abrupte, sa proposition l'était bel et bien, mais ce qui le choquait surtout, ou plutôt ce qui le blessait, était qu'elle fasse fi de leurs sentiments passés et ne voie dans ce mariage qu'un moyen pratique de conserver l'entreprise familiale.

— Ne crois-tu pas que tu aurais dû réfléchir davantage, il y a dix ans, avant de me rejeter comme tu l'as fait afin de satisfaire au désir de son père ? répliqua-t-il non sans perfidie.

— Je t'en supplie, Miguel ! Il n'y a que toi qui puisses m'aider aujourd'hui !

Il fut encore une fois tenté d'accepter, ne serait-ce que pour se venger du

mépris que les Castleton lui avaient témoigné à l'époque.

Quelle ne serait leur stupeur en apprenant que leur précieuse princesse allait devenir la femme d'un fils d'immigrés qui n'était ni médecin, ni avocat ou trader, mais employé d'une firme de disques new-yorkaise et que, pour couronner le tout, leur gendre ambitionnait d'être patron d'un club ?

— A supposer que j'accepte, où serait mon intérêt ? demanda-t-il sans conviction.

— Tu seras fort bien rémunéré, déclara Nicole en rejetant ses longs cheveux en arrière.

Il éprouva l'envie furieuse de la prendre dans ses bras et de couvrir son

cou gracie de doux baisers.

— L'argent n'est pas tout dans la vie, répondit-il.

— Non, mais l'argent permet parfois de concrétiser ses rêves. N'avais-tu pas, autrefois, le projet de devenir patron d'une boîte de nuit ?

S'il avait jusqu'à présent manqué de moyens financiers pour concrétiser son rêve, il ne perdait pas espoir pour autant : un jour prochain, il serait à la tête d'un établissement de premier ordre.

— En effet, mais je m'étonne que tu t'en souviennes, répondit-il.

— Tu m'en parlais si souvent, à l'époque, qu'il m'aurait été difficile de l'oublier, répondit-elle. Et toi, j'espère

que tu n'as pas oublié ta promesse de m'aider si un jour j'avais besoin de toi ?

Dix ans plus tôt, à l'issue de leur dernier rendez-vous, elle lui avait annoncé qu'ils ne pourraient plus se voir.

Pendant quelques secondes, ses certitudes avaient vacillé et, aujourd'hui encore, il en portait de douloureux stigmates au fond du cœur.

A l'époque, il avait serré les dents et tout fait pour garder un visage inexpressif.

Nicole s'était précipitée dans ses bras, l'avait serré contre elle, avait cherché sa bouche, ses lèvres, pour un ultime baiser.

— Je t'aime, Miguel, je t'aimerai

toujours ! lui avait-elle dit.

Et lui, comme un imbécile, n'avait rien trouvé de mieux que de l'assurer de son amour et de son aide, le cas échéant.

— En effet, marmonna-t-il, je t'avais assuré que tu pourrais toujours compter sur mon soutien.

— Eh bien, c'est maintenant que j'ai besoin de toi, Miguel, déclara Nicole en le fixant de son regard troublant, le même que lorsqu'elle avait dix-sept ans et que cette splendide brune le rendait fou de passion.

— Quand je pense qu'il a suffi que ton père te demande de rompre avec moi pour que tu lui obéisses, fit-il observer avec amertume.

— S'il te plaît, Miguel ! implora

Nicole.

Elle l'avait quitté alors qu'ils avaient tant à se donner l'un à l'autre et, aujourd'hui, elle revenait vers lui, non pour lui déclarer qu'elle l'aimait et qu'elle regrettait d'avoir tout gâché entre eux, mais par pure nécessité financière, parce qu'elle craignait de perdre son entreprise adorée.

Sa décision fut prise instantanément.

— Je ne veux pas d'un tel mariage, pas dans ces conditions-là, répondit-il à Nicole avec un soupçon de regret. Et puis, as-tu pensé à la réaction de ton entourage si nous devenions mari et femme ?

— Réfléchis quand même à ma proposition, insista-t-elle, le regard

suppliant.

Il consulta brièvement sa montre.

— J'ai une réunion mais, si tu veux, nous pouvons nous revoir plus tard.

Le visage de Nicole se détendit et, une fois de plus, il fut subjugué par sa beauté et son charme.

— Veux-tu que nous dînions ensemble ?

Alors même qu'il s'était décidé à ne pas accepter la proposition de Nicole, la revoir une dernière fois le tentait.

— D'accord, dit-il. A quel hôtel es-tu descendue ?

— Au Ritz Carlton, à Central Park South, répondit-elle.

— Je passerai te prendre à 20 heures.

Après lui avoir souri, Nicole

s'éloigna et il la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle ait franchi sa porte.

Une fois seul, il eut le sentiment d'avoir commis une erreur en acceptant de revoir la jeune femme.

Mais comment résister au sex-appeal de Nicole Castleton ?

* * *

Délaissant les restaurants à la mode qui pullulent à New York, Miguel choisit, pour ses retrouvailles avec Nicole, une petite trattoria près de Central Park dont il appréciait l'ambiance romantique.

En retrouvant Nicole à son hôtel, il n'avait tout d'abord pas su exactement

comment se comporter avec elle mais, une fois qu'ils furent attablés dans un coin tranquille du restaurant, leur gêne se dissipa.

— Quel endroit merveilleux ! s'exclama Nicole en savourant l'excellent repas arrosé de Chianti.

— N'est-ce pas ? répondit-il non sans fierté. Je l'ai connu par un ami.

— Ne serait-ce pas plutôt une amie ? reprit-elle en plissant malicieusement les yeux.

Rêvait-il ou bien était-ce du désir qu'il avait vu briller dans ce regard ?

Non, il devait se faire des illusions et sa méprise était sans doute due aux lumières tamisées du restaurant.

Lorsqu'on leur servit le café, ils en

vinrent à égrener avec émotion leurs souvenirs de lycée.

— Te souviens-tu quand Bill Wiggins avait fait campagne pour être élu délégué de la classe ? demanda Nicole.

Comment aurait-il oublié ce grand garçon, dégingandé et coiffé d'un Stetson, qui s'était surnommé « Cowboy Bill » et avait placardé sur les murs du lycée des affiches appelant à voter pour lui ?

— Bien sûr, répondit-il avec un sourire. Bill avait même fait son entrée au lycée à cheval, en costume de shérif et pistolet au poing.

— Il avait fière allure, ce jour-là, renchérit Nicole, et j'aurais juré qu'il remporterait les élections.

— Et pourtant, il les a perdues, ce qui prouve qu'on ne peut jamais être sûr de rien, constata-t-il en plongeant le regard dans celui de Nicole.

Que Bill Wiggins ait perdu les élections lui importait peu, mais que son histoire d'amour avec Nicole se soit soldée, au moment où il s'y attendait le moins et par une rupture si cruelle, continuait de le tourmenter.

— Ne parlons plus du passé, déclara-t-elle en le regardant d'un air humble et en posant sa main près de la sienne.

— Tu as raison, répondit-il en remplissant leurs verres.

Était-ce le vin qui le rendait romantique ou bien le sourire de Nicole, ce merveilleux sourire, qui lui donnait

envie de la prendre dans ses bras, de la serrer contre lui et de l'embrasser ?

A tout autre qu'elle, il aurait proposé de terminer la soirée chez lui mais, Nicole, c'était l'amour de sa jeunesse et sa présence à ses côtés suffisait à son bonheur.

Bien sûr, il ne perdait pas non plus de vue qu'elle était venue pour lui faire une proposition qu'il ne devait ni ne pouvait accepter, au risque de mettre le doigt dans un engrenage fatal.

— Te souviens-tu du jour où le prof de gym nous avait surpris en train de nous enlacer à la mi-temps d'un match de base-ball ? lui demanda Nicole en rougissant.

Il s'en souvenait si bien qu'il sentit

son désir pour elle renaître instantanément de ses cendres.

Ce matin-là, elle était venue le regarder disputer une partie de base-ball et, à la mi-temps, il l'avait rejointe dans la tribune et entraînée derrière les gradins où ils avaient pu s'enlacer à leur aise.

Le prof les avait pris sur le fait, alors que leurs lèvres étaient soudées l'une à l'autre et qu'ils s'embrassaient à perdre haleine.

— J'ai eu une peur bleue que le prof de gym nous dénonce ! se remémorait-elle.

— Nous ne faisons pourtant rien de mal...

— Tu veux rire ! Nous étions bel et

bien sur le point de commettre l'irréparable !

Depuis leur rupture, jamais aucune femme ne lui avait procuré des sensations aussi excitantes et sensuelles que ce qu'il avait éprouvé avec elle, ce jour-là, derrière les gradins du stade mais, autant par pudeur que par amour-propre, il préférait l'oublier.

— Désolé de vous interrompre, intervint le serveur en leur présentant la carte des desserts.

— Autrefois, tu adorais les gâteaux au chocolat, fit-il remarquer à Nicole tout en consultant la carte.

— Je n'ai pas changé, répondit-elle avec un sourire.

— Dans ce cas, nous prendrons du

gâteau au chocolat, déclara-t-il au serveur.

Ce dernier s'inclina.

— Il ne pourrait y avoir de meilleur choix pour fêter un anniversaire de mariage, constata le garçon en souriant.

Alors que Miguel allait protester, Nicole prit la parole.

— Nous avons été très liés, autrefois, répondit-elle au garçon, mais nous ne sommes pas mariés.

Gêné, le garçon se confondit en excuses et alla chercher leur dessert.

Nicole en profita pour regarder Miguel avec l'expression mutine qu'il avait tant aimée autrefois.

— Même ce serveur nous prend pour un couple marié. Dans ces conditions, tu

ne peux pas refuser de m'aider, vois-tu ?

Tout à l'heure, avant de passer prendre Nicole à son hôtel, il avait de nouveau réfléchi à sa proposition, mais elle lui faisait bien trop d'effet pour qu'il accepte de se prêter à cette mascarade.

— Je veux bien t'aider mais je refuse de devenir ton mari à des fins mercantiles.

— Il n'y a que toi sur qui je puisse compter, Miguel ! insista-t-elle.

Une profonde amertume l'envahit. Par souci d'obéissance, Nicole avait mis fin à leur histoire d'amour et bafoué leurs promesses de bonheur comme si celles-ci n'avaient rien signifié pour elle. Et, une fois la rupture consommée, elle

avait repris sa vie rangée sans plus se préoccuper de ce qu'il pouvait bien devenir.

— Si tu n'avais pas eu besoin de moi, aurais-tu pris la peine de me revoir ? lui demanda-t-il de but en blanc.

— Je ne t'ai jamais oublié et, quand je t'ai quitté, j'ai beaucoup souffert, figure-toi, répondit-elle.

— Alors pourquoi ces dix années de silence ? J'existais, tu savais où me joindre, le cas échéant, mais je n'ai reçu ni appel ni lettre de toi.

— J'avais honte de moi, bredouilla-t-elle, mais je n'ai cessé de penser à toi depuis lors, Miguel, je te le jure.

Il se hérissa.

— Honte de toi ? De m'avoir

abandonné du jour au lendemain ?

— Ne remue pas le couteau dans la plaie ! Si j'ai rompu, à l'époque, c'était à cause de mes parents, protesta-t-elle.

— Rien ne t'obligeait à leur obéir aveuglément.

— J'avais dix-sept ans, Miguel ! Qu'aurais-je pu faire d'autre ? Mes parents avaient eu du mal à m'avoir et, à leurs yeux, je représentais ce qu'ils avaient de plus cher au monde. Quand ils m'ont demandé de renoncer à toi, j'ai hésité, mais j'avais si peur de leur faire de la peine en me rebellant contre eux que j'ai fini par obéir.

Nicole marqua une pause et le regarda d'un air suppliant.

— Il faut que tu me croies, Miguel.

J'aurais bien voulu rester avec toi mais, à l'époque, c'était impossible et c'est seulement plus tard que j'ai compris à quel point mon attitude envers toi avait été cruelle.

— C'est le moins qu'on puisse dire, marmonna-t-il en hochant la tête.

— Mes parents contrôlaient mes faits et gestes, à l'époque, insista Nicole.

Il haussa les épaules, agacé par son attitude.

— Et aujourd'hui ça n'est plus le cas ? Elle le fusilla du regard mais il prit le parti de sourire et de remplir leurs verres.

— Tu m'en veux, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

A l'époque, il avait espéré que cette

rupture serait provisoire et que Nicole lui reviendrait un jour.

Pourtant elle n'était jamais revenue et cette trahison lui pesait encore sur le cœur.

Dévasté, il était allé passer ses vacances d'été dans l'hôtel du frère de sa mère à Sueños del Sol, sur la côte du Yucatan et, peu à peu, il en avait pris son parti. Il s'était même cru assez fort pour continuer à vivre sans elle — à condition toutefois de ne pas retourner à Red Rock où il risquait de la croiser.

Ses parents avaient bien voulu le laisser terminer ses études à Mexico, loin du Texas et de Red Rock, et cet éloignement lui avait permis de panser ses plaies et de hâter sa guérison.

Dix ans après, se retrouver assis face à une Nicole encore plus belle qu'autrefois, dans l'ambiance feutrée de cette trattoria, menaçait dangereusement de rouvrir ses blessures.

— Je te crois, dit-il moins par conviction profonde que parce qu'il était ému, malgré tout, par la sincérité de Nicole.

— J'ai besoin de toi, Miguel, répéta-t-elle en le fixant dans les yeux.

Il avait promis autrefois à Nicole de l'aider quoi qu'il arrive, mais la pensée de se prêter à une mascarade et d'affronter une fois de plus le mépris des parents de Nicole avaient de quoi le refroidir.

— Si tu acceptes de m'épouser, je suis

prête à te verser cent mille dollars, insista-t-elle.

Avec cet argent, il serait en mesure d'ouvrir son club mais était-il prêt à trahir ses résolutions pour autant ?

— Ton offre est alléchante mais, désolé, je ne peux pas l'accepter, asséna-t-il.

Il s'attendait certes à une réaction de la part de Nicole, pourtant la voir soudain si pâle l'emplit de remords.

— Je comprends, murmura-t-elle d'un ton désabusé.

Le serveur apporta le gâteau au chocolat puis s'éloigna, sans que Nicole ait repris des couleurs.

— Je... Je crois que je me vais me passer de dessert, ce soir, déclara-t-elle

en posant sa serviette sur la nappe à carreaux. Si tu veux bien m'excuser, je vais regagner mon hôtel.

Elle se leva, plus pâle que jamais, et il remarqua que si, autrefois, Nicole avait rompu avec lui sans chercher à s'opposer à la décision de ses parents, elle ne se battait pas davantage aujourd'hui pour le convaincre de l'épouser.

En un sens, il aurait dû s'en réjouir puisqu'il avait décidé de ne pas accepter son offre, mais il ressentit soudain une sorte de pitié pour celle qui, une fois de plus, se contentait de subir les événements sans chercher à les dominer.

Devrait-il pour autant revenir sur sa

décision et, par nostalgie et fidélité à sa promesse d'autrefois, accepter d'épouser Nicole ?

Non.

Même pour faire plaisir à celle qu'il avait jadis aimée, qu'il aimait peut-être même toujours aujourd'hui au point de ne pas avoir eu de relation sentimentale sérieuse avec une autre, il ne renoncerait pas à New York et à un métier qui lui apportait bien des satisfactions.

— Adieu, Miguel ! lui lança Nicole en se dirigeant vers la sortie.

La gorge trop serrée pour répondre, il la regarda partir et ce fut quand elle eut disparu de son champ de vision qu'il comprit à quel point il tenait encore à elle.

De retour dans sa luxueuse suite du Ritz, Nicole ne parvint pas à trouver le sommeil.

Elle avait prévu de passer plusieurs jours à New York, afin que ses parents croient à sa romance avec Miguel mais, puisque ce dernier refusait de l'épouser, elle n'avait plus aucune raison de s'attarder dans cette mégapole bruyante.

Le lendemain matin, elle appela la compagnie aérienne et fit changer la date de son billet de retour.

Dans le vol qui la ramenait à Red Rock, elle repensa une fois de plus à Miguel, l'homme providentiel sur qui elle avait tant compté pour sortir d'une

situation inextricable et qui lui avait refusé son concours.

Ces dix années n'avaient pas altéré sa prestance ni sa beauté et, en le revoyant, elle avait eu tout simplement envie de se blottir dans ses bras et d'enfouir ses doigts dans sa chevelure bouclée.

Qu'un homme aussi séduisant soit encore célibataire ne manquait pas de l'étonner car, à première vue, Miguel vivait seul.

Du moins l'espérait-elle, car l'imaginer faisant la cour à d'autres femmes la mettait dans tous ses états.

Miguel...

Alors qu'il portait autrefois des jeans, il s'habillait désormais avec recherche et elle sourit en imaginant la réaction de

ses parents s'ils découvriraient que l'adolescent rebelle d'autrefois avait désormais l'allure d'un homme d'affaires.

Aurait-elle dû mieux s'expliquer hier soir, insister sur l'urgence qu'il y avait pour elle de se marier afin de conserver le contrôle de l'entreprise mais aussi sur le plaisir qu'elle éprouvait à renouer avec lui qu'elle avait tant aimé jadis ?

Quoi qu'il en soit, les dés étaient jetés et, de toutes les façons, Miguel n'aurait sans doute pas supporté de revoir Andy Castleton.

* * *

Le lendemain, alors qu'elle s'habillait

pour se rendre à son bureau, elle fut bien forcée d'admettre qu'elle n'était pas plus avancée qu'avant son voyage à New York.

Si elle ne se mariait pas très vite, elle perdrait le contrôle de l'entreprise familiale pour la simple raison que ses parents ne toléraient pas que leur fille de vingt-sept ans vive seule et manifeste vis-à-vis d'eux des velléités d'indépendance.

Sur le trajet, elle ne put s'empêcher de ressasser des pensées moroses.

N'aurait-elle pas mieux fait de passer outre les interdits familiaux et d'épouser Miguel, dix ans auparavant ?

Au moins aurait-elle eu une chance d'être heureuse tandis qu'aujourd'hui...

L'ascenseur la déposa au cinquième et dernier étage de l'immeuble, où se trouvaient son bureau et celui de son père. Diana Solares, sa secrétaire, était déjà à son poste, et elle ne manqua pas de la saluer chaleureusement.

— Nous ne vous attendions pas de sitôt, déclara-t-elle en souriant.

Diana était une fille adorable avec laquelle elle s'entendait fort bien et qui semblait sincèrement attachée à elle.

— J'ai été retenue moins longtemps que prévu à New York et, comme le Texas me manquait, je me suis décidée à revenir, prétendit-elle.

— J'espère que tout s'est passé selon vos vœux ?

— On ne pourrait rêver mieux,

répondit-elle avec ironie, tout en poussant la porte de son bureau.

Elle avait opté pour des murs blancs sur lesquels étaient exposées les photographies des plus jolis modèles de bottes Castleton mais, pour une fois, elle ne leur prêta qu'une attention distraite.

Pouvait-elle en vouloir à Miguel d'avoir refusé de l'aider ?

Après la façon dont elle l'avait rejeté, dix ans auparavant, pourquoi aurait-il sacrifié sa vie et sa carrière pour elle ?

Avec un soupir, elle entreprit de compulser la pile de messages classés à son intention par sa fidèle secrétaire, quand une voix masculine la fit sursauter.

— Hello ! Déjà de retour ? demanda

son père en passant la tête dans l'entrebâillement de la porte de communication entre leurs bureaux.

— Eh oui ! répondit-elle en levant la tête.

— J'espérais que tu profiterais de ton séjour à New York pour aller au spectacle ou faire du shopping, poursuivit son père. Ce sont tout de même des distractions qui nous font défaut, ici.

— J'avais hâte de me remettre au travail, répondit-elle.

Elle ne pouvait quand même pas donner à son père les véritables raisons de son voyage à New York, et de son retour précipité !

— Tu devrais t'accorder davantage de

loisirs, reprit son père. Profiter de la vie, de ta jeunesse ! Ta mère et moi, nous nous inquiétons de te voir passer autant de temps au bureau, et puis permets-moi de te dire que tu as les yeux cernés ce matin.

— Papa, s'il te plaît ! protesta-t-elle.

— Qu'ai-je donc dit de mal ? demanda son père.

— Je commence à en avoir assez de me sentir surveillée en permanence. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, je suis une adulte, plus une enfant.

— Pour ta mère et pour moi, tu resteras toujours notre petite fille chérie. C'est d'ailleurs pour cela que nous nous soucions de ton avenir, rétorqua son père.

Son avenir !

Connaissant Andy, il s'agissait à coup sûr de ce fichu mariage.

— Sache que j'épouserai qui bon me semblera, et quand je l'aurai décidé, décréta-t-elle.

Son père poussa un long soupir.

— Bien sûr, ma chérie mais, jusqu'à présent, tu as évincé tous tes prétendants, alors même que la plupart d'entre eux étaient de beaux partis.

— Ah oui ? Alors cites-en un !

— Eh bien, le Dr Peter Wellington, par exemple. Vous vous êtes vus trois fois et j'ai appris que, par la suite, tu avais refusé de lui répondre quand il t'appelait au bureau.

— Le Dr Wellington, ton copain de

golf ? Mais il a vingt ans de plus que moi !

— Peut-être, mais il est chirurgien.

— Et aussi intéressant qu'une tranche de poisson sans sel, rétorqua-t-elle non sans humour.

— Bon, bon ! déclara son père avec irritation, et qu'en est-il de David Vandergrift, ce charmant garçon diplômé de l'université de Stanford que nous t'avons fait rencontrer, ta mère et moi, à la soirée des Johnson ?

— Il manque à ce point d'humour qu'il a tout de l'éteignoir, répondit-elle.

Son père poussa un nouveau soupir.

— Dans ce cas, Gordon Boswell aurait dû te plaire. Il adore les blagues.

Cette fois-ci, c'en était décidément

trop et elle regarda son père avec colère.

— Ce type vulgaire qui s'habille comme un clown de rodéo ? Non merci ! Quand je pense que vous envisagez de vendre *Castleton Boots* alors que j'ai consacré toute ma vie à cette satanée entreprise !

— N'oublie pas que c'est pour toi, ma petite fille, que j'ai développé *Castleton Boots*.

— Pour moi ? Alors que tu envisages de me déshériter si jamais je n'épouse pas le premier venu ? s'indigna-t-elle.

— Pas le premier venu, ma chérie, mais un bon parti, quelqu'un de notre milieu qui saura te rendre heureuse et nous donner enfin des petits petits-

enfants, répondit son père.

— Et si je décidais de ne pas me marier ?

— Alors je chercherai un repreneur pour notre entreprise, mais rassure-toi tu resteras actionnaire majoritaire et tu n'auras aucun souci à te faire d'un point de vue financier.

— Peu importe l'argent, papa ! Ce qui est grave, c'est que tu envisages de me déposséder de cette entreprise à laquelle j'ai consacré mes meilleures années.

— Pas te déposséder, ma chérie, mais t'inciter à te marier et à avoir des enfants avant d'être atteinte par la limite d'âge, vitupéra son père de sa voix puissante. Pense à ton horloge biologique, ma chérie. Quand tu es née,

ta mère et moi, nous avons déjà dépassé la quarantaine et...

— Je sais, papa, je sais ! le coup-t-elle.

Avec leurs cheveux grisonnants, ses parents ressemblaient davantage à des grands-parents et, plus d'une fois quand elle était jeune, elle avait été en butte aux moqueries de ses camarades d'école.

Ces humiliations lui étaient restées en travers de la gorge.

— Tu sais combien nous t'aimons, ta mère et moi, ma chérie.

Elle le savait si bien que c'était en partie pour ne pas peiner ses parents qu'elle avait rompu avec Miguel, dix ans plus tôt.

— Nous ne voulons pas que tu sacrifies ta vie privée pour assurer la prospérité de l'entreprise, reprit son père de cette voix têtue qu'elle connaissait bien. Pense à ce que nous ressentirions si, par la suite, tu nous reprochais de ne pas t'avoir aidée à trouver un mari ?

Alors qu'elle allait vertement répondre à son père qu'à cause d'eux, justement, elle avait sans doute perdu à jamais l'occasion d'être heureuse, une voix puissante retentit dans son dos.

— Ne vous inquiétez pour l'avenir de votre fille, monsieur Castleton. Dans quelques jours, nous serons mariés, Nicole et moi.

Le cœur battant à rompre, elle se

retourna vers Miguel Mendoza.

Lui ici... ?

Nicole n'en menait pas large du tout.

Et, pour couronner le tout, Miguel lui souriait d'un air béat, un magnifique bouquet de fleurs dans sa main droite.

Jamais il n'avait été plus beau et, en une fraction de seconde, elle eut l'impression de se retrouver pour la première fois face à celui qu'elle avait d'abord appelé « Mendoza » tout court,

comme pour mieux cacher le fait qu'il lui plaisait et qu'elle s'en voulait de succomber aussi vite à son charme.

— Hello, Nicole ! déclara Miguel sans cesser de sourire.

— Hello, répondit-elle d'une voix rauque.

A l'évidence, il avait réfléchi à sa proposition de l'autre soir et, s'il était de retour à Red Rock, c'était qu'il acceptait de l'épouser en échange des cent mille dollars qu'elle lui avait promis.

Elle aurait dû se sentir soulagée et pourtant elle éprouva surtout un sentiment de tristesse en songeant que Miguel n'était pas revenu pour elle, mais parce qu'il avait, à l'évidence,

besoin de ces cent mille dollars.

Tant pis !

L'essentiel, c'était que son père soit persuadé du bien-fondé de leur mariage et, ne serait-ce que pour ça, elle se sentait déjà redevable envers son ancien amoureux.

Avant qu'elle ait eu la présence d'esprit de se lever, Miguel s'approchait d'elle et déposait un baiser sur sa joue.

— Désolé d'être en retard, dit-il en lui tendant le bouquet, mais j'ai dû faire la queue devant l'agence de location de voitures à l'aéroport.

— Voyons, Nicole, voudrais-tu m'expliquer ce qui... ? commença son père.

Encore sous le choc, elle ne put s'empêcher d'admirer les fleurs de Miguel, les premières qu'un homme lui offrait.

Et elle avait vingt-sept ans !

— Elles... Je les trouve très belles, murmura-t-elle enfin.

Alors que mille questions fusaient dans son esprit survolté, Miguel s'avança résolument vers son père.

— Quel plaisir de vous revoir, monsieur Castleton ! déclara-t-il en souriant.

Elle croisa les doigts en priant pour qu'une dispute n'éclate pas entre les deux hommes.

— Désolé, mais je ne parviens pas à me souvenir de vous, répondit son père

en serrant la main que Miguel lui tendait.

A soixante-quinze ans, Andy Castleton était sujet à des défaillances de mémoire. Qu'il ne se souvienne plus de Miguel n'avait en soi rien de choquant, d'autant que ce dernier avait radicalement changé de style vestimentaire.

— Je suis Miguel Mendoza, répondit-il sans cesser de sourire.

— Je ne vois toujours pas, répliqua Andy Castleton.

Nicole connaissait suffisamment son père pour sentir qu'il mentait et qu'en entendant le nom de Miguel Mendoza la mémoire lui était revenue, mais elle se garda bien du moindre commentaire.

Miguel se tourna vers elle avec une

feinte surprise.

— Comment, ma chérie, tu n'as pas encore parlé de nos projets à ton père ?

— Je... l'occasion ne s'était pas encore présentée, répondit-elle, embarrassée.

Incapable de rester assise plus longtemps tant sa nervosité était grande, elle se leva et vint se placer entre Miguel et son père.

— Papa, dit-elle après s'être éclairci la voix, je te présente Miguel, un ami d'autrefois avec lequel j'ai renoué sur Facebook, il y a quelque temps déjà. Pendant que j'étais à New York nous nous sommes revus et nous avons décidé que...

Trop émue pour poursuivre, elle quêtâ

l'aide de Miguel du regard.

— Nicole veut dire que nous avons eu beaucoup de plaisir à nous retrouver. Vous savez comment vont les choses, monsieur Castleton.

Son père se raidit.

— Dites-moi, Mendoza, à quoi rime ce mariage avec ma fille ?

— Mais à rien, monsieur Castleton, répondit Miguel, sinon à nous rendre heureux, votre fille et moi-même.

Elle frémit : son avenir à la tête de l'entreprise était en jeu.

— Vous teniez tant à me voir casée, maman et toi, que j'ai décidé d'épouser Miguel, renchérit-elle.

Miguel lui prit tendrement la main.

— Nicole et moi, nous nous aimons,

expliqua-t-il à son père, et la meilleure preuve de nos sentiments, c'est que nous n'avons pas voulu attendre plus longtemps pour nous marier.

Et il eut à ce moment-là une façon charmante de la dévorer du regard, comme si elle était la septième merveille du monde.

— Au fait, chérie, j'ai réservé une table chez Red, ce soir. J'espère que tu es aussi affamée que je le suis.

Miguel interprétait si bien son rôle de futur mari que, lorsqu'elle scruta le visage de son père, Nicole vit qu'il commençait à admettre la possibilité de ce mariage.

— Es-tu prête à partir ? insista-t-il.

Andy Castleton se tourna vers elle et

lui fit les gros yeux, comme quand elle était petite fille.

— Voyons, Nicole, tu ne vas pas déjà quitter l'entreprise alors que tu viens à peine d'arriver ?

Elle aurait été bien sottre de laisser échapper une si belle occasion de régler ses comptes avec un père tyrannique.

— Voyons, papa, n'est-ce pas toi qui viens de me recommander de mieux équilibrer ma vie privée et ma vie professionnelle ? susurra-t-elle.

Devant l'expression incrédule de son père, elle lui adressa un sourire empreint d'ironie et sortit du bureau avec celui qui se proclamait déjà son futur mari.

Devant l'ascenseur, elle laissa libre

cours à sa gaieté.

— As-tu vu la tête que faisait mon père ? Jamais je n'aurais pensé qu'il perdrait ses moyens à ce point !

— Ce cher Andy était désarçonné, ça ne fait aucun doute, répondit Miguel en s'engouffrant à sa suite dans la cabine.

Quand les portes de l'ascenseur se refermèrent sur eux, elle lâcha son bras puisqu'ils étaient seuls et que jouer la comédie était superflu.

— Cela dit, pour parler franchement, moi aussi je me sens désarçonnée, fit-elle remarquer.

— Et pourquoi donc ? N'ai-je pas été un futur époux convaincant ? s'étonna Miguel.

— A New York, tu m'avais clairement

fait comprendre que ma proposition ne t'intéressait pas, et voilà que tu débarques à l'improviste dans mon bureau...

— Il faut croire que j'ai changé d'avis, répondit-il.

— L'argent ? demanda-t-elle d'un ton à la fois résigné et attristé.

— Eh oui, l'argent.

Elle aurait dû apprécier sa franchise mais regrettait le Miguel qui faisait passer l'amour avant tout.

Elle avait beau se dire qu'avec les années il était normal qu'il soit devenu ambitieux, elle admettait difficilement que le jeune homme romantique d'antan ait pu se métamorphoser en loup aux dents longues.

Une fois qu'ils furent au rez-de-chaussée, Miguel l'entraîna vers le parking et elle jeta un coup d'œil à sa montre.

— Il est à peine 17 heures, dit-elle. Un peu tôt pour aller dîner, tu ne crois pas ?

— Dans ce cas, faisons un tour en ville avant de nous rendre au Red, suggéra-t-il. Plus les gens nous verront ensemble et plus vite ils seront convaincus que nous avons réellement l'intention de nous marier.

— Très bien, dit-elle.

Sans doute s'était-elle exprimée avec une certaine tristesse car Miguel la regarda d'un air étonné.

— Qu'y a-t-il ? Te marier avec moi est bien ce que tu voulais, non ? lui

demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle en cachant sa déception.

Si Miguel revenait vers elle, c'était par intérêt et non parce qu'il éprouvait la nostalgie de leurs amours d'antan et à peine seraient-ils mariés qu'ils entameraient la procédure du divorce.

Elle eut envie de se retrouver seule afin de faire le point sur ses sentiments confus.

— Comme je me sens un peu fatiguée, plutôt que d'aller en ville, je préfère retourner me reposer chez moi avant le dîner. Tu ne m'en veux pas ?

— Non, pourquoi je t'en voudrais ? répondit Miguel. Veux-tu que je passe te prendre à 18 h 30 ?

— Ça serait parfait, répondit-elle.

— J'aurais besoin de connaître ton adresse, en revanche.

Où avait-elle la tête ?

— Appartement 22 à Fairway Estate, une résidence proche du Country Club, expliqua-t-elle. J'avertirai le gardien de ta venue afin qu'il te laisse entrer.

— Alors à tout à l'heure, conclut-il avant de se diriger vers sa voiture.

Tout en suivant sa silhouette et son déhanchement viril du regard, elle ne put s'empêcher de ruminer.

Dire qu'elle allait le payer pour qu'il devienne son mari, alors que, dix ans auparavant, ils s'aimaient d'un amour totalement désintéressé !

Et ce bonheur qui s'était trouvé alors à

portée de main, elle l'avait stupidement gâché en se pliant au chantage de ses parents.

Tandis que Miguel s'éloignait au volant de sa voiture de location, elle eut un subit accès de cafard et grimpa à son tour dans sa Lexus rouge.

Savoir exactement ce qui avait poussé Miguel vers elle ne l'avancerait à rien et le mieux à faire était de profiter au mieux de l'occasion qui lui était offerte de renouer avec lui car, après leur divorce, ils n'auraient sans doute plus jamais l'occasion de se revoir.

* * *

Miguel se gara à 18 h 30 précises

devant le domicile de Nicole, un splendide duplex avec vue sur le lac et le terrain de golf.

— Entre, dit Nicole en lui ouvrant la porte.

L'appartement était meublé avec goût et la décoration avait dû coûter cher, ce qui, compte tenu des moyens financiers des Castleton, n'était pas pour l'étonner.

Quand Nicole avait rompu avec lui, dix ans plus tôt, il avait eu tant de mal à surmonter son chagrin que, pour oublier, il avait décidé de prendre ses études en main et, à force d'acharnement, il avait obtenu un diplôme en gestion d'affaires à l'université de Mexico.

Ses parents — bien moins riches que les Castleton — l'avaient aidé au prix

de gros sacrifices financiers, tandis que Nicole n'avait jamais été confrontée à ce genre de difficulté.

— Tu aimes ? lui demanda Nicole.

— C'est vraiment bien, répondit-il froidement.

— Puis-je t'offrir quelque chose à boire ?

Moulée dans une robe fourreau, ses cheveux tirés en arrière et ses oreilles ornées de boucles en diamant, jamais elle n'avait été plus belle.

— Non merci, dit-il, pressé de quitter cet appartement qui lui semblait presque trop luxueux mais qui, surtout, portait l'empreinte de la femme qu'il n'avait jamais oubliée.

Qu'il le veuille ou non, il lui faudrait

du temps pour faire la part des choses et savoir si ce qu'il ressentait de nouveau pour elle était du simple désir ou bien quelque chose qui s'apparentait aux profonds sentiments d'autrefois.

— Veux-tu t'asseoir ? demanda Nicole en lui désignant un grand canapé de cuir blanc.

— Non, je préfère que nous partions tout de suite, répondit-il. Montrons-nous en public afin que les gens de Red Rock s'habituent à nous voir en couple.

Nicole hocha la tête.

— D'accord mais, cette fois-ci, accordons nos violons. Tout à l'heure, si je n'avais pas eu la présence d'esprit de raconter à mon père que nous nous étions retrouvés sur Facebook, il aurait

eu des soupçons.

— Tu as raison, dit-il d'un air contrit. Désormais, nous raconterons à tous ceux qui pourraient nous poser des questions que nos retrouvailles à New York se sont conclues par un nouveau coup de foudre entre nous.

— Oui, un coup de foudre, c'est bien le mot, dit-elle avec une certaine amertume qui faisait la part belle au passé, quand tout était si simple entre Miguel et elle.

* * *

Après un court trajet en voiture, Miguel se gara devant le Red, une ancienne hacienda transformée en

restaurant par son oncle et sa tante, José et Maria Mendoza.

— J'ai toujours adoré cet endroit, avoua Nicole, mais il y a une éternité que je n'y étais pas allée.

Dix ans plus tôt, quand tous deux fréquentaient encore le lycée, il l'y avait emmenée un soir, autant pour la qualité des mets que pour lui présenter certains membres de sa famille.

Nicole avait été ravie de dîner aux chandelles avec lui et, plus tard, sur le chemin du retour, ils avaient fait une halte dans un sous-bois inondé par la clarté de la lune et elle s'était donnée à lui avec toute la fougue de sa jeunesse.

Jamais il n'avait oublié ses plaintes rauques quand elle était devenue sienne

et l'assurait qu'il n'y aurait jamais d'autre homme dans sa vie.

Nicole avait-elle, par la suite, évité le Red parce que le propriétaire était un Mendoza et que ce nom lui rappelait son faux pas de jeunesse ? Il faudrait pourtant qu'elle s'y réhabitue puisque c'était le nom qu'elle porterait une fois mariée avec lui.

— Le Red draine une clientèle d'habitues et je crois que mes oncle et tante sont satisfaits.

— Le restaurant n'avait-il pas brûlé, il y a quelques années de ça ? demanda-t-elle après une légère hésitation.

Quatre ans auparavant, un incendie avait réduit le Red en cendres, heureusement sans faire de victimes, et

l'enquête de police avait conclu à l'action d'un pyromane.

— En effet, répondit-il, mais grâce à la solidarité familiale, mon oncle et ma tante ont pu reconstruire les lieux à l'identique.

Devant l'entrée décorée de cornes de taureau, il s'effaça pour laisser passer Nicole.

Lola Martinez, l'hôtesse d'accueil, s'approcha d'eux en souriant.

— *Mijo* ! Quel plaisir de te revoir ! lui dit-elle. Ton frère Marcos m'a dit que tu venais dîner ce soir avec ta fiancée et nous vous avons réservé une table dans le jardin.

Tout à l'heure, au téléphone, son frère l'avait félicité en apprenant la nouvelle

de son prochain mariage avec Nicole, mais Miguel s'était bien gardé de lui confier qu'il s'agissait en fait d'une transaction financière.

Avec l'argent que lui verserait Nicole, il ouvrirait un club à Red Rock, puis une autre à San Antonio, toujours au Texas, son intention étant de quitter définitivement New York pour tenter cette nouvelle aventure.

— Suivez-moi ! leur dit Lola en les guidant à travers la salle principale jusqu'à un élégant patio donnant sur un jardin fleuri.

Ils s'assirent à une table éclairée par une bougie et, peu après, un orchestre de mariachis vint jouer pour eux une valse mexicaine.

— J'avais oublié à quel point le cadre de ce restaurant était romantique ! s'exclama Nicole.

— Et, moi, je n'ai jamais oublié ta beauté, répondit-il.

Elle rougit et posa sa main sur la sienne.

— Merci d'être venu à Red Rock, Miguel, et merci surtout d'avoir su convaincre mon père, tout à l'heure, que nos fiançailles étaient sérieuses.

— C'est la moindre des choses, dit-il en taisant son désir de revanche sur Andy Castleton, qu'il tenait pour responsable de leur rupture.

— Bienvenue au Red ! déclara le commis en déposant sur leur table une panetière de tortillas fraîchement cuites,

un grand bol de *salsa fresca*, ainsi que des verres d'eau minérale agrémentée de fines tranches de citron.

Un serveur déférent prit la suite.

— Mon nom est Tom. Puis-je vous apporter des apéritifs ?

Miguel faillit commander une bière mais changea d'avis et se tourna vers Nicole.

— N'avons-nous pas quelque chose d'important à célébrer ce soir, ma chérie ?

— En effet, répondit-elle en rougissant.

— Alors, dit-il à l'intention du serveur, apportez-nous du champagne, et du meilleur.

Nicole était visiblement émue et il en

déduisit qu'elle pensait à l'enjeu que représentait pour elle le contrôle de l'entreprise.

Leur serveur s'était déjà éclipsé pour aller chercher le champagne quand le frère de Miguel, Marcos, s'approcha à son tour.

— Quel plaisir de vous revoir au Red après si longtemps, Nicole, déclara-t-il en s'inclinant devant elle avec déférence.

— Un plaisir partagé, répondit-elle en lui serrant la main.

Miguel se sentait très proche de Marcos qui avait deux ans de plus que lui et à qui il ressemblait beaucoup, tant moralement que physiquement.

Dix ans plus tôt, alors qu'il avait le

cœur en miettes d'avoir été quitté par Nicole, son frère avait pris soin de lui, l'avait consolé, encouragé, et Miguel lui était à jamais reconnaissant de l'avoir autant soutenu à un moment crucial de son existence.

A vingt-neuf ans, Marcos gérait le Red avec succès pour le compte de leurs oncle et tante mais, tout comme Miguel, il ambitionnait d'ouvrir un jour son propre établissement.

— Toutes mes félicitations pour votre prochain mariage, ajouta Marcos, autant à son intention qu'à celle de Nicole.

Tout en remerciant son frère, Miguel s'en voulait de tromper sa confiance mais qu'y pouvait-il ? N'était-ce pas Nicole en personne qui était venue le

trouver à New York pour lui proposer ce simulacre de mariage ?

— J'espère que vous serez aussi heureux ensemble que nous le sommes, Wendy et moi, ajouta Marcos.

Un an auparavant, il avait épousé une Fortune d'Atlanta et tous deux avaient eu, depuis, une ravissante fillette, MaryAnne, qui faisait leur joie et leur fierté.

— Je l'espère aussi, répondit Nicole, visiblement embarrassée.

Impulsivement, Miguel prit sa main dans la sienne.

— Tout ira bien, lui dit-il.

Son trouble et celui de Nicole n'avaient pas échappé à Marcos, et son frère le scruta d'un regard pensif.

— J'ai été surpris d'apprendre que vous aviez décidé de vous marier si vite, reprit Marcos, mais je me suis souvenu combien votre relation avait été passionnée, à l'époque où vous alliez encore au lycée.

— C'est vrai, répondit-il.

Tout comme le fait qu'il n'aurait jamais envisagé une seconde être un jour trahi par Nicole.

Depuis lors, il s'était juré qu'aucune femme ne le ferait plus souffrir.

Marcos lui sourit.

— Tu ne peux pas savoir comme je suis heureux que vous soyez de nouveau ensemble, Nicole et toi. Vous deviez vous languir l'un de l'autre.

— Oui, et c'est d'ailleurs ce qui

explique que nous ayons décidé de nous marier si vite, répondit-il opportunément.

— Vous auriez pu attendre un peu, le temps de trouver vos marques et de refaire connaissance l'un avec l'autre, suggéra Marcos.

— Nicole tient à ce que ce mariage se fasse rapidement et moi aussi, je dois dire, répondit-il d'un ton sans réplique.

A sa grande surprise, Nicole pâlit.

— Excusez-moi, fit-elle en détournant les yeux et en s'essuyant les lèvres avec sa serviette.

Pourquoi réagissait-elle ainsi ? N'était-ce pas elle qui désirait se marier au plus tôt ?

Il reprit la main de Nicole dans la

sienne et la serra avec force.

— Tu ne sembles pas être dans ton assiette. Que se passe-t-il donc ?

— Rien de grave, répondit Nicole en s'efforçant de sourire.

Mais quand il chercha son regard, elle détourna la tête.

Pourquoi Nicole paraissait-elle aussi mal à l'aise ? Le but de ce mariage n'était-il pas d'éviter que son père cède l'entreprise à un tiers ?

— Et à quand est fixé le grand jour ? s'enquit Marcos.

— Il faut le demander à Nicole, répondit-il avec prudence.

— Nous ne le savons pas encore, déclara-t-elle. Très bientôt, sans doute.

Très bientôt ? L'imprécision de

Nicole confirmait ses soupçons, mais il eut beau se creuser la cervelle, il découvrit pas ce qui pouvait l'inciter à tergiverser ainsi.

Deux jours auparavant, elle avait pris la peine de venir le voir à New York pour le supplier de l'épouser et il avait l'impression, à présent, qu'elle regrettait l'imminence de leur mariage.

Etait-ce le fait de devenir légalement sa femme et de s'appeler Mendoza qui la faisait hésiter ?

Alors qu'il continuait de s'interroger, Nicole reprit la parole.

— Obtenir notre licence demandera au moins soixante-douze heures, fit-elle à l'adresse de Marcos, comme si elle se sentait tenue de justifier ses hésitations.

Il restera ensuite de nombreux détails à régler mais, si tout va bien, nous pourrions nous marier dans une semaine.

— Aussi vite ? Ma foi, il est vrai que vous vous connaissez depuis plus de dix ans, admit Marcos.

Tandis que le serveur, enfin de retour, versait du champagne dans leurs coupes, Marcos s'inclina devant Nicole puis se tourna vers Miguel :

— Vous voudrez bien m'excuser, mais je dois m'occuper des autres clients, lui dit-il.

— Je vous en prie, répondit Nicole.

— Bien sûr, fit Miguel en écho.

Une fois seul avec Nicole, il leva son verre et porta un toast.

— A nos amours de jeunesse et au

succès de nos ambitions respectives.

— A nos amours de jeunesse, fit Nicole en écho.

Alors qu'il trinquait avec sa future épouse, une voix juvénile retentit derrière lui :

— Miguel ! J'ignorais que tu étais à Red Rock !

Il se retourna et découvrit Isabella, sa demi-sœur, accompagné de William Fortune Jr., J.R. en abrégé.

— Quel plaisir de te revoir ! lança-t-il à sa sœur.

— Un plaisir partagé, renchérit Isabella, le sourire aux lèvres. Pourquoi ne pas m'avoir appelée ?

Brune et gracile, particulièrement élégante dans une robe aux couleurs

vives, digne des traditions de la famille Tejano — son nom de jeune fille —, Isabella rayonnait de bonheur.

— Je voulais te faire la surprise, dit-il. Au fait, te souviens-tu de Nicole ?

— Bien sûr, répondit Isabella. Qui, à Red Rock, n'a pas entendu parler des fameuses bottes Castleton ?

Il connaissait assez Isabella pour savoir que la présence de Nicole à sa table excitait déjà sa curiosité et, s'il en jugeait par le regard curieux que lui lança J.R., ex-homme d'affaires devenu rancher à Red Rock, sa demi-sœur n'était pas la seule à être intriguée par le couple qu'il formait avec Nicole Castleton.

— Heureux de vous rencontrer,

Miguel, dit J.R. en lui tendant une main large comme un battoir. Venez dîner un de ces soirs à notre ranch, Molly's Pride, comme ça nous aurons l'occasion de discuter ensemble.

J.R. avait baptisé son ranch d'après le prénom de sa mère, Molly et, avec l'aide d'Isabella, il l'avait transformé en une résidence confortable.

— Oh oui, venez nous voir tous les deux ! renchérit Isabella.

— Je suis sûre que Nicole serait très heureuse de m'accompagner chez vous, répondit-il.

Une suite de péripéties avait conduit Isabella à Red Rock où elle avait retrouvé un père et renoué avec les Tejano, et c'était à cette occasion qu'il

s'était rapproché de cette demi-sœur providentielle.

Plus tard, quand Nicole l'avait quitté et qu'il broyait du noir, puis ensuite à la mort de sa mère, Isabella l'avait aidé à surmonter ces moments de détresse et il lui en était à jamais reconnaissant.

— C'est si bon de te revoir, déclara sa sœur en lui tapotant la joue.

De nouveau, il s'en voulut de tromper ceux qui l'aimaient — et particulièrement Isabella — en leur faisant croire que Nicole et lui avaient un avenir ensemble, alors que ce mariage n'était qu'un simulacre.

— Comptes-tu rester longtemps à Red Rock ? reprit sa sœur.

En dix ans, il n'avait effectué que de

brefs séjours au Texas, soit pour Noël ou Thanksgiving, soit pour des raisons familiales comme au printemps dernier, quand son frère Javier avait été hospitalisé.

— J'ai pris un congé sabbatique car, autant que tu le saches, Nicole et moi, nous comptons nous marier.

Isabella échangea un regard surpris avec J.R.

— C'est merveilleux ! s'exclama-t-elle. Et à quand est fixé le grand jour ?

— C'est à Nicole d'en décider, répondit-il de nouveau, avec prudence.

* * *

Interpellée par les propos de Miguel,

Nicole, qui pensait non pas au mariage mais aux quelques mois de bonheur qu'elle avait connus avec lui, dix ans plus tôt, fut prise de panique.

Qu'avaient-ils donc tous à vouloir hâter un mariage qui, par bien des aspects, ne lui convenait guère !

On attendait qu'elle prenne les devants et fixe une date précise pour cette embarrassante cérémonie, mais elle voulait se donner le temps de la réflexion.

— Il reste tant de choses à faire et tant de gens à prévenir, déclara-t-elle d'un ton d'excuse. Je crois que nous ne serons pas prêts avant deux semaines au moins, peut-être même plus.

— Je serais ravie si je pouvais vous

aider, répondit Isabella en lui adressant un sourire compréhensif. Pourquoi ne viendriez-vous pas déjeuner samedi prochain au ranch, afin que nous décidions de la meilleure façon de préparer ce mariage ?

Tant de sollicitude la toucha.

— C'est très gentil à vous, mais...

Alors qu'elle cherchait l'excuse la plus plausible pour décliner l'offre d'Isabella, Miguel pressa sa main dans la sienne.

— Puisque ma sœur te propose son aide, accepte-la, tu n'auras pas à le regretter, dit-il.

* * *

Miguel avait bien perçu les réticences de Nicole et, une fois de plus, il se demanda à quoi rimait le revirement de sa future épouse.

Avait-elle décidé de ne plus se marier avec lui ? En un sens, il l'aurait presque souhaité, car la pensée d'épouser Nicole par intérêt lui faisait horreur. Cela ne correspondait en rien aux sentiments qu'il sentait renaître pour elle.

— Tu tiens tant que ça à ce que nous soyons rapidement mariés ? insista Nicole en le regardant avec une expression qui le mit mal à l'aise.

— Je te laisse libre d'en décider, s'empessa-t-il de répondre.

Nicole cherchait-elle à lui faire comprendre qu'il s'était mal conduit en

acceptant de l'épouser en échange de cent mille dollars ? Lui en voulait-elle de feindre d'être amoureux d'elle ? Dans ce cas, il devrait peut-être se décider à jouer cartes sur tables et à lui avouer qu'elle était la seule femme qui ait jamais fait battre son cœur ?

— Dans tous les cas, tous mes vœux de bonheur vous accompagnent, déclara Isabella

— Les miens aussi, renchérit J.R. Et je mets Molly's Pride à votre disposition pour y organiser votre mariage à la date qui vous conviendra.

Cette généreuse proposition tranchait avec le comportement mesquin d'Andy Castleton et il éprouva une bouffée de reconnaissance envers Isabella et J.R.

Fortune.

— Il se pourrait bien que nous vous prenions au mot, Nicole et moi, répondit-il au mari de sa sœur.

Puis, tourné vers sa future femme, il la sonda du regard.

* * *

En voyant Miguel le scruter avec tant d'intensité, Nicole se rendit compte qu'elle était au pied du mur et qu'elle ne pouvait pas tergiverser indéfiniment.

Dans son esprit, ce mariage aurait dû être le plus discret possible et la pensée d'épouser Miguel à Molly's Pride, un ranch luxueux, en présence sans doute d'une foule d'invités dont certains lui

seraient inconnus, ne manquait pas de l'effrayer.

Comment réagirait-elle si ses parents refusaient d'assister à la cérémonie ou, pis encore, lui faisaient des réflexions déplacées en public ?

Le mieux peut-être serait de ne pas les inviter du tout !

— Je serais ravie d'épouser Miguel à Molly's Pride, mais alors en petit comité, répondit-elle.

— C'est à vous d'en décider, déclara Isabella. Et si vous le permettez, Nicole, j'aimerais avoir votre numéro de téléphone. Nous pourrions déjeuner ensemble et en profiter pour mettre au point une liste d'invités qui vous convienne ?

Penser aux formalités à accomplir, à tous ceux qu'il faudrait prévenir, aux invitations à lancer lui donna le tournis et lui fit regretter de ne pas avoir proposé à Miguel de se marier à Las Vegas, là où personne ne les connaissait.

Elle se serait perdue dans cette foule de touristes au lieu de s'exposer aux regards des gens de Red Rock, ce qui, elle s'en rendait compte de plus en plus, lui déplaisait souverainement.

J.R. se tourna en souriant vers elle.

— Nous allons vous laisser célébrer vos fiançailles en paix, et encore toutes nos félicitations.

— Oui, et tous nos vœux de bonheur !
renchérit Isabella.

— Merci et à bientôt.

Tandis que J.R. et Isabella allaient s'asseoir à leur table, un peu plus loin, elle les envia de s'être mariés par amour et non pour des motifs bassement matériels.

— Que se passe-t-il ? Tu es triste ? lui demanda Miguel une fois qu'ils furent seuls.

— Mais non ! répondit-elle.

— Aurais-tu des regrets ? insista-t-il.

Elle poussa un soupir.

— Je pense à la cérémonie, aux cadeaux que nous feront les invités qui s'imaginent que nous nous aimons et que nous nous marions par amour, dit-elle. Une fois divorcés, nous devons rendre ces cadeaux, ce qui n'est pas de la dernière élégance...

— Il aurait fallu y penser avant de me faire ta proposition, répliqua Miguel à voix basse.

Il avait raison et pourtant, tout en ressentant un lancinant sentiment de culpabilité, elle savait aussi que ce mariage était sa seule chance de ne pas perdre l'entreprise.

— C'est tout réfléchi, mais je m'en veux de mentir à ta famille et à ta demi-sœur, ajouta-t-elle en jetant un regard furtif dans la direction d'Isabella et de son mari.

— Moi non plus, je n'aime pas mentir à ma famille, répondit Miguel, mais comment faire autrement ?

Elle ne trouva malheureusement rien à répondre.

Alors que le serveur apportait les hors-d'œuvre, elle répondit à un appel sur son téléphone portable.

— C'est ma mère, dit-elle à Miguel en prenant la communication.

— Nicole ? lui déclara sa mère d'emblée d'un ton offusqué. Ton père m'a expliqué que tu revoyais ce garçon connu au lycée.

Le lycée ? Il lui semblait qu'elle venait à peine de le quitter tant ses parents l'avaient infantilisée et continuaient, hélas, de le faire !

— Ce garçon, comme tu dis, a vingt-huit ans et il se prénomme Miguel. En outre, il occupe un poste important dans

une maison de disques new-yorkaise, rétorqua-t-elle sèchement.

— Je ne te comprends pas, ma petite fille, se lamenta sa mère.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-elle.

— Ce ne sont pourtant pas les bons partis qui te manquent !

— Miguel est l'homme de ma vie, maman, l'homme que j'aime et que je vais épouser, que ça te plaise ou non, s'emporta-t-elle, surprise par sa propre véhémence.

— Je sais que tu avais eu autrefois des sentiments pour ce Mendoza, mais vous ne vous êtes pas vus depuis dix ans, objecta sa mère.

Parce qu'elle était jolie et riche, elle avait toujours été entourée de

prétendants, mais aucun d'eux n'avait su faire battre son cœur.

— C'est lui que je veux épouser, répondit-elle d'une voix qui frémissait.

Pour exagérés qu'ils fussent, ses propos contenaient une grande part de vérité et elle en fut troublée.

— Ce jeune homme a sûrement beaucoup changé en dix ans, reprit sa mère, et nous espérons, ton père et moi, que tu mesures les risques d'un tel mariage.

— Au moins, je ne resterai pas vieille fille, comme tu semblais le craindre, répondit-elle.

— Ne te fâche pas, ma chérie ! glapit sa mère à l'autre bout de la ligne.

— Miguel et moi, nous nous marierons

dans deux semaines et peut-être même plus tôt. La cérémonie aura lieu en petit comité et, si j'espère votre présence ce jour-là, libre à vous de ne pas venir si vous désapprouvez mon choix, conclut-elle.

On ne pouvait être plus clair et, désormais, son mariage avec Miguel était lancé.

— Tu ne peux pas nous reprocher de nous faire du souci pour toi ! reprit sa mère en soupirant. Laisse-nous simplement le temps de nous habituer à l'idée de ce mariage.

— Attendre n'est pas dans mes intentions, déclara-t-elle.

— Et si nous en reparlions autour d'un bon dîner ? suggéra sa mère.

— D'accord, mais à condition que Miguel m'accompagne, répondit-elle.

— Très bien. Ton père et moi, nous vous attendrons demain à 18 heures au Country Club, conclut sa mère avant de couper la communication.

* * *

Après avoir rangé son portable, Nicole se tourna vers Miguel.

— Je ne pouvais pas faire autrement que d'accepter l'invitation à dîner de mes parents.

Ce dernier hocha la tête.

— Je comprends. Et puis, n'est-il pas naturel que je refasse connaissance de mes futurs beaux-parents ?

— C'est vrai, répondit Nicole, visiblement troublée.

Pendant que Nicole parlait avec sa mère, il avait saisi le sens général de leur conversation et, s'il était toujours autant indigné par la façon dont les Castleton le considéraient, il s'était gardé d'intervenir.

Mais, plus encore que le mépris des Castleton à son égard, c'était la nervosité croissante de Nicole qui l'intriguait.

Pourquoi semblait-elle soudain si réticente à l'idée de l'épouser alors que c'était elle qui le lui avait proposé en premier lieu ?

— Tranquillise-toi, lui conseilla-t-il alors que Tom, leur serveur, apportait

des fajitas au bœuf pour lui et des galettes mexicaines fourrées au poulet pour Nicole.

Comme toujours au Red, la nourriture était délicieuse mais, alors qu'il savourait sa seconde bouchée de fajitas, il se rendit compte que Nicole se contentait de picorer dans son assiette.

— Et si tu me disais une fois pour toutes ce qui te tracasse ? lui demanda-t-il.

— Rien d'important, répondit-elle en détournant la tête.

— Regretterais-tu notre prochain mariage ?

* * *

Nicole soupira.

Les questions de Miguel la plaçaient au pied du mur et il lui devenait difficile de ne pas fournir à son futur mari les explications auxquelles il avait droit.

— Je ne regrette pas de t'épouser si c'est ce que tu veux savoir, dit-elle.

Et c'était la pure vérité.

En revanche, elle s'en voulait d'avoir à duper ses proches, sa famille, les gens qui l'aimaient et qui lui faisaient confiance.

Alors qu'elle s'attendait à tout sauf à cela, Miguel se leva, contourna leur table puis vint s'agenouiller devant elle, au vu et au su de tous les convives attablés dans le patio.

— Nicole Castleton, je dois te faire un

aveu, déclara-t-il d'une voix vibrante.

Les regards des autres convives et, en particulier ceux d'Isabella et de J.R., furent bientôt braqués vers eux.

— Il y a longtemps que je t'aime et j'ai l'honneur de t'offrir ce petit cadeau en gage de mon amour, poursuivit-il en lui tendant un écrin violet.

L'écrin contenait une bague en diamant de toute beauté mais, bien plus que la valeur du bijou, c'était le geste de Miguel qui la touchait.

— Cette bague est magnifique ! s'exclama-t-elle.

— Il y a dix ans, reprit-il assez fort pour être entendu de tous, je t'ai laissée partir, mais je ne commettrai jamais plus une erreur pareille.

Elle eut du mal à maîtriser sa surprise. C'était tout de même elle, et non Miguel, qui avait pris la décision de rompre.

— Veux-tu m'épouser, Nicole ? poursuivit-il d'un ton ému. Veux-tu être ma femme, la mère de mes enfants, ma meilleure amie, et ce, pour toujours ?

Ses yeux s'emplirent de larmes. Les paroles de Miguel étaient celles qu'elle avait toujours voulu entendre. S'il jouait un rôle, alors il le jouait bien et même très bien.

— C'est que..., bafouilla-t-elle.

Elle aurait dû manifester son enthousiasme, mais elle fut tout juste capable de hocher la tête en signe d'assentiment.

Comme s'il la devinait, Miguel lui

adressa un sourire empreint de compréhension puis, après s'être mis debout, il passa la bague de diamant à son annulaire.

Au comble de l'émotion, elle se leva et se jeta impulsivement dans les bras de son fiancé, sous les acclamations des autres convives.

Alors qu'elle appuyait sa joue contre le torse viril de Miguel, ses pensées s'enchevêtrèrent et, quand il posa ses lèvres sur les siennes, elle ferma les yeux, bien décidée à se laisser emporter par la magie de leur étreinte.

Pendant que Miguel l'embrassait au vu de tous, Nicole se remémora non sans émotion leurs étreintes d'antan.

Miguel la déshabillait fébrilement et elle faisait de même avec lui, puis, une fois nus, ils se serraient l'un contre l'autre en se caressant avidement.

Plus rien ne comptait pour elle que d'appartenir à cet homme jeune, beau, viril, qu'elle avait aimé au premier

regard et qui savait si bien susciter en elle la passion, l'amour, le désir, l'envie d'être à lui et de toutes les façons possibles.

Sous les caresses de Miguel, elle perdait la tête et quand il la pénétrait enfin, elle poussait un grand cri et s'acheminait vers la jouissance.

Un peu plus tard, quand tous deux, tendrement enlacés, reprenaient enfin leur souffle, l'aube pointait déjà à travers les vitres embuées de la voiture qui abritait leurs amours et Miguel, aussi ébloui qu'elle, regardait les nuages rosir au-dessus de la cime des arbres.

Ces moments de passion, elle ne les avait jamais oubliés, elle ne les oublierait jamais, et aujourd'hui sentir

sur ses lèvres celles, toujours aussi douces et chaudes, de Miguel, lui fit regretter une fois de plus que leur mariage n'en soit pas vraiment un.

Tout en humant l'odeur masculine de son fiancé, elle savoura le frémissement de son corps viril contre le sien.

Miguel !

Une flambée de désir incendia ses veines et elle dut se raccrocher à lui pour garder son équilibre, tant son trouble était grand.

Quand, à bout de souffle, ils cessèrent enfin de s'embrasser, un concert d'acclamations s'éleva des tables alentour.

Encore émue, elle se demanda comment il était possible, après si

longtemps, qu'elle soit toujours à ce point sensible à son magnétisme, à la force virile qui émanait de lui, à son charme...

Et tout ça après un seul baiser.

— Tout va bien ? lui demanda Miguel à l'oreille.

— Oui, je crois, répondit-elle en s'efforçant de sourire.

— Dans ce cas, ajouta-t-il en élevant la voix, je te propose de rentrer à la maison sans attendre.

Il s'efforçait d'être entendu des autres convives, et c'était tant mieux puisque, après tout, c'était bien le but de cet intermède délicieux. Mais, en ce qui la concernait, elle avait hâte de retrouver son intimité.

Une fois à l'extérieur du Red, la lumière d'un lampadaire fit briller à son doigt le diamant de la bague que Miguel venait de lui offrir.

D'où venait ce bijou ? L'avait-il acheté ? Emprunté à une amie ?

— Tout Red Rock saura bientôt que nous sommes réellement fiancés, toi et moi, déclara Miguel d'un ton satisfait en lui ouvrant la portière de sa voiture.

— Et c'est très bien, dit-elle sans conviction.

Cette comédie qu'ils jouaient lui portait désormais sur les nerfs, et feindre ainsi des sentiments qu'ils n'éprouvaient pas lui apparaissait de plus en plus sacrilège.

Durant le trajet, Miguel, d'ordinaire si

prolixes, resta étrangement silencieux et elle n'osa pas entamer une discussion dont elle redoutait l'issue.

Peut-être était-il en train de penser au financement de son futur club, au triomphe qui serait le sien lorsqu'il serait devenu un roi de la nuit ?

Et elle, que deviendrait-elle une fois à la tête de l'entreprise ? Rien de plus, sans doute, que ce qu'elle était déjà aujourd'hui : une femme seule et sans amour.

— Comment te sens-tu ? demanda Miguel en glissant un regard furtif dans sa direction.

— Bien, répondit-elle, sur ses gardes.

— Tout à l'heure, j'ai eu du mal à comprendre ce qui te faisait hésiter à

fixer une date pour notre mariage, insista-t-il.

— Oh ! c'est un peu compliqué à expliquer, prétendit-elle.

Elle n'allait tout de même pas lui avouer qu'elle continuait de ressentir certains sentiments pour lui et que ce mariage imposé s'avérait être une source de souffrances pour elle.

D'un autre côté, elle n'ignorait pas que si ses parents avaient le moindre doute sur la sincérité de leur union, ou encore si ce mariage ne se faisait plus, alors elle perdrait l'entreprise.

Avoir la satisfaction de diriger *Castleton Boots* ne méritait-il pas quelques sacrifices ?

Mais d'ici là, la route serait longue et

semée d'embûches, ce qui ne manquait pas de l'inquiéter.

* * *

Après s'être garé devant l'appartement de Nicole, Miguel fixa la jeune femme au fond des yeux.

— J'ai passé un moment inoubliable avec toi, lui dit-il.

— Moi aussi, répondit-elle, et merci d'avoir si bien joué ton rôle devant les autres convives.

Un peu blessé par le ton à la fois amer et ironique de Nicole, il ne sut quoi répondre.

Peut-être, en effet, avait-il poussé le bouchon un peu loin en s'agenouillant

devant elle et en lui faisant une déclaration d'amour à la limite de l'outrance, mais le but n'était-il pas de convaincre les plus sceptiques que Nicole et lui s'aimaient et qu'ils voulaient se marier pour de bon ?

Quant à la bague, il l'avait achetée en ville, après avoir quitté Nicole, dans la matinée, et il ne regrettait pas son geste.

Si seulement il lui avait offert ce bijou dix ans plus tôt, quand ils s'aimaient !

* * *

En voyant une expression de désarroi se peindre sur le beau visage de Miguel, Nicole prit peur.

— Tout va bien ? lui demanda-t-elle.

— Un peu de fatigue. Je me suis levé tôt, ce matin, pour attraper mon avion, répondit-il.

Elle cacha sa déception de son mieux, car elle aurait voulu l'inviter à entrer chez elle pour boire un dernier verre en sa compagnie.

— Dans ce cas, je vais te laisser rentrer à ton hôtel, lui dit-elle en sortant de voiture.

La pensée d'affronter une nuit solitaire dans son vaste duplex ne l'enchanta guère.

— Bonne nuit, lança Miguel.

— Bonne nuit, répondit-elle d'une voix rauque.

La lune s'était levée. L'air tiède embaumait le jasmin comme autrefois,

quand ils s'aimaient jusqu'à l'aube.

Un bruit de gravier l'obligea à se retourner.

— Puisque nous avons annoncé publiquement notre prochain mariage, le mieux serait que j'emménage chez toi au plus vite, déclara Miguel en la rejoignant en quelques enjambées.

— Je... En effet, oui, tu as sans doute raison, les gens trouveront normal que tu t'installés ici, compte tenu des circonstances, bafouilla-t-elle, fascinée par l'éclat de ses yeux.

Son imagination s'emballait déjà, mais Miguel doucha bien vite son enthousiasme.

— J'aurais besoin d'un double de tes clés et du laissez-passer électronique

qui commande l'ouverture de la barrière à l'entrée de la résidence, dit-il d'une voix égale. Le gardien ne manquerait pas de trouver notre couple mal assorti si je restais un étranger pour toi.

— Tu penses à tout, répondit-elle. D'abord cette bague, puis ta brûlante déclaration d'amour en public et maintenant l'opinion du gardien...

Elle se tut, de crainte de se montrer trop ironique si elle insistait.

— Les responsables de ma maison de disques prétendent que j'ai mille idées à l'heure, répondit-il, impassible.

— Eh bien, je... Justement, j'ai un double des clés ici, dans l'appartement, répondit-elle, les joues en feu. Pourquoi n'entrerais-tu pas un moment ?

— Non, je préfère passer demain à ton bureau, dit-il. Chacun saura ainsi que je suis le nouvel homme de ta vie et que j'habite chez toi.

— Oui, c'est sans doute mieux ainsi, bredouilla-t-elle en s'efforçant de cacher sa déception.

Qu'avait-elle donc espéré ? Que Miguel entrerait chez elle pour la prendre dans ses bras, l'embrasser à lui en couper le souffle, puis lui faire...

Non, pas l'amour quand même.

Elle se revit nue dans ses bras, dix ans plus tôt, gémissant sous sa force virile, sous ses caresses suaves, mais à quoi bon rêver puisque leur mariage était un simulacre et se conclurait par un divorce ?

— Bon, à demain ! fit Miguel.

Elle faillit le supplier de ne pas la laisser seule mais, sans doute parce que son orgueil était plus fort que tout, elle se contenta d'un petit sourire.

— A demain et merci pour tout, répondit-elle.

— Tout le plaisir était pour moi, répliqua Miguel avec son sourire désarmant.

Elle faillit lui tendre ses lèvres, mais renonça in extremis.

— A bientôt.

— A bientôt, fit Miguel en écho.

Elle le regarda s'éloigner vers sa voiture et, quand il eut démarré, elle se sentit plus seule que jamais.

Le lendemain matin, Miguel prit le chemin de *Castleton Boots* afin d'aller récupérer sa clé auprès de Nicole.

La veille, il avait regretté de la laisser seule alors que, visiblement, elle lui tendait une perche pour qu'il la suive chez elle.

L'occasion était si belle qu'en d'autres circonstances il n'aurait pas hésité une seule seconde, mais il craignait de tomber une fois de plus amoureux de cette femme qui n'était revenue le voir que par intérêt, parce qu'elle avait besoin de lui comme mari afin de ne pas perdre le contrôle de l'entreprise à laquelle elle avait

consacré sa vie.

De retour chez lui, il n'avait pas réussi à fermer l'œil et, une fois de plus, il avait tenté, sans grand succès, de faire le point sur ses sentiments pour Nicole.

Tout en foulant la moquette du couloir conduisant à son bureau, il se demanda ce qu'il adviendrait de sa relation avec elle une fois qu'ils seraient mariés et qu'ils cohabiteraient sous le même toit.

Puisque Nicole tenait tant à ce qu'il soit un mari crédible aux yeux d'Andy et d'Elisabeth Castleton, reprendre des relations sexuelles avec elle lui paraissait la meilleure façon d'atteindre cet objectif. Et ce serait aussi une façon de prendre une revanche sur le destin car, dix ans plus tôt, il avait été

cruellement rejeté.

La secrétaire de Nicole, une charmante blonde avec qui il avait déjà échangé quelques mots lors de sa première visite, lui adressa un sourire.

— Mlle Castleton vous attend, lui dit-elle.

— Merci, répondit-il.

Nicole n'avait pas fermé la porte de son bureau et en l'apercevant de dos, ses longs cheveux répandus sur ses épaules, il ne put s'empêcher d'être troublé par le charme qui se dégageait d'elle.

Comme la vie pourrait être belle si, après leur mariage, Nicole décidait de ne plus divorcer ! Il pourrait s'occuper de son club, elle de son entreprise, et rien ne les empêcherait alors d'être

enfin heureux.

Quelle autre revanche sur le destin !

Mais, pour l'heure, il lui fallait se conformer au plan prévu et ce fut d'un pas décidé qu'il alla rejoindre sa future épouse.

— Tu sais ce qu'on dit sur les dangers du travail intensif ? lui lança-t-il d'un ton jovial.

— Tu m'as fait peur ! s'exclama-t-elle en se retournant.

— Telle n'était pas mon intention. Comme convenu, je suis venu prendre le double de la clé de ton appartement afin d'emménager avec toi au plus vite.

Assise à son bureau, la secrétaire de Nicole ne perdait rien de leur conversation et c'était bien ce qu'il

voulait.

* * *

Avec un signe d'approbation, Nicole sortit de son sac à main Louis Vuitton une clé chromée et une carte magnétique.

— Voici ta clé ainsi que le passe contrôlant l'accès à la résidence, dit-elle. J'ai préparé la chambre d'amis et disposé des serviettes propres dans la salle de bains. S'il te manque quoi que ce soit, appelle-moi et je te l'apporterai à mon retour.

S'il comprenait que Nicole respecte les règles de la décence tant qu'ils n'étaient pas officiellement mariés, coucher dans la chambre d'amis ne lui

souriait guère. Il allait y remédier au plus vite.

Alors qu'il prenait la clé et le passe, la secrétaire de Nicole fit son entrée, lui jetant au passage un regard lumineux.

— Vous désirez quelque chose, Diana ? demanda Nicole.

— Rodney m'a remis à votre intention les documents dont vous vous pourriez avoir besoin pour votre réunion de tout à l'heure, expliqua la secrétaire.

— Très bien. Merci beaucoup, répondit Nicole en s'emparant du dossier que lui tendait sa secrétaire.

Il en profita pour enfoncer le clou.

— Je ne veux pas te déranger plus longtemps, ma chérie, dit-il en empochant la clé et le passe qu'elle

venait de lui remettre. Ce soir, quand tu rentreras, une bouteille de champagne t'attendra bien au frais pour célébrer dignement nos retrouvailles.

— Quelle charmante attention ! déclara Nicole en entrant dans son jeu, mais n'oublie pas qu'ensuite nous retrouvons mes parents pour dîner au Country Club.

— Comment pourrais-je l'oublier ? dit-il en adressant un sourire de connivence à Diana.

Cette soirée n'aurait rien d'une partie de plaisir, mais il était payé pour jouer les amoureux dociles et il s'acquitterait de sa mission du mieux possible, même si la pensée de côtoyer les parents de Nicole lui donnait déjà de l'urticaire.

Diana brûlait à l'évidence d'impatience d'en savoir plus sur les relations qu'il entretenait avec sa patronne, aussi se tourna-t-il vers Nicole, bien décidée à impressionner sa secrétaire.

— Au fait, as-tu posé tes congés pour notre lune de miel ?

— Mais quelle question ! répondit Nicole.

Après lui avoir adressé un sourire de connivence, elle se tourna vers sa secrétaire.

— Au fait, Diana, je vous présente Miguel Mendoza, mon fiancé. Nous allons nous marier dans deux semaines.

L'interpellée le dévisagea avec une stupeur teintée d'envie, puis son regard

se focalisa de nouveau sur Nicole.

— Toutes mes félicitations, déclara-t-elle.

— Miguel et moi, nous sommes de vieilles connaissances et, après nous être perdus de vue, nous nous sommes retrouvés récemment à New York et, une chose en amenant une autre, nous avons décidé de franchir le pas, précisa Nicole.

— J'en suis heureuse pour vous deux, déclara Diana en lorgnant sur la bague en diamant qui scintillait au doigt de sa patronne.

— Merci, répondit Nicole avec un sourire.

La nouvelle de leur futur mariage étant désormais chose publique, ou sur le

point de l'être, mieux valait laisser Nicole et Diana papoter entre elles et en profiter pour s'éclipser.

— Eh bien, je vais te laisser, lança-t-il à Nicole.

— Je rentre à 17 h 30, chéri, lui répondit-elle. Mes parents nous attendent au Club à 18 heures.

— C'est noté, répondit-il en effleurant les lèvres de sa future épouse d'un baiser. Et bonne chance pour ta réunion.

* * *

Grâce à son laissez-passer magnétique, Miguel n'eut aucun mal à franchir la grille de la résidence sécurisée où vivait Nicole.

Une fois dans le duplex de la jeune femme, il trouva sans difficulté la chambre d'amis et commença à ranger ses affaires. La perspective d'affronter les parents Castleton lui nouait l'estomac.

Andy et Elisabeth Castleton vivaient tout près de chez leur fille. Le dîner aurait pu avoir lieu chez eux et non au Country Club, que fréquentaient tous les snobs de Red Rock et qui lui donnait par avance la chair de poule.

Heureusement, il n'avait plus rien de commun avec l'adolescent timoré d'autrefois et, si les Castleton cherchaient à l'humilier ce soir, il se défendrait d'arrache-pied.

S'il s'interrogeait toujours sur le bien-

fondé de son mariage avec Nicole, il se réjouissait de prendre une revanche sur ce vieux briscard d'Andy Castleton.

Le père de Nicole aurait à l'évidence préféré un autre mari pour sa fille mais, qu'il le veuille ou non, le fondateur de *Castleton Boots* serait contraint de faire, cette fois-ci, contre mauvaise fortune bon cœur.

Après avoir rangé ses affaires, il jeta un coup d'œil critique au lit immense qui occupait le centre de sa chambre. Puisque Nicole serait bientôt sa femme, ne serait-il pas logique qu'elle le partage avec lui ?

Il l'accueillit avec joie quand elle rentra du travail.

Il n'avait cessé de penser à elle durant

la journée, au point de se demander si son impatience à la revoir n'était pas le signe qu'il était en train de retomber amoureux d'elle.

Elle lui avait manqué bien plus qu'il l'aurait cru et il ne put se retenir de l'embrasser sur les deux joues.

— Comment s'est passée ta réunion ? demanda-t-il.

— Bien, répondit-elle en souriant. Tu t'es déjà habillé pour le dîner ?

Il portait le plus beau de ses costumes, une chemise blanche et une cravate sombre, le Country Club imposant un code vestimentaire strict.

— Comme tu le vois, dit-il.

Nicole hocha la tête.

— Tu es très élégant, et il n'y a pas de

raison que ce dîner ne soit pas une réussite, murmura-t-elle d'un ton qui manquait de conviction.

Tout comme Nicole, il était inquiet à la perspective de cette rencontre avec les Castleton et l'idée l'avait même effleuré que ceux-ci avaient manigancé cette invitation au Country Club dans l'espoir de le ridiculiser.

Nicole consulta sa montre.

— Le temps de me rafraîchir le visage et de me changer, et je suis à toi, dit-elle en se hâtant vers sa salle de bains.

Le double sens de ces propos le fit sourire et, tandis qu'il patientait, il se demanda si elle avait connu d'autres hommes que lui depuis dix ans.

A l'évidence, oui, car elle était jeune,

belle, adorablement sexy, et il ne voyait aucune raison pour qu'elle ait mené une vie de nonne.

Pourtant, tout à l'heure, Diana, la secrétaire de Nicole, avait paru étonnée d'apprendre le prochain mariage de sa patronne, comme si celle-ci ne l'avait pas habituée à avoir une vie privée.

Il n'eut pas le temps de réfléchir davantage car Nicole vint le rejoindre, vêtue d'une robe rouge, ses longs cheveux soyeux flottant librement sur ses épaules graciles.

Avait-elle jamais été plus belle et désirable qu'en ce moment précis ?

— Tu sais quoi ? dit-elle en lui souriant. Je préférerais passer cette soirée ici, avec toi, à boire du

champagne et à parler du bon vieux temps.

— Confidence pour confidence, moi aussi, j'aurais préféré passer la soirée seul avec toi.

Elle lui glissa un regard complice, le même qu'autrefois, quand ils se voyaient en cachette des parents Castleton et, cinq minutes plus tard, ils firent leur entrée au Country Club.

La réceptionniste adressa un sourire déférent à Nicole.

— M. et Mme Castleton vous attendent dans le salon privé Sportsman, au fond du couloir, troisième porte sur votre droite, déclara-t-elle avec un grand sourire.

— Dépêchons-nous ! dit Nicole en

pressant le pas.

Furieux d'avoir dû courir derrière elle pour la rattraper, Miguel lui prit la main et l'obligea à s'arrêter.

— Tes parents peuvent quand même patienter un peu, protesta-t-il.

Comme une petite fille prise en faute, elle s'arrêta et leva sur lui un regard suppliant.

— Papa aime la ponctualité. Je ne voudrais pas le contrarier au risque de le voir changer d'avis concernant notre mariage.

— Tu es majeure et tu as le droit d'épouser qui bon te semble, lui rappela-t-il. Tranquillise-toi. Je veillerai au grain.

Sans lâcher sa main, Nicole pencha la

tête de côté avec cette moue caractéristique qui avait toujours eu le don de l'émouvoir.

— Aurais-je par hasard déniché le mari idéal ? demanda-t-elle sur le ton de la plaisanterie.

— Ne suis-je pas l'homme providentiel aux mille idées ? rétorqua-t-il.

— J'espère alors que tu sauras alléger l'atmosphère de ce dîner, murmura-t-elle, les yeux brillants.

— Fais-moi confiance, répondit-il en l'entraînant vers le salon où les Castleton les attendaient.

Alors qu'ils atteignaient le bout du couloir, il prit Nicole dans ses bras et la regarda dans les yeux.

— J'ai le remède à tes inquiétudes, dit-il en se penchant sur son visage.

Sans dire un mot, Nicole lui tendit ses lèvres, les yeux mi-clos.

Alors qu'il goûtait avec délice la tiède saveur de sa bouche, une des portes s'ouvrit et Andy Castleton apparut.

Sourcils froncés, le père de Nicole les regarda d'un air sévère, puis il fit claquer sa langue.

— Faut-il vraiment que vous vous donniez en spectacle, tous les deux ? demanda-t-il avec humeur.

Nicole repoussa Miguel et il perçut à quel point elle était paniquée.

— Nous arrivons, papa, fit-elle d'une voix humble.

Il aurait bien rétorqué à Andy

Castleton que ce que sa fille et lui faisaient ne regardaient qu'eux, mais la prudence le retint d'entamer un bras de fer avec son futur beau-père.

* * *

Une fois les salutations échangées avec les Castleton, Miguel s'assit à la place qui lui avait été assignée et jeta des regards curieux sur les fresques de chasse à cour et les paysages champêtres qui décoraient les murs du salon.

En dépit de ses résolutions de tenir tête aux parents de Nicole, il n'en menait pas large : Andy Castleton avait en effet une façon de le scruter qui le mettait très mal à l'aise.

Pour un peu, il serait parti sans demander son reste, mais la crainte de perdre Nicole, de se priver de ces retrouvailles avec une femme qu'il trouvait encore plus belle qu'autrefois, l'incita à prendre son mal en patience.

— Nicole m'a dit que vous comptiez ouvrir un club, attaqua Andy Castleton dès qu'il eut goûté et accepté le vin apporté par le sommelier.

— En effet, répondit-il de son ton le plus poli.

Grâce à l'argent que ce mariage allait lui rapporter, il allait démarrer une nouvelle existence, plus conforme à ses vœux et, qui sait, devenir un jour l'égal d'un Andy Castleton ?

— Je ne peux que louer votre esprit

d'entreprise, fit Andy Castleton, mais comment conciliez-vous, une fois marié avec ma fille, la vie de famille et le travail de nuit ?

La perfidie de cette remarque le hérissa et il s'apprêtait à répliquer vertement à son futur beau-père, lorsque Nicole prit les devants.

— Nous avons déjà discuté de cette question, Miguel et moi, et tout est arrangé.

Avec une moue sceptique, Andy Castleton but une gorgée de vin et, comme le silence menaçait de devenir pesant, Elisabeth Castleton se tourna vers sa fille.

— Au fait, chérie, où en es-tu avec l'achat de ta future maison ?

— Je compte signer bientôt, répondit Nicole.

Mme Castleton fronça les sourcils.

— Quel dommage de quitter ce duplex si proche du Country Club et de notre maison pour aller vivre à l'extérieur de la ville ! Si tu nous en avais parlé avant, ton père et moi, nous t'aurions volontiers acheté le terrain vacant à côté du nôtre pour que tu t'y installes.

— Je préfère décider seule de mon avenir, répondit Nicole à sa mère.

Miguel fut le premier surpris d'apprendre que Nicole comptait quitter son duplex. Alors que c'était le genre d'information qu'un futur mari était censé connaître, elle ne lui en avait rien dit.

— Non seulement ton appartement actuel est ravissant, renchérit la mère de Nicole, mais il a l'avantage de se trouver dans une résidence sécurisée. Que feras-tu quand il te faudra rentrer seule, le soir ?

— Je ne serai pas seule, puisque Miguel sera là. Il a d'ailleurs emménagé ce matin chez moi, expliqua Nicole à sa mère.

Elle faisait comme si leur mariage était destiné à durer ! Si seulement ses parents savaient que, peu après avoir convolé, ils demanderaient le divorce...

— Tu connais mes convictions et celles de ta mère ! intervint Andy Castleton. Vous ne devriez pas vivre ensemble avant le mariage, pour autant

que celui-ci ait lieu un jour, bien sûr.

Ce vieux rabat-joie de Castleton dépassait décidément les bornes et il fut presque tenté de le secouer par sa cravate de soie à deux cents dollars.

— Que vous soyez ou non d'accord, monsieur Castleton, je peux vous assurer que ce mariage se fera, intervint-il. Je peux même vous préciser que nous partirons en lune de miel, le soir même de notre mariage.

— Vraiment ? persifla Andy Castleton en le toisant avec morgue.

— Vraiment, monsieur, répondit-il en soutenant le regard du fondateur de *Castleton Boots*.

Et, peut-être pour faire taire ses remords de commettre un acte somme

toute vénal, il se promet de tout faire pour que leur lune de miel soit une réussite.

Nicole avait craint le pire d'une confrontation entre ses parents et Miguel mais, à son grand soulagement, le dîner s'était déroulé mieux qu'elle l'aurait pensé, et ce, en dépit de l'hostilité manifeste de son père envers son futur époux.

— Je te suis reconnaissante d'avoir su garder ton calme face à un homme comme mon père, dit-elle à Miguel, sur

la route du retour.

— C'était le moins que je puisse faire, répondit-il. Au fait, j'ignorais que tu avais acheté une maison.

— Un cottage pour lequel j'ai eu le coup de foudre, expliqua-t-elle. Je compte emménager dès que les travaux seront terminés.

— Cette idée ne semble pas plaire à tes parents.

Elle poussa un soupir.

— C'est précisément pour échapper à leur influence que j'ai choisi de m'installer assez loin de chez eux.

Miguel lui lança un regard pensif.

— Tu préfères changer de domicile plutôt que de dire franchement à tes parents d'arrêter de contrôler ta vie ?

Il marquait un point et elle chercha à se justifier.

— Il ne s'agit pas seulement de m'éloigner de mes parents, dit-elle. Ce cottage me correspond davantage que le duplex que j'occupe actuellement.

— La vice-présidente de *Castleton Boots* préfère la campagne à un duplex huppé en ville, qui l'eût cru, constata Miguel non sans ironie.

— J'ai des goûts simples et je ne joue ni au golf ni au tennis, lui rappela-t-elle. Et toi, as-tu quitté Red Rock par souci d'indépendance vis-à-vis de ta famille ?

— Non, car ma famille n'a jamais osé m'infantiliser comme l'ont fait tes parents avec toi.

Elle releva la tête.

— Insinuerais-tu que mes parents sont des tyrans ?

— Je n'apprécie pas la façon condescendante avec laquelle ton père se conduit avec moi, ou même avec toi, répondit Miguel.

— Papa a des défauts, mais je peux t'assurer qu'il m'aime, répondit-elle.

— Je n'en doute pas, reprit-il, mais ton père devrait montrer plus de considération à la vice-présidente de *Castleton Boots* que tu es devenue.

Elle ne le savait que trop hélas et, si elle avait eu suffisamment de courage, elle aurait démissionné de son poste plutôt que de céder au chantage de ses parents.

— Je suis touchée de voir que mon

sort te préoccupe, dit-elle avec une pointe de mélancolie, tandis que Miguel se garait devant son duplex.

— Je ne t'ai jamais oubliée, murmura-t-il en coupant le contact.

Elle éprouva un pincement au cœur.

A l'université, elle avait rencontré quelques garçons mais aucun n'avait pu remplacer son ex-amoureux. Et par la suite, ses responsabilités croissantes à la tête de *Castleton Boots* l'avaient absorbée au point qu'elle n'avait plus songé à sa vie privée.

— Moi non plus je ne t'ai pas oublié, avoua-t-elle enfin.

Miguel la regarda avec tendresse.

— Qu'une aussi jolie fille que toi ne soit toujours pas mariée à vingt-sept ans

continue de me surprendre, reconnut-il à son tour. J'espère au moins que l'élitisme de tes parents n'a pas fait fuir d'éventuels prétendants ?

— Il ne s'agit pas de ça, répondit-elle, gênée.

Ses flirts à l'université s'étaient toujours soldés par des échecs, pour la simple et bonne raison que les autres garçons soutenaient difficilement la comparaison avec lui et il en avait été de même par la suite, ce qui faisait dire à Marnie, non sans justesse, que Miguel était sa référence absolue.

Mais l'aimait-elle comme elle avait pu l'aimer autrefois, quand tous deux allaient encore lycée ?

— Alors de quoi s'agit-il ? demanda

Miguel. Du fait qu'aucun homme ne saurait convaincre ton père qu'il est digne d'épouser sa Princesse ?

Sa Princesse !

Bien plus qu'agacée, elle était peinée par l'ironie de Miguel car le mot était une marque d'affection de son père envers elle.

— Tu exagères ! Mon père a des défauts, mais je ne lui reprocherai jamais de m'aimer, répondit-elle, sur la défensive.

— Il n'empêche que je lui trouve un caractère de cochon, rétorqua Miguel.

— J'admets que papa se conduit durement avec toi, dit-elle. Mais mes parents t'accepteront davantage dès lors qu'ils te connaîtront mieux.

— Si nous avons une véritable relation amoureuse et que ton père me traitait comme il vient de le faire durant ce dîner, je te jure que je le prendrais mal, rétorqua-t-il.

Mieux que quiconque, elle savait que ce mariage n'était qu'un arrangement financier, mais les propos désabusés de Miguel lui serrèrent le cœur.

Ne venait-il pas d'admettre implicitement qu'il n'éprouvait plus rien pour elle ?

Plus d'une fois depuis qu'ils étaient séparés, elle avait eu envie de renouer avec lui et c'était la crainte d'affronter sa colère qui l'en avait dissuadée.

Quand, pressée par le temps et les circonstances, elle avait dû chercher une

solution pour ne pas perdre l'entreprise, ce mariage arrangé lui avait semblé être la moins mauvaise de toutes, mais mélanger argent et nostalgie du passé n'était visiblement pas un choix aussi heureux qu'elle se l'était imaginé.

— Tu viens ? demanda Miguel en descendant de voiture.

— J'arrive, dit-elle d'un ton résigné.

Elle avait trop attendu de leurs retrouvailles et elle se félicita d'avoir eu la sagesse d'attribuer à Miguel la chambre d'amis et non de l'avoir invité, comme elle en avait eu l'intention, à partager son lit.

* * *

Les jours suivants, Nicole s'arrangea pour rentrer tard du bureau et ses raisons n'avaient pas grand-chose à voir avec ses obligations professionnelles de vice-présidente.

Plus longtemps elle s'absentait de chez elle, moins elle avait l'occasion de croiser son fiancé trop sexy auquel elle ne pouvait s'empêcher de penser matin, midi et soir.

Comment aurait-il pu en être autrement, du reste, avec un homme aussi séduisant que l'était Miguel ?

Il s'était occupé de formalités à la mairie et avait obtenu qu'un juge les marie officiellement dans le ranch Molly's Pride, samedi en huit.

Il s'était aussi chargé de son futur

déménagement et avait pris rendez-vous avec les services des eaux et la compagnie d'électricité.

Décidément, Miguel ferait un mari idéal... Non pour elle, bien sûr, puisqu'il ne l'aimait pas et qu'une fois leur mariage prononcé le divorce ne se ferait guère attendre, mais pour celle qu'il rencontrerait un jour.

Si elle était jalouse à l'avance de la future Mme Mendoza, elle se réjouissait aussi de savoir que son amour de jeunesse, cet homme qui comptait tant pour elle, allait bientôt et en partie grâce à elle, concrétiser son rêve d'être propriétaire d'une boîte de nuit.

Avec l'aide de Roberto Mendoza, l'un de ses cousins entrepreneur de travaux

publics, Miguel s'était mis en quête d'un local qui fasse l'affaire et chaque matin, avant qu'elle ne parte pour le bureau, quand ils prenaient leur petit déjeuner dans la cuisine, il la tenait au courant de l'avancement de son projet.

Ce samedi-là, après s'être douchée et habillée d'une robe légère, elle retrouva Miguel dans la cuisine.

Torse nu, il s'affairait autour de la machine à café et lui décocha un sourire qui la fit craquer.

— En veux-tu une tasse ? lui demanda-t-il.

Bien plus que du café, c'était de se presser contre son torse viril qui l'aurait tentée.

— Volontiers, lui répondit-elle sans

parvenir à détacher son regard de ces larges épaules et de cette taille aussi mince que musclée.

Dieu qu'il était beau !

Tout en sirotant son café, elle observa Miguel et il lui sembla voir briller du désir dans son regard.

— Ta robe te va à merveille, lui dit-il.

— Merci, répondit-elle en rougissant.

Comme s'il s'en voulait de son audace, Miguel fourragea dans sa tignasse et elle vit s'éloigner sa chance de pouvoir flirter avec lui.

— C'est aujourd'hui que tu vas déjeuner chez Isabelle, n'est-ce pas ?

— En effet, répondit-elle, résignée. J'ai toujours apprécié ta sœur et elle a été charmante avec moi, l'autre soir au

Red, sans compter que je vais enfin voir à quoi ressemble ce fameux ranch.

— Isabella est une excellente décoratrice d'intérieur, déclara Miguel en beurrant un toast. Elle a fait de ce ranch un lieu convivial et chaleureux, mais le plus étonnant est qu'elle ait réussi à persuader un dur à cuir comme J.R. de changer de vie.

Dans la revue *Southwestern Ranchers and Estates*, un article consacré à Isabella présentait sous forme de petits reportages des intérieurs qu'elle avait rénovés ou décorés, ainsi que ses créations artisanales, de ravissantes couvertures et tapisseries de style mexicain.

A l'époque, cette jolie brune, qui

n'était pas encore la femme de J.R., l'avait fascinée par sa détermination et son talent. Si elle avait eu à changer de vie, peut-être aurait-elle d'ailleurs opté à son tour pour ce genre de métier.

— Quel genre d'homme était J.R. avant de rencontrer Isabella ? demandait-elle.

— Bien que né à Red Rock, c'est un vrai citadin qui a grandi à Los Angeles et a longtemps dirigé une société spécialisée dans la recherche de nouveaux marchés porteurs, expliquait-il.

— Ta sœur serait-elle pour quelque chose dans sa métamorphose ?

— Isabella est une Tejano et elle n'a jamais renié ses racines mexicaines,

répondit Miguel. Si elle a accepté d'épouser J.R., c'est parce que ce dernier était d'accord pour mener, à ses côtés, une vie de rancher.

Contrairement à son mariage qui n'était, hélas, qu'un vulgaire arrangement financier, celui d'Isabella et de J.R. était basé sur l'amour et elle ne put s'empêcher d'envier la jeune femme.

— Crois-tu que je pourrais demander à Isabella de décorer mon cottage ? demanda-t-elle.

— Je suis sûr qu'elle aura d'excellentes idées à te proposer, dit-il. Puisque tu dois la voir tout à l'heure, pour le déjeuner, profite-en pour lui en parler.

La pensée d'affronter la curiosité — fort légitime — d'Isabelle et de devoir répondre à ses questions sur ses relations avec Miguel ne manquait pas de la tracasser.

Il la regardait avec une attention accrue et sa moue à la James Dean le rendait encore plus craquant.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il. Tu sembles soucieuse.

— Je le suis, en effet. Plus la date de notre mariage approche, plus j'ai le trac, répondit-elle. Et je ne veux surtout pas d'une réception sophistiquée.

— Ne pas faire la fête un jour comme celui-ci éveillerait à coup sûr les soupçons, fit-il remarquer.

— C'est vrai, convint-elle.

— Et, pour prouver que nous formons un couple heureux, nous pourrions par la suite nous marier à l'église, suggéra Miguel.

Elle se raidit.

— Se marier à l'église ? Pas question ! Pour moi, ça serait commettre un sacrilège ou, en tout cas, une tromperie.

— Mais, de A à Z, toute cette affaire est une tromperie, objecta Miguel avec un soupir. Au fait, quelle robe comptes-tu porter lors de la cérémonie ?

Faisait-il diversion pour ne pas avoir à approfondir la question si délicate de la légitimité de leur prochain mariage ? En tout cas, elle ne put retenir un mouvement d'humeur.

— Je ne sais pas et je m'en moque !

— Tu as tort. Si tu portes la première robe venue, tes parents auront la puce à l'oreille et, d'après ce que j'ai compris, ça n'est pas souhaitable, n'est-ce pas ?

— Je ne suis pas du tout sûre de vouloir les inviter, rétorqua-t-elle. Quant à ma robe, j'en ai une de soie blanche qui conviendra fort bien.

— Il me semble difficile de ne pas inviter tes parents à notre mariage, protesta Miguel.

— Après la façon dont ils t'ont traité, lors de ce dîner au Country Club, je ne peux pas m'empêcher de leur garder rancune.

— Mais enfin, tu sais bien que notre mariage n'est qu'un pis-aller pour

empêcher l'entreprise de t'échapper.

— Peut-être mais, pour moi, un mariage reste un moment de partage, de joie et de bonheur.

— Raison de plus pour inviter tes parents et leur montrer que nous sommes heureux de nous marier, déclara-t-il.

— Heureux ? Mais tu sais très bien que nous ne sommes pas vraiment amoureux l'un de l'autre et que ce mariage n'est qu'un simulacre. C'est bien pourquoi je suis gênée à la pensée de m'exhiber et de feindre des sentiments que ni toi ni moi n'éprouvons vraiment.

Miguel la regarda d'un air pensif.

— Des sentiments, nous en avons l'un pour l'autre, il me semble, dit-il.

— Ah oui ? Et lesquels ?

— Eh bien, de la tendresse, de l'amitié..., énuméra-t-il. Mais, dis-moi, n'y a-t-il pas une autre raison qui t'inciterait à ne pas vouloir inviter tes parents à ce mariage ?

De la tendresse... De l'amitié... Elle en aurait pleuré. Si Miguel ne l'aimait décidément plus comme avant, elle lui ouvrait en revanche encore son cœur.

— Et pourquoi ne voudrais-je pas que mes parents assistent à notre mariage ? demanda-t-elle en ravalant sa tristesse.

Miguel la fixa dans les yeux.

— Peut-être redoutes-tu un scandale si jamais ton père disait tout haut le mal qu'il pense de notre union ?

— Quoi qu'il puisse dire, ça ne

changera pas mon intention de t'épouser, mentit-elle.

Pourtant, plus la date de son mariage avec Miguel approchait et plus elle était paniquée à l'idée de devenir Mme Mendoza.

Si seulement ses parents ne l'avaient pas soumise à cet odieux chantage, elle n'en aurait pas été réduite à supplier Miguel de l'épouser par intérêt. A présent, le procédé lui faisait horreur mais elle savait, hélas, qu'il était nécessaire à la réussite de son plan.

Castleton Boots était son bien le plus précieux et elle était plus décidée que jamais à tout tenter pour conserver son entreprise chérie.

Grâce aux indications de Miguel, Nicole trouva facilement le ranch d'Isabella et de J.R.

Quatre voitures et pick-up stationnaient déjà devant la propriété, ce qui ne manqua pas de la surprendre. Elle s'attendait en effet à déjeuner en tête à tête avec la sœur de Miguel.

— Bonjour, Nicole. Soyez la bienvenue chez nous, déclara Isabella en la faisant entrer dans le ranch.

Elle en aima d'emblée le style mexicain et, en particulier, la magnifique tapisserie de laine qui ornait l'un des murs de l'antichambre.

— C'est magnifique ! Est-ce votre

œuvre ? demanda-t-elle à Isabella.

— Oui, je l'ai tissée moi-même, répondit cette dernière en lui faisant traverser un salon décoré dans le même style. J'espère que vous ne m'en voudrez pas, mais j'ai invité mes belles-sœurs et la femme de mon cousin, qui brûlent de vous connaître.

— Au contraire. C'est une excellente idée, répondit-elle.

Isabella la conduisit devant la première de ses invitées, une jolie brune qui lui sourit.

— Voici Wendy, une Fortune d'Atlanta, qui a épousé mon cousin Marcos, déclara son hôtesse.

— Enchantée, déclara-t-elle en souriant à son tour. L'autre soir, nous

avons rencontré Marcos, Miguel et moi, alors que nous dînions au Red.

— Je sais, répondit Wendy, et il m'a annoncé votre prochain mariage ce qui me donne l'occasion de vous féliciter à mon tour. J'espère que vous serez aussi heureux ensemble que nous le sommes, Marcos et moi, depuis que nous nous connaissons.

— Wendy et Marcos ont une adorable fillette prénommée MaryAnne, précisa Isabella.

Comme elle regrettait de ne pas avoir épousé Miguel autrefois. A l'heure qu'il était, elle serait elle aussi mère de famille et heureuse en ménage...

— Je n'en peux plus d'attendre que le nôtre soit né ! déclara Isabella en

touchant son ventre.

Elle regarda avec étonnement la femme de J.R. dont la sveltesse et la minceur ne trahissaient aucune grossesse.

— Vous êtes enceinte ? s'étonna-t-elle. Dans ce cas, Miguel a oublié de me le dire...

— Miguel l'ignore encore, répondit Isabella, car il s'agit-là d'une nouvelle toute récente. Nous avons perdu même l'espoir d'avoir un enfant, J.R. et moi, au point que nous envisagions une adoption et puis, récemment... Enfin, nous en sommes sûrs depuis hier.

— Alors, permettez-moi de vous présenter mes félicitations et tous mes vœux, dit-elle avec sincérité à Isabella.

Après l'avoir remerciée, cette dernière lui présenta une femme grande et mince aux cheveux roux, dont la beauté naturelle compensait l'absence de maquillage.

— Voici Leah, la femme de mon frère Javier.

Elle n'ignorait pas que Javier, l'autre frère de Miguel, avait failli perdre la vie lorsqu'une tornade s'était abattue sur Red Rock, au nouvel an dernier, et qu'il avait par la suite épousé son infirmière, la fameuse Leah.

— Très heureuse de vous rencontrer, lui dit Leah en lui tendant chaleureusement sa main. Avec Javier, nous sommes également ravis que Miguel vous épouse bientôt.

— Merci, dit-elle, touchée par l'enthousiasme et la sincère gentillesse que lui témoignaient Isabella et ses invitées.

Isabella lui présenta ensuite une jolie blonde aux yeux bleus, Melina, une ergothérapeute qui avait épousé Rafe, puis Frannie, une Fortune ayant épousé son cousin Roberto, qui était aussi celui de Miguel.

Sachant que Roberto aidait Miguel à trouver un local pour son futur club, elle fut particulièrement contente de faire la connaissance de sa femme.

— C'est un plaisir pour moi d'apprendre que vous ferez bientôt partie de notre famille, lui dit Frannie d'un ton chaleureux.

Tout en souriant à Frannie, elle s'en voulut de tromper ainsi ces femmes qui l'accueillaient si gentiment, alors même que son mariage avec Miguel était une imposture.

— Puisque notre invitée d'honneur est arrivée, inutile d'attendre plus longtemps, allons déjeuner dans le patio, suggéra Isabella.

Alors qu'elle emboîtait le pas à son hôtesse et aux autres invités, Frannie la prit à part.

— Nous nous étions aussi connus au lycée, Roberto et moi, et c'est seulement après quinze années de séparation que nous avons su saisir notre chance, lui dit-elle.

— Comment dois-je le prendre ?

demanda-t-elle non sans tressaillir.

— Oh ! mais comme un encouragement à croire en l'amour, répondit Frannie en lui lançant un regard explicite.

— J'en déduis qu'on vous a parlé de Miguel et moi, de notre histoire passée ? Frannie la regarda dans les yeux.

— Oui, en effet, et je sais combien vous avez souffert tous les deux : vous avez dû renoncer à lui, et Miguel s'est retrouvé esseulé, abandonné... C'est pourquoi je me réjouis sincèrement de vous savoir enfin réunis, conclut Frannie.

— Si vous saviez...

— Oui ? demanda Frannie en fronçant les sourcils.

Un peu plus, et elle aurait ouvert son

cœur à Frannie. Même si elle venait à peine de la rencontrer et qu'elle ignorait tout, cette femme la touchait plus que quiconque par sa sincérité.

— Non, rien, dit-elle en se reprochant son imprudence.

Ses retrouvailles avec Miguel se solderaient par un divorce puisqu'il n'éprouvait plus le moindre sentiment pour elle, ou du moins c'était ce qu'il lui avait déclaré récemment. Qu'y pouvait-elle, malheureusement ?

Elle s'efforça de faire bonne figure.

— Moi aussi, je me réjouis que vous soyez heureuse avec l'homme que vous aimez, déclara-t-elle.

Frannie soupira.

— Ma mère désapprouvait mon amour

pour Roberto. Elle a osé falsifier un test de paternité, et ensuite arranger mon mariage avec un autre, dans le but de me séparer de l'homme que j'aimais.

Si ses parents ne s'étaient jamais montrés très cordiaux avec Miguel, au moins ne les croyait-elle pas capables de procédés aussi indignes.

— C'est terrible ! ne put-elle s'empêcher de s'exclamer.

— Eh oui, mais je sais aujourd'hui la vérité, déclara Frannie. Il m'aura fallu attendre dix-huit ans pour apprendre que Josh, mon fils, est aussi celui de Roberto, et que ce dernier n'a jamais cessé de m'aimer durant notre séparation.

Les paroles de Frannie attisèrent un

peu plus encore sa mélancolie. Dieu qu'elle regrettait d'avoir laissé échapper sa chance de bonheur avec Miguel, dix ans plus tôt !

— La vie nous réserve souvent des mauvaises surprises, ne put-elle s'empêcher de répondre.

Frannie la regarda d'un air songeur.

— En tout cas, vos retrouvailles avec Miguel n'ont pas été aussi dramatiques que les nôtres. D'après ce que j'ai compris, vous vous êtes revus par hasard ?

— Oui, alors que je me trouvais à New York, expliqua-t-elle.

Qu'aurait pensé Frannie en apprenant que, si Miguel acceptait de l'épouser, c'était en échange de cent mille dollars ?

— Aimer quelqu'un contre la volonté de nos proches, c'est toujours une affaire risquée, reprit Frannie, et j'espère que votre famille se montrera cette fois-ci moins hostile envers Miguel que par le passé.

— Mes parents n'apprécient pas davantage Miguel aujourd'hui qu'hier, avoua-t-elle.

— Comme c'est triste ! répondit Frannie. Mais peut-être finiront-ils par admettre leur erreur ?

Leur erreur, alors qu'elle comptait divorcer de Miguel à peine mariée avec lui ? Elle en doutait fortement.

— Puissiez-vous dire vrai, répondit-elle tout en s'efforçant de sourire.

— En tout cas, reprit son

interlocutrice, sachez que les Mendoza, eux, vous ouvrent grand leurs bras.

Les encouragements de Frannie auraient dû la reconforter mais ils ne firent qu'accentuer sa détresse car elle s'en voulait de mentir à l'intéressée, à Isabella, mais aussi à Roberto, à Marcos, à Leah.

Décider dans l'urgence qu'il lui fallait à tout prix trouver un époux afin que l'entreprise paternelle n'échoue pas dans des mains étrangères lui avait paru, au début, la seule solution envisageable, mais la perspective d'épouser un homme qui n'éprouvait apparemment plus rien pour elle, alors qu'elle continuait de ressentir des sentiments pour lui, compliquait ses plans et changeait la

donne.

Tout en s'asseyant autour de la table habillée d'une nappe aux couleurs vives, elle se méprisa de mentir à tous et peut-être d'abord à elle-même. Dans la confusion grandissante qui était la sienne désormais, elle avait en effet bien du mal à faire la part des choses.

Que n'aurait-elle donné pour garder l'entreprise sans avoir à épouser le seul homme qu'elle ait jamais aimé et qui, à l'évidence, ne tenait plus vraiment à elle.

Pendant que Nicole déjeunait avec Isabella, Miguel se mit en route pour Red Rock car il avait rendez-vous avec Roberto, son cousin, devant le Winslow, un immeuble décrépi mais qui ne manquait pas de potentiel.

Ouvrir son club au plus vite était désormais une nécessité : pour épouser Nicole, il avait en effet renoncé à un emploi qui lui assurait jusqu'à présent

un revenu confortable.

Dès que son cousin lui aurait fourni une estimation chiffrée du coût des travaux à effectuer, et aussi dès que Nicole lui aurait versé les cent mille dollars promis, il entendait mettre son projet à exécution.

— Miguel, comment vas-tu ?

Toujours aussi cordial et souriant, Roberto lui tapota l'épaule.

— Très bien, répondit-il, heureux de revoir son cousin. Et toi ?

— Mal, car l'un de mes chantiers a pris du retard, ce qui fait que je n'ai pas eu le temps de calculer ton estimation comme promis, expliqua Roberto.

— Je comprends, dit-il en s'efforçant de dissimuler sa déception.

— Tu auras cette estimation dans un jour ou deux, ajouta Roberto.

Deux jours ? Il n'aurait jamais la patience d'attendre aussi longtemps !

— Donne-moi au moins une idée approximative du coût de l'investissement, insista-t-il.

— Environ cinquante mille dollars, peut-être un peu plus, et je te ferai un prix comme pour tous les membres de la famille Mendoza, répondit Robert après un instant de réflexion.

Les autres emplacements qu'il avait visités nécessitaient moins de travaux que le Winslow mais celui-ci était mieux situé et, compte tenu de l'état du bâtiment, il espérait obtenir un rabais du vendeur.

Avec ce qu'il avait déjà économisé et l'argent que lui verserait Nicole après leur mariage, il devrait être en mesure d'ouvrir sa discothèque dans quelques semaines.

— Tu m'excuseras, mais je dois y aller, déclara Roberto en lui serrant la main.

— Bien sûr, à bientôt alors ! dit-il à son cousin.

Une fois seul, comme il était trop tôt pour regagner le duplex de Nicole, il décida d'aller déjeuner au Red.

L'hôtesse d'accueil voulut lui attribuer l'une des meilleures tables du restaurant, mais il choisit de rester au bar afin de regarder un match de base-ball retransmis sur le téléviseur mural.

Il entamait son assiette de tacos quand Marcos vint se jucher sur un tabouret voisin du sien.

— On m'a dit que tu étais ici.

— Oui, j'avais faim et pas très envie de me retrouver seul.

Marcos lui sourit.

— C'est vrai que Nicole déjeune avec Isabella et les autres aujourd'hui.

— Les autres ? s'étonna-t-il.

— Isabella n'a pas pu s'empêcher de convier Wendy, Melina, Leah et Frannie, expliqua Marcos avec un petit rire.

Il imagina sans peine les mille questions qu'Isabella et les autres invités poseraient à Nicole. Or celle-ci lui avait paru à la fois soucieuse et nerveuse, ce matin, sans qu'il en devine

précisément la raison.

— Je comprends que les femmes du clan aient eu envie de connaître leur future belle-sœur, dit-il.

— Elles ne sont pas les seules à s'intéresser à Nicole, en fait. Il faut dire que votre romance d'adolescents est encore dans toutes les mémoires, déclara Marcos en lui tapotant affectueusement le bras. Ces derniers temps, je me suis fait du souci pour toi et ce mariage me rassure.

Marcos avait été un témoin privilégié de son histoire d'amour avec Nicole et, mieux que quiconque, il savait combien il avait souffert quand la jeune femme avait rompu avec lui.

— Pourquoi t'inquiètes-tu autant pour

moi ? demanda-t-il enfin.

— Parce que tu es mon frère et que ta vie de célibataire insouciant ressemblait à une fuite en avant, répondit Marcos.

Il le regarda droit dans les yeux.

— Eh bien, oui, j'ai beaucoup souffert au point de ne plus vouloir faire confiance à une femme. Quant à Nicole, n'aie pas peur, j'ai définitivement tiré un trait sur elle.

A peine eut-il prononcé ses paroles qu'il comprit sa bévue, mais il était déjà trop tard.

— Comment pourrais-tu avoir tiré un trait sur Nicole puisque vous allez vous marier dans quelques jours ? demanda Marcos en fronçant les sourcils.

Il estimait trop Marcos pour lui mentir

plus longtemps.

— Eh bien, écoute...

En quelques mots, il narra à Marcos sa rencontre avec Nicole à New York et le mit au courant du marché conclu avec elle.

— Parles-tu sérieusement ? demanda ce dernier, incrédule.

— Grâce à l'argent de Nicole, je pourrai ouvrir ma boîte de nuit plus tôt que prévu. J'ai même trouvé l'emplacement idéal.

Marcos lui adressa un regard chargé de reproches.

— Qui aurait deviné que ta déclaration d'amour de l'autre soir n'était qu'une mise en scène...

— Serais-tu en train de me faire la

morale ?

— Quelle idée de vouloir organiser un faux mariage ! Si Nicole avait dit à ses parents d'aller au diable, je suis sûr qu'Andy et Elisabeth Castleton seraient revenus sur leur décision et qu'ils lui auraient légué l'entreprise, déclara Marcos.

— Nicole en a décidé autrement et ce n'est pas à moi ni à toi de la juger, fit-il observer, sur la défensive.

— D'accord, mais tu t'es quand même bien moqué de nous, lui fit remarquer Marcos, et tout ça pour de l'argent.

— C'est faux ! Je peux t'assurer que l'argent n'est pour rien dans ma décision d'épouser Nicole, répliqua-t-il d'un ton véhément.

Marcos le regarda avec stupeur.

— Dois-je en conclure que, contrairement à ce que tu m'as affirmé une minute plus tôt, tu ressens encore quelque chose pour elle ?

Il aurait menti en prétendant éprouver encore de l'amour pour Nicole, mais comment nier qu'il la désirait comme il n'avait jamais désiré aucune autre femme ?

Ce mariage lui donnerait peut-être l'occasion rêvée de la séduire de nouveau et, qui sait, peut-être même de la reconquérir.

— Je ne l'ai jamais oubliée, si c'est ce que tu veux savoir, répondit-il.

Marcos lui tapota le bras.

— Même si tu prétends avoir la

situation sous contrôle, je crains que tu ne t'attaches de nouveau à Nicole et qu'une nouvelle séparation ne te blesse encore plus qu'il y a dix ans.

— A l'époque où Nicole m'avait quitté, j'étais encore un gamin, ironisa-t-il. Aujourd'hui, je suis un homme.

— Toute cette histoire me déplaît quand même, insista Marcos.

— Il s'agit d'un contrat entre Nicole et moi, rien de plus. Un moyen d'arriver à nos fins en quelque sorte.

Marcos secoua tristement la tête.

— Je crois que tu éprouves encore des sentiments pour elle et je ne peux m'empêcher de me faire du souci pour toi. Tu as quand même dû t'exiler au Mexique pour y terminer tes études, je te

rappelle.

— C'est du passé, frerot ! Nous divorcerons en douceur, cette fois-ci, et sans états d'âme superflus.

— Juste comme ça ? insista Marcos en le regardant droit dans les yeux.

— Juste comme ça ! répondit-il en claquant dans ses doigts et en s'efforçant de ne pas ciller.

S'il avait passionnément aimé Nicole, il était aujourd'hui presque sûr de ne plus éprouver pour elle des sentiments aussi brûlants qu'autrefois.

— Nicole est une très belle femme, lui rappela Marcos.

— Ai-je dit le contraire ?

— Non, reconnut Marcos. Il paraît aussi que tu habites chez elle ?

— Si je ne l'avais pas fait, les parents de Nicole auraient pu s'étonner de notre manque d'intimité. Rassure-toi, j'occupe encore la chambre d'amis.

Marcos ne put s'empêcher de rire.

— Après la façon dont tu t'es jeté aux pieds de Nicole, l'autre soir, et le baiser que vous avez échangé ensuite, il ne viendrait à l'esprit de personne de douter de votre intimité. Tiendras-tu longtemps dans cette chambre d'amis avant de t'y sentir à l'étroit ?

— Un jour ou deux tout au plus, dit-il en riant à son tour, tant son frère avait le chic pour détendre l'atmosphère.

* * *

Quand les invitées d'Isabella prirent congé, Nicole voulut les imiter mais son hôtesse l'en empêcha.

— Reste encore un peu, il faut tout de même que nous parlions de l'organisation de ton mariage, lui dit-elle.

Son mariage ? Elle aurait préféré ne plus en entendre parler, mais il lui était difficile de manquer de courtoisie envers la sœur de Miguel.

— Si tu veux, dit-elle en adoptant à son tour le tutoiement, car elle se sentait en confiance avec son hôtesse.

— La cérémonie pourrait très bien se dérouler à ciel ouvert, suggéra Isabella en l'emmenant dans une ravissante cour intérieure fleurie et ornée d'une fontaine.

Le lieu était charmant, mais la pensée de se prêter à un mariage en trompant l'œil, à ce qui n'était rien d'autre qu'une mascarade sentimentale, suscitait en elle un trouble croissant.

Quel serait son état d'esprit, le jour dit, quand elle se présenterait au bras de Miguel devant le juge ?

Et le pire sans doute, c'était qu'ensuite ils repasseraient devant un juge, mais cette fois-ci pour divorcer !

— L'idée me paraît excellente, s'obligea-t-elle à répondre, non sans un pincement au cœur.

— Parfait ! répondit Isabella avec un grand sourire. Il ne me reste plus qu'à recruter une bonne organisatrice de mariage.

Elle frémit à la pensée des épreuves qui l'attendaient mais, bien sûr, il ne pouvait être question de tourner le dos à Isabella, à J.R. et aux autres.

— Miguel ne tient pas plus que moi à un grand mariage, rappela-t-elle à sa future belle-sœur.

— Nous ferons comme vous le souhaitez, répondit celle-ci. L'essentiel, c'est que tu saches que, J.R. et moi, nous sommes heureux de vous accueillir chez nous.

— Je n'en doute pas, répondit-elle.

— Tu comptes quand même inviter tes parents et tes proches ? s'enquit Isabella.

— Mes parents, s'ils le veulent, et à coup sûr Marnie, ma meilleure amie,

répondit-elle.

Et aussi Asher Fortune, le fiancé de Marnie...

Il lui faudrait bien inviter ses proches, les gens qui comptaient pour elle et pour Miguel, et ils devraient jouer les hypocrites en simulant un bonheur qu'ils seraient loin de ressentir. La perspective la mit d'autant plus mal à l'aise.

Son plan qui lui avait semblé si simple en apparence prenait décidément une tournure compliquée.

Isabella l'étudia du regard.

— Tu as des mensurations de mannequin, lui dit-elle. As-tu pensé à la robe que tu porteras le jour de la cérémonie ?

Ce détail lui était tout bonnement sorti

de l'esprit et lui fit regretter un peu plus de ne pas avoir choisi d'épouser Miguel dans l'anonymat.

— Oh ! j'irai faire le tour des boutiques demain, dit-elle tout en sachant déjà qu'elle se contenterait de porter, le jour de la cérémonie, sa fameuse robe d'été de soie blanche.

— Demain ? s'étonna Isabella. Mais c'est dimanche et les magasins seront fermés. Du reste, ne m'as-tu pas dit que Miguel voulait te montrer l'emplacement de son futur club ?

— J'avais oublié ! dit-elle.

Bien que Miguel et elle se soient peu vus, ces derniers jours, il avait quand même pris le temps, un matin, de lui parler en détail de l'avancement de son

projet et elle avait accepté de l'y accompagner dimanche.

Elle redoutait le moment où Miguel serait en mesure de financer le projet de ses rêves car, alors, il n'aurait plus besoin d'elle et sortirait à jamais de sa vie.

Quand il lui parlait de son futur club, son regard étincelait comme à l'époque où ils se rencontraient furtivement, au détour d'un couloir du lycée, et que, dans un chuchotis, ils se fixaient rendez-vous dans la soirée.

— Pour ta robe, je connais quelques boutiques à San Antonio où tu trouverais ton bonheur, suggéra Isabella. Si tu veux, nous pourrions nous y rendre ensemble, la semaine prochaine ?

En d'autres circonstances, elle aurait volontiers accepté de passer une journée avec quelqu'un d'aussi sympathique qu'Isabella mais la perspective de devoir mentir sur ses véritables intentions, de feindre l'enthousiasme alors que ce mariage n'était qu'un simulacre, la mettait au comble du malaise.

— Je te remercie, répondit-elle, mais je possède déjà une robe qui fera l'affaire.

— C'est toi qui décides, répondit Isabella sans cacher sa déception.

Si tout s'était déroulé normalement, elle aurait été ravie d'organiser avec Isabella une cérémonie de mariage digne de ce nom, autant que de courir les

boutiques en sa compagnie, à la recherche de la plus belle robe possible mais, dans l'état des choses, que lui importaient le faste de la cérémonie ou la couleur de sa robe ?

Elle voulut se persuader que, le jour de la cérémonie, elle aurait la force de prononcer ses vœux sans que transparaisse sa gêne et sa honte, mais rien n'était moins sûr.

— J'espère que rien de grave ne te tracasse ? demanda Isabelle en l'examinant plus attentivement. Parfois, tu donnes l'impression d'être ailleurs, d'avoir des soucis.

— C'est très gentil à toi de prendre mon mariage autant à cœur, répondit-elle à Isabella, mais je peux t'assurer

que tout va bien.

— Et Miguel va bien, lui aussi, tu en es sûr ? insista Isabella.

Après la façon brutale dont elle avait rompu avec Miguel, dix ans auparavant, les Mendoza auraient pu lui en tenir rigueur, or ils se montraient charmants envers elle, comme si elle faisait déjà partie de leur famille.

— Miguel va bien, confirma-t-elle, et je trouve qu'il a de la chance d'avoir une sœur comme toi et une famille comme la vôtre.

Le visage d'Isabella s'illumina.

— C'est vrai ? Tu penses ce que tu dis ?

— Oui, dit-elle, trop heureuse de pouvoir enfin exprimer le fond de sa

pensée sans avoir à mentir, et je te trouve extrêmement sympathique.

— Alors, si tu veux bien, nous pourrions devenir de vraies amies ? suggéra Isabelle.

— Mais il me semble que nous le sommes déjà, répondit-elle.

Et, parce qu'elle s'en voulait de laisser croire à Isabella et aux Mendoza qu'elle se mariait avec Miguel par amour, il lui vint soudain une idée.

Après avoir remercié Isabella pour son accueil charmant, elle prit congé de sa future belle-sœur, grimpa dans sa Lexus et prit la direction du plus grand supermarché de Red Rock.

Nicole revint chez elle, les bras chargés de provisions car elle avait décidé de préparer, comme l'aurait fait n'importe quelle fiancée digne de ce nom, un bon dîner pour son futur époux.

Même si elle rechignait encore à l'admettre, plus le temps passait et plus elle avait envie de renouer avec cet homme.

Quand elle ouvrit la porte de son duplex, Miguel n'était pas encore rentré ce qui, en un sens, l'arrangeait, tant elle craignait de laisser paraître ses sentiments.

Combien de fois, depuis leurs retrouvailles, ne s'était-elle pas surprise à rêver qu'elle caressait son corps viril, sa peau satinée, qu'elle posait ses lèvres

sur sa bouche sensuelle alors même qu'en se rendant à New York pour le rencontrer elle ignorait encore que sa passion pour cet homme renaîtrait de ses cendres.

Le recul aidant, elle admettait enfin que c'était elle, et elle seule, qui était responsable de leur rupture passée, et non son père.

Quitte à encourir les foudres parentales, il n'aurait tenu qu'à elle de rester avec Miguel, dix ans plus tôt, et de tout faire pour vivre heureuse avec lui.

Depuis lors, elle avait vécu dans la dépendance de ses parents : elle avait eu peur d'affronter son père quand celui-ci l'avait menacée de la déposséder de

l'entreprise si elle ne se mariait pas au plus vite.

En épousant Miguel, elle avait toutes les chances de garder le contrôle de *Castleton Boots*, mais à quel prix ?

Miguel !

Quoi que lui réserve l'avenir, les dés étaient désormais jetés et il ne lui était plus possible de reculer la date du mariage ou de nier qu'elle se sentait de nouveau amoureuse de cet homme.

* * *

Le dîner en train et la table mise, Nicole alla se rafraîchir le visage, puis elle choisit en fond sonore un disque que Miguel lui avait offert, avant leur

rupture, et qu'elle avait dû écouter des milliers de fois depuis lors.

— Pourvu qu'il rentre bientôt ! s'exclama-t-elle pour la centième fois au moins.

Miguel lui manquait bien plus qu'elle ne l'aurait cru, et ce soir, à l'occasion du dîner aux chandelles qu'elle avait préparé, elle espérait bien avoir le courage de parler sincèrement avec lui.

Alors qu'elle arpentait le salon, la porte de l'entrée s'ouvrit sur un Miguel souriant, qui se dirigea aussitôt vers elle.

— Tiens, un cadeau pour toi, dit-il en lui remettant un grand paquet plat.

— Un cadeau ? Merci ! dit-elle, touchée.

— Il s'agit d'une robe et je crois avoir donné les bonnes mensurations à la vendeuse, précisa Miguel.

Tout en ouvrant fébrilement le paquet, elle songea une fois de plus que, dans moins d'une semaine, ils seraient officiellement mariés.

— Elle est magnifique ! dit-elle en déployant à bout de bras la robe courte et sexy choisie par Miguel.

— Au cas où elle ne t'irait pas ou encore si la coupe et le coloris ne te plaisaient pas, tu pourras facilement l'échanger, déclara-t-il.

Non seulement la robe lui plaisait, mais elle la trouvait élégante. En fait, si elle l'avait vue en vitrine, elle l'aurait probablement achetée.

— Je crois qu'elle t'ira à merveille, renchérit Miguel.

De sa paume, elle effleura le tissu diaphane de la robe et une idée excitante lui vint à l'esprit.

— Pour le savoir, il me faudrait l'essayer, dit-elle.

— Eh bien, va donc la passer et nous verrons alors si j'ai été bien inspiré, suggéra Miguel.

Une larme roula sur sa joue bientôt suivie par d'autres.

— Voyons, il ne faut pas pleurer ! lui souffla--t-il à l'oreille tout en essuyant ses larmes d'un doigt tendre.

Payer cet homme qu'elle aimait encore afin qu'il l'épouse n'était-il pas la pire des choses à faire ? D'un autre côté,

avait-elle seulement le choix ?

— Je... Je ne sais pas ce qui me prend, répondit-elle.

— Peut-être un peu de fatigue ? Le stress ?

Oui, bien sûr, la fatigue et le stress liés à l'approche de ce mariage mais, plus encore, la redécouverte de ses sentiments profonds pour cet homme qu'elle avait tant aimé, autrefois, et qu'elle n'avait jamais pu oublier.

Elle se garda bien de lui dire qu'elle mourait d'envie de l'embrasser : telle qu'elle se connaissait, elle ne pourrait pas s'empêcher de vouloir refaire l'amour avec lui et, ça, il ne pouvait pas en être question.

— Et si tu allais essayer ta robe ?

suggéra-t-il en souriant.

— Oui, tu as raison, dit-elle d'un ton qu'elle voulut dégagé alors qu'elle n'en menait pas large.

La gorge serrée par l'émotion, elle se dirigea vers sa chambre.

Samedi prochain, lors de la cérémonie, les vœux qu'ils prononceraient auraient une valeur légale mais tout le décorum, sa robe si belle, la pièce montée, l'échange d'alliances et leurs baisers ne seraient que les signes manifestes d'une tromperie dont elle avait honte.

Et, peut-être parce qu'elle n'avait plus grand-chose à perdre, elle eut envie de surprendre Miguel en allant au bout de l'idée farfelue qui avait germée un peu

plus tôt dans son esprit.

Une fois seul, Miguel se demanda ce qui avait bien pu provoquer les larmes de Nicole.

Depuis quelques jours, elle lui paraissait nerveuse et semblait vouloir le fuir.

Que Nicole soit émue à l'idée de leur prochain mariage, il pouvait le comprendre, mais qu'elle se mette à pleurer sans raison le laissait perplexe.

Dès le début, cette idée de mariage arrangé lui avait déplu et, s'il avait finalement accepté la proposition de Nicole, c'était bien moins par intérêt financier que pour avoir une chance de renouer avec elle.

Or, plus le temps passait et moins il avait le sentiment que Nicole s'intéressait à lui, ce qui rendait d'autant plus inexplicable la soudaine crise de larmes de sa future femme.

— Comment me trouves-tu ?

Elle fit son entrée dans le salon. Mon Dieu, elle était nue sous sa robe ! Il dut reprendre son souffle tant il était surpris.

— Eh bien, qu'y a-t-il ? demanda-t-elle avec un sourire innocent.

— Je... Cette robe te va à ravir,

parvint-il enfin à articuler.

— Tu ne dis pas ça pour me faire plaisir ? demanda-t-elle avec une lueur malicieuse dans le regard.

— Absolument pas, répondit-il.

Nicole désirait-elle le choquer ? Dans ce cas, c'était réussi.

Tout en admirant les formes pulpeuses qui se laissaient aisément deviner sous la minceur du tissu de la robe, il repensa à leur première nuit d'amour, sur la banquette arrière de la guimbarde que lui avait prêtée son frère.

Nicole n'en menait pas plus large que lui, cette nuit-là.

Un incroyable désir les avait jetés dans les bras l'un de l'autre et ils s'étaient aimés avec volupté, jusqu'aux

premières lueurs de l'aube.

Quand le ciel avait rosi, Nicole s'était lentement étirée et il avait pu admirer à loisir la perfection de son corps offert à son regard.

Jamais il n'avait été aussi heureux que ce matin-là et, naïvement, il s'était imaginé qu'une vie de bonheur partagé les attendait désormais.

Il aurait dû être plus prudent, mais se méfie-t-on assez de l'amour quand on a dix-sept ans ?

— Eh bien, tu rêves ? lui demanda Nicole avec un sourire.

— Non, je pensais à...

— A quoi ? insista Nicole avec sa moue adorable qui avait le don de le faire craquer.

— A toi, dit-il. Tu es belle, encore plus belle qu'autrefois.

La vice-présidence de *Castleton Boots* rougit comme une collégienne.

— Tu exagères !

— Non, je suis sincère. Tourne un peu sur toi-même, veux-tu ?

Après une hésitation, Nicole s'exécuta et il devina sa chute de reins sous le tissu diaphane de la robe.

— J'ai dû prendre un peu de poids, marmonna-t-elle avec une anxiété qui le fit sourire.

— Tu es idéalement mince, répondit-il avec sincérité.

— Vraiment ? insista-t-elle.

— Tu as le plus ravissant derrière du monde, lâcha-t-il d'une voix rauque.

Comme si le temps était aboli, il éprouva exactement la même sensation troublante que lors de leur première rencontre au lycée. Et, s'il en jugeait par le trouble qu'il lisait dans les yeux de Nicole, elle était, elle aussi, sur la même longueur d'onde que lui.

Sans plus réfléchir, il s'approcha d'elle et effleura sa hanche ronde d'une main mal assurée.

La chair tiède à peine voilée frémit sous sa caresse et il dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas saisir Nicole à bras-le-corps et l'emporter dans sa chambre.

— Tu es vraiment très belle ! lui dit-il sans cesser de caresser sa hanche pulpeuse.

— Miguel..., murmura Nicole en haletant.

Il scruta ses yeux lumineux et énigmatiques comme pour décrypter ce qu'ils recelaient de non-dit, de mystère, de pensées inavouées.

Plus son mariage avec Nicole se rapprochait, plus il regrettait de s'être prêté à cette mascarade. Quels étaient ses sentiments pour elle ? Il n'arrivait plus à y voir clair.

A regret, il cessa de caresser la hanche de la jeune femme qui lui adressa un regard déçu.

— As-tu un passeport ? demanda-t-il à Nicole.

— Oui, bien sûr, répondit-elle.

— Ne l'oublie pas le jour de la

cérémonie car, tout de suite après notre mariage, nous partirons en lune de miel.

— Pourquoi si vite ? demanda-t-elle.

— Tout le monde pense que nous nous marions par amour et qu'il est donc dans notre intérêt d'agir comme le ferait un vrai couple impatient de se retrouver dans l'intimité.

— Tu as raison, convint-elle avec un petit sourire.

— Autant te le dire : même si notre mariage est un simulacre, tu me plais autant et peut-être même plus encore qu'il y a dix ans, déclara-t-il.

— Tais-toi ! fit Nicole en cachant son visage entre ses mains.

Il l'obligea à écarter ses mains et à le regarder dans les yeux.

— Mes propos te choqueraient-ils ? Est-ce donc un péché de désirer une femme aussi belle que tu l'es ?

— C'est plutôt flatteur pour moi, répondit-elle en mordillant sa lèvre, mais aussi prématuré.

— Une telle occasion ne se représentera peut-être jamais, objectait-il. Autant saisir le plaisir quand il passe à portée de main.

Nicole sembla le jauger du regard puis il la vit se détendre.

— Moi aussi, il m'arrive de... de te désirer, fit-elle d'une voix frémissante, mais ne crains-tu pas qu'en refaisant l'amour ensemble nous allions au-devant des difficultés ?

Savoir qu'il plaisait toujours à Nicole

lui indiquait qu'il ne faisait pas fausse route, comme il aurait pu le craindre. Après tout, il ne savait pas grand-chose de sa vie privée et Nicole aurait très bien pu avoir un petit ami.

— Que veux-tu dire ? Quel genre de difficultés ? demanda-t-il.

— Tu le sais très bien. A peine mariés, il sera temps pour nous de divorcer et je ne voudrais ni te faire souffrir, ni souffrir à mon tour à cause de cette séparation, lui répondit Nicole.

Il ne pouvait que lui donner raison, mais l'envie de connaître de nouveau, entre ses bras, le même plaisir qu'autrefois l'incitait à passer outre le risque potentiel.

Le lendemain matin, tandis que Miguel l'emmenait en ville afin de lui montrer l'emplacement de son futur club, Nicole repensa, non sans une certaine gêne, aux événements de la veille.

Elle avait reçu une douche froide quand elle ne s'y attendait pas !

Vêtue de sa nouvelle robe sous laquelle elle était nue, émoustillée par la façon dont Miguel la déshabillait des yeux, elle avait été sur le point de lui céder.

L'ambiance était feutrée, le désir bouillonnait dans ses veines, Miguel semblait la trouver à son goût et la nostalgie de ses amours avec lui prenait

peu à peu le pas sur ses remords et sa gêne.

Il n'aurait eu qu'un mot à dire, qu'un geste à accomplir pour qu'elle se donne à lui.

Or ce mot, ce geste, Miguel ne les avait pas eus et elle s'était résignée à servir le dîner avec le sentiment lancinant de ne plus être aussi désirable que par le passé.

Après le café, pendant qu'ils échangeaient des propos banals, elle avait insisté pour réécouter le disque qu'il lui avait offert autrefois, et qui évoquait pour elle tant de souvenirs précieux, mais Miguel avait choisi de rester sur la réserve et ils s'étaient souhaité une bonne nuit vers 22 heures,

chacun allant se coucher dans sa chambre respective.

— Tu ne dis rien ? s'étonna Miguel.

— J'ai mal dormi, répondit-elle sèchement.

— Ah !

Comme s'il avait voulu se faire pardonner sa tiédeur de la veille, il lui avait préparé, à son réveil, un délicieux petit déjeuner avec toast et œufs comme elle les aimait, mais la collation, pour excellente qu'elle fût, n'avait pas suffi à panser la blessure de son amour-propre.

— Je suis de mauvaise humeur, mais ça passera, ajouta-t-elle.

Après être allée se coucher, elle n'avait cessé de penser à Miguel, à leur passé, à tout ce qu'ils avaient partagé de

passion et de volupté, au temps heureux de leur insouciance.

Sa mémoire lui rappelait sans cesse à quel point il était bon amant, combien entre ses bras elle avait pris du plaisir et poussé des cris d'extase quand ils faisaient l'amour.

Miguel s'était-il lui aussi, tout comme elle, tourné et retourné dans son lit ou bien était-il trop obsédé par son fameux club pour penser à elle et à ce qu'ils avaient pu vivre ensemble ?

Il se gara bientôt à proximité d'un immeuble orange et l'aida à sortir de la voiture.

— Le bâtiment ne paie pas de mine, mais je vais remodeler les lieux de fond en comble avec l'aide de Roberto, dit-il

en accompagnant ces propos d'un geste de la main.

Oubliant momentanément ses griefs contre Miguel, elle jeta un regard intéressé au bâtiment dont une vitre était cassée et qui, s'il n'avait rien de somptueux, jouissait d'un emplacement idéal en ville.

— As-tu déjà un style de décoration en tête ? demanda-t-elle non sans curiosité.

— Je veux en faire un club typiquement texan, répondit-il avec un sourire. Red Rock compte de nombreux éleveurs et cow-boys qui seront heureux d'écouter de la musique country tout en buvant leur bière favorite.

Elle trouva sa décision judicieuse.

— Cet immeuble aurait besoin d'une bonne couche de peinture fraîche, dit-elle en contemplant la façade décrépie.

— C'est sûr, répondit Miguel. Je regrette que le propriétaire soit absent, sinon je t'aurais fait visiter l'intérieur. Tout est à refaire, mais la situation est idéale et, quand mon nom brillera en lettres d'or sur la façade refaite à neuf, je serai le plus heureux des hommes.

L'enthousiasme de Miguel la fit sourire autant que la façon dont il avait dit « mon nom », un nom qu'elle ne tarderait pas à porter, une fois devenue sa femme.

Si quelqu'un lui avait dit qu'un jour elle s'appellerait Mme Mendoza, elle aurait cru à une plaisanterie, mais c'était

bel et bien ce qui était en train de se produire.

Une fois mariées, viendrait le moment où ils auraient à remplir les papiers du divorce, et l'épisode s'annonçait déjà peu glorieux et même franchement pénible.

Que diraient ses parents en apprenant que son mariage avec un homme qu'elle leur avait décrit et présenté comme étant son prince charmant était un échec ?

Tels qu'elle les connaissait, ils pousseraient des soupirs de soulagement et s'empresseraient de lui faire la morale en insistant pour lui présenter des prétendants dignes d'elle.

Un cauchemar !

— Eh bien, tu rêves ? lui demanda

Miguel.

— Je... Excuse-moi, je pensais à autre chose, dit-elle en rougissant.

Miguel lui lança un regard perçant avant de poursuivre.

— Le bar sera classique et la salle de danse ultramoderne. J'offrirai à ma clientèle, une fois par semaine, un orchestre live et, les autres soirs, des vidéos de chanteurs country sur deux écrans géants.

Tout en écoutant les explications de Miguel, elle s'approcha d'une fenêtre et jeta un coup d'œil à l'intérieur de l'immeuble qui, en dépit du manque de lumière, lui parut avoir des proportions respectables.

— Eh bien, qu'en dis-tu ? interrogea

Miguel.

— Je crois que ton projet aura du succès, déclara-t-elle, oubliant sa rancune contre lui.

— Tu ne dis pas ça pour me faire plaisir ? demanda-t-il.

— Non, je suis sincère, répondit-elle en coulant vers lui un regard ému.

Touchée qu'il tienne autant à lui montrer le lieu où il voulait édifier son futur club, elle était fière de partager avec lui ce moment privilégié.

— D'après toi, je fais le bon choix ? insista-t-il.

Une question de pure forme, car elle se doutait que sa décision était prise et que, s'il lui restait encore des doutes, c'était vers Roberto qu'il se serait

tourné, mais sa sollicitude lui fit néanmoins plaisir.

— L'emplacement vaut de l'or, répondit-elle.

Miguel afficha un sourire radieux.

— C'est aussi mon avis, dit-il. J'ai rendez-vous avec Roberto cet après-midi, afin de régler les derniers détails.

— Je suis sûre que ton club va marcher, renchérit-elle non sans un pincement de dépit car, une fois devenu propriétaire d'une boîte de nuit, Miguel cesserait sans doute de s'intéresser à elle.

— Merci, répondit-il en la regardant d'une façon qui la fit frissonner. Je ne sais pas si je devrais ou non te le dire mais, depuis nos retrouvailles, je suis un

autre homme.

Au fond des prunelles de Miguel, il lui semblait à présent discerner cette même flamme de désir qu'autrefois, quand il l'attendait autrefois, près de la rivière, et qu'elle se jetait hors d'haleine entre ses bras.

— Parce que, grâce à moi, tu vas pouvoir ouvrir enfin le club de tes rêves ?

— Pas seulement, répondit Miguel en la regardant avec insistance.

Pendant un instant, elle crut qu'il éprouvait toujours des sentiments pour elle, mais elle devait faire erreur car après la façon cruelle dont elle avait rompu avec lui, dix ans plus tôt, il était peu probable qu'il lui ait pardonné.

Samedi prochain, alors même que Miguel ne l'aimait pas, elle serait officiellement devenue Mme Mendoza et cette perspective ne manqua pas de la troubler : en ce qui la concernait, elle pensait toujours à lui avec amour.

Elle ne voulait cependant pas perdre espoir : peut-être qu'avec de la patience elle saurait reconquérir le cœur de cet homme qu'elle avait tant blessé autrefois ?

— Quoi qu'il en soit, dit-elle, je suis heureuse moi aussi de te revoir, s'entendit-elle répondre.

Comme s'il était déçu, ce dernier hocha plusieurs fois la tête.

— Bon, et si nous allions déjeuner au Red ? suggéra Miguel sans la quitter des

yeux.

Elle en mourait d'envie, mais plus elle passait du temps avec lui, plus elle courait le risque de se donner à lui sans contrepartie. En ce qui la concernait, elle était toujours amoureuse de Miguel, elle devait bien se rendre à l'évidence, mais rien ne l'assurait que la réciproque soit vraie.

— Une autre fois peut-être, dit-elle d'un ton d'excuse. Mais, aujourd'hui, je dois étudier un important dossier au bureau en prévision de la réunion de demain.

— Tu vas travailler un dimanche ? s'étonna-t-il.

— Eh oui ! dit-elle non sans rougir. On ne devient pas vice-présidente d'une

entreprise comme *Castleton Boots* sans payer de sa personne.

Et, à son grand soulagement, Miguel ne souleva plus d'objections.

* * *

Le lundi matin, Nicole se leva de bonne heure afin de ne pas risquer de croiser Miguel dans la cuisine ou dans la salle de bains.

La veille, elle lui avait dit qu'elle devait retourner au bureau afin de préparer une réunion qui aurait lieu aujourd'hui même et, bien sûr, elle avait menti.

Miguel l'avait déposée devant chez elle afin qu'elle récupère sa voiture,

puis il était reparti en ville pour examiner sa future acquisition de plus près.

Une fois à l'entreprise, elle avait salué le gardien et était montée dans son bureau pour y réfléchir à loisir.

Qu'y pouvait-elle si Miguel continuait de faire battre son cœur et d'incendier ses sens ?

Qu'y pouvait-elle si, d'un regard, d'un sourire, il avait le don de lui faire remonter le temps et de la rendre nostalgique de leur bonheur passé ?

Chaque fois qu'elle le croisait en pyjama ou torse nu, il lui était encore plus difficile de résister à son charme viril.

Pourtant, si la réunion était une

invention, il n'en demeurerait pas moins qu'ils étaient sur le point de lancer un nouveau modèle de bottes et que cette perspective l'excitait beaucoup.

* * *

Deux heures après être arrivée à l'entreprise, elle déposa sur le bureau de son père les croquis corrigés par ses soins du fameux modèle.

Tout en pensant à Miguel, elle se plongea dans l'étude d'un bilan publicitaire qui lui paraissait contestable et qu'elle décida de corriger : une vice-présidente devait veiller au grain dans tous les domaines !

Soudain, alors qu'elle additionnait des

chiffres, son père fit une entrée fracassante.

— Je dois te parler ! dit-il.

— A propos du nouveau modèle de bottes ? demanda-t-elle, surprise. J'ai apporté quelques corrections au projet initial, mais nous pouvons en discuter, si tu veux.

— Il s'agit bien de bottes ! s'égosilla son père, plus rouge que jamais. Depuis ton retour de New York, ta mère et moi avons le sentiment que tu fais tout pour nous éviter.

En temps normal, elle se serait contentée d'une réponse diplomatique, mais l'envie de régler ses comptes avec lui fut plus forte que la crainte qu'il lui inspirait.

— Quand nous avons dîné avec vous au Country Club, Miguel et moi, vous l'avez traité avec condescendance, alors ne t'étonne pas si nous avons effectivement tendance à vous fuir, répliqua-t-elle d'un ton ferme.

— Ta mère et moi, nous désapprouvons ce mariage avec un homme que tu connais si peu.

— Je connais Miguel depuis plus de dix ans, objecta-t-elle.

— Vous étiez des gosses, à l'époque, répondit son père avec un haussement d'épaule.

— Miguel et moi, nous avons grandi depuis, rétorqua-t-elle d'une voix vibrante, et nous n'avons pas à vous rendre de comptes sur notre vie privée.

Et puis, je suis diplômée de l'université, vice-présidente et directrice adjointe de *Castleton Boots*, ce qui me permet de revendiquer le titre d'adulte.

— Personne ne conteste tes capacités et l'importance de tes fonctions à la tête de notre entreprise, répondit son père, mais je voudrais tout de même que tu évites de te marier pour de mauvaises raisons.

Elle aurait pu se fâcher net, se lever et partir, mais elle décida de privilégier le dialogue avec son père.

— Continue, l'encouragea-t-elle.

— Si tu épousais Miguel uniquement dans le but de prendre le contrôle de *Castleton Boots*, tu ferais une grave erreur car rien ne m'empêchera, si je le

souhaite, de prendre d'autres dispositions.

— Lesquelles ? demanda-t-elle anxieusement.

— Je pourrais léguer l'entreprise à la Red Rock Human Society, une façon pour moi de faire acte charitable et de court-circuiter tes plans.

En touchant un point sensible, son père l'aida aussi à y voir clair dans ses intentions, ce qu'elle n'avait pas su faire jusqu'à présent.

— Ainsi, tu me crois capable d'épouser Miguel uniquement par intérêt ? Comme tu te trompes !

Son père ignorait qu'elle avait promis à Miguel cent mille dollars en échange de son consentement, mais il ne savait

pas davantage qu'après ces quelques jours passés avec son futur mari elle était encore et toujours amoureuse de lui.

Elle le brava du regard.

— Si, toi et maman, vous n'aviez pas tout fait, il y a dix ans, pour me séparer de Miguel, je l'aurais déjà épousé et vous auriez aujourd'hui la joie d'avoir une ribambelle de petits-enfants. Tant pis pour vous !

Son père hocha tristement la tête.

— Tu ne m'ôteras pas de l'esprit que tu joues un jeu dangereux, ma petite fille, dit-il.

— J'épouserai bientôt Miguel, affirma-t-elle, plus déterminée que jamais.

La date de leur mariage était fixée à samedi prochain, 13 heures, dans le ranch de J.R. Fortune, mais elle n'avait pas encore trouvé le temps — ou l'envie — d'en informer ses parents.

— Eh bien, fais-en à ta tête ! répliqua son père avant de tourner les talons.

Une fois seule, elle fut en proie à des pensées contradictoires. Elle aimait ses parents plus que tout au monde, et la peine qu'elle n'allait pas manquer de leur infliger la tourmentait au plus haut point.

Mais n'était-il pas temps pour elle de prendre son envol, d'affirmer son indépendance et d'oser enfin vivre de façon plus autonome ?

Dix ans auparavant, le fait qu'elle ait

couché avec Miguel avait atterré ses parents, et elle avait du mal aujourd'hui à pardonner leur attitude bornée d'alors.

A l'époque, elle aimait sincèrement Miguel et eux, au lieu d'entendre ses raisons et de respecter ses sentiments, n'avaient rien trouvé de mieux à dire que de la menacer de l'envoyer en pension si elle ne rompait pas au plus vite avec son petit ami.

Elle s'était pliée à la volonté de ses parents, ce qui ne les avait pas dissuadés, à l'époque, de la soumettre à une véritable surveillance policière.

Après les cours du lycée, elle était tenue de rentrer à heure fixe et, chaque week-end, elle devait tenir ses parents informés de ses déplacements, de ses

moindres faits et gestes, tant ils redoutaient de la voir renouer avec Miguel qui, pourtant, ne vivait plus à Red Rock.

Ce régime s'était prolongé jusqu'à son départ pour l'université.

Aujourd'hui encore, ses parents continuaient de se méfier d'elle, de la surveiller et, plus grave encore, de vouloir se mêler de sa vie intime. Voilà pourquoi elle hésitait tant à les inviter à son mariage.

* * *

Ce matin-là, Nicole eut du mal à contenir son émotion à la pensée qu'elle serait mariée à Miguel dans quelques

heures à peine.

Partagée entre ses doutes, ses envies et son travail à l'entreprise, elle n'avait pas vu les jours passer ou, du moins, elle avait choisi de ne plus penser à cet événement qui lui apparaissait de plus en plus comme une négation de tout ce en quoi elle croyait.

Quitte à perdre l'entreprise, n'aurait-elle pas mieux fait de démissionner de son poste, ce qui lui aurait enfin donné l'autonomie dont elle rêvait et lui aurait aussi permis de revoir Miguel sans précipiter les choses entre eux et, surtout, sans y mêler une question d'argent ?

Elle avait failli proposer à Miguel d'annuler leur mariage sous le premier

prétexte venu, mais quand, voici trois jours, il lui avait annoncé qu'il venait de signer l'acte d'achat de l'immeuble qu'il convoitait, elle n'avait pas eu le cœur de ruiner ses plans et ses espoirs.

Dès le début, Miguel avait été très clair avec elle : il ne l'aimait plus et elle le payait en échange de son « oui ». Une fois passé un délai raisonnable, ils divorceraient et chacun reprendrait sa route.

Peut-être, après tout, avait-elle encore une chance de se faire aimer de lui ? Dans ce cas, il ne tenait qu'à elle de se montrer avenante et sexy pour qu'il ait envie de rester avec elle et, qui sait, de ne plus avoir envie de divorcer.

Pourtant, elle savait bien qu'il ne

faudrait pas moins d'un miracle, et cette pensée lui serra le cœur.

Son père n'avait sans doute pas eu tort, l'autre soir, de lui énumérer les dangers qu'il y aurait à épouser un futur dirigeant de boîte de nuit : en attendant leur divorce officiel, elle risquait fort en effet d'être abonnée aux soirées et aux week-ends en solitaire. Miguel aurait sûrement plus envie de se consacrer au lancement de son club qu'à elle.

Après s'être étirée et avoir émis un ultime bâillement, elle se leva et se dirigea d'un pas traînant vers la fenêtre, qu'elle ouvrit sans entrain aucun.

De lourds nuages constellaient le ciel et elle y vit un mauvais présage, comme la confirmation que ce simulacre de

mariage ne lui apporterait que des déconvenues. En épousant Miguel non par amour mais par simple intérêt financier, elle avait de plus en plus le sentiment de se rendre coupable d'un sacrilège.

La mort dans l'âme, elle se doucha en utilisant un gel parfumé au santal, puis mania le séchoir durant un bon quart d'heure.

Satisfaite du résultat, elle enfila un jean et un chemisier turquoise puis s'assura qu'elle n'oubliait ni son passeport, ni sa robe de mariage et encore moins les ravissants Bikinis et les sous-vêtements sexy qu'elle avait pris soin d'acheter, la veille, dans la boutique la plus chic de Red Rock.

Si les circonstances de son mariage avec Miguel ne pouvaient que la laisser insatisfaite, la perspective de passer sa lune de miel en compagnie du plus beau garçon qu'elle ait jamais rencontré de sa vie lui fournissait une certaine compensation.

* * *

Nicole retrouva Miguel dans la cuisine où ce dernier s'affairait autour de la machine à café.

— Alors, prêt pour le grand jour ? lui demanda-t-elle.

— Oui, prêt, répondit Miguel en la détaillant du regard. Et permets-moi de te dire que tu feras une ravissante

mariée.

Sans attendre sa réaction, il lui servit une tasse de café avec plusieurs toasts beurrés.

— Merci, fit-elle.

— Tes bagages sont prêts ? demanda Miguel en portant sa tasse à ses lèvres.

— Oui, et je n'ai pas oublié mon passeport, mais es-tu sûr de vouloir partir ?

Miguel se rembrunit.

— Et pourquoi aurais-je changé d'avis, si ce n'est pas indiscret ?

— L'achat de cet immeuble et l'aménagement de ta future boîte de nuit doivent t'accaparer, fit-elle en reposant sa tasse.

— Pas au point de me faire renoncer à

une lune de miel avec une femme aussi jolie que toi, répondit-il.

Il l'enveloppa ce faisant d'un regard à la fois chaleureux et incisif.

Pour qu'il lui consacre une semaine de son temps, c'était la preuve qu'elle avait quand même une certaine importance à ses yeux, et ce constat lui fit chaud au cœur.

— Où comptes-tu m'emmener ? demanda-t-elle sans parvenir à refréner plus longtemps sa curiosité.

Tout à l'heure, sous sa douche, elle s'était lancée dans une série de suppositions, éliminant la montagne, bien sûr, puisque Miguel lui avait recommandé d'emporter des maillots de bain, mais elle avait été incapable de

décider si, parmi les pays étrangers possédant un littoral, il aurait choisi les Bahamas, les îles Vierges, ou le Mexique.

— C'est une surprise, dit-il, mais je peux d'ores et déjà te dire que tu apprécieras le paysage. A propos, j'ai invité un de mes amis à notre mariage, et j'espère que ça ne te dérangera pas ?

— De qui s'agit-il ? demanda-t-elle, vaguement inquiète à l'idée qu'il puisse s'agir d'un ancien lycéen témoin de leur idylle passée.

— Sawyer Fortune, répondit Miguel. J'ai fait sa connaissance il y a un an et demi.

Les Fortune et les Castleton fréquentaient les mêmes ventes de

charité, mais elle n'avait pas souvenir d'y avoir croisé Sawyer, dont la réputation de célibataire endurci n'était plus à faire, en ville.

— Comment vous -êtes-vous connus ? demanda-t-elle.

— Au mariage de Marcos et de Wendy, expliqua Miguel. Nous avons parlé base-ball, Sawyer et moi, et, de fil en aiguille, nous avons sympathisé.

Son cœur battant plus vite, elle regarda Miguel avec méfiance.

— Et à part le base-ball, de quoi d'autre avez-vous parlé, ce jour-là ?

— Mais de ce qui était susceptible d'intéresser deux célibataires comme nous, répondit-il non sans ironie.

Elle lui lança un regard accusateur.

— Je m'en serais doutée ! Sawyer est le type même du parfait séducteur et vous avez dû vous régaler à comparer vos conquêtes respectives.

Miguel éclata de rire.

— Bon, j'admets que nous ayons évoqué la bagatelle, Sawyer et moi, mais depuis quand est-ce un crime ? Nous sommes du même âge, nous aimons les voitures, le sport, la danse...

— Et vous êtes restés en contact ?

— Oui, car Sawyer m'apprécie autant que je l'apprécie. Je savais qu'il était de retour à Red Rock et en le croisant hier, en ville, j'en ai profité pour lui annoncer mon mariage.

— Ta décision a dû surprendre le célibataire endurci qu'il est resté,

supposa-t-elle.

— Evidemment, rétorqua Miguel avec une grimace comique, et c'est pour m'assister dans mes derniers instants de liberté qu'il souhaite être des nôtres tout à l'heure.

Sans doute Miguel comprit-il qu'elle ne souhaitait pas vraiment la présence de Sawyer à leur mariage, car il eut un geste d'excuse.

— J'aurais d'abord dû t'en parler avant de l'inviter mais, crois-moi, Sawyer est quelqu'un de bien.

Elle rangeait Sawyer dans la catégorie des coureurs impénitents, des séducteurs écumant les bars chic de Red Rock, mais n'était-ce pas aussi le cas de Miguel, après tout ?

— Voyons, Nicole, ça n'a rien de grave, rétorqua Miguel.

— Non, bien sûr.

Miguel fronça les sourcils.

— Et si tu me disais plutôt ce qui te tracasse ?

— Toi, répondit-elle avec une petite grimace comique.

Elle n'aurait pas dû, en toute logique, s'inquiéter de savoir si Miguel continuerait de voir des femmes pendant, et bien sûr après, leur mariage et pourtant, qu'elle le veuille ou non, elle ne pensait plus qu'à ça.

— Moi ? Comment ça, moi ? s'étonna-t-il.

Elle poussa un long soupir.

— J'ai une faveur à te demander, dit-

elle d'un ton grave.

— Laquelle ?

Elle baissa les yeux, car sa requête n'était pas des plus faciles à formuler.

— Si j'ai bien compris, tu ressembles à Sawyer sur plus d'un point. Comme lui, tu aimes sortir dans les bars, rencontrer des femmes, les séduire...

— Tu exagères, répliqua Miguel en fronçant les sourcils.

C'était absurde mais, si elle avait pu, elle aurait fait graver une clause de fidélité en lettres d'or dans le contrat de mariage.

— Tant que nous serons mariés, je... je voudrais que tu t'abstiennes de me tromper, bredouilla-t-elle.

Miguel garda le silence, puis son

visage se détendit.

— Je ne suis ni irresponsable, ni cruel, dit-il enfin. Crois-tu que je t'infligerais ce genre d'humiliation, alors que nous sommes devenus le point de mire de tout Red Rock ?

— Non, bien sûr, marmonna-t-elle, les yeux brouillés par les larmes.

— Nicole, voyons ! s'exclama Miguel en la prenant dans ses bras.

Elle se laissa aller contre lui puis, gênée, échappa à son étreinte et sortit un mouchoir afin d'essuyer ses joues humides.

— Excuse-moi. Je me conduis comme une idiote.

— Non, tu te conduis comme la Nicole sensible et généreuse que j'ai tant aimée

autrefois, déclara-t-il.

Elle aurait préféré l'entendre dire qu'il continuait de l'aimer aujourd'hui, mais n'était-ce pas absurde puisque c'était elle qui, dix ans auparavant, lui avait signifié la fin de leur relation ?

— Bois encore du café, dit Miguel en remplissant sa tasse.

Trop émue pour parler, elle le remercia d'un hochement de tête.

— Au fait, as-tu pensé à inviter tes parents ? lui demanda Miguel.

Elle lui fut reconnaissante de changer de sujet. Dans l'état où elle se trouvait actuellement, évoquer les sentiments, la fidélité ou, plutôt, l'infidélité, était une tâche au-dessus de ses forces.

— Non, pas encore, répondit-elle.

Alors que les Mendoza s'étaient montrés si sympathiques, si chaleureux avec elle, se réjouissant de la voir mariée à Miguel et prêts à l'accueillir en leur sein comme l'une des leurs, ses parents n'avaient cessé d'afficher leur scepticisme et leur désaccord concernant ce mariage.

— Je redoute que leur attitude butée ne vienne gâcher la cérémonie, ajouta-t-elle comme pour se justifier.

— Je ne tiens pas moi non plus à leur présence, mais ce sont tes parents, répondit gravement Miguel.

— Si nous avons décidé de nous marier à Reno ou à Las Vegas, ils n'auraient pas été là, n'est-ce pas ? objecta-t-elle.

— Oui, mais nous nous marions à Red Rock, fit observer Miguel. Savent-ils au moins que la cérémonie aura lieu aujourd'hui, chez J.R. et Isabella ?

— Non.

— Tu ne leur laisses donc aucun choix, pas même celui de refuser de venir si telle était leur volonté ? conclut Miguel.

— Puisque notre mariage est avant tout un contrat financier entre nous, en quoi la présence ou l'absence de mes parents t'importe-t-elle autant ? demanda-t-elle.

— Peut-être parce que ce mariage compte davantage pour moi que l'accomplissement d'un contrat, répondit-il.

— Je croyais que tu ne m'aimais plus ? dit-elle sèchement.

Il y eut un long silence qu'elle se garda bien de rompre tant elle regrettait déjà d'avoir dit tout haut ce qu'elle ne cessait de penser tout bas depuis qu'ils s'étaient retrouvés.

— Autrefois, si tes parents ne t'avaient pas poussée à rompre avec moi, j'aurais été heureux de devenir ton mari, lui dit-il d'une voix sourde.

Autrefois, oui, mais aujourd'hui ?

N'était-ce pas par appât du gain que Miguel avait finalement accepté de l'épouser ? Mais alors, dans ce cas, pourquoi sa première réaction, quand elle lui avait rendu visite à New York, avait-elle été de refuser sa proposition ?

Elle scruta son expression, sans y lire les réponses à ses questions.

Miguel mettrait-il à profit leur lune de miel pour la séduire ? Si elle en jugeait par son sourire las, rien n'était moins sûr.

— Alors, à ton avis, je devrais inviter mes parents ? lui demanda-t-elle enfin.

— La décision t'appartient, répondit Miguel.

— Ce mariage ne compte guère pour toi, je veux dire sentimentalement ? lui demanda-t-elle non sans amertume.

— Et pour toi, ce mariage compte-t-il sentimentalement ? rétorqua Miguel en la regardant dans les yeux.

Ne se sentant ni la force, ni le courage, de lui répondre, elle garda le silence.

Nicole découvrit avec plaisir le patio de Molly's Pride décoré de fleurs et de guirlandes.

— C'est magnifique ! dit-elle à Isabella qui, visiblement, guettait sa réaction.

— Je suis heureuse que le résultat te convienne, déclara celle-ci d'un ton satisfait, mais le mérite revient en partie à ma conseillère en mariage.

— Alors tu la féliciteras de ma part.

— Je n'y manquerai pas, répondit Isabella en l'examinant de la tête aux pieds. A mon tour de te féliciter pour ta robe, car elle te va à ravir.

— Merci, murmura-t-elle en rougissant. Tu ne trouves pas qu'elle est un peu courte ?

— Non, elle est parfaite, répondit son amie, et je crois que ma conseillère en mariage te dirait la même chose si elle était ici.

Décidément, cette conseillère semblait être la perle rare.

Elle était d'autant mieux placée pour apprécier la qualité de sa prestation que, quelques semaines auparavant, c'était elle qui s'était chargée du bon

déroulement des fiançailles de son amie Marnie.

A ce propos, où était donc Marnie, parmi tous ces invités qui lui donnaient déjà le tournis ?

— Je te quitte car il faut que j'aie m'occuper de mes hôtes, l'avertit Isabella.

— Entendu.

Elle aperçut bientôt Marnie dans l'angle du patio et échangea un regard complice avec elle.

Un peu plus loin, Miguel, en queue-de-pie et en chapeau de cérémonie, discutait avec son frère Marcos et quelques membres de sa nombreuse famille.

Elle lui adressa un signe de

connivence, auquel il répondit, puis elle tourna ses regards vers ses parents arrivés quelques minutes auparavant.

Ce matin, avant de partir, elle avait cédé à l'insistance de Miguel et appelé son père pour lui annoncer qu'elle se mariait aujourd'hui.

Son père était tombé des nues et elle avait dû lui répéter deux fois que, dans deux heures à peine, Miguel serait officiellement son mari.

— Tu aurais pu nous prévenir plus tôt, avait ronchonné son père.

Elle s'était excusée et lui avait précisé l'heure de la cérémonie ainsi que l'itinéraire à suivre pour se rendre à Molly's Pride.

Appeler ses parents n'avait pas été

chose facile, mais Miguel avait tant insisté qu'elle avait fini par céder.

Elle le soupçonnait de vouloir se venger du mépris que son père lui avait témoigné, dix ans auparavant, en lui montrant qu'aujourd'hui il épousait enfin sa fille chérie, mais elle savait aussi que, dans la culture de Miguel, l'esprit de famille comptait pour beaucoup et elle refusait de passer à ses yeux pour un cœur sec et dénaturé.

A voir l'expression navrée qu'affichaient son père et sa mère, il n'était pas difficile d'en déduire qu'ils désapprouvaient son mariage et qu'ils auraient sans doute préféré être ailleurs qu'au milieu de gens qu'ils ne connaissaient pas. Mais qu'y pouvait-

elle ?

Pendant que sa mère tamponnait ses yeux rougis avec un mouchoir de dentelle, son père, jetait autour de lui des regards impatients et elle en fut peinée pour Isabella et J.R.

— Nicole ! s'exclama sa mère en lui lançant un regard implorant.

Elle soupira. Outre que la présence de ses parents lui compliquait la vie, elle se sentait de moins en moins encline à épouser Miguel pour les mauvaises raisons.

Si seulement ses parents ne s'étaient pas montrés aussi obtus, dix ans auparavant, ils vivraient déjà ensemble et seraient sans doute mariés, sans qu'elle ait eu à recourir à ce stratagème

indigne.

Désemparée et anxieuse, elle chercha son futur mari des yeux et, quand elle accrocha enfin son regard, elle fut soulagée de constater qu'il semblait compatir à sa détresse, lui qui connaissait son secret.

* * *

En voyant à quel point Nicole semblait perdue, Miguel aurait voulu aller la consoler sur-le-champ et ce fut seulement par respect pour les invités qu'il se contenta de lui adresser un sourire ému qui disait, mieux que des mots, à quel point il pensait à elle.

Depuis ce matin, Nicole n'avait cessé

de donner les plus grands signes de nervosité sans qu'il ose lui en demander les raisons.

A l'épreuve qu'était pour elle comme pour lui ce simulacre de mariage, venait s'ajouter l'attitude renfrognée d'Andy et Elisabeth Castleton, qui contrastait avec la gaieté affichée des Mendoza.

Que le tout-puissant Andy Castleton ne puisse plus s'opposer à son union avec Nicole aurait dû lui mettre du baume au cœur, mais il n'en tirait en fin de compte aucune satisfaction.

Il aurait de loin préféré que Nicole ait eu le courage d'affronter son père, de refuser son chantage, quitte à perdre l'entreprise.

Peut-être alors, tous deux auraient-ils

pu reprendre leur histoire d'amour là où celle-ci s'était interrompue, dix ans auparavant et, qui sait, se marier pour de bon ?

Nicole avait préféré biaiser et lui offrir cent mille dollars en échange de sa promesse de l'épouser, et il se demanda une fois de plus s'il avait eu raison, en définitive, d'accepter sa proposition.

Voyant que son expression morose déstabilisait Nicole, il s'empressa de sourire, car il ne servait à rien d'instiller chez elle encore plus de doute qu'elle n'en avait déjà.

Avec l'argent qu'elle lui verserait une fois qu'ils seraient mariés, il ouvrirait son club, ferait fortune et deviendrait sans nul doute le prince des nuits

texanes. Ce qui n'était déjà pas si mal, au fond.

Et, pour le reste, il ne doutait pas que sa lune de miel avec Nicole dans un cadre choisi à dessein, leur réserverait d'heureuses surprises, ce qui n'était pas si mal non plus.

* * *

Une allée aménagée entre les chaises conduisait à l'estrade sur laquelle se tenait le juge.

Du regard, Miguel chercha son père, Luis Mendoza.

Il l'aperçut sur sa droite, en grande conversation avec Isabella et J.R. Voir cet homme aux cheveux argentés qui

l'avait accompagné de son mieux, quand il était jeune, ne manqua pas de susciter en lui une brusque émotion.

Derrière son père, Wendy, la femme de Marcos, bavardait discrètement avec Asher Fortune, le fiancé de Marnie, tandis qu'un peu plus loin Leah, Javier, Rafe et Melina affichaient des mines radieuses.

La pensée de devoir divorcer de Nicole, juste après s'être mariée avec elle, lui serra le cœur : ces gens qui leur faisaient confiance, son père en particulier, mais aussi Isabella, J.R. et le clan Fortune, ne manqueraient pas de se poser des questions sur ce qui motivait leur rupture.

Certains d'entre eux iraient même

peut-être jusqu'à dire que ce mariage avait été un moyen pour Nicole de conserver son entreprise.

Et pour lui de s'offrir une boîte de nuit.

Sawyer Fortune, assis à côté de son frère Asher, le regarda avec une petite lueur ironique dans les yeux, qui semblait dire : « Plutôt toi que moi ». Cela ne fit qu'aviver son malaise car Sawyer pensait sincèrement qu'il était tombé fou amoureux de Nicole, en tout cas assez fou pour vouloir l'épouser, lui, le célibataire endurci.

Si Sawyer avait su que, pour le prix de son « oui », l'ex célibataire endurci toucherait cent mille dollars, peut-être alors l'aurait-il regardé non avec pitié

mais avec mépris ?

Pourtant, en dépit des dix ans qui venaient de s'écouler, sa flamme pour Nicole restait encore vivace et il la regarda, irradiant de beauté, marcher vers l'estrade où se tenait le juge, suivie de Marnie McCafferty, sa demoiselle d'honneur.

Comme hypnotisé, il admira sa grâce, le scintillement de ses boucles d'oreilles et le brillant de sa chevelure torsadée.

S'il n'y prenait garde, il risquait fort de retomber fou amoureux de Nicole, avec toutes les conséquences que cela supposerait.

Tandis que celle qui allait bientôt être sa femme continuait de remonter l'allée

aux accents de la *Marche nuptiale*, il ne put s'empêcher d'admirer sa démarche altière et une bouffée d'amour le submergea.

— Courage, Nicole, murmura-t-il entre ses dents, plus que quelques minutes de patience et nous serons mariés.

Ils tireraient alors leur révérence et s'envoleraient pour le petit paradis qu'il avait hâte de lui faire découvrir.

Là-bas, entre la mer et le soleil, ils pourraient prendre enfin le temps de vivre, loin du regard des autres.

Comme si Nicole l'avait entendu, elle tourna la tête dans sa direction et lui adressa un sourire radieux.

Rasséréné, il se dirigea à son tour vers

le juge et, quand il fut enfin aux côtés de sa future épouse, il ne put s'empêcher de frissonner.

Ce mariage était peut-être un simulacre, mais cela ne faisait pas de lui un tricheur pour autant.

* * *

Tout en suivant d'une oreille attentive les propos du juge, Nicole réfléchissait aux vœux qu'elle allait prononcer très bientôt et à la réaction qu'auraient ses parents en l'entendant dire « oui » à Miguel Mendoza.

Elle coula un regard discret dans leur direction.

Son père semblait de marbre et sa

mère, elle, tenait toujours à la main son petit mouchoir de dentelle, comme pour prévenir une prochaine crise de larmes.

Alors que le grand moment approchait, son cœur se mit à battre plus vite et plus fort.

— Nicole Castleton, voulez-vous prendre cet homme pour époux ? lui demanda le juge.

Elle regarda Miguel avec une émotion à laquelle se mêlait aussi du désir.

— Oui ! répondit-elle.

Le juge posa alors la même question à Miguel et elle frémit quand ce dernier répondit à son tour par l'affirmative.

D'une même voix, ils récitèrent en chœur qu'ils se promettaient assistance, amour et fidélité, ce qui acheva de la

troubler.

— Par les pouvoirs que l'Etat du Texas m'a conférés, je vous déclare mari et femme, conclut le juge.

Miguel la prit dans ses bras et l'embrassa avec un manque de conviction qui la peina mais, après tout, qu'avait-elle à espérer d'un homme qui n'avait d'époux que le nom ?

Alors que les invités applaudissaient et qu'elle s'efforçait de sourire à l'unisson de leurs encouragements, elle sentit son cœur gonfler de regrets. Comme elle aurait souhaité être épousée pour elle-même !

— Mesdames et messieurs, poursuit le juge à l'attention des invités, permettez-moi de vous présenter les

nouveaux mariés, Miguel et Nicole Mendoza.

L'assistance applaudit à tout rompre, excepté son père et sa mère qui observèrent, comme elle s'y attendait, une prudente réserve.

Miguel lui prit la main avant de se tourner vers les invités :

— Nicole et moi sommes ravis que vous soyez ici pour partager notre bonheur en cette journée si particulière. Nous voudrions aussi adresser tous nos remerciements à J.R. et à Isabella pour avoir permis que la cérémonie se déroule à Molly's Pride.

Tandis que J.R. se levait, le sourire aux lèvres, et conviait les invités à le suivre à l'intérieur où un buffet était

dressé, ses parents s'approchèrent et, après avoir salué Miguel, son père la serra contre lui.

— Tu es radieuse, lui dit-il. Quel dommage que tu nous aies prévenus si tard ! Je n'ai pas eu le temps de vous acheter un cadeau.

Avant qu'elle ait trouvé quelque chose à répondre, sa mère prit la parole.

— Tu es superbe dans cette robe crème, ma chérie, mais je regrette qu'aucun photographe n'ait été présent, dit-elle d'un ton navré.

En proie à des remords tardifs, Nicole sentit ses yeux se mouiller de larmes. Par chance, Miguel vola à son secours.

— Mon frère a pris des photos tout à l'heure, pendant la cérémonie, déclara-t-

il à sa mère, et je vous promets que nous poserons, Nicole et moi, en compagnie du juge, avant que celui-ci ne reparte.

Sa mère parut réconfortée et ce fut à ce moment-là que son père sortit une enveloppe de sa poche pour la tendre à Miguel.

— Comme nous manquions de temps pour choisir un cadeau, voici pour vous deux, dit-il d'une voix qui se voulait affectueuse.

Elle eut peur que Miguel refuse l'argent de son père mais, à son grand soulagement, il finit par sourire.

— Merci beaucoup, monsieur Castleton, dit-il. Je suis sûr que Nicole en aura l'usage pour meubler la nouvelle maison.

Cette maison qui ne serait jamais à lui, mais qu'importait puisque les apparences étaient sauvées.

— Quand comptez-vous déménager ? demanda sa mère en regardant Miguel.

Nicole formula des vœux pour qu'il vende pas la mèche.

— Dès que nous serons revenus de notre lune de miel, répondit son mari avant de se tourner vers elle et de l'embrasser.

Il y mettait tant de fougue qu'elle aurait juré qu'il était vraiment amoureux d'elle.

— Et où donc comptez-vous passer votre lune de miel ? demanda sa mère.

Cette fois, ce fut elle qui répondit.

— Miguel veut me faire la surprise.

Tout ce que je sais, c'est que je dois emporter mon passeport ainsi que des maillots de bain.

Comme chaque fois qu'il était contrarié, son père fit claquer sa langue et la fixa d'un air mécontent.

— J'ai dû décaler des rendez-vous importants pour venir à ton mariage, si bien qu'à présent, ta mère et moi, nous devons partir.

Elle se serait bien passée de cette piquêre de rappel. Déjà tout à l'heure, au téléphone, quand elle s'était décidée à appeler ses parents pour leur annoncer son mariage avec Miguel, son père lui avait adressé des reproches bien sentis.

— J'aurais dû t'avertir plus tôt, dit-elle, mais tout est arrivé si vite que j'ai

été prise de court.

— Tu ne m'empêcheras pas de penser que le procédé est cavalier, dit son père en fronçant les sourcils. Combien de temps seras-tu absente ?

— Pas plus d'une semaine, répondit-elle. Ne t'en fais pas, j'ai tout prévu et mon adjoint assurera l'intérim.

Pressant nerveusement son mouchoir entre ses doigts, sa mère s'approcha d'elle et l'embrassa sur la joue.

— J'espère que tu nous téléphoneras souvent, dit-elle.

— Bien sûr ! répondit Nicole en lui rendant son baiser.

Alors qu'elle brûlait d'échanger quelques mots en privé avec sa mère, son père intervint.

— Viens, Elisabeth, dit-il en prenant sa femme par le bras. Allons remercier les Fortune pour avoir organisé le mariage de notre fille dans leur ranch.

Quand ses parents furent hors de vue, Miguel se pencha à son oreille.

— L'essentiel est que nous soyons désormais mari et femme comme tu le souhaitais, dit-il avec une tendresse qui la ramenait dix ans en arrière.

— Oui, mais à quel prix ? murmura-t-elle.

En dépit des propos du juge les enjoignant à rester fidèles l'un à l'autre « jusqu'à ce que la mort les sépare », leur divorce était déjà programmé et cette pensée ne manquait pas de l'attrister. Pour un peu, elle aurait confié

à Miguel qu'elle regrettait de ne pas l'avoir épousé par amour.

— Que veux-tu dire ? s'étonna-t-il.

— Tu le sais très bien ! dit-elle.

— Chut ! fit Miguel en jetant des regards prudents alentour. Même si notre mariage sort de l'ordinaire, rien ne nous empêche d'en profiter, tu ne crois pas ?

C'était la sagesse même, mais elle ne put retenir un soupir.

— Je ne sais pas, je ne sais plus ! Je me demande même si j'aurai la force de faire bonne figure durant notre lune de miel, tant mes pensées sont confuses.

— Tes parents sont à l'affût de nos moindres faits et gestes, objecta Miguel. Un mariage sans lune de miel leur semblerait éminemment suspect et je ne

veux pas qu'ils aient le moindre doute concernant le bien-fondé de notre union, ne serait-ce que dans ton intérêt.

— Et si cette lune de miel tourne au cauchemar ? Après tout, il y a dix ans que nous avons perdu l'habitude l'un de l'autre, objecta-t-elle.

— Tout se passera bien, répliqua-t-il avec un sourire aguicheur.

Même s'il ne pensait pas sérieusement ce qu'il disait, elle se sentit soudain plus optimiste.

— Et ta future boîte de nuit ? objecta-t-elle.

— Je verrai ça à mon retour.

Elle s'illusionnait sans doute mais savoir qu'il restait peut-être un léger espoir de retrouver ce qu'ils avaient

connu par le passé lui mit du baume sur le cœur et l'incita à ne plus redouter leur voyage de noces.

— A quelle heure nous envolons-nous ? demanda-t-elle.

— A 15 heures, et j'ai loué un avion privé pour les circonstances.

Un avion privé ? Elle n'en demandait pas tant !

— Et qui va piloter notre avion ? demanda-t-elle, curieuse.

— Tanner Redmond, répondit Miguel. Il dirige une école de pilotage et un service d'avions charters.

Tanner était le mari de Jordana, la sœur de Wendy Fortune, et la perspective d'échapper à la meute de touristes qui se pressaient en été dans

les aéroports acheva de lui rendre son optimisme.

— Bonne idée, dit-elle. Tu ne veux toujours pas me dire où nous allons ?

Vu les recommandations de Miguel, ce serait sans doute le Mexique ou encore une île des Caraïbes !

Quel dommage que ce mariage ne soit qu'une façade, et leur lune de miel, une stratégie pour sauver les apparences.

— Fais-moi confiance, répondit Miguel en lui caressant le menton.

— D'accord, dit-elle, profondément troublée par cette caresse inattendue.

— Allons rejoindre nos invités qui doivent commencer à s'impatienter et, dès que possible, nous prendrons congé, déclara Miguel.

— Comment irons-nous à l'aéroport ?
En taxi ? demanda-t-elle.

— Sawyer s'est proposé pour nous y
emmener, répondit-il.

— Encore lui ! ne put-elle s'empêcher
de s'exclamer.

— Sawyer est un ami. Ne le dénigre
pas sans le connaître, répondit Miguel.

Comme il sied à de nouveaux époux,
Miguel lui prit la main et, tout en
marchant à ses côtés, elle voulut croire
qu'il l'avait épousée par amour et que
leur lune de miel serait l'occasion pour
eux d'un nouveau départ.

* * *

— Tanner nous attend à l'aéroport, dit

Miguel.

— Je suis prête, lui répondit-elle.

Il abrégea les adieux avec Isabella, J.R. et les autres invités puis ils suivirent Sawyer jusqu'à sa Jaguar.

— Vous voilà mari et femme ! claironna son ami en les regardant d'un air moqueur.

— J'en suis heureuse, répondit Nicole. N'est-ce pas, Miguel ?

— Totalemment ! répondit-il.

Nicole lui remettrait bientôt la somme qui lui servirait à financer l'ouverture de son club mais, curieusement, ce projet lui importait moins qu'au début et c'était vers sa nouvelle femme que convergeaient toutes ses pensées et, aussi, ses espoirs.

Il se sentait bien avec Nicole. Si seulement leur lune de miel pouvait se dérouler au mieux, pour elle comme pour lui...

Sawyer les déposa bientôt devant l'aéroport de Red Rock.

— Merci, vieux frère ! lui dit-il tout en aidant Nicole à descendre de la Jaguar.

— Je viendrai vous chercher vendredi après-midi, lui déclara Sawyer avec son grand sourire. En cas de contretemps, tu sais où me joindre.

En apprenant qu'il voulait emmener Nicole au Yucatan, Sawyer avait, sans l'en avertir, pris en charge les frais d'avion, ce qui représentait une somme rondelette.

« Considère qu'il s'agit de mon cadeau de mariage et n'oublie pas de m'inviter à l'inauguration du Mendoza's, le moment venu », lui avait-il déclaré.

Une fois son ami reparti, Miguel se dirigea avec Nicole vers le hall d'embarquement où Tanner était censé les attendre.

Une ravissante jeune femme blonde en uniforme de pilote s'avança vers eux.

— Je suis Laurel Redmond, la sœur de Tanner, dit-elle en souriant.

— Appelez-moi Miguel, répondit-il en lui tendant sa main. Et voici ma femme, Nicole.

— Enchantée, déclara Laurel. Il y a eu un contretemps. Mon frère doit rester à Red Rock pour régler un problème

urgent et il m'a chargée de le remplacer.

— Ah... C'est ennuyeux, murmura Nicole.

— Désolée, renchérit Laurel, mais les conditions de vol sont idéales. La météo prévoit du beau temps jusqu'à ce soir et le vol sera agréable. Si vous voulez bien me suivre ?

La jeune femme les conduisit dans une salle d'embarquement privée et de là, une fois passés les contrôles, jusqu'à un Beechcraft King Air 350 stationné sur le tarmac.

L'avion semblait minuscule par comparaison avec les Boeing et autres Airbus stationnés un peu plus loin.

— J'ai encore quelques détails à régler avec le contrôleur technique mais,

en attendant, vous pouvez embarquer, leur apprit Laurel avant de s'éloigner.

— C'est dans cet appareil que nous allons voler ? lui chuchota Nicole à l'oreille.

— Oui, mais tu n'as rien à craindre, répondit-il d'un ton assuré.

Nicole le regarda avec méfiance.

— Je ne doute pas des capacités de pilote de Laurel, mais avoue que c'est curieux. Tu m'annonces que Tanner va être notre pilote particulier et, maintenant, j'apprends qu'il cède la place à sa sœur. Tu la connais, en fait ?

— Non, mais pourquoi cette question ?

— Tu m'as très bien comprise ! rétorqua-t-elle.

— Serais-tu jalouse, par hasard ?

— Avec la réputation que tu t'es acquise dans certains bars de Red Rock, ça n'aurait rien de surprenant, insista sa femme avant d'entamer l'ascension de l'escalier conduisant à la carlingue.

Mais, en haut des marches, elle se tourna et lui sourit.

— Excuse-moi de t'avoir fait cette scène ridicule.

— Je n'y pense déjà plus, répondit-il en montant à son tour l'escalier avant de rejoindre Nicole.

Après avoir pris sa main dans la sienne, il l'entraîna dans la carlingue.

Une fois assise à ses côtés, Nicole lui sourit.

— Bon, tu peux bien me dire à présent

quelle est notre destination ?

— Nous allons à Sueños del Sol, dans la péninsule du Yucatan, répondit-il, trop heureux de clore ce qui avait eu l'allure d'un début de dispute conjugale.

Le visage de Nicole s'éclaira.

— Sueños del Sol ? N'est-ce pas là que se trouve l'hôtel de ton oncle ?

— En effet, mais ne t'attend pas à trouver un hôtel cinq étoiles, répondit-il.

S'il avait tant tardé à mettre Nicole dans la confiance, c'était à cause de la charge émotionnelle et affective qui se trouvait attachée à ce lieu pas comme les autres.

Dix ans plus tôt, après que Nicole l'avait quitté, il avait éprouvé le besoin de changer d'air et son oncle lui avait

permis de séjourner chez lui pour le temps qu'il désirait.

La beauté du site, le soleil et la mer avaient contribué à hâter sa guérison et, en y emmenant Nicole aujourd'hui, il avait le sentiment de prendre sa revanche sur le destin.

— Quand nous étions au lycée, tu me parlais souvent de cet hôtel où, ta famille et toi, vous aviez l'habitude d'aller passer des vacances, renchérit Nicole.

Comme ce temps lui paraissait lointain !

— En effet, répondit-il.

A l'époque, Nicole aurait voulu qu'ils se marient et il aurait été d'accord pour le faire. Il avait même envisagé de

l'emmener au Yucatan, chez son oncle, pour leur lune de miel, et c'était aussi l'une des raisons qui le poussaient, aujourd'hui, à choisir cette destination pour leur voyage de noces.

Alors que les réacteurs de l'appareil chauffaient avant le décollage, une hôtesse leur servit du champagne frappé accompagné d'un plateau de fraises nappées de chocolat.

— De la part de Sawyer Fortune, leur dit-elle avant de s'éloigner.

Aussi surpris que Nicole de cette attention délicate, il nota mentalement de remercier son ami dès qu'il en aurait l'occasion.

Sawyer feignait d'être un célibataire endurci, un coureur de jupons impénitent

mais, en fait, il avait un fond sentimental et romantique qui l'incitait à considérer le bonheur d'autrui d'un œil favorable.

Grâce à Sawyer, sa lune de miel avec Nicole s'annonçait sous les meilleurs auspices.

— Je boirais bien une coupe de champagne, déclara-t-elle avec un sourire.

Il s'empressa de remplir deux coupes et lui en tendit une.

— A nous, dit-il en regardant Nicole dans les yeux.

— A notre bonheur, répondit Nicole en le fixant d'un air grave.

— Oui, à notre bonheur, convint-il en entrechoquant leurs coupes.

Alors que l'avion s'apprêtait à

décoller, il eut une pensée pour Marcos, qui savait, lui, à quoi s'en tenir sur les circonstances de leur mariage.

« Tu n'as pas le droit d'agir ainsi », lui avait déclaré Marcos au Red.

Si son frère avait raison de condamner le procédé, c'était oublier un peu vite que la responsable de cette situation n'était autre que Nicole. Il aurait été si heureux, dix ans plus tôt, de l'épouser par amour.

En voyant rapetisser le paysage texan à travers le hublot, ce fut un peu comme s'il tirait un trait sur un passé encore douloureux.

Aujourd'hui, avec dix ans de retard, ils étaient finalement mariés et s'apprêtaient à passer leur lune de miel

à Sueños del Sol.

Nicole ne l'aimait sans doute plus et lui, de son côté, n'était pas sûr de vouloir renouer avec une femme qui l'avait trahi autrefois, mais cela justifiait-il qu'il l'entraîne dans un traquenard sentimental à Sueños del Sol ? Car, s'il était honnête avec lui-même, son intention était bel et bien de la séduire durant leur lune de miel.

Une fois le divorce prononcé et les cent mille dollars empochés, il quitterait Nicole pour s'occuper à plein temps de sa boîte de nuit et elle, de son côté, assumerait à ses responsabilités de directrice de *Castleton Boots*, ce qu'elle souhaitait par-dessus tout.

« Tu n'as pas le droit d'agir ainsi »,

lui avait répété Marcos, mais avait-il seulement le choix ?

C'était Nicole qui était partie, pas lui, et elle qui était revenue en le suppliant de devenir son mari afin de garder le contrôle de l'entreprise.

Aujourd'hui, c'était à elle, en quelque sorte, de payer les conséquences de son action passée et tant pis si, à l'occasion de leur lune de miel, il en profitait pour la séduire.

Il avait bien mérité une compensation après le mal qu'elle lui avait fait autrefois.

Le nez pressé contre le hublot, Miguel reconnut avec émotion l'aéroport qui desservait Sueños del Sol, la station balnéaire nichée dans la péninsule du Yucatan où se trouvait l'hôtel de son *tió* Pepe.

Chaque fois qu'il voulait se ressourcer ou passer quelques jours agréables avec une fille, il se rendait à Sueños del Sol et y retrouvait, avec un plaisir non

dissimulé, le calme de l'hôtel, la beauté de la plage et du paysage encore ignorée des hordes de vacanciers.

— Pourrais-tu m'aider à sortir mon sac de voyage du compartiment ? lui demanda Nicole.

Il s'exécuta, frôlant au passage et non sans frissonner le corps souple de sa femme.

A la pensée de voir bientôt Nicole se dorer au soleil en Bikini, il sentit une sourde excitation monter en lui.

Quand l'hôtesse eut déverrouillé la porte de l'avion, il aida Nicole à descendre sur le tarmac de l'aéroport et il respira avec délice l'air moite qui embaumait l'eucalyptus.

— Je vous souhaite une heureuse lune

de miel, déclara Laurel en venant prendre congé, et je vous attendrai ici la semaine prochaine pour le vol de retour.

Après avoir salué leur pilote non sans lui demander de transmettre ses amitiés à Tanner, il guida Nicole à travers les contrôles de police et de douane et, peu après, tous deux émergèrent avec leurs bagages à l'extérieur du terminal.

— Le carrosse de mon oncle nous attend ! s'exclama-t-il en montrant à Nicole une ancienne camionnette Ford repeinte en bleu turquoise et surmontée d'une planche de surf rose.

Elle inspecta ce drôle de véhicule en faisant la grimace.

— Nous allons voyager là-dedans ?

— Cette camionnette date de 1949 et

non seulement elle fonctionne, mais mon oncle y tient comme à la prunelle de ses yeux. Je serais ravi de la ramener aux Etats-Unis s'il consentait à me la vendre, répondit-il.

Un chauffeur moustachu, prénommé Ramón et qui travaillait depuis trente ans pour son oncle, vint en souriant à leur rencontre.

— Miguel ! Quel plaisir de te voir en compagnie d'une aussi jolie femme.

Bien qu'elle ait troqué avant leur départ sa robe de mariée pour un jean et un chemisier, Nicole était tout simplement magnifique.

— C'est mon épouse depuis cinq heures, expliqua-t-il à Ramón, une fois les présentations faites, et j'ai hâte de

me montrer avec elle à Sueños del Sol.

— *Mucho gusto*, déclara le chauffeur en s'emparant de leurs bagages qu'il glissa à l'arrière de la camionnette.

Quelques instants plus tard, ils tressautaient au gré des cahots sur la route poussiéreuse qui menait à l'hôtel de son oncle.

Seul, il aurait guetté impatiemment le moment où, après un certain virage, on apercevrait la mer et la longue plage de sable blanc, mais aujourd'hui c'était Nicole et elle seule qui lui importait.

Aimerait-elle le décor magique qu'il avait choisi pour leur lune de miel ? Il l'espérait vraiment. Depuis leur départ de Red Rock, elle ne lui avait presque pas adressé la parole et il se demandait

si elle ne regrettait pas, avec le recul, d'être allée le chercher à New York.

* * *

Tout en découvrant avec ravissement le paysage, Nicole s'interrogea sur ce que serait sa lune de miel avec Miguel dans cet endroit du bout du monde.

Compte tenu du fait qu'ils étaient jeunes mariés, l'oncle de Miguel mettrait un point d'honneur à leur attribuer une chambre avec un lit double et non deux lits séparés, ou même deux chambres séparées, et c'était bien ce qui l'embarrassait le plus.

Certes, Miguel lui plaisait, mais elle avait besoin de l'appriivoiser avant de se

donner de nouveau à lui, et elle se doutait qu'il en allait de même en ce qui le concernait.

Peut-être aurait-elle dû évoquer la question durant ce vol qui lui avait paru très long, mais elle l'avait trouvé préoccupé et elle s'était résignée à attendre un moment plus propice.

A présent, dans cette camionnette à bout de souffle, Miguel semblait de nouveau soucieux sans qu'elle en comprenne exactement la raison.

— Quand arriverons-nous ? demandait-elle, moins par curiosité que pour rompre le silence qui devenait pesant.

Miguel pointa du doigt un bosquet de palmiers marquant l'endroit où la route faisait un coude.

— Juste après ce virage, répondit-il. Tu apercevras alors la mer, la plage et l'hôtel avec son toit typique en *palapa*.

Miguel lui avait expliqué que le *palapa* était un revêtement en chaume ou en feuilles de palmiers qui couvrait la plupart des maisons de la péninsule.

Après le virage, elle découvrit un spectacle impressionnant : une mer turquoise scintillant au soleil et bordée par une longue plage de sable blanc.

— Que c'est beau ! s'exclama-t-elle. Et cette vue !

— Le panorama est grandiose, mais ne t'attends pas à trouver un hôtel cinq étoiles, déclara Miguel.

C'était la seconde fois que Miguel s'excusait par avance du modeste

standing de l'hôtel de son oncle et, au lieu d'être agacée par son insistance, elle ressentit une bouffée de compassion.

— Tranquillise-toi, dit-elle d'une voix douce. Je me plairai sûrement et dans l'hôtel de ton oncle, et dans ce cadre féerique.

— Dans ce cas, tant mieux ! se réjouit Miguel en se détendant.

Si seulement il était encore un peu amoureux d'elle ! En ce qui la concernait, elle avait de plus en plus envie de retrouver leur intimité d'autrefois.

Cette pensée échauffa ses sens et fit battre son cœur en même temps qu'elle imaginait ce que serait leur lune de miel

dans ce lieu enchanteur.

— Nous sommes arrivés, déclara Ramón en se garant devant la modeste entrée en stuc de l'hôtel qui semblait avoir été construit avant-guerre.

Le soleil se couchait à l'horizon, jetant un halo orangé sur la plage bordée de palmiers et, une fois de plus, elle s'extasia sur ce décor de rêve.

Miguel l'entraînait vers l'hôtel quand un homme de haute taille, aux cheveux argentés et vêtu d'une chemise hawaïenne, vint à leur rencontre.

— *Mijo* ! Quel plaisir de te recevoir avec ta charmante épouse ! déclara l'homme en serrant Miguel entre ses bras.

— Nicole, je te présente mon oncle,

tió Pepe, lui dit Miguel avec un sourire.

L'homme aux tempes argentées se tourna vers elle.

— Je suis heureux de vous accueillir à Sueños del Sol, dans mon modeste hôtel, tout autant que dans la famille Mendoza.

Et l'oncle de Miguel fit signe à l'un des grooms.

— Emporte les bagages de mon neveu et de son épouse dans le bungalow nuptial numéro 12, dit-il à son employé qui hochait la tête.

— Merci, *tió*, approuva Miguel en souriant. Et, quand nous serons installés, j'aimerais t'offrir quelque chose à boire.

— Volontiers, répondit son oncle. Ainsi, j'aurai l'occasion de faire plus ample connaissance avec ta charmante

épouse.

Et *tió* Pepe coula dans sa direction un regard à la fois envieux et admiratif qui lui fit chaud au cœur et flatta son amour-propre.

Dans quel monde se trouvait-elle ? A quelle époque ? Sûrement pas à l'ère du marketing tel qu'elle s'efforçait de le pratiquer à Red Rock pour vendre les bottes de son père !

Cette ambiance surannée n'était pas sans lui évoquer les vieux films en noir et blanc qu'elle regardait parfois, tard le soir, sur une chaîne spécialisée et qui lui permettaient de s'évader d'un quotidien monotone.

— Mon mari m'a si souvent dit combien il vous appréciait que je serai

moi aussi ravie de faire votre connaissance, dit-elle à l'oncle de Miguel.

— Le plaisir sera partagé, répondit *tió* Pepe en s'inclinant cérémonieusement devant elle.

* * *

Miguel dans son sillage, Nicole suivit docilement le groom le long d'une allée dallée bordée de lumignons multicolores.

Des lauriers roses, des eucalyptus et des palmiers nains poussaient ici et là et ajoutaient encore à l'exotisme de cet hôtel hors du temps.

Après avoir dépassé la piscine autour

de laquelle quelques couples flirtaient en buvant des cocktails, ils arrivèrent devant un bungalow au toit de *palapa*.

— C'est ici, dit le groom en déverrouillant la porte et en s'effaçant pour les laisser entrer.

Après avoir traversé le salon meublé en rotin, Nicole découvrit une belle chambre, sûrement la fameuse « suite nuptiale ».

Elle se réjouit de constater que cette suite disposait d'une terrasse donnant sur la mer.

Au beau milieu de la chambre trônait un grand lit à baldaquin qu'elle contempla d'un œil inquiet. Sans trop oser y croire, elle avait tout de même espéré disposer de son espace vital dans

le bungalow.

Comment feraient-ils pour cohabiter sans gêne s'il n'y avait qu'un seul lit ?

Quand le groom, pourboire en poche, eut quitté les lieux, elle prit son courage à deux mains.

— As-tu remarqué, Miguel, qu'il n'y a qu'un grand lit dans cette chambre ?

— Bien sûr, répondit son mari en souriant, puisque nous sommes censés être des mariés de fraîche date et que nous occupons le « bungalow nuptial ».

— Je le sais, mais c'est gênant..., fit-elle avec une moue.

— Gênant pour toi ou pour moi ? la taquina-t-il.

— Pour nous deux. Oh ! essaie de me comprendre ! Nous n'avons pas eu de

relations intimes depuis...

— Depuis dix ans, la culpa Miguel. Et alors ? Est-ce que ça m'empêche de te désirer, ce soir ?

— J'ai besoin de temps, répondit-elle, les jambes tremblantes.

Miguel lui caressa la joue.

— Rassure-toi, ton mari est un parfait gentleman et tu n'auras rien à craindre de lui, pas même durant ta nuit de noces.

— Je ne veux pas t'obliger à coucher par terre ou sur des coussins, dit-elle à la fois soulagée et tenaillée par le remords.

— Tu oublies le canapé du salon ! répondit Miguel. Il fera très bien mon affaire et, ainsi, ta vertu sera sauve.

Alors que cette solution aurait dû la

réjouir, elle se sentit frustrée et déçue, mais sans pouvoir s'expliquer précisément pourquoi.

La fatigue du voyage se faisant sentir, elle ne put retenir un bâillement.

— Pourquoi n'irais-tu pas prendre une douche pour te détendre ? lui suggéra Miguel.

— Et toi ? demanda-t-elle en posant une main sur son bras.

— J'en profiterai pour déballer mes affaires, répondit Miguel.

Elle le remercia d'un sourire et fila se changer dans la salle de bains.

Une fois rafraîchie, elle enfila une robe, ouvrit la porte-fenêtre de la chambre pour sortir sur la terrasse afin d'admirer l'océan strié d'or et d'argent.

Sueños del Sol n'était pas le dernier cri en matière d'hôtellerie mais quel cadre enchanteur que cette région, l'idéal en fait pour oublier ses soucis de vice-présidente.

— Nicole ?

Elle se retourna non sans avoir sursauté.

Miguel se tenait dans l'encadrement de la porte et la scrutait avec attention. Douché et habillé de propre, il paraissait en pleine forme.

Elle se demanda s'il l'observait ainsi depuis longtemps.

— J'admiraïs cette vue exceptionnelle sur la plage et l'océan, dit-elle, un peu gênée.

Une brise soudaine souleva soudain sa

robe légère et dévoila ses cuisses nues.

— Tu as de jolies jambes, constata Miguel tandis qu'elle rabattait précipitamment la robe sur ses genoux.

En toute logique, elle aurait dû se mettre à rougir, mais les propos de Miguel n'étaient-ils pas flatteurs ?

— Dommage que les hommes ne portent pas de robe, eux ! dit-elle en riant.

Et elle ne se priva pas de le déshabiller des yeux, puisqu'il était officiellement son mari depuis déjà six heures.

— Mon oncle doit déjà être en train de nous attendre, déclara Miguel avec un sourire en coin.

— Je comprends, répondit-elle en se

retenant d'ajouter qu'elle aurait préféré rester ici avec lui.

Elle brûlait de refaire l'amour avec cet homme. En fait, il fallait juste que le moment soit plus propice.

Afin de ménager ses scrupules et sa pudeur, Miguel dormirait sur le canapé et c'était peut-être aussi bien ainsi car, après leur lune de miel, ils regagneraient Red Rock et lanceraient la procédure du divorce.

— Il est temps de partir si nous ne voulons pas faire attendre ton oncle, lança-t-elle d'un ton sec.

Miguel lui lança un regard surpris.

— Très bien, allons-y, dit-il.

Elle aurait dû se féliciter de s'éloigner de cette chambre où trônait un lit à deux

places fait pour l'amour et, pourtant, elle aurait mille fois préféré rester en tête à tête avec Miguel, plutôt que d'aller saluer son oncle.

Hélas, tout en rêvant de ces retrouvailles intimes, elle n'en était pas moins effrayée par les conséquences d'une telle action.

Tout ce qu'il lui restait à faire, c'était de prier pour que sa volonté, déjà mise à rude épreuve, résiste aux tentations multiples qui se succéderaient durant cette semaine de farniente.

* * *

Ce fut avec plaisir que Miguel retrouva son *tió* Pepe dans le bar de

l'hôtel Sueños del Sol, où la beauté de Nicole ne passa pas inaperçue.

Alors même que leur mariage n'en était pas vraiment un, il ne put s'empêcher d'éprouver de la fierté à se montrer au bras d'une aussi jolie femme qu'elle.

L'autre soir, quand Nicole s'était présentée nue sous sa nouvelle robe, il avait dû faire appel à toute sa volonté pour résister à l'envie de la prendre dans ses bras, et tout à l'heure, dans la chambre, il avait ressenti une poussée de désir si vive pour elle qu'il se demandait encore comment il avait pu résister à l'appel des sens.

Sans doute avait-il eu peur non pas de se faire éconduire — à l'évidence,

Nicole le désirait comme il la désirait —, mais plutôt de retomber dans les souffrances passées : une fois qu'elle serait assurée que l'entreprise familiale ne lui échapperait pas, elle n'aurait plus besoin de lui et demanderait sans nul doute le divorce.

Il avait choisi cet hôtel pour son ambiance romantique mais, soudain, il manquait de courage pour aller au bout de ses envies tant il craignait de retomber dans un piège sentimental qui raviverait ses souffrances passées.

Il en irait autrement si c'était Nicole qui faisait le premier pas : alors, il pourrait sans remords prendre du plaisir avec elle et repousser à plus tard les explications psychologiques.

— A quoi penses-tu ? demanda-t-elle en lui tapotant le bras.

— Oh ! je... Je te le dirai tout à l'heure, répondit-il, évasif.

Après lui avoir lancé un regard scrutateur, Nicole goûta à l'une des tortillas que son oncle venait d'apporter.

— C'est délicieux, déclara-t-elle.

— Ma recette personnelle, répondit *tió* Pepe avec fierté.

Son oncle eut la gentillesse de ne pas s'étonner que des nouveaux mariés comme eux préfèrent s'éterniser au bar de l'hôtel avec lui et non dans leur suite nuptiale, comme l'auraient sans doute fait la plupart des couples.

Après avoir admiré discrètement les seins de sa femme et la rondeur de ses

hanches, Miguel se tourna vers *tió* Pepe.

— Dis-moi, lui demanda-t-il, s'amuse-t-on encore comme autrefois au Las Palmas, ce club de Sueños del Sol ?

— Moins que par le passé, répondit son oncle, car ma clientèle se compose aujourd'hui principalement de jeunes couples qui passent leur temps dans leur bungalow ou sur la plage.

— Quel est ce club ? demanda Nicole avec curiosité.

Il se tourna vers elle.

— Un endroit que j'ai souvent fréquenté, plus jeune. Avec mes frères et sœurs, nous passions nos vacances ici et nous n'avions rien de plus pressé, le soir, que de fausser compagnie à nos parents pour aller écouter de la musique

et danser au Las Palmas.

Pepe se mit à sourire.

— Ton père m'a dit que tu allais ouvrir un club à Red Rock ?

— C'est exact, répondit-il avec orgueil. Mon établissement s'appellera le Mendoza's et tu y seras le bienvenu.

— J'en serai honoré, *mijo*, répondit Pepe, mais pour l'heure je vais vous laisser car ma compagne m'attend.

Depuis le décès de son épouse, cinq ans auparavant, de nombreuses femmes avaient tenté de mettre le grappin sur son oncle et, si la plupart avaient échoué dans leur tentative, il semblait qu'une au moins ait réussi.

Son père lui avait souvent parlé de Pepe, de sa soif de vivre, de ses

malheurs aussi, et il était heureux de savoir que la chance avait enfin frappé à sa porte d'un homme qu'il estimait et qu'il aimait.

— Peut-être aurons-nous l'occasion de rencontrer l'heureuse élue ? demanda-t-il à son oncle.

— Nous verrons, répondit Pepe avec un geste évasif de la main. Ce qui compte, c'est que, ta femme et toi, vous passiez du bon temps chez moi.

— Bien sûr, répondit-il en se demandant ce qui retenait son oncle de leur présenter sa nouvelle compagne.

Pepe se leva et s'inclina devant Nicole.

— Je vous souhaite beaucoup de bonheur à tous les deux. A demain donc,

et passez une bonne soirée ensemble, déclara-t-il avant de s'éclipser.

Une fois son oncle parti, Miguel regarda Nicole avec convoitise et fut tenté de lui proposer de rentrer au bungalow mais rien ne l'assurait qu'elle serait d'accord et, surtout, que leurs retrouvailles se passeraient comme il l'imaginait.

La crainte d'être déçu l'incita à changer ses plans.

— Et si nous allions dîner au restaurant de l'hôtel ? suggéra-t-il d'un ton résigné.

— Bonne idée, répondit-elle.

Mais, au regret qu'il perçut dans son ton de voix, il se demanda si elle n'aurait tout de même pas préféré passer

son temps avec lui d'une façon plus romantique.

* * *

Deux heures plus tard, après un savoureux repas de fruits de mer, Miguel proposa à Nicole de regagner leur bungalow et elle acquiesça.

Tout à l'heure, pour se rendre du bar au restaurant, il avait tenu Nicole par la main, et elle n'avait pas protesté, ce qui était plutôt bon signe.

— Quelle nuit magnifique ! dit-elle en regardant le ciel étoilé.

— En effet, répondit-il, et si tu veux, le soir, nous pourrions faire une promenade sur la plage. Surtout s'il y a

clair de lune.

Nicole le regarda avec des yeux qui brillaient.

— Pourquoi pas ! Cet endroit me charme et j'aime beaucoup l'hôtel de ton oncle. Je comprends à présent pourquoi tu en as fait ta villégiature favorite.

Il la prit par la taille et approcha ses lèvres des siennes mais, quand il voulut l'embrasser comme l'autre soir, au Red, elle se déroba.

— Que fais-tu, voyons ? demanda-t-elle d'un ton mécontent.

Il avait tant de choses à lui dire, tant d'envies à partager avec elle, mais il sentait bien qu'au moindre faux pas de sa part Nicole se recroquevillerait sur elle-même et il ne voulait pas courir le

risque de gâcher cette lune de miel.

— Excuse-moi, j'en ai eu envie, voilà tout.

Elle lui lança un regard attristé.

— Moi aussi, j'en ai envie, tu sais, mais je crois qu'il serait sage d'attendre encore un peu...

— Très bien, concéda-t-il.

Que Nicole élude la question de l'amour et du sexe, alors qu'à l'évidence elle le désirait autant qu'il la désirait, ne manqua pas de le contrarier, mais, après tout, le lieu était paradisiaque et il disposait de huit jours pour parvenir à ses fins.

Une fois devant leur bungalow, il ouvrit et s'effaça pour laisser Nicole entrer la première.

— Je crois que je vais aller me coucher sans tarder, fit-elle en étouffant un bâillement. La journée a été longue et je suis fatiguée.

Pour sa part, il débordait d'énergie et il aurait préféré faire l'amour avec Nicole, mais mieux valait ne pas insister.

— Je vais préparer le divan pour la nuit et, si ça te chante, tu peux utiliser la salle de bains, répondit-il.

Nicole lui adressa un sourire reconnaissant.

— C'est gentil de ta part. Demain, pour changer, tu prendras le lit et moi le divan.

— Inutile, dit-il en s'efforçant de cacher sa déception.

Nicole aurait pu saisir l'occasion de lui demander de passer la nuit avec lui mais, visiblement, elle n'était pas décidée à franchir le pas.

Pendant qu'elle faisait sa toilette, il sortit deux draps, deux coussins et des taies du placard, puis entreprit de dresser son lit.

Ayant décidé de laisser à Nicole l'initiative d'un rapprochement entre eux, il n'y avait plus rien qu'il puisse faire sinon prendre patience et laisser libre cours à ses fantasmes.

Cette première nuit et les suivantes s'avérèrent pénibles pour Miguel.

Chaque matin, il était perclus de courbatures et en proie à un torticolis tenace. Il avait même failli demander une chambre à la réception, mais la crainte d'éveiller les soupçons de son oncle l'en avait dissuadé.

Tout n'était pourtant pas négatif dans sa relation avec Nicole : en six jours, ils

avaient au moins eu l'occasion d'évoquer des souvenirs communs.

Ces discussions lui avaient permis de constater que Nicole et lui partageaient bien plus qu'une attirance réciproque et qu'ils étaient peut-être faits pour vivre ensemble.

Le hic, c'était cette attirance physique qu'ils ressentaient l'un pour l'autre et qui mettait leurs nerfs à vif en leur imposant de jouer sans cesse à cache-cache avec leurs envies et, sans doute aussi, leurs sentiments. Plus le temps passait et plus ce qu'il ressentait pour Nicole avait la couleur et la saveur de l'amour, même si cette idée ne manquait pas de l'effrayer.

A l'aube du dernier jour de leur lune

de miel — leur départ était fixé au lendemain —, il se demanda si la meilleure des solutions ne serait pas pour lui d'aller retrouver Nicole dans son lit.

Il était presque décidé à franchir le pas quand elle sortit de sa chambre, les cheveux ébouriffés et le visage ensommeillé.

— Bonjour, déclara-t-elle en étouffant un bâillement.

— Bonjour ! répondit-il d'un ton qu'il voulait allègre. J'ai préparé du café, en veux-tu ?

— Volontiers, répondit-elle en étouffant un nouveau bâillement mais, avant, je vais aller prendre ma douche.

En entendant l'eau couler dans la salle

de bains, il imagina aussitôt Nicole nue sous la douche et quand, plus tard, elle s'approcha de lui, vêtue d'une courte robe de cotonnade, il lui fallut faire appel à toute sa volonté pour ne pas la prendre dans ses bras.

— Qu'allons-nous faire aujourd'hui ? lui demanda-t-elle en buvant son café à petites gorgées.

Les jours précédents, ils s'étaient promenés à cheval le long de l'océan, en Jeep dans l'arrière-pays et, à force d'insistance, il était même parvenu à convaincre Nicole de s'initier au parachutisme ascensionnel.

Le farniente n'avait pas été négligé pour autant et ils avaient passé des heures à lézarder au soleil, près de la

piscine, non sans qu'elle réponde à d'innombrables messages ou appels émanant de sa secrétaire ou de son adjoint — un dénommé Bradley dont elle disait le plus grand bien, ce qui avait le don de l'agacer.

— Et si j'empruntais la voiture de mon oncle pour t'emmener visiter Cancún ? dit-il.

Pour leur dernière journée à Sueños del Sol, il voulait offrir à Nicole ce que la région avait de plus beau, afin qu'elle garde de leur lune de miel, sinon le souvenir d'étreintes torrides, au moins la sensation d'un dépaysement réussi.

— C'est une idée, répondit Nicole, mais je préférerais que nous empruntions des vélos et que nous

allions visiter le marché de Santa Inez où les artistes locaux exposent leurs œuvres. J'ai lu dans mon guide que certaines de leurs créations sont une pure merveille.

Il aurait préféré se retrouver avec elle dans un lieu plus propice à la romance mais, une fois de plus, il fit contre mauvaise fortune bon cœur.

— Très bien, dit-il. Va pour Santa Inez.

* * *

Contrairement à ce qu'avait craint Miguel, cette excursion ne manqua pas d'agrément.

Nicole s'intéressa à un étal de bijoux

artisanaux mais, quand il voulut lui en offrir un, elle refusa net et il préféra ne pas insister.

Ils admirèrent ensuite des sculptures mobiles faites de verre et de bambou qu'un simple souffle de vent suffisait à animer.

Cette fois encore, quand il voulut lui offrir l'un de ces mobiles, Nicole lui opposa une fin de non-recevoir.

— Pourquoi ne veux-tu pas que je t'offre quelque chose ? finit-il par lui demander.

— A quoi bon, puisque nous allons divorcer d'ici à quelques semaines ? répondit-elle d'un ton désabusé.

Si seulement ils avaient pu se marier dix ans plus tôt, comme ils en avaient

envie, alors rien de tout ça ne serait arrivé. Il l'aurait aimée autant qu'elle l'aurait aimé et jamais elle n'aurait refusé ses cadeaux.

Après avoir admiré plusieurs couvertures de laine faites au crochet, Nicole s'intéressa à des gouaches, des peintures à l'huile et des aquarelles ayant pour sujet Sueños del Sol et ses environs.

— Que penses-tu de cette huile ? demanda-t-elle en examinant un tableau aux teintes vives. On reconnaît les toits en *palapa* des bungalows de ton oncle, la mer et la plage.

— Un instantané de lune de miel, dit-il.

Il avait failli dire « de notre lune de

miel » mais, Nicole et lui ayant observé la plus rigoureuse chasteté depuis six jours, il s'était retenu à temps.

— J'ai bien envie d'acheter ce tableau pour ma future maison. Je sais déjà où l'accrocher, déclara alors ,Nicole avec enthousiasme.

Savoir qu'elle vivrait bientôt sans lui dans une nouvelle maison aviva sa tristesse mais il s'efforça de n'en rien laisser paraître.

— Combien pour cette huile ? demanda-t-il au vendeur.

— *No hablo ingles*, señor, répondit ce dernier.

— *Esta bien !*

Alors qu'il négociait en espagnol avec le vendeur, la sonnerie du portable de

Nicole retentit.

— Excuse-moi, fit-elle en prenant la communication.

Et elle se lança dans une longue discussion avec Bradley, son adjoint, ce qui le remplit d'amertume : elle semblait attacher bien davantage d'importance à ses responsabilités de vice-présidente qu'à leur lune de miel.

— Oui, Bradley, l'entendit-il dire, c'est tout à fait ce que je souhaite. Peux-tu t'en occuper pour moi, car je ne reviens que lundi matin ?

Il avait toujours autant de mal à croire qu'une femme aussi jolie que Nicole fasse passer sa carrière avant sa vie sentimentale mais, après tout, pourquoi aurait-il été surpris puisque, à l'époque

où tous deux allaient encore au lycée, elle ne lui avait jamais caché qu'elle était ambitieuse et qu'elle espérait bien succéder un jour à son père à la tête de *Castleton Boots*.

— Je suis désolée ! lui dit Nicole en rangeant son portable, une fois sa conversation terminée.

— Rien de grave, j'espère ? interrogea-t-il.

— Non, la routine, répondit-elle en soupirant. Bradley est plein de bonne volonté, mais il manque un peu d'esprit d'initiative. Si je n'étais pas toujours derrière lui, si je ne le poussais pas à agir, il laisserait les dossiers urgents en plan jusqu'à mon retour.

— Je croyais que Bradley était un

collaborateur d'envergure et qu'il te donnait toute satisfaction, dit-il, étonné du revirement de Nicole envers son adjoint.

Il en vint même à soupçonner une liaison entre sa femme et ce Bradley qu'il avait aperçu deux ou trois fois et dont l'allure et les manières lui avaient déplu.

— Bradley fait parfaitement son travail quand je suis là, mais il n'est pas de taille à assumer mes fonctions en mon absence, expliqua-t-elle. Et puis c'est la première fois que je prends des vacances depuis, voyons, au moins six ans, ce qui explique que je n'aie pas eu l'occasion de m'en rendre compte plus tôt.

Nicole disait-elle la vérité ou bien cherchait-elle à dissimuler une liaison avec son collaborateur ? Il aurait donné cher pour le savoir.

— En attendant, lui dit-il en lui montrant la peinture qu'il venait d'acheter, tu es l'heureuse propriétaire d'un tableau qui égayera ta nouvelle maison.

— Je suis très touchée ! dit-elle avec ce sourire ému qui lui rappelait l'époque du lycée.

Comme il aurait voulu revivre, ne serait-ce que pour quelques heures, ces étreintes fougueuses, ces baisers échangés pour un oui ou pour un non, dans l'insouciance de leur jeunesse et la certitude qu'ils étaient faits l'un pour

l'autre.

Mais, au final, cette lune de miel s'était avérée fort décevante et leur prochain divorce mettrait bientôt un point final à ce qui aurait pu être une nouvelle chance de bonheur pour eux.

— Je n'arriverai pas à caser le tableau sur le porte-bagages de ma bicyclette, annonça Nicole.

— Tout est arrangé, fit-il en s'efforçant d'oublier ses nostalgies stériles. Le vendeur nous le livrera à l'hôtel.

— Tu penses à tout, déclara Nicole en lui souriant. Et, maintenant, que dirais-tu de rentrer et de profiter de la plage pour notre dernière journée de vacances ?

Avait-il rêvé ou bien était-ce une

flamme de désir, un éclat sensuel qui brillait comme autrefois dans le regard de Nicole ?

— Bonne idée ! s'enthousiasma-t-il, soudain ragaillardi.

— Alors ne perdons plus de temps et partons, déclara-t-elle en se juchant sur sa bicyclette.

* * *

Le corps enduit de crème solaire, Nicole paressait sur son matelas de plage en regardant la mer et les mouettes.

Elle éprouvait une sensation de bien-être mêlée d'inquiétude car, demain matin, ils s'envoleraient pour Red Rock

en même temps que ses espoirs de renouer avec lui.

Savoir qu'après leur divorce Miguel reprendrait le cours de sa vie, mais sans elle, titilla sa jalousie.

Avait-il l'intention de vivre avec une autre femme et, dans l'affirmative, laquelle ? Peut-être même la connaissait-elle de vue ?

Les dés étaient jetés et elle ne voyait pas comment inverser le cours des choses, sinon, peut-être...

L'idée lui était venue tout à l'heure, au marché artisanal, alors qu'elle observait un couple de jeunes amoureux, des touristes américains sans doute, qui déambulaient main dans la main et avaient fait halte sous un palmier pour

s'embrasser à leur aise.

Miguel n'aurait sans doute pas demandé mieux que de refaire l'amour avec elle mais, par crainte de le décevoir, elle ne l'avait pas encouragé à venir la rejoindre dans son lit.

Tout n'était pas perdu pour autant et ce fut d'ailleurs pourquoi, relevant ses lunettes de soleil, elle lança à Miguel un regard plein de désir.

— Je me sens bien avec toi, dit-elle.

Surpris, Miguel la fixa comme s'il venait de découvrir une facette d'elle qu'il ignorait, ce qui était exactement le but recherché.

— Moi aussi, je me sens bien avec toi, répondit-il. Dommage que notre lune de miel s'achève demain...

Elle lui adressa un sourire charmeur
— Et si tu allais nous chercher des cocktails ?

Une expression d'espoir illumina aussitôt le visage de Miguel.

— Des cocktails ? Quelle bonne idée ! Que dirais-tu d'un *mai tai* puisque nous sommes sur la plage ? suggéra-t-il.

Elle adorait ce cocktail hawaïen fort en alcool qui se buvait comme du petit lait.

— D'accord, répondit-elle en affichant un sourire aguicheur.

Miguel se leva avec empressement et revint, quelques minutes plus tard, avec les cocktails.

— Tiens ! dit-il en lui tendant son verre qui avait la forme d'un ananas.

— Merci, dit-elle en sirotant sa boisson.

Bientôt, la tête lui tourna et, oubliant ses inhibitions, elle abaissa les bretelles de son Bikini puis dénuda le haut de ses seins.

— Mais... que fais-tu ? s'étonna Miguel.

— Tu vois, je me mets à l'aise, répondit-elle en souriant.

— Tu es belle ! fit-il d'une voix rauque.

— Je suis heureuse de te plaire.

Après un échange de regards éloquents, elle posa la nuque sur la cuisse de Miguel et regarda le ciel où de pâles étoiles apparaissaient déjà.

— Nous avons été séparés pendant si

longtemps, poursuivit-elle. Il faut du temps pour se retrouver, tu ne crois pas ?

— Oui, sans doute, répondit Miguel d'une voix qui trahissait une émotion certaine.

Elle leva les yeux vers lui, accrocha son regard fébrile, ses prunelles où brillait une flamme de désir qui lui fit chaud au cœur.

Ainsi, elle ne s'était pas trompée et Miguel la convoitait comme autrefois, quand ils se retrouvaient en catimini derrière le lycée pour s'étreindre fougueusement.

— As-tu vu ce couple là-bas ? murmura-t-il à son oreille.

A leur droite, un homme et une femme

s'enlaçaient sans pudeur sur leurs matelas de plage, et elle envia leur audace.

— Oui, et je trouve qu'ils ont bien raison de profiter de leur séjour dans ce cadre enchanteur.

Miguel se pencha vers elle et effleura sa poitrine.

— Te souviens-tu quand nous ne pouvions pas rester plus de cinq minutes sans avoir envie de nous embrasser et de nous caresser ?

Comment aurait-elle pu oublier !

Avec ses cheveux au vent, son corps d'athlète et sa fossette, Miguel n'était-il pas le type même du séducteur à qui aucune femme n'aurait pu résister ?

Après avoir caressé du regard ses

larges épaules, son torse musclé et ses abdominaux saillants, elle finit son verre et le reposa sur le sable, à côté de son transat.

La tête lui tournait de plus en plus, mais quelle sensation agréable après les tensions des jours passés !

Comment avait-elle pu cohabiter six jours et six nuits avec Miguel, dans ce nid d'amour qu'était Sueños del Sol, sans lui sauter au cou ? Mystère.

— Tu ne dis rien ? demanda Miguel.

— Je suis bien, répondit-elle.

Miguel l'observa avec attention.

— As-tu un autre homme dans ta vie, en ce moment ? S'il s'agit de ton adjoint, tu peux me le dire, tu sais, je ne t'en voudrais pas.

Après leur séparation, elle était sortie quelque temps avec Steven, un brillant étudiant rencontré sur les bancs de l'université.

Ses parents appréciaient ce garçon studieux et ambitieux, et ils n'auraient pas vu d'un mauvais œil qu'elle se fiance avec lui, mais Steven ne lui convenait pas vraiment, elle trouvait qu'il manquait de charme.

Elle avait néanmoins accepté plusieurs fois de dîner avec lui ou d'aller au cinéma en sa compagnie et un soir, alors qu'il l'avait emmenée chez lui, Steven avait commencé à l'embrasser en lui susurrant des « mon bébé » à l'oreille. Soudain, elle avait compris que rien ni personne ne remplacerait jamais Miguel

dans son cœur.

Elle avait repoussé Steven qui, déconcerté par son attitude, avait mis un terme à leur brève liaison.

Ses autres rencontres avec des hommes n'avaient pas été davantage couronnées de succès et, aujourd'hui, elle n'arrivait toujours pas à comprendre ce qui avait pu motiver son rejet de prétendants qui ne lui voulaient que du bien.

Marnie, sa meilleure amie, lui avait suggéré qu'elle se sentait moralement mariée à Miguel, son premier amour, mais elle avait choisi de croire que ses difficultés venaient de l'entreprise qui lui prenait tout son temps.

Etait-elle condamnée à la solitude

parce que, dans sa jeunesse, elle avait pensé qu'ils s'aimaient d'un amour absolu, avec Miguel ?

Euphorisée par le *mai tai*, l'œil pétillant, elle admira le coucher du soleil sur la mer empourprée, puis se tourna vers lui.

— Viens ! dit-elle en lui ouvrant les bras et en enfouissant les doigts dans ses boucles brunes.

Quand Miguel la regarda, elle ressentit de plein fouet toute la force du désir qu'il éprouvait pour elle.

A la seconde précise où elle était entrée dans son bureau, à New York, elle avait eu l'intuition que leur histoire était loin d'être achevée et qu'un souffle suffirait à ranimer les braises de leur

amour.

Elle ne s'était pas trompée.

Approchant les lèvres de celles de Miguel, elle l'embrassa puis ils roulèrent, enlacés, sur le sable chaud, dans la senteur troublante de leurs épidermes brûlants.

Était-ce l'atmosphère romantique de ce paradis tropical qui lui montait à la tête ou le cocktail qui fouettait ses sens ? Elle l'ignorait et, dans le fond, s'en moquait bien. L'essentiel était de profiter au mieux de ses dernières heures de farniente avec lui.

Comme s'il lisait dans ses pensées, ce dernier entreprit d'effleurer ses reins et ses hanches avec la même ferveur qu'autrefois.

— Que dirais-tu si nous allions étendre nos serviettes derrière ces palmiers, là-bas ? lui chuchota--t-il à l'oreille.

Elle en mourait d'envie, mais une petite voix intérieure la mit en garde.

N'avait-elle pas expliqué à Miguel que ce mariage était un simple arrangement financier et que, dès qu'elle serait assurée d'être propriétaire en titre de l'entreprise familiale, il serait temps pour eux de divorcer ?

Sous prétexte que son désir renaissait et qu'elle avait envie de lui à en mourir, elle n'allait tout de même pas chambouler ses plans.

Une fois leurs vacances finies, ils divorceraient. Mais, s'il renouait avec

ses habitudes de célibataire, elle risquait fort, un jour ou l'autre, de le croiser en compagnie d'une autre femme.

Quelle souffrance serait alors la sienne !

— Non, arrête ! dit-elle en repoussant Miguel.

— Tu as raison, nous serons plus tranquilles dans le bungalow, répondit-il en se levant et en lui tendant la main.

— Ni ici, ni au bungalow, déclara-t-elle d'un ton résigné mais ferme.

Miguel fronça les sourcils.

— Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

— As-tu oublié que nous allons divorcer bientôt ? fit-elle, le cœur serré de chagrin.

— Et alors ? En quoi est-ce que ça nous empêche de faire l'amour puisque tu sembles le désirer au moins autant que moi ? rétorqua Miguel.

— Je ne sais pas. J'ai peur, voilà tout ! dit-elle d'une toute petite voix.

— Dis-moi que tu plaisantes ! s'exclama Miguel.

— Je rentre au bungalow, j'ai envie de me reposer, répliqua-t-elle en ramassant sa serviette, ce qui lui épargna d'avoir à le regarder en face.

En voyant scintiller les lumignons de l'allée allumés, elle prit conscience qu'il faisait nuit.

— Donne-moi au moins une explication, implora Miguel en lui emboîtant le pas.

Toute autre qu'elle aurait saisi l'occasion de faire l'amour avec un homme aussi beau et aussi sexy que Miguel Mendoza ! Elle se maudit d'avoir autant de scrupules.

— Il n'y a rien à expliquer, répondit-elle, butée.

Une fois au bungalow, elle alla prendre une douche pour débarrasser sa peau de la crème solaire, des grains de sable et de sel et, plus encore, de l'odeur entêtante de Miguel.

Renonçant à se parfumer, elle enfila une robe légère, des mules, et retourna dans le salon où Miguel, assis sur le divan, affichait sa perplexité.

— Je... Je suis désolée, bredouilla-t-elle.

Dix ans auparavant, elle avait beaucoup souffert de ne plus voir Miguel et l'expérience serait aussi déchirante aujourd'hui.

— Désolée ? Pas autant que moi ! persifla Miguel en se mettant debout. Je vais prendre une douche à mon tour. Après la façon dont tu m'as échauffé les sens sur la plage, j'en ai bien besoin.

Sa virilité exacerbée lui sauta aux yeux et lui fit regretter un peu plus de laisser passer une si belle occasion.

— Il faut me pardonner..., ajouta-t-elle en ressentant un sentiment de culpabilité qu'elle n'avait jamais éprouvé avec Steven quand elle s'était dérobée à ses caresses.

— Une fois de plus, c'est toi qui

casses le lien existant entre nous, fit observer Miguel d'un ton amer.

— Un jour, je t'expliquerai, promit-elle. Et en attendant, que dirais-tu de passer ta dernière nuit dans un lit confortable ?

— Tu veux dire que...

— Tu dormiras dans la chambre et moi, sur le divan, s'empessa-t-elle de préciser.

Après l'avoir foudroyée du regard, Miguel disparut dans la salle de bains en claquant la porte derrière lui.

Elle crut l'entendre jurer et, avec un long soupir, elle alla faire son lit sur le divan.

Plus tard, dans la pénombre du salon, allongée sur le canapé inconfortable qui avait été le lit de Miguel pendant les six nuits précédents, Nicole fit le point sur cette journée fertile en péripéties.

Le souvenir brûlant de son étreinte avortée avec Miguel sur la plage lui mit les larmes aux yeux.

Quel manque de courage de sa part, quelle négation aussi de son désir pour lui et quel camouflet envers son ex-amoureux qui ne pensait pas à mal en voulant lui faire l'amour, bien au contraire !

Depuis que, poussée par ses parents, elle avait rompu autrefois avec Miguel, quelque chose en elle s'était brisé. En tout cas, elle ne parvenait plus à se

sentir femme dans tous les sens du terme.

Marnie la comparait à Pénélope guettant le retour d'Ulysse et repoussant ses prétendants.

Mais puisque, aujourd'hui, ils étaient réunis et, qui plus était, mariés, pourquoi rechignait-elle tant à se donner à lui ?

Elle finit par accoucher de plusieurs explications.

D'une part, elle n'osait pas espérer que, dix ans après avoir fait pour la dernière fois l'amour, ils retrouveraient l'ivresse d'autrefois mais, plus encore, elle redoutait le jugement d'un homme habitué à conquérir des femmes qu'elle imaginait sexy, brillantissimes et expertes en érotisme.

Mettre des mots sur ses souffrances lui fit tant de bien qu'elle s'endormit rapidement.

* * *

Le lendemain matin, Nicole évita de faire allusion aux événements de la veille.

Après avoir bouclé ses valises, elle suivit Miguel jusqu'à la réception de l'hôtel où ils prirent congé de *tió* Pepe.

— J'espère que votre lune de miel vous aura apporté tout le bonheur voulu, déclara Pepe avant de leur souhaiter bon voyage.

L'ironie involontaire de l'oncle de Miguel lui arracha un sourire résigné et

lui fit mesurer un peu plus encore à quel point elle avait gâché, peut-être à jamais, l'occasion d'être heureuse avec le seul homme qui ait jamais compté pour elle.

La camionnette Ford les déposa à l'aéroport international de Santa Inez et, à son grand soulagement, ce ne fut pas la ravissante Laurel Redmond qui les accueillit, mais Tanner, le frère de la jeune femme.

— Ma sœur a dû remplacer un pilote malade et, moi, je la remplace à mon tour, déclara Tanner avec humour.

Il échangea avec Miguel des plaisanteries émaillées de grands rires, ce qui accentua encore un peu plus sa détresse et son sentiment de solitude.

— Allez, viens boire un verre au bar avec nous ! lui dit Miguel en souriant.

Elle accepta avec empressement, trop contente de constater qu'il ne semblait plus lui tenir rigueur de son attitude butée de la veille.

Tanner, qui n'avait pas ses yeux dans sa poche, lui lança à deux ou trois reprises des regards appréciateurs qui la flattèrent, puis ils embarquèrent dans l'appareil privé qui devait les ramener à Red Rock.

Après une courte escale administrative à San Antonio pour satisfaire aux formalités de la douane et des services de l'immigration, leur avion se posa à l'aéroport de Red Rock et Tanner tint à les accompagner jusqu'au terminal où

une jeune femme souriante qui tenait un bébé joufflu dans ses bras semblait les attendre.

Elle fut aussitôt sur ses gardes.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle à l'oreille de Miguel.

— Jordana, la sœur de Wendy et la femme de Tanner, répondit-il.

— Je vois ! Et le bébé serait donc...

— Leur fils Jack, expliqua Miguel. Quant à la femme que tu aperçois derrière Jordana, il s'agit de Victoria Scarlet Fortune, la sœur de Sawyer, qui est mariée à Garrett Stone.

Elle ne put s'empêcher d'être émue quand, quelques instants plus tard, elle vit Tanner serrer avec effusion sa femme et son fils dans ses bras.

Sourire aux lèvres, Victoria Scarlet Fortune s'avança vers Miguel.

— Toutes mes félicitations, déclara-t-elle non sans la jauger du regard. Wendy m'a expliqué que votre mariage avait été célébré dans l'intimité, la semaine dernière, et qu'ensuite vous vous étiez envolés pour un paradis tropical.

— En effet, répondit poliment Miguel. Permettez-moi de vous présenter Nicole Castleton, ou plutôt Nicole Mendoza, mon épouse.

Victoria la regarda avec sympathie.

— Je me réjouis de voir tant de nouveaux couples à Red Rock, dit-elle. Deux de mes frères viennent de se fiancer et mon cousin Michael, lui, s'est marié récemment.

Miguel ramassa leurs bagages, puis se tourna vers Victoria.

— Nous aurions été heureux de prolonger cette conversation, Nicole et moi, mais il est temps pour nous de rentrer après ce long voyage.

Il se tourna aussitôt vers elle et, à la façon dont il lui sourit, elle eut le sentiment qu'il avait totalement cessé de lui en vouloir, ou tout au moins qu'une page était tournée.

Or rien ne la troublait davantage que la pensée de se retrouver bientôt seule en sa compagnie : non seulement elle craignait de succomber à l'envie de faire l'amour avec lui, mais elle lui devait en plus des explications, et elle s'efforça de chasser de son esprit les

images audacieuses de leur brûlante étreinte de la veille, sur la plage de Sueños del Sol.

— Je suis heureuse de vous avoir rencontrées et j'espère vous revoir bientôt, déclara-t-elle en souriant aux deux jeunes femmes.

— Nous aussi, l'assura Jordana.

* * *

Quelques minutes plus tard, Nicole et Miguel se retrouvèrent avec leurs bagages devant l'aéroport.

Elle avait hâte de rentrer chez elle avec Miguel et, qui sait, d'avoir peut-être une explication avec lui ?

Pendant le vol, elle n'avait cessé de

réfléchir aux sentiments qu'elle éprouvait pour lui et, à présent, la pensée qu'elle pouvait le perdre lui était insupportable.

Pour reconquérir Miguel, elle était désormais prête à aller très loin.

— Voilà Sawyer, déclara Miguel en pointant du doigt une Jaguar garée le long du trottoir. Que dirais-tu si nous dînions tous les trois ensemble ?

Elle tombait des nues ! Dire qu'elle avait espéré passer la soirée en tête à tête avec Miguel !

— Pourquoi pas une autre fois ? suggéra-t-elle.

Miguel la regarda en plissant des yeux

— J'ai l'impression que tu n'aimes guère Sawyer, dit-il.

— En effet. Je le trouve bravache et je n'aime pas ses manières de séducteur, répondit-elle.

— Et moi, j'aime bien Sawyer et je le considère comme mon ami, rétorqua-t-il.

Elle sentit qu'elle avait perdu la partie.

— Invite Sawyer à dîner si tu veux et, moi, dès que j'aurai récupéré ma voiture, je file à l'entreprise.

— Aujourd'hui, après ce long voyage ? s'étonna Miguel.

— Pourquoi pas ? D'ailleurs, j'ai moins de remords à faire du zèle puisque tu ne seras pas seul, ce soir...

Miguel lui lança un regard courroucé.

— Puisque tu le prends ainsi, nous irons boire quelques bières en ville,

avec Sawyer.

Elle imagina sans peine les deux hommes les plus séduisants de Red Rock admirant les jolies filles accoudées au comptoir d'un bar à la mode.

Du reste, pouvait-elle donner tort à Miguel de chercher ailleurs ce qu'elle lui avait refusé pendant leur lune de miel ?

Une blonde, une brune ou une rousse serait sans doute ravie de partager un moment d'intimité avec lui et, si elle en croyait sa fougue virile d'hier soir sur la plage, Miguel se montrerait à la hauteur de sa réputation.

Après avoir garé sa Lexus sur le parking de l'entreprise, Nicole, en robe légère et sandalettes, fit une apparition remarquée dans les bureaux.

Depuis la réceptionniste jusqu'à son adjoint Bradley, chacun s'ingénia à ne pas lui montrer avec trop d'ostentation à quel point sa tenue tranchait sur ses habituels tailleurs stricts.

Mais le plus difficile pour elle fut de

supporter ces regards curieux qui lui rappelaient que, désormais, elle n'était plus Nicole Castleton mais Nicole Mendoza.

Elle aurait pu effectuer une mise au point mais ç'aurait été reconnaître que ses goûts et ses décisions ne lui appartenaient pas vraiment et qu'elle restait soumise au bon vouloir d'un père autoritaire.

Bradley vint déposer une pile de dossiers sur son bureau puis il s'assit dans le fauteuil réservé aux visiteurs.

— Alors, cette lune de miel ? lui demanda-t-il.

— Un enchantement, répondit-elle avec un petit sourire au moment où il lui revenait à la mémoire la jalousie sans

objet de Miguel envers Bradley.

— Où êtes-vous allés, finalement ?
insista Bradley avec curiosité.

— A Sueños del Sol, au Yucatan,
répondit-elle en décrivant à son adjoint
la beauté de ce paysage.

Bradley la questionna sur le confort
des chambres et la taille de la piscine,
ce qui eut le don de l'agacer.

— Serais-tu en train de préparer tes
prochaines vacances ? finit-elle par
demander.

— Non, plutôt ma lune de miel,
répondit Bradley.

Et, devant son étonnement, il sourit de
plus belle.

— C'est vrai, tu n'es pas encore au
courant mais je compte me marier

bientôt, expliqua-t-il.

A la pensée que Bradley et sa future femme pourraient passer leur lune de miel à Sueños del Sol et que, contrairement à eux, ils ne manqueraient pas de consommer le mariage comme il se doit, elle en eut le cœur déchiré. D'autant que, si ça se trouvait, Miguel était peut-être déjà en train de faire la cour à une autre qu'elle.

A peine Bradley fut-il parti qu'elle subit le défilé de ses autres collaborateurs, chacun venant la féliciter, sans se douter qu'elle était impatiente de changer de sujet.

Une fois seule, elle tenta de se concentrer sur ses dossiers urgents mais force lui fut d'admettre que toutes ses

pensées la ramenaient vers Miguel.

Alors qu'elle s'efforçait de s'intéresser au nouveau modèle de bottes que *Castleton Boots* allait bientôt lancer sur le marché, l'envie la tenailla d'aller sans plus attendre à la recherche de Miguel, dans l'un ou l'autre bar de la ville.

Depuis qu'ils avaient quitté Sueños del Sol, ils n'avaient pu avoir de vraie discussion et c'était bien dommage car elle avait beaucoup de choses à lui dire.

Durant le vol, elle avait failli lui ouvrir son cœur, mais la présence de Tanner l'en avait dissuadée ainsi que, plus tard, celle de Sawyer.

— Et puis tant pis ! Il faut à tout prix que j'essaie de lui parler avant qu'il ne

soit trop tard ! décréta-t-elle en repoussant son dossier.

Elle s'était déjà levée et s'apprêtait à partir quand son père entra sans s'annoncer, comme à son habitude.

— Je vois que tu es de retour, dit-il en fronçant les sourcils.

— Nous avons atterri il y a un peu plus d'une heure, à l'aéroport de Red Rock, répondit-elle, et je n'ai pas voulu attendre demain pour étudier le projet de campagne publicitaire concernant notre dernier modèle de bottes.

Son père la scruta avec méfiance.

— Et cette lune de miel ? lui demanda-t-il.

— Formidable ! répondit-elle en s'efforçant de soutenir le regard de son

père.

Tout était sa faute !

Elle aurait dû démissionner plutôt que de céder au chantage de ses parents.

Par crainte de s'opposer à son père, elle avait préféré proposer un mariage à Miguel et, aujourd'hui, elle s'en mordait les doigts.

— Jolie tenue, déclara son père après avoir examiné sa robe d'été et ses sandalettes de plus près.

— Oui, n'est-ce pas ? répondit-elle avec une pointe d'ironie.

— Très seyant, mais je te préfère en tailleur et escarpins, ajouta son père en fronçant les sourcils.

Licencie-moi alors si ce que je porte ne te convient pas !

Elle se contenta de défier son père du regard et, à sa grande satisfaction, elle le vit hausser les épaules, tourner les talons et regagner son bureau.

Une fois de plus, le courage lui avait manqué de lui dire ce qu'elle avait sur le cœur, mais elle se promit de ne plus être aussi timorée à l'avenir.

* * *

Nicole se surprit à chantonner sur le chemin du retour. Alors qu'elle s'était attendue à trouver Miguel et Sawyer dans l'un des nombreux bars du centre-ville, elle avait fait chou blanc.

Aucun des barmen qu'elle avait interrogés n'avait vu son mari, pas plus

du reste que Sawyer, et c'était ce qui justifiait son allégresse.

Quand elle entra dans son appartement, une délicieuse odeur d'épices lui chatouilla les narines.

Elle trouva Miguel dans la cuisine où il faisait revenir, dans un fait-tout, un mélange de tomates, d'origan et de basilic.

L'ayant imaginé en train de faire la cour à une fille de rencontre, elle ne put s'empêcher d'éprouver du remords pour l'avoir aussi mal jugé.

— Tu prépares le dîner ? demanda-t-elle en s'efforçant de ne pas laisser paraître sa joie.

— Chez les Mendoza, les hommes aiment cuisiner, répondit Miguel avec un

grand sourire.

Et aussi faire l'amour, se dit-elle en sentant son taux d'hormones grimper en flèche tandis qu'affluaient les souvenirs de ses étreintes passées avec Miguel.

— Je suis désolée pour hier soir. Je crois que le rhum m'avait tourné la tête, dit-elle.

Reposant sa cuillère de bois, Miguel la regarda dans les yeux.

— Je sais que tu avais autant envie que moi de faire l'amour, mais je respecte ta décision, dit-il avant de mélanger de nouveau les différents ingrédients dans le fait-tout.

— Nous en reparlerons bientôt, dit-elle. L'essentiel, c'est que tu sois ici, ce soir, avec moi.

Miguel lui lança un regard surpris.

— Tu t'attendais donc à me voir parti ?

— Oui, murmura-t-elle.

— Un contrat tacite nous lie et, jusqu'au jour du divorce, je resterai avec toi, quoi qu'il arrive, déclara-t-il d'un ton grave.

Savoir qu'il ne l'abandonnerait pas du jour au lendemain fut un véritable soulagement.

— Au fait, reprit Miguel, l'agent immobilier a appelé tout à l'heure et tu peux emménager dans ta nouvelle maison quand tu le voudras.

La pensée de pouvoir vivre prochainement loin de ses parents, dans une maison qu'elle avait choisie, aurait

dû la combler mais ce qui lui importait, désormais, c'était de profiter de Miguel pendant qu'il en était encore temps.

— Eh bien, la nouvelle ne semble pas te faire plaisir ? s'étonna-t-il.

— Mais si !

Pourquoi, alors que ses projets étaient sur le point de se réaliser, avait-elle l'impression d'être dépossédée de l'essentiel ?

Peut-être parce qu'il y avait un monde entre imaginer un mariage avec son ex-amoureux et le vivre au quotidien, avec toutes les tentations qu'impliquait une telle situation.

— J'ai une faim de loup, dit-elle après avoir jugé plus sage de repousser sa discussion avec Miguel.

— Veux-tu dîner tout de suite ?
proposa-t-il.

— Accorde-moi une minute pour me rafraîchir, répondit-elle.

Et quand elle fut dans la salle de bains, elle dut se passer de l'eau froide sur le visage tant le désir qu'elle ressentait pour Miguel lui empourprait les joues.

* * *

Après le dîner, Miguel proposa à Nicole de regarder la télévision sur le divan du salon.

La soirée avait débuté sous les meilleurs auspices et, entre sourires et regards appuyés, Nicole lui avait donné

le sentiment qu'il ne lui était pas indifférent.

Sans oser se l'avouer, il espérait parvenir, enfin, à la séduire et à renouer avec elle comme il en brûlait d'envie depuis leurs retrouvailles à New York.

Au début, Nicole accepta ses caresses mais soudain, comme prise de panique, elle se leva et se déclara fatiguée, prête à aller se coucher.

— Comme tu voudras, déclara-t-il en s'efforçant de cacher sa déception.

Une fois de plus, il s'était trompé sur les intentions de celle qu'il désirait tant mais qui avait l'art de compliquer les choses à loisir.

Les sens en feu, il alla prendre une douche froide et quand, une fois calmé,

il sortit de la salle de bains, Nicole avait déjà refermé la porte de sa chambre.

S'il en voulait à quelqu'un, ce n'était pas à elle, mais bien à lui.

Il avait accepté le principe de ce mariage non pour ouvrir un club grâce à l'argent de Nicole, comme celle-ci le croyait à tort, mais bien parce qu'il éprouvait encore des sentiments pour elle.

Aujourd'hui, il redoutait de la perdre et il aurait tout donné, y compris les fameux cent mille dollars, pour vivre une nouvelle idylle avec elle.

Hélas, les parents de Nicole s'ingéniaient depuis le début à leur mettre des bâtons dans les roues et la

seule solution pour sortir de cet imbroglio aurait été qu'elle ose enfin se dresser contre son père, qu'elle lui dise son fait et accepte de vivre sa vie sans plus se soucier de son avenir professionnel.

Réfrénant ses ardeurs, il alla se coucher à son tour, mais il eut beau arranger ses oreillers, se tourner et se retourner dans son lit, il ne parvint pas à trouver le sommeil tant l'avenir lui semblait confus.

Ce fut alors qu'il entendit frapper à sa porte.

Il crut d'abord avoir été victime de son imagination mais on frappa de nouveau.

— Miguel ?

— Entre, répondit-il.

La porte s'ouvrit doucement et Nicole, vêtue d'une chemise de nuit transparente qu'il ne lui connaissait pas, s'avança vers lui avec une expression gênée.

— Quelque chose me tracasse et le mieux est que je t'en parle tout de suite, sans attendre demain, commença-t-elle.

Venait-elle lui dire qu'elle consentait enfin à faire l'amour avec lui ?

— Je t'écoute, répondit-il .

Elle vint s'asseoir sur le lit, et lui lança un regard timide.

— Je te délie de ton engagement. Tu toucheras l'argent promis mais, en ce qui me concerne, je veux divorcer au plus vite.

— Et l'avenir de l'entreprise ?

demanda-t-il.

— Tant pis pour l'entreprise !
déclara-t-elle avec force.

— Ma présence te serait-elle donc à ce point insupportable ?

Nicole poussa un soupir à fendre l'âme.

— Tu sais bien que ça n'est pas le cas. La vérité, Miguel, c'est que tu me plais et que je n'en peux plus de jouer cette comédie avec toi.

— Quelle comédie ? s'étonna-t-il.

— Celle de notre mariage arrangé. On n'épouse pas quelqu'un par jeu ou par intérêt.

— Très bien, j'admets que ce mariage n'était pas la meilleure idée au monde mais, en attendant, nous sommes à

présent mari et femme, lui fit-il observer.

— Sur le papier peut-être mais, dans la réalité, nous nous comportons comme deux étrangers, répliqua-t-elle.

Sur ce point, elle avait raison, bien sûr.

— Soit, alors que proposes-tu ? demanda-t-il.

— Mettons un terme à cette cohabitation forcée dont je suis la seule responsable et qui doit te peser autant qu'à moi, déclara-t-elle d'un ton triste.

Soudain, alors qu'il s'y attendait le moins, elle se jeta dans ses bras et se mit à pleurer.

— Comment fais-tu pour ne pas me détester ? Dis-moi que tu ne me détestes

pas tout à fait, l'implora-t-elle.

— Je suis bien avec toi, répondit-il, ravi de sentir le corps souple et tiède de Nicole contre le sien.

S'il y avait une personne au monde qu'il n'avait jamais détestée, c'était bien Nicole.

Elle le regarda avec reconnaissance et vint se blottir un peu plus contre lui.

— Si tu savais comme je m'en veux de t'avoir embarqué sur cette galère. Déjà, par le passé, j'ai commis tant d'erreurs, la plus grave étant de t'avoir laissé partir.

— Alors pourquoi recommencer aujourd'hui ? objecta-t-il.

En voyant Nicole se mordiller fiévreusement la lèvre, il s'en voulut de

la pousser dans ses retranchements. Son but n'était pourtant pas de l'effaroucher davantage.

— Ne pensons plus au passé, dit-il en caressant cette main fine et douce où brillait la bague qu'il lui avait offerte au Red.

N'était-ce pas lui qui avait insisté pour partir avec elle à Sueños del Sol ? Si leur lune de miel avait tourné au fiasco, il en était responsable tout autant qu'elle.

Quand leurs regards se croisèrent, il eut l'intuition qu'elle éprouvait pour lui, en ce moment précis, des sentiments au moins aussi forts que les siens.

— Ne me laisse pas sortir de ta vie, ma chérie, ou du moins pas encore, dit-il

en posant ses lèvres sur les siennes.

Comme pour mieux rattraper le temps perdu, il embrassa Nicole à pleine bouche et elle répondit à son baiser avec fougue,

D'une main fébrile, il retroussa sa chemise de nuit et entreprit de caresser ses cuisses et ses hanches et, enfin, ses seins qui se mirent à frémir sous ses paumes.

— Oh oui ! gémit Nicole en creusant les reins pour mieux s'offrir à lui.

Alors qu'il la caressait avec une ferveur redoublée, elle lui échappa le temps de retirer sa chemise de nuit.

— Tu es encore plus belle qu'autrefois, dit-il, la bouche sèche.

— Et toi, toujours aussi séduisant,

répondit-elle d'une voix rauque.

Ondulant des hanches, elle s'approcha de lui et, d'une poussée, le fit basculer sur le lit où ils s'enlacèrent fébrilement.

Son sexe durcit encore au contact de cette peau soyeuse, de cette chair tiède et laiteuse, et il l'embrassa sur la bouche puis sur les seins, le ventre et, enfin, les cuisses.

— Oh oui ! s'écria Nicole en le dévorant des yeux.

— Il y a si longtemps que j'en rêve ! lui souffla-t-il à l'oreille entre deux baisers.

Juchée sur lui, elle le frôla du bout des seins en de savantes caresses qui lui arrachèrent un cri de plaisir.

— J'ai envie de te sentir en moi, dit-

elle.

— Patience ! chuchota-t-il en la dévorant du regard puis en faisant le meilleur usage de ses mains et de ses lèvres.

— Prends-moi ! gémit-elle de sa voix rauque qui avait le don de le mettre en transes.

La faisant rouler sur le côté du lit, il lui écarta les cuisses et la caressa avec ferveur.

— Si tu savais combien je te désire, lui dit-il.

— Et moi donc ! répondit-elle.

— Ma chérie !

D'un coup de reins, il la pénétra tandis qu'elle ondulait des hanches et arquait son corps pour mieux l'accueillir.

Instinctivement, ils retrouvaient, dix ans plus tard, les mouvements et les gestes qui les avaient si souvent unis, autrefois, quand ils faisaient l'amour.

Avec aucune autre femme, il n'avait ressenti cet accord parfait, cette communion entre son désir et celui de sa partenaire.

— Miguel ! s'écria Nicole en haletant et en s'ouvrant toujours plus à lui.

— Oui, chuchota-t-il à son oreille en redoublant d'efforts.

Une vague de plaisir les emporta tous deux tandis que retentissaient dans son cœur en liesse les mots « amour » et « toujours ».

Tendrement blottie contre Miguel, Nicole regarda l'aube se lever en se remémorant les plus merveilleux moments de cette nuit voluptueuse.

Si elle ne lui avait pas encore clairement dit qu'elle l'aimait, c'était par crainte de le faire fuir, ce qu'elle ne souhaitait désormais pour rien au monde.

Elle profita de ce que Miguel dormait toujours pour lui caresser la joue et lui murmurer un « je t'aime » qui venait du fond de son cœur.

Dix minutes s'écoulèrent ainsi, les plus belles de sa vie sans doute, et elle rêva d'un avenir de bonheur en compagnie du seul homme qui ait jamais vraiment fait battre son cœur.

— Mmm..., soupira Miguel en émergeant de son sommeil.

— Bonjour, lui dit-elle avec douceur.

— Est-ce que j'ai dormi longtemps ? demanda Miguel en l'attirant à lui.

— Juste ce qu'il fallait pour reprendre des forces, lui dit-elle avec une moue coquine.

Quand Miguel l'embrassa dans le cou, elle ne put s'empêcher de frissonner et elle serait bien restée ainsi encore dix minutes de plus, à se laisser câliner, si un coup d'œil à la pendulette ne l'en avait dissuadée.

— Que dirais-tu d'un bon café ? proposa-t-elle à Miguel.

— Le café peut attendre, répliqua-t-il en l'attirant à lui.

Se sentir autant désirée qu'autrefois, quand il ne pouvait s'empêcher de la caresser furtivement lors de leurs rencontres dans un couloir du lycée, lui fit chaud au cœur.

— Moi aussi, je préférerais rester avec toi mais il faut quand même que je m'habille, dit-elle en l'embrassant sur la joue puis en se levant à regret.

Sous la douche, elle se caressa sensuellement en repensant à Miguel et à cette fabuleuse nuit d'amour qu'ils avaient partagée, puis elle revêtit une robe légère et alla préparer le petit déjeuner.

Dix minutes plus tard, Miguel, en jean et T-shirt, la rejoignit et elle eut, l'espace d'un instant, le sentiment qu'ils

formaient enfin un vrai couple.

Tout en admirant sa carrure impressionnante, elle le regarda avec le même désir qu'autrefois, quand elle avait envie qu'il lui fasse l'amour.

— A quoi penses-tu ? demanda Miguel.

Sa pudeur prit le dessus.

— Mais à ton club, mentit-elle. Comptes-tu voir Roberto aujourd'hui, pour discuter des travaux à effectuer ?

— J'ai bien le temps de m'occuper de mon club, répondit-il en lui prenant la main. Ne crois-tu pas qu'il y a des choses plus urgentes à régler ?

— Lesquelles ? demanda-t-elle, le cœur rempli d'espoir.

Allait-il lui proposer de faire repartir

leur mariage sur de vraies bases ? Si tel était le cas, alors elle accepterait du fond du cœur.

— Quand comptes-tu révéler la vérité sur notre mariage à tes parents ? l'interrogea Miguel.

Elle eut l'impression de recevoir une douche froide.

— Tu n'y penses pas ?

— Si, insista Miguel.

— Au risque de perdre l'entreprise ? objecta-t-elle.

— Rien ne permet de dire que tu perdras l'entreprise en t'expliquant sincèrement avec tes parents, répondit Miguel, mais si tel est le prix à payer pour que nous ayons la conscience tranquille, alors fais-le.

Loin de paniquer comme elle l'aurait cru, elle ressentit un grand calme et caressa la joue de Miguel.

— Peut-être as-tu raison, dit-elle, d'autant que j'y vois plus clair aujourd'hui dans mes sentiments envers toi.

Miguel la regarda d'un air sceptique.

— Autrefois aussi, tu disais m'aimer et pourtant tu as fini par rompre avec moi faute d'oser affronter tes parents, répliqua-t-il.

Des nuits entières, elle avait ruminé ses erreurs passées, la peur que lui inspirait son père et songé au meilleur moyen d'affirmer son indépendance mais force lui était d'admettre que, ce moyen, elle ne l'avait pas encore trouvé.

— Tu ne dis rien ? demanda Miguel.

— Je réfléchis, répondit-elle pour gagner du temps.

L'aimait-elle assez pour risquer une brouille avec ses parents et sacrifier sa carrière ?

— Eh bien ? insista Miguel en la fixant dans les yeux.

La moutarde lui monta au nez.

— La relation que j'entretiens avec mes parents ne te regarde pas, répondit-elle enfin.

Miguel tressaillit.

— Ta répugnance à affronter tes parents quand ils ont tort ou quand ils s'immiscent dans ta vie privée est un signe d'immaturité, dit-il en la défiant du regard. Tu as beau être vice-présidente

d e *Castleton Boots*, pour moi, tu es restée une petite fille craintive qui tremble devant son papa.

Une gifle ne l'aurait pas atteinte davantage.

— Pourrais-tu répéter ta dernière phrase ? demanda-t-elle en se campant, bras croisés, devant Miguel.

— Tu n'es qu'une petite fille craintive qui tremble devant son papa, répéta-t-il.

Elle le foudroya du regard.

— J'aurais aimé poursuivre plus longtemps cette intéressante discussion, dit-elle en attrapant son sac sur le comptoir, mais je dois aller étudier un dossier urgent au bureau.

Miguel la dévisagea avec ironie.

— Un samedi ? Dis plutôt que tu

préfères fuir une fois de plus au lieu de faire face à tes responsabilités.

Touchée au vif, elle se cambra mentalement.

— Disons que j'ai envie d'être seule pour réfléchir à ce qui nous arrive, rétorqua-t-elle en se dirigeant vers la porte d'entrée.

— Non, c'est moi qui pars, déclara Miguel.

Et, prenant sa veste au passage, il sortit en claquant la porte.

Nicole arpenta nerveusement sa cuisine.

Elle aimait Miguel, mais il était plus facile de se résigner à le perdre plutôt que de se résoudre à le lui dire, sans compter qu'elle se trompait peut-être sur les sentiments qu'il pouvait éprouver pour elle.

Et, pourtant, n'était-ce pas de l'amour qu'elle avait lu dans son regard, la nuit

dernière, quand une même fougue les unissait ?

Ta répugnance à affronter tes parents quand ils ont tort ou quand ils s'immiscent dans ta vie privée est un signe d'immaturité. Tu as beau être vice-présidente de Castleton Boots, pour moi, tu es restée une petite fille craintive qui tremble devant son papa.

Les propos de Miguel étaient cinglants et appuyaient là où ça faisait mal.

Par manque de courage, elle avait perdu Miguel une première fois, dix ans plus tôt. Allait-elle le perdre une seconde fois aujourd'hui et pour les mêmes raisons ?

Parfois, elle se demandait si la relation difficile qui la liait à son père

n'était pas due au fait que ce dernier regrettait peut-être d'avoir eu une fille.

Andy Castleton se serait-il senti plus à l'aise avec un garçon à qui il aurait appris à monter à cheval et à tirer au pistolet, comme le Texan authentique qu'il était dans l'âme, alors que pour sa part elle détestait les armes à feu et n'avait pas de passion particulière pour l'équitation ?

Depuis qu'elle travaillait pour son père, ce dernier ne l'avait jamais ménagée et n'avait pas non plus été avare de reproches, l'obligeant à s'habiller de façon stricte alors qu'elle aurait aimé se rendre au bureau en jean sans encourir les foudres paternelles.

Une fois à la tête de *Castleton Boots*,

elle s'habillerait à son goût mais, après sa dispute avec Miguel, le pire était à craindre et elle ne serait peut-être jamais directrice générale de cette entreprise à laquelle elle avait, pourtant, consacré le plus clair de son existence.

En effet, si Miguel la quittait, il y avait de grandes chances pour que son père considère ce mariage comme nul et non avenu, et qu'il cède l'entreprise à un concurrent.

Et si elle révélait sans attendre à ses parents la supercherie qu'avait été son mariage, le résultat serait évidemment le même...

A cause de son ambition mal placée, elle avait compromis non seulement sa carrière et ses espoirs de diriger un jour

l'entreprise, mais aussi, sans doute, tué dans l'œuf tout espoir de vivre heureuse avec Miguel.

Elle en voulait à son père de lui avoir imposé un mariage à tout prix, mais sa colère visait aussi sa propre personne : à vingt-sept ans, elle avait honte s'en laisser imposer par les deux hommes de sa vie qu'étaient Andy Castleton et Miguel Mendoza.

Quoi qu'il arrive, elle ne laisserait plus jamais quiconque lui dire quoi faire et quoi penser, elle s'en faisait le serment.

Elle allait leur montrer, à tous, qui elle était vraiment.

* * *

Nicole se gara devant la propriété de ses parents.

Cette conversation avec son père allait sans doute lui coûter sa place à l'entreprise, mais elle était résolue à ne plus tergiverser.

Quelques instants plus tard, elle sonna à la porte des Castleton.

— Bonjour, ma chérie ! Quelle bonne surprise, déclara sa mère en lui ouvrant.

— J'ai à vous parler, déclara-t-elle d'un ton précipité. Papa est-il là ?

— Tu as de la chance, il n'est pas encore parti pour le bureau, répondit sa mère.

— Qu'y a-t-il ? répondit Andy Castleton en se penchant au-dessus de la balustrade, du haut de l'escalier.

Sa détermination ne faiblit pas.

— J'ai un aveu à vous faire, mais il vaudrait mieux que vous soyez assis pour l'entendre, maman et toi.

— Tu attends un bébé ! s'exclama sa mère. C'est bien pourquoi tu t'es mariée si vite, n'est-ce pas ?

— Au moins tu ne seras pas fille mère et c'est déjà ça de gagné, lança Andy Castleton en dévalant les marches.

Mieux valait ne pas détromper ses parents tout de suite.

— Je vous croyais impatients d'avoir des petits-enfants, dit-elle. N'est-ce pas pourquoi vous m'avez obligée à me marier ?

— Je préférerais que tu parles d'incitation, protesta sa mère.

Elle défia ses parents du regard.

— En fait d'incitation, vous ne m'avez guère laissé le choix.

— Bon, laissons ça, déclara son père.
Depuis quand es-tu enceinte ?

Elle ne put s'empêcher de rire.

— Je ne le suis pas, mais si je l'avais été, mariage ou non, le bébé aurait eu droit à tout mon amour. Et, maintenant, vous ne voulez vraiment pas vous asseoir ?

— Alors c'est vrai, ma petite fille, tu n'es pas enceinte ? insista sa mère avec un soulagement visible.

— Mais enfin, vous allez m'écouter ? s'écria-t-elle.

— Dis ce que tu as à dire et finissons-en ! répliqua son père d'un ton sec.

Elle rassembla son courage.

— J'ai payé Miguel pour qu'il accepte de m'épouser.

Sa mère eut un haut-le-cœur.

— Je... Je n'arrive pas à croire que tu aies pu t'abaisser à faire une chose pareille ! dit-elle.

— Et moi, je n'arrive pas à croire que vous m'ayez imposé ce chantage au mariage, rétorqua-t-elle.

— Combien as-tu donné à Miguel ? s'inquiéta son père.

Elle le foudroya du regard.

— Peu importe ! L'important, c'est que par votre faute, par votre hâte à vouloir me marier à tout prix, j'ai dû recourir à un stratagème particulièrement odieux.

— Bon, où veux-tu en venir ? lui demanda son père d'une voix dure.

Elle le regarda dans les yeux.

— Sur un point au moins, tu avais raison, papa, reprit-elle, c'était quand tu prétendais que Miguel et moi, nous ne nous connaissions pas vraiment. En dix ans, il a changé autant que j'ai changé.

— Ah, tu vois bien ! triompha son père.

— Je vois surtout que, dix ans après, je l'aime autant qu'avant.

— Et Miguel, crois-tu qu'il t'aime vraiment ? l'interrogea sa mère.

Elle aurait bien voulu répondre par l'affirmative mais elle craignait le pire après leur récente dispute.

— Je n'en sais rien, répondit-elle en

ravalant son orgueil.

— Que veux-tu dire par « je n'en sais rien » ? lança son père.

Elle poussa un long soupir.

— Je crois que Miguel m'aime, ou du moins je l'espère, et dans tous les cas je suis prête à courir le risque de rester mariée avec lui. Sa famille m'a reçue comme l'une des leurs et si je suis venue ici, ce matin, c'est dans l'espoir qu'à l'avenir vous traitiez mon mari aussi bien que j'ai été traitée par les Mendoza. Accueillez-le à bras ouverts ou, sinon, je vous garantis que vous ne me reverrez plus.

— Nicole, ma petite fille ! s'exclama sa mère.

— Calme-toi, maman, et réfléchis

avec papa à ma proposition, répondit-elle avec sang-froid.

— Il est inutile que tu nous menaces, déclara son père. Quant à ce Mendoza, je continue de croire qu'il ne t'aime pas, sinon il n'aurait jamais accepté de t'épouser contre de l'argent.

— Miguel est un gentleman, papa. Autrefois, il avait promis de m'aider quoi qu'il arrive et c'est justement pour m'aider qu'il a consenti à ce mariage.

— A supposer que vous soyez heureux l'un avec l'autre, ce dont je doute, Miguel sera-t-il en mesure de t'offrir un train de vie digne de toi ? objecta son père.

Hier encore, la remarque l'aurait blessée, mais aujourd'hui, elle ne

suscita en elle qu'un regain de colère.

— Si vous n'accueillez pas Miguel à bras ouverts, je démissionne dès demain de *Castleton Boots* et vous ne me reverrez jamais.

Elle regarda son père dans les yeux.

— Tu avais raison, papa, de me dire qu'il faut prendre le temps de vivre et non vivre pour travailler. Si je dois repartir de zéro, au moins je le ferai en compagnie de celui que j'aime.

Son père eut un geste d'apaisement.

— Ne monte pas sur tes grands chevaux, Nicole. Dès lundi matin, je demanderai à mon avocat de supprimer la clause « Mariage » du contrat que tu as signé, et d'en rédiger un autre qui te laissera libre de tes choix. Après quoi,

je te confierai les rênes de l'entreprise.

— Tu ferais ça ? demanda-t-elle, pleine d'espoir.

Son père lui sourit.

— Miguel sera le bienvenu ici. Tout ce que je te demande, c'est de me laisser un peu de temps pour me faire à l'idée qu'un autre homme va définitivement prendre ma place dans ton cœur.

Elle fut frappée par la fausse logique du propos.

— Si, comme tu le prétends, tu as peur de me perdre au bénéfice d'un autre, alors pourquoi avoir tant insisté pour que je marie ?

Son père haussa les épaules.

— C'est ta mère, et non moi, qui insistait sur ce point, maugréa-t-il avec

fatalisme.

— Je voulais profiter de mes petits-enfants avant d'être trop âgée, ajouta sa mère d'un ton penaud.

— Ne crois-tu pas qu'il aurait été plus simple d'avoir une conversation avec moi ? demanda-t-elle, touchée par la détresse de sa mère et par la résignation apparente de son père.

— Je sais et je te demande de me pardonner, ma petite fille, répondit sa mère d'un ton ému. Et, tu sais, j'aimerais organiser une petite réception en ton honneur et en celui de Miguel.

— Je te promets de lui en parler, répondit-elle, sans préciser qu'après leur dispute il y avait de fortes chances pour que Miguel soit décidé à la quitter

pour de bon.

— Si ton mari veut travailler avec nous dans l'entreprise, il sera le bienvenu, déclara son père.

La proposition ne manquait pas de générosité, surtout de la part d'Andy Castleton.

— Miguel sera bien trop absorbé par le lancement de son club pour travailler chez nous, répondit-elle prudemment.

— Tu crois ? insista son père comme si, entre un emploi à *Castleton Boots* et la direction d'un club, n'importe quel être sensé aurait choisi le premier.

— Devenir patron d'une boîte de nuit a toujours été le grand rêve de Miguel, insista-t-elle.

— Je vois, dit son père en hochant la

tête. Eh bien, il en sera comme tu le désires.

— Merci, dit-elle avec reconnaissance.

Les choses semblaient réglées du côté de ses parents, mais qu'en serait-il avec Miguel ?

* * *

Après avoir quitté avec fracas le duplex de Nicole, Miguel alla boire une bière dans le bar le plus proche.

Il se reprochait d'avoir provoqué cette stupide dispute, surtout après la fabuleuse nuit d'amour qu'ils venaient de vivre ensemble.

Tout aurait été si simple s'il avait

prononcé les mots que Nicole attendait de lui, évoqué une future vie commune qui les rendrait heureux l'un et l'autre mais, au lieu de ça, il s'était lancé dans un réquisitoire alimenté par ses frustrations passées.

Il n'avait pas agi par cruauté, par haine ou par vengeance, et ce qu'il avait dit à Nicole, il le pensait depuis qu'elle avait rompu avec lui dix ans plus tôt.

Avait-elle jamais mesuré tout ce qu'ils auraient pu partager si seulement elle avait refusé de se plier au diktat de son père ?

Sa colère à l'encontre d'Andy Castleton n'avait fait que croître au fil des ans et il n'avait pu résister à l'envie de déballer à Nicole ce qu'il avait sur le

cœur.

Quand, vexée par sa franchise, elle avait coupé court à la discussion, quelque chose s'était brisé en lui et il avait fui. Désormais, il s'en mordait les doigts.

Des heures durant, ils s'étaient donnés l'un à l'autre avec la fougue d'autrefois et, quand l'aube s'était levée, il n'avait pas eu à lui demander si elle était heureuse, tant son regard était éloquent.

Jamais ils n'avaient si bien fait l'amour et jamais, même dans ses rêves les plus fous, il n'avait espéré éprouver un tel bonheur entre les bras de la seule femme qui ait jamais compté pour lui.

Rongé de remords, il décida d'aller rejoindre Nicole au plus vite, mais il

trouva l'appartement vide.

Nicole était partie, mais tout n'était peut-être pas perdu.

S'il parvenait à la retrouver, il lui expliquerait sa position, se justifierait et lui demanderait pardon. Pour la reconquérir, il se sentait désormais prêt à tout, quitte à souffrir le martyre si elle lui brisait une fois de plus le cœur en lui signifiant qu'elle ne voulait plus le voir.

Il aimait Nicole, il pouvait bien se l'avouer à présent, et rien et ni personne ne le ferait renoncer à elle, du moins pas sans avoir livré bataille.

Alors qu'il ruminait sa déconvenue, il entendit le cliquetis de la serrure de la porte d'entrée.

Nicole s'avança vers lui, la mine

ombrageuse.

— Toi ! dit-il en sentant son cœur battre la chamade.

— Ne me donne plus jamais d'ultimatum comme tout à l'heure, répondit-elle avec véhémence. Ta conduite ne vaut pas mieux que celle de mon père et vous commencez, tous les deux, à m'échauffer les oreilles.

Une sensation de soulagement l'envahit et, sans plus réfléchir, il avança vers elle, bien décidé à la prendre dans ses bras.

— Reste où tu es ! ordonna-t-elle.

Il obéit aussitôt.

— Si j'avais su que mes propos te fâcheraient autant, tu penses bien que j'aurais pris soin de les nuancer,

s'excusa-t-il.

— Tu m'as carrément menacée !

— Je suis désolé mais...

L'expression de Nicole se radoucit.

— J'admets que tu n'as pas eu tort de me secouer un peu. J'ai fait comme tu me le suggérais, je suis allée dire à mes parents toute la vérité sur notre mariage.

Que Nicole ait eu cette détermination-là le stupéfia.

— Au risque de perdre l'entreprise ? demanda-t-il, incrédule.

— Avais-je le choix puisque c'est toi que je perdais en me taisant ? Du reste, j'ai dit à mon père que je me moquais de son entreprise et que, si jamais ma mère et lui osaient me soumettre une fois de plus à un chantage, je ne les reverrais

jamais.

Il apprécia comme il se devait le courage de Nicole.

— Sans notre discussion, je n'aurais jamais eu la force de dire à mes parents ce que j'avais depuis si longtemps sur le cœur et c'est à toi que je le dois.

Il crut rêver.

Non seulement Nicole était revenue vers lui, mais elle semblait prête à passer l'éponge sur les propos maladroits qu'il lui avait tenus.

— Comment a réagi ton père quand tu lui as mis les points sur les *i* ? demandait-il.

— Il a promis que son avocat allait rédiger un nouveau contrat de cession de l'entreprise à mon bénéfice sans la

moindre clause « Mariage ». A compter de lundi prochain, je suis officiellement la nouvelle directrice générale de *Castleton Boots*.

— Aucune nouvelle n'aurait pu me faire davantage plaisir, lui dit-il. Tu méritais autant cette promotion que le respect de ton père.

Après l'avoir remercié d'un sourire, Nicole prit une profonde inspiration.

— Veux-tu toujours divorcer ?

— Et toi, que désires-tu ? demanda-t-il.

— Tu m'avais laissé entendre que, si je disais enfin à mes parents la vérité sur notre mariage, j'aurais une chance de te garder, dit-elle.

Il se sentit honteux d'avoir pu laisser

croire à Nicole qu'il la quitterait si elle n'agissait pas comme il le voulait.

— Je suis désolé d'avoir été si maladroit, lui dit-il d'un ton penaud.

Nicole le menaça de l'index.

— Mendoza, ne va pas t'imaginer pour autant que je ne pourrais pas vivre sans toi.

Il prit un air faussement contrit.

— J'aurais dû te dire tout à l'heure combien j'étais heureux d'avoir refait l'amour avec toi, combien nos retrouvailles ont été extraordinaires, mais quelque chose m'en a empêché.

— Et quoi donc ? demanda Nicole.

— La pudeur.

Nicole se précipita dans ses bras et il l'enlaça avec effusion.

— Oh ! Miguel, si tu savais combien tu m'as manqué ! dit-elle.

— Toi aussi tu m'as manqué, répondit-il en l'aidant à sécher ses larmes.

— Te sens-tu prêt pour une vie à deux ?

— Oui, répondit-il avant de l'embrasser sur la bouche, en mettant dans ce baiser toute la passion qu'elle lui inspirait.

Tous deux reprenaient leur souffle quand le téléphone sonna.

Nicole décrocha.

— Bonjour, maman, fit-elle d'un ton joyeux. Oui, tout va bien. Un instant, il faut que je demande d'abord à Miguel.

Il la vit lui sourire.

— Mes parents nous invitent à dîner ce soir, chez eux. Qu'en penses-tu ?

Pour la première fois depuis qu'il avait fait la connaissance de Nicole, les Castleton semblaient enfin disposés à ne plus le traiter en paria : ils l'invitaient chez eux !

— Eh bien, qu'en dis-tu ? insista Nicole.

D'autorité, il prit le combiné des mains de Nicole.

— Bonjour, madame Castleton, ici Miguel Mendoza. Nous serions heureux de dîner avec votre époux et vous, ce soir. Et, si vous êtes d'accord, nous aimerions nous remarier à l'église en votre présence.

— Oh ! mais nous en serions ravis,

répondit la mère de Nicole. Et puis, mon cher Miguel, appelez-nous désormais Andy et Elisabeth.

— Très bien, alors à ce soir, Elisabeth, conclut-il avant de repasser le combiné à Nicole qui salua sa mère et raccrocha.

— Merci ! lui dit-elle avec une émotion visible. Pour maman, un mariage sans prêtre n'a pas de vraie valeur. Pas plus du reste qu'un mariage sans enfants.

— Eh bien dans ce cas, nous lui donnerons ce plaisir très bientôt, promit-il.

* * *

Tandis que Nicole passait un bras autour de sa taille, il eut le sentiment que la vie leur souriait enfin.

— Depuis nos retrouvailles, je n'ai cessé de penser à toi et, en t'épousant, j'espérais effacer le passé pour être enfin heureux avec toi, avoua-t-il à Nicole.

— Dès la minute où je t'ai revu, j'ai compris que tu comptais toujours autant pour moi. Et, tu sais, si je n'ai jamais pu avoir une relation sérieuse avec un autre que toi, c'est parce que personne ne pouvait te remplacer dans mon cœur, fit-elle en écho.

— Que dirais-tu si, au lieu d'habiter dans ta maison, nous dénichions un appartement proche de mon futur club ?

proposa-t-il.

Elle se serra contre lui.

— Etre ta femme me remplit de joie et, du moment que je suis avec toi, je vivrai n'importe où, déclara-t-elle en le regardant au fond des yeux.

Il remercia le destin d'avoir fait en sorte qu'ils se retrouvent, après tant d'années.

— Je suis fier d'être ton mari, dit-il en l'enlaçant plus fort, mais j'aimerais que tu me fasses une promesse.

— Tout ce que tu voudras, mon chéri, répondit-elle en le dévorant du regard.

Il lui caressa la joue, la nuque, puis embrassa son front.

— Après tant d'épreuves, promettons-nous fidélité, amour et sincérité quoi

qu'il arrive.

— Je serai tienne, toujours, quoi qu'il arrive, déclara-t-elle d'un ton solennel.

— Pour le meilleur et le pire ? insista-t-il.

— Pour le meilleur, Mendoza mon amour car, le pire, nous l'avons déjà vécu, conclut Nicole.

* * *

*Retrouvez la famille Fortune, dès le
mois prochain dans votre
collection Passions !*

TITRE ORIGINAL : MARRY ME, MENDOZA

Traduction française : YVES CRAPEZ

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

PASSIONS®

est une marque déposée par Harlequin S.A.

© 2013, Harlequin Books S.A.

© 2014, Harlequin S.A.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Mariés : © PETE STEC/DESIGN PICS/CORIS/ROYALTY FREE

Réalisation graphique couverture : E. COURTECUISSÉ
(Harlequin SA)

Tous droits réservés.

ISBN 978-2-2803-2352-9

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance

avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

ÉDITIONS HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

AMANDA BERRY

Pour les yeux d'Amber

Passions

éditions  HARLEQUIN

Prologue

Huit années plus tôt

Brady Ward ne bougea pas quand le matelas s'enfonça et que les pieds nus de Maggie claquèrent doucement sur le parquet. Le bruit qu'elle fit en rassemblant ses vêtements sur le sol de la chambre sembla résonner dans le silence de l'aube. Même le vieux coq de la maison n'avait pas encore chanté pour

saluer la journée qui s'annonçait.

Il avait été tiré du sommeil quelques instants plus tôt par les voitures des derniers invités qui quittaient la fête de fin d'études de Luke. De toute évidence, le bruit des moteurs avait aussi réveillé Maggie. Il sentit le froid envahir son corps à l'endroit où elle s'était tenue.

Il resta immobile afin qu'elle puisse sortir de sa vie aussi facilement qu'elle était entrée dans son lit. Entre eux, l'entente avait été si parfaite que dans d'autres circonstances leur relation aurait pu se prolonger au-delà d'une aventure d'une nuit.

Il entendit cliqueter la poignée de la porte, puis le bruit s'interrompit et il eut l'impression de sentir son regard sur son

dos. Comme si elle voulait lui laisser une chance de la rappeler, de l'accueillir de nouveau dans ses bras et de lui offrir davantage. Mais ce n'était pas possible.

Son parfum floral lui parvint aux narines, ensorcelant ses sens comme le chant d'une sirène. Sa voix douce résonnait encore dans sa tête. *Je n'ai pas l'habitude de faire ce genre de choses.* Elle avait des cheveux d'un blond tirant sur le roux et des yeux noisette pailletés de vert qui le regardaient comme s'il était le seul homme sur la terre.

Puis la porte s'ouvrit en grinçant et elle disparut.

Il se retourna et fixa le plafond. La

peinture blanche devenue grise s'était craquelée par endroits et une araignée à longues pattes avait élu domicile dans un coin. Le chagrin envahit sa poitrine et il lutta pour le chasser.

L'été dernier avait été plutôt pénible. Il était rentré à la maison à la fin de l'année universitaire pour aider Sam aux travaux de la ferme et essayer d'éviter à Luke de s'attirer davantage d'ennuis. Malheureusement, depuis que leurs parents n'étaient plus là, les liens familiaux qui les liaient se dégradèrent peu à peu.

Sachant qu'il ne parviendrait pas à se rendormir, il se leva, enfila un jean, puis se dirigea en traînant les pieds vers la salle de bains et prit une douche froide.

Comme s'il n'avait pas passé une année entière sur les bancs de la faculté, il reprit le rythme des travaux agricoles qu'il pratiquait depuis toujours, parce que c'était ce qu'on attendait de lui et qu'il n'était pas censé passer ses vacances d'été à traîner.

Lorsque les vaches furent nourries et traites, les moutons conduits dans un nouveau pâturage et les cochons alimentés en bouillie, il avait les muscles douloureux. Il n'était pas dans son élément à la ferme. Il ne l'avait jamais été.

Laissant ses bottes boueuses sous le porche, il se dirigea vers la cuisine en chaussettes.

— Bonjour, grommela Sam.

Il se tenait près de la gazinière et retournait avec une spatule des saucisses carbonisées dans une poêle en fonte.

— Bonjour, répondit Brady sur le même ton.

Il mit la cafetière en marche et chercha des céréales dans les placards. Les saucisses de Sam ne lui donnaient aucune envie.

— Ravi de voir que tu as réussi à sortir du lit.

Le ton de Sam était sarcastique, mais Brady préféra ne pas relever

— Je n'ai pas envie de me disputer avec toi, dit-il.

— L'arpent quarante doit être labouré, répondit Sam sans cesser de remuer les saucisses. J'ai promis à John de lui

livrer au minimum deux chargements de paille aujourd'hui. Et la grange a besoin d'être réparée et repeinte.

— Où est Luke ? demanda Brady dans l'espoir d'interrompre la litanie de réclamations de son frère.

Il vit la nuque de Sam s'empourprer, exactement comme quand maman le surprenait quand il rentrait en retard.

— Il est parti.

— Comment as-tu réagi ?

— Je n'ai rien dit, répondit Sam, éteignant le feu et lançant la spatule dans l'évier.

— J'en doute, grommela Brady en inspectant les étagères.

Il trouva tout au fond des céréales qui, même périmées, seraient toujours plus

digestes que la cuisine de son frère.

— Arrête, Brady, dit Sam, coupant court à la conversation.

Typique de Sam. Il s'était produit quelque chose, mais il préférait ne pas en parler. Il gardait tout pour lui, ruminait ses rancœurs, puis finissait par exploser. Dialoguer n'avait jamais été facile dans la famille Ward.

Papa était mort lorsque Luke avait quatorze ans et maman quand il en avait seize. Pour ne rien arranger, il vivait depuis deux ans sous la coupe de Sam, nommé son tuteur légal, ce qui n'avait pas dû être facile. Brady avait obtenu de lui la promesse de se tenir tranquille pendant sa dernière année de lycée et Luke, incroyablement, l'avait honorée. Il

avait obtenu son diplôme avec les honneurs et une bourse intégrale à l'université de l'Illinois. Par miracle, il avait réussi à sortir du lycée de Tawnee Valley avec un casier judiciaire vierge et sans avoir mis aucune fille enceinte.

Brady s'assit en face de son frère et posa son bol de céréales sur la table. Sam engloutissait le contenu de son assiette, sans doute la seule façon pour lui de ne pas sentir de goût de brûlé des aliments. Brady s'adossa ensuite contre sa chaise et se mit à l'étudier en sirotant son café.

Sans se laisser démonter, Brady mangea ses céréales tranquillement, ralentissant même un peu le rythme pour énerver son frère. Mais, malgré les

apparences, il avait du mal à avaler et la nourriture lui pesait sur l'estomac. Il aurait dû partir en lui laissant un mot. Mais, s'il voulait un jour devenir un homme, il devait agir en tant que tel.

— Maggie Brown est une gentille gosse, commença Sam.

Le commentaire ne surprit pas Brady. Depuis que leur mère était tombée malade, Sam avait pris l'habitude de fourrer son nez partout.

— Ce n'est pas une gosse.

Il la côtoyait depuis des années, mais ne l'avait jamais fréquentée. Elle était deux classes en dessous de lui à l'école et avait terminé le lycée en même temps que Luke.

— Bien sûr, fit Sam en croisant les

main sur son ventre. En tout cas, elle semble avoir la tête sur les épaules. Je ne comprends pas bien pourquoi elle a couché avec toi.

Sentant une rage brûlante l'envahir, Brady laissa tomber bruyamment sa cuillère dans le bol.

— Et alors ?

— Ce n'est pas le genre de fille pour une aventure.

Le ton protecteur de son frère le poussa à se taire.

De toute façon, Sam n'avait pas besoin de savoir qu'ils ne s'étaient fait aucune promesse hier soir, sauf celle que leur relation n'irait pas au-delà d'une nuit. Ils ne passeraient pas des heures à se tenir la main sur les bancs de Parson's

Park, pas plus qu'ils n'iraient au cinéma ou au restaurant à Owen, la ville voisine. Même si elle lui plaisait, ils étaient à des stades différents de leur vie et ses projets à lui le destinaient à partir très loin.

— Maggie est le genre de fille avec qui on reste, reprit Sam.

— Est-ce que tu vas me forcer à l'épouser ?

— Je pense que tu devrais au moins lui donner une chance. Dans deux ans, tu auras fini tes études et tu reviendras ici. Maggie ferait une bonne épouse et elle cuisine certainement mieux que moi.

— Si tu veux une femme dans la maison, pourquoi ne t'en trouves-tu pas une ? demanda Brady, chassant bien vite

la proposition de Sam de son esprit.

— Parce que je ne suis pas vraiment le meilleur le parti la région.

Sam eut le sourire narquois qui l'avait toujours démonté, celui qu'il lui adressait lorsqu'ils étaient petits et que Brady ramenait à la maison de meilleures notes que lui.

Brady passa une main dans ses cheveux avant de fixer le plafond grisâtre.

— Moi non plus, rappela-t-il. Ne vois-tu pas que tout le monde nous regarde avec pitié ? Les pauvres frères Ward qui ont perdu leurs parents. Je parie qu'à leurs yeux tu es le saint qui s'est occupé de Luke et moi. Et moi le lâche qui a pris la fuite.

— Tu n'as pas pris la fuite.

— Ah non ? répondit Brady en sondant les yeux bleus de son frère, les mêmes que les siens et que ceux de leur père. La vérité c'est qu'après la mort de maman j'avais besoin d'air.

— Et je n'ai rien fait pour te retenir. Tu es parti faire tes études, moi je suis resté ici avec Luke et je me suis occupé de la ferme. Quand tu auras terminé l'université, tu pourras revenir à la maison et m'aider.

— Revenir à la maison ?

C'était bien la dernière chose dont il avait envie.

— Comme papa le voulait et maman aussi. Nous trois, ensemble, réunis.

Une bouffée de désespoir envahit

Brady.

— Cette maison n'est pas la nôtre.

Les traits de Sam se durcirent. Il se mit debout et le toisa. Mais, si les quelques centimètres qu'il avait de plus que lui avaient toujours intimidé Brady, ce ne fut pas le cas aujourd'hui.

— Bon sang, Sam, tu te voiles la face. Ici, ce n'est pas chez nous, c'est chez papa et maman. Maintenant, tout a volé en éclats.

— Tais-toi ! ordonna Sam d'un ton menaçant.

Mais il était bien décidé à poursuivre. Il en avait trop sur le cœur.

— Luke ne sait plus où il en est, toi non plus et moi je ne vaux guère mieux. Rien ne nous oblige à rester ici et tu ne

peux pas nous y forcer. Nous ne sommes pas faits pour vivre ensemble.

— Tais-toi, je te dis ! répéta rageusement Sam.

— Je pars, Sam, annonça-t-il, sentant le poids qui pesait sur ses épaules s'alléger. J'ai reçu une bourse qui couvre tous mes frais d'études. Je vais m'installer à Londres.

— En Angleterre ? dit Sam en reculant brusquement comme s'il l'avait frappé.

— C'est la chance de ma vie, Sam. Ce que j'ai toujours désiré, ajouta-t-il d'une voix plus douce. Ce n'est pas à tout le monde qu'on offre une telle opportunité. Je ne peux pas la refuser. La plupart de ceux qui suivent cette formation trouvent du travail après leurs études. Mon avion

part dans deux jours.

— C'est donc ça que tu veux ? Tu veux t'éloigner le plus possible d'ici ?

— Mon intention n'a jamais été de revenir à Tawnee Valley après mes études, ni de fonder une famille avec quelqu'un comme Maggie Brown. Cette ferme est ton rêve, Sam, pas le mien.

— Et Luke ?

— Quoi, Luke ?

Brady tourna la tête vers la fenêtre, fixant la vieille grange des yeux.

— Qui va s'occuper de lui ? Qui le protégera le temps qu'il devienne un homme ? demanda Sam d'une voix rageuse.

— Tu étais censé...

Sam le poussa brutalement, manquant

de le faire tomber sur une chaise. La rivalité fraternelle qui les opposait depuis toujours remontait à la surface en même temps que toute la rage refoulée. Mais, malgré son envie de flanquer son poing dans la figure de son frère, il se maîtrisa.

— Toujours moi. C'est moi qui ai dû renoncer à mes études et rentrer à la maison quand papa est mort et que maman est tombée malade. Moi qui suis coincé ici à regarder tout le monde quitter cette ville qui se vide de jour en jour. Et c'est encore moi qui ai dû réparer les bêtises de Luke, moi qui serai obligé de résoudre les problèmes que vous laisserez derrière vous, tous les deux.

— Je ne t'ai jamais demandé de...

— Maman l'a fait.

Pourtant prononcés calmement, ces mots touchèrent Brady en plein cœur, sapant sa colère.

— Tu n'étais pas obligé, répondit-il, à court d'arguments.

Leur mère était toute leur vie. Elle avait eu Sam tardivement, après avoir essayé pendant des années d'avoir des enfants. Puis leur père était mort à cinquante-trois ans d'une crise cardiaque et elle avait découvert la même année qu'elle avait un cancer généralisé.

— Je ne supporte plus cette maison, reprit-il. La présence de maman est partout. Je m'attends à la voir apparaître

à tout moment, à l'entendre nous appeler depuis sa chambre. Chaque fois qu'une porte claque, je pense que c'est papa qui rentre de sa journée de travail. La ferme te retient ici, pas moi.

Lui tournant le dos, Sam posa les mains sur le bord de l'évier et fixa la fenêtre des yeux.

— Ne me demande pas de rester ici, s'il te plaît, Sam, dit-il d'une voix qui tremblait malgré lui.

Son frère resta si longtemps à regarder par la fenêtre que Brady en perdit la notion du temps. Le dos voûté, il semblait écrasé par le poids qu'il portait, un poids dont Brady était en partie responsable. Loin de Tawnee Valley, il pourrait peut-être prétendre

que tout allait bien, mais ici... même respirer était douloureux.

Sam s'écarta finalement de l'évier et se tourna vers lui. Brady se prépara à défendre sa cause. Sam n'imaginait sans doute pas à quel point partir lui pesait. Mais l'opportunité était trop belle pour la laisser échapper.

— Je ne te demande pas de rester, répondit Sam en le regardant droit dans les yeux. Et je ne te demanderai pas non plus de revenir. Ni maintenant ni jamais.

Il s'agissait visiblement d'un adieu. Il aurait préféré qu'ils se séparent en meilleurs termes mais, connaissant Sam, comment aurait-il pu en être autrement ?

— J'annoncerai la nouvelle à Luke, dit Sam en rassemblant les assiettes avant

de se diriger vers l'évier.

La conversation était terminée, tout comme leur relation.

— Je t'enverrai de l'argent dès que possible.

La vaisselle s'écrasa dans l'évier avec un grand bruit.

— Je n'ai pas besoin de ton argent.

Le ton de Sam était glacial.

Brady hocha la tête, bien décidé à lui en envoyer quand même.

— Au revoir, Sam.

Aujourd'hui

Maggie Brown fixa les papiers sur son bureau : que des factures, il y en avait des piles !

Avec un soupir, elle s'arracha à sa rêverie.

— Amber ! C'est l'heure de l'école.

— J'arrive !

Amber entra en courant dans la salle à

manger, son sac à dos sur les épaules, ses yeux bleus pétillant et ses cheveux noirs volant autour de son visage. Elle s'immobilisa un instant à côté d'elle, la serra rapidement dans ses bras, puis fonça en direction de la porte d'entrée.

— Tu n'as pas besoin de m'accompagner à l'arrêt de bus, maman ! Je peux y aller seule.

Elle se leva et la suivit.

— J'aime bien attendre le bus avec toi.

Alors qu'Amber s'élançait dehors en tourbillonnant, elle pensa à sa mère, terrassée par un cancer quelques mois plus tôt. Heureusement qu'elle avait Amber ! Sa présence l'avait beaucoup aidée pendant ces moments difficiles, lui

permettant de se focaliser sur la vie au lieu de penser à la mort.

Amber arrêta de tourner pour s'approcher d'elle et lui prendre la main. Elles s'étaient toujours soutenues mutuellement.

— Ça va, maman ?

— Oui, ma chérie, tout va bien.

Le bus s'immobilisa dans un crissement de freins.

— Il faut y aller, dit Maggie en serrant rapidement la main d'Amber dans les siennes.

— Je t'aime, maman.

Amber l'enlaça, puis se précipita vers le bus avant que Maggie ait eu le temps de lui rendre son étreinte.

— Je t'aime, cria Maggie au moment

où les portes se refermaient.

Sentant le froid la pénétrer, elle serra les bras contre sa poitrine et regarda le vent de ce début d'automne pousser les premières feuilles mortes vers la maison de son voisin. Le poids qu'elle avait sur l'estomac ne voulait pas disparaître.

Elle regarda le bus s'éloigner, et remarqua alors un vieux pick-up arrêté devant chez les voisins d'en face. Cela n'avait rien d'anormal car les enfants des Anderson étaient adolescents et il y avait chaque jour un véhicule différent garé devant chez eux. Chassant cette pensée, elle se dirigea vers la maison.

La vieille bâtisse de style victorien de sa mère avait connu des jours meilleurs. Des réparations étaient nécessaires, le

porche en particulier avait besoin d'une couche de peinture. Mais les travaux devraient attendre, il y avait des dépenses plus urgentes ce mois-ci.

— Maggie !

Cette voix ! Elle l'aurait reconnue entre mille.

Sam Ward était devant le pick-up et s'avançait vers elle. Comme les autres Ward, il avait des cheveux noirs, des yeux bleus et une carrure athlétique, mais il avait toujours été moins accessible que son frère Brady.

Sam s'arrêta devant elle, le visage grave et fermé.

— Je suis content de te trouver, Maggie.

— Je suis sur le point de partir,

répondit-elle froidement.

— Je t'ai aperçue au magasin avec Amber l'autre jour. Elle a beaucoup grandi.

Il eut un sourire, mais son regard était inquiet.

Elle détourna les yeux. Si tout le monde en ville jouait aux devinettes pour savoir lequel des trois frères Ward était l'auteur du forfait, elle n'avait dit la vérité à personne, sauf à sa mère et à sa meilleure amie.

Luke avait toujours été le coupable favori, parce qu'ils avaient le même âge et étaient dans la même classe au lycée. D'autres pensaient que c'était Sam. Pourtant, mis à part un bref salut quand ils se croisaient quelque part, Sam

n'avait jamais eu de rapport ni avec Amber ni avec elle. Personne en revanche n'avait jamais soupçonné Brady. Star du football local et garçon le plus populaire de la ville, il était aux yeux de tous celui qui réussirait. Et ils ne s'étaient pas trompés. Il était parti en Angleterre sans dire au revoir à personne. De toute façon, elle ne s'attendait pas à des adieux déchirants. Quelques semaines après, elle lui avait écrit pour lui dire qu'elle était enceinte, et, à partir de ce moment-là, Sam avait commencé à lui donner de l'argent. Sans presque lui adresser la parole, se contentant de lui tendre l'enveloppe ou de la laisser à sa mère. Brady, lui, n'avait jamais répondu à ses lettres.

Si elle avait été gênée d'accepter l'argent, elle s'était sentie reconnaissante de l'aide financière. Mais le fait que les Ward refusent d'accueillir Amber dans leur famille lui laissait un goût amer dans la bouche.

Sam n'avait jamais eu le moindre contact avec Amber, du moins pas à sa connaissance. D'ailleurs, quand il passait, il ne restait jamais assez longtemps pour entamer une conversation. Sans doute Brady lui avait-il montré les photos qu'elle envoyait une fois par an par e-mail à la ferme des Ward, avec les autres informations qu'elle estimait devoir lui communiquer. Toujours est-il que Brady n'avait jamais tenté de la contacter, ni

même manifesté la moindre volonté de connaître son enfant. Pourtant, l'argent arrivait régulièrement. Juste de l'argent, comme si c'était tout ce dont Amber avait besoin !

— Et alors ? Nous fréquentons les mêmes magasins, fit-elle remarquer d'un ton légèrement méprisant. Qu'est-ce que tu veux, Sam ? Je dois partir travailler.

— Je suis au courant pour ta mère. Je te présente toutes mes condoléances, dit-il en se frottant nerveusement la nuque.

Son agitation commençait à l'inquiéter. Et si quelque chose était arrivé à Brady ?

— Merci, répondit-elle machinalement.

Elle se souvenait que la mère de Sam

avait aussi été emportée par un cancer.

Un silence gêné s'installa. Pourquoi Sam semblait-il si inquiet ? Pourquoi ce regard affolé, comme s'il avait envie de partir en courant ? En tout cas, le sentiment était mutuel...

— Je dois vraiment y aller, insista-t-elle.

Elle s'apprêtait à lui tourner le dos, mais il posa avec hésitation un pied sur la première marche. Très bien, le message était clair : il ne partirait pas avant d'avoir dit ce qu'il avait à dire.

— Pourrais-tu me faire entrer ? Je dois te parler.

Avait-elle vraiment envie d'avoir une conversation avec un Ward ? Mais son regard était sincère, alors elle haussa les

épaules et lui fit signe d'entrer.

— Est-ce que tout le monde va bien ?

— Oui, que je sache.

Elle le précéda jusque dans le salon et lui indiqua un fauteuil. Si le mobilier était ancien, la pièce était décorée avec amour, et elle en était fière.

Pourquoi voulait-il soudain lui parler après huit ans de silence ? C'était peut-être pour lui annoncer que Brady ne lui enverrait plus d'argent. Dans ce cas, elle serait obligée d'augmenter ses heures de secrétariat au magasin de meubles pour lequel elle travaillait. Elle le regarda pendant qu'il s'installait au bord du fauteuil, coudes sur les genoux et mains serrées. Décidément, il avait l'air bien nerveux, ce qui ne laissait présager rien

de bon.

L'estomac noué, elle s'approcha d'une chaise, puis décida finalement de rester debout.

— J'ai commis des erreurs autrefois, Maggie.

Sam semblait penser qu'elle était d'humeur à écouter ses confessions.

— Je veux bien le croire, mais...

— Assieds-toi, Maggie, s'il te plaît.

Son expression sévère la poussa à s'exécuter.

— Tu ne manques pas de culot.

— C'est vrai, dit-il en passant une main tremblante dans ses cheveux. Tu n'as pas idée à quel point.

Elle croisa les bras et attendit la suite.

— Oui, j'ai commis de graves

erreurs...

— Tu l'as déjà dit, coupa-t-elle sèchement.

Il fixa un instant le plafond avant de reporter les yeux sur elle. Elle vit son regard s'adoucir.

— Je sais que Brady est le père d'Amber.

La surprise la rendit muette.

— Mais Brady, lui, ne le sait pas, acheva-t-il.

Elle eut l'impression de recevoir un coup de poing dans le ventre. Heureusement qu'elle s'était assise, car sinon, elle le sentait, elle se serait affalée sur le sol.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Je... je le lui ai écrit. Il m'envoie de l'argent.

Abasourdie, elle avait du mal à comprendre. Était-ce bien de la tristesse qu'elle voyait dans ses yeux ? Puis son cœur fit un bond : Sam avait mis la main dans sa poche, et en sortait maintenant des enveloppes qui avaient déjà été ouvertes.

— Je suis désolé, Maggie. J'ai voulu protéger mon frère.

Elle prit la pile de lettres et la feuilleta. Il s'agissait des lettres qu'elle avait envoyées à Brady.

Le passé refit surface avec la violence d'une gifle. Elle avait découvert sa grossesse au moment où sa mère commençait la chimiothérapie et nécessitait des soins constants. Sur le moment, elle n'avait pas su quoi faire.

Brady était parti à l'étranger et elle n'avait aucun moyen de le joindre. Choisisant la solution de facilité, elle lui avait écrit et envoyé la lettre à la ferme des Ward. Lorsque Sam avait commencé à lui donner de l'argent, elle en avait conclu que Brady préférerait payer que s'occuper de sa fille. Elle avait été déçue et aussi quelque peu soulagée.

— J'ai tout gâché. Je veux me racheter, dit Sam, la tête baissée, les mains nouées devant lui.

— Et comment comptes-tu t'y prendre ?

Elle s'efforçait de ne pas perdre contenance, même si elle avait envie de hurler de rage et de déception. Elle en

avait voulu à Brady pendant tout ce temps et il ne savait rien !

La honte lui fit monter le rouge aux joues. Oh ! pourquoi avait-elle fait aussi peu d'efforts pour le joindre ? Elle aurait pu le chercher sur le Net, par exemple, mais elle avait eu trop peur d'être rejetée.

— Je t'ai pris un billet d'avion. J'ai aussi demandé à Penny de garder Amber ce week-end. Je n'ai pas ouvert ta dernière lettre, Maggie. Tu devrais la lui donner en personne.

Il lui tendit l'enveloppe scellée, mais elle ne la prit pas. Avait-il perdu la tête ?

— Je n'en reviens pas que tu nous aies menti à ton frère et à moi pendant huit

ans. Sais-tu à quel point il est difficile d'élever un enfant seule ? As-tu la moindre idée de ce que j'ai vécu quand ma mère était malade et je devais m'occuper en même temps de ma fille toute petite ?

Elle se leva d'un bond et se mit à arpenter la pièce. C'était Sam qui était responsable de cette situation, pas elle. Elle fit un effort surhumain pour maîtriser ses émotions.

— Tu n'avais pas le droit.

— Je sais.

Il se tenait immobile sur son siège, le visage grave.

— Pourquoi ?

Ses épaules étaient secouées par la rage et les larmes lui brûlaient les yeux.

Des milliers de questions se bousculaient dans sa tête. Aurait-elle pu échapper à cette épreuve, avoir Brady à son côté quand son monde s'était écroulé ? L'aurait-il soutenue ou lui en aurait-il voulu de l'avoir empêché de réaliser son rêve ? Ou bien encore l'aurait-il tout simplement rejetée comme son frère le lui avait laissé entendre ?

— Je ne comprends pas pourquoi tu as agi ainsi. Qu'est-ce ton frère t'avait fait ? Et qu'est-ce que je t'ai fait ?

Sam se mit debout, inspira puis expira pesamment.

— Rien. Ce n'était pas à toi que je pensais. J'avais mes raisons. Il est temps de redresser la situation. Va à

New York et dis la vérité à Brady.

— Il est à New York ?

— Je sais par Luke qu'il a été muté là-bas il y a un mois. Je me suis dit qu'il était temps de le mettre au courant.

— Pourquoi ne le lui dis-tu pas toi-même ? demanda-t-elle en repoussant les enveloppes.

Sa bouche se serra et, l'espace d'un instant, elle crut qu'il ne répondrait pas. Il semblait envahi par le découragement, un sentiment qu'elle connaissait bien. Mais elle n'allait pas en plus le plaindre.

— Il y a huit ans que Brady ne m'a pas adressé la parole, avoua-t-il d'une voix rauque. Je ne sais rien de lui, sauf ce que Luke veut bien me dire et lui non plus ne

me parle presque jamais. Il faut que tu y ailles, c'est le seul moyen.

— Ce n'est pas possible. Je ne peux pas abandonner Amber et mon travail du jour au lendemain. J'ai besoin de mon salaire. J'ai des obligations, ajouta-t-elle en posant les yeux sur la pile de factures.

— Je m'en occuperai.

— Comme tu t'es occupé de ça ?

Elle agita les lettres dans sa direction. Elle ne pouvait pas laisser les choses en l'état. Brady devait savoir.

— Que tu sois maudit, Sam Ward, déclara-t-elle en mettant toute sa rage et sa frustration dans ses paroles.

— On ne peut pas changer le passé, Maggie.

Elle ignora son regard douloureux.

— Tout ce qu'on peut essayer de faire, c'est modifier l'avenir. Brady doit savoir pour Amber.

— Ce projet rapportera vingt pour cent de bénéfices à l'entreprise, conclut Brady, sentant la sueur couler le long de son échine.

La salle de réunion était pleine et les membres du comité de direction l'écoutaient avec attention.

— Le projet semble tenir la route, remarqua Kyle Bradford.

Kyle, le P.-D.G. de Matin Enterprises,

avait une bonne cinquantaine d'années. Il s'était montré amical avec lui depuis son arrivée, l'invitant plusieurs fois à des matchs de football et à des dîners au restaurant.

Julie s'éclaircit la voix et se leva. Elle portait un tailleur rouge foncé qui mettait en valeur son corps parfait. Pour ne rien gâcher, elle était brillante.

— Ce projet assurera l'avenir de notre société, dit-elle.

Il soupira. Il leur avait fallu plusieurs semaines de travail intensif pour préparer leur exposé. Il avait conçu le projet et établi les budgets préliminaires avant d'être muté à New York. C'était maintenant l'occasion ou jamais de lancer son idée, il le savait, et Julie était

la personne idéale pour l'aider.

— Je suis tout à fait d'accord avec vous, Kyle, intervint Dave Peterson. J'aimerais pourtant que vous me permettiez de superviser les opérations. Si bien sûr Brady et Julie n'y voient pas d'inconvénient, ajouta-t-il en adressant un clin d'œil à Julie.

Pourquoi Peterson s'obstinait-il à vouloir séduire Julie, alors qu'elle le détestait ? L'attitude condescendante qu'il avait avec elle lui donnait envie de le frapper. Et il trouvait insupportable que personne d'autre dans la salle ne semble s'apercevoir de son manège !

Peterson souleva les sourcils, le défiant de refuser.

— Pas du tout, répondit-il. Vos

compétences nous seront très utiles.

Il pourrait ainsi le garder à l'œil et peut-être de l'empêcher de nuire.

— Parfait. Tenez-nous au courant de l'évolution du projet, conclut Kyle en se levant, imité par le reste de l'assemblée.

Brady rassembla ses papiers et débrancha le projecteur. Et dire qu'il lui avait fallu trois mois de préparation pour aboutir à une décision qui avait pris à peine une minute.

— Bien joué, Brady, dit Julie en l'aidant à ranger.

Peterson était resté et il les rejoignit. Brady lui jeta un regard à la dérobade. Peterson n'était guère plus âgé que lui, mais paraissait beaucoup plus vieux. Son ventre était trop gros pour sa

chemise et ses cheveux poivre et sel commençaient à se dégarnir.

— Bravo pour la présentation, Brady. Je n'aurais pas fait mieux.

— Merci, répondit Brady.

Il s'abstint d'ajouter : « Parce que tu en aurais été incapable. » Tous les employés de la société savaient que Peterson était un arriviste qui n'hésitait devant rien pour arriver à ses fins.

— Julie ? Je vous prie de m'envoyer une copie de vos courriers. Je voudrais également participer à vos réunions, même si vous n'êtes que tous les deux, dit Peterson.

Julie toisa Peterson d'un regard glacé, puis dit laconiquement :

— Participez aux réunions si vous

voulez, mais c'est nous qui prenons les décisions.

— Bien sûr, répondit Peterson avec un sourire suffisant avant de quitter la salle de réunion.

Brady avait envie de l'étrangler. Quel type arrogant ! Il n'aimait pas du tout sa façon de traiter de Julie.

Il la regarda : Julie et lui avaient le même but, réussir. Mais, malgré cette ressemblance, leur histoire n'avait pas duré plus d'une semaine. Ils avaient rompu d'un commun accord. Comment auraient-ils pu envisager une relation amoureuse en milieu professionnel ? Mais tout ceci était du passé, la seule chose qui comptait à présent était le projet.

— Je vais essayer d'intervenir auprès de Peterson. Il ne peut pas continuer à te harceler ainsi.

Elle lui sourit.

— Je sais me défendre, Brady. Ne t'inquiète pas pour moi.

— Comme tu veux, dit-il en lui ouvrant la porte.

Il faudrait qu'il se montre vigilant. S'il n'y prenait pas garde, Peterson lui volerait la paternité du projet.

Son BlackBerry annonça l'arrivée d'un e-mail. Peterson avait déjà commencé ses intrigues. Il avait envoyé un message à tous leurs collaborateurs, laissant entendre qu'il avait conçu le projet et permis à Julie et Brady d'y participer.

Peterson était habile et dangereux. Il lui serait difficile de le contrôler.

* * *

— C'est ridicule ! s'écria Maggie en vidant sa valise pour remettre le contenu dans les tiroirs de la commode. Oh ! Penny, je regrette tellement d'avoir accepté les billets de Sam. Qu'en penses-tu ? Elle lança à sa meilleure amie un regard désemparé.

— Ce qui est ridicule, ma chérie, c'est le temps qu'il faut pour préparer ton sac.

Penny prit une chemise de nuit en dentelle dans le tiroir et la brandit devant elle.

— Tu devrais la prendre.

Elle la lui arracha des mains et la remit à sa place, avant de se laisser tomber sur lit. Quel découragement !

— C'est de la folie. Que vais-je lui dire ? Que je n'y suis pour rien s'il ignorait qu'il avait une fille ?

— Mais tu n'y es pour rien, ma chérie, assura Penny en lui tapotant le dos. Maintenant, calme-toi et fais ton sac.

— J'aurais dû faire plus d'efforts pour le contacter.

— Les efforts, tu devrais les faire pour te préparer à rencontrer l'homme qui t'a fait un enfant et que tu n'as jamais cessé d'aimer.

— Ne dis pas de bêtises, Penny. Il n'y a rien entre nous, à part la nuit que nous avons passée ensemble.

— Ben voyons.

— Bref, peu importe. Je devrais au moins le prévenir de mon arrivée, tu ne crois pas ?

— Non, répliqua Penny en prenant les vêtements pour les remettre dans la valise, y ajoutant ostensiblement la chemise de nuit.

— Et s'il n'avait pas le temps de me recevoir ? Je devrais peut-être lui téléphoner et prendre un rendez-vous, non ?

Elle sortit la chemise de nuit de la valise et la lança dans le tiroir. Penny s'assit à côté d'elle et lui prit la main.

— Pourquoi te mets-tu dans un tel état, franchement ?

— Et s'il ne voulait rien savoir

d'Amber ?

Elle sentit les larmes lui monter aux yeux.

Huit ans plus tôt, quand elle avait compris que Brady ne se manifesterait pas, elle avait été anéantie. Quelque part, elle avait espéré qu'il finirait par apparaître et la prendre dans ses bras. Mais cela ne s'était pas produit.

Penny serra sa main dans les siennes.

— Il n'y a pas de raison qu'il refuse de la voir.

— Peut-être ne s'intéresse-t-il à rien d'autre que son travail.

— Dans ce cas, autant qu'il ne s'approche jamais d'elle. Bon, et la chemise de nuit, tu la prends ?

— Non, pas question.

— Crains-tu d'être tentée de le séduire ? demanda Penny en riant.

En vérité, elle ignorait la réaction qu'elle aurait en le voyant. Lui plairait-il toujours autant ou bien le ressentiment prendrait-il le dessus ?

— Je n'en aurai pas l'occasion. Je serai à l'hôtel, seule. Je crois que je vais quand même l'appeler.

— Ce n'est pas une histoire qu'on raconte au téléphone. Et puis il n'aura peut-être pas le temps de t'écouter.

— D'accord, je capitule. Je suppose que je n'ai pas le choix.

Elle se leva et commença à remplir sa valise sous l'œil amusé de Penny.

— Sache que je fais ça pour Amber, pas pour moi.

— J'ai compris. Si tu changes d'avis, j'irai vite t'acheter une boîte de préservatifs à la pharmacie.

— Arrête de dire n'importe quoi, Penny, ordonna-t-elle en rougissant, tandis qu'une sensation oubliée lui réchauffait le ventre. Je suis très heureuse comme je suis. Je n'ai que faire d'un homme dans ma vie.

— Ce que tu peux être têtue, grommela Penny.

* * *

— Où vas-tu, maman ?

Amber serrait son ours brun dans ses bras. Elle avait l'air d'un ange avec ses cheveux sombres auréolant son visage

sur l'oreiller. Maggie la borda soigneusement.

— A New York, mon cœur. Penny restera avec toi pendant ces quelques jours.

— Chouette. Je l'aime bien. Elle commande souvent des pizzas pour le dîner, remarqua Amber avec un sourire.

Elle regarda sa fille et une vague d'amour la submergea. Décidément, Amber était craquante ! Ses incisives étaient tombées quelques jours plus tôt et la fée des dents lui avait rendu visite. Encore un passage important de sa vie que Brady avait raté. Serait-il présent pour ceux qui suivraient ? Rien n'était moins sûr. Elle devait se préparer à un refus. Maintenant qu'il vivait à New

York, il n'avait sans doute pas la moindre envie d'entretenir des relations avec une petite famille provinciale.

— Tu vas visiter la statue de la Liberté, maman ?

— Si j'ai le temps.

— Tu me rapporteras quelque chose ?

— Evidemment.

Elle avait une petite idée du cadeau qu'elle aurait aimé lui rapporter, mais elle refusait de la bercer d'illusions. Les siennes suffisaient. Après ce qu'elle avait traversé, elle n'aurait plus dû en avoir aucune. Pourtant, une faible lueur d'espoir semblait avoir survécu malgré tout.

— Endors-toi, mon cœur.

— Tu me manqueras, maman, dit

Amber en l'enlaçant.

— Toi aussi. Bonne nuit, ma chérie.

— Bonne nuit, maman.

Amber ferma les yeux et noua ses petites mains. Elle faisait toujours une prière silencieuse avant de s'endormir. Maggie ignorait pour qui elle priait. Peut-être était-ce pour retrouver son père ?

La seule chose qu'Amber savait de lui était qu'il vivait très loin d'ici. De crainte de lui briser le cœur, elle n'avait pas voulu qu'elle sache qu'il ne s'intéressait pas elle. En fin de compte, heureusement qu'elle s'en était abstenue.

La semaine qui venait de s'écouler n'avait pas suffi à l'éclairer sur l'attitude à adopter avec Brady. Elle

n'en revenait toujours pas : il n'avait jamais eu ses lettres, il n'était au courant de rien. Le temps aidant, elle avait fini par accepter qu'il ne veuille ni d'elle ni de sa fille. A présent, elle espérait qu'il accepterait au moins d'assumer son rôle de père.

Alors qu'elle pensait s'être libérée des fantômes du passé, tout recommençait. Et cette pensée intensifia son angoisse.

Comment s'y prendrait-elle pour lui annoncer la nouvelle ?

Elle n'en avait aucune idée.

Maggie s'arrêta devant l'immeuble de Brady.

Tout ceci est ridicule. J'aurais dû l'appeler.

Suivant les conseils de Sam, elle était venue tôt le matin, afin de le trouver avant qu'il parte travailler. Elle sentit le vent traverser son jean et serra les bras autour d'elle pour se protéger du froid. Elle s'efforça de rassembler son

courage. Dans un instant, elle irait demander au portier de l'appeler par l'Interphone. Juste un petit instant.

Brady vivait dans une luxueuse résidence à deux pas de Central Park. Vu le prix des loyers à New York, son appartement devait lui coûter une fortune. Depuis le taxi qui l'avait amenée, le parc lui avait semblé ne pas avoir de fin, alors qu'il était entouré de toutes parts par l'énorme métropole.

Elle se sentait perdue au milieu de tout ce monde. Des gens défilaient sur le trottoir. Certains marchaient, d'autres couraient et tous semblaient pressés. Il ne semblait pas exister un seul endroit tranquille dans cette ville pour se ressourcer. Cette agitation incessante

l'angoissait.

Comment Brady pouvait-il supporter de vivre ici après avoir grandi à Tawnee Valley ?

Une joggeuse en short rose au ras des fesses se faufilait en courant au milieu des passants. Elle la suivit des yeux. Dans sa situation, aurait-elle le courage de le faire ? Sans doute pas.

— Maggie, c'est toi ? demanda une voix grave, l'arrachant à ses pensées.

Elle l'aurait reconnue entre mille. Debout devant l'entrée de l'immeuble, Brady Ward la fixait avec stupéfaction. Le soleil choisit ce moment pour sortir des nuages et éclairer son beau visage. S'il avait coupé ses cheveux et si de petites rides étaient apparues autour de

ses yeux, il n'avait rien perdu de son charme.

Il se dirigea vers elle en souriant. Elle lui rendit son sourire, mais ne parvint pas à articuler le moindre mot. Mon Dieu, ces yeux bleus qui ressemblaient tellement à ceux d'Amber !

L'émotion lui serrait la gorge.

— Maggie Brown ! Mais c'est bien toi ! Que fais-tu ici ?

— Euh, je... je viens te voir, bégayait-elle. Je veux dire, je suis dans le coin, alors j'en profite pour te rendre visite.

Il l'étudiait intensément, comme s'il voulait lire en elle. Il la troublait beaucoup trop. Devait-elle lui tendre la main ou l'embrasser ?

Sentant ses jambes vaciller, elle

s'efforça de paraître détendue.

— Je suis content de te revoir, dit-il. Habites-tu dans le quartier ?

Son sourire était toujours aussi radieux, mais sa voix avait changé. Plus froide, plus sophistiquée, aussi.

— Pas du tout. Je n'ai jamais quitté Tawnee Valley.

Il fallait qu'elle lui parle, mais comment lui annoncer la nouvelle en douceur ? Même s'ils se connaissaient depuis l'enfance, même après leur étreinte passionnée, ils n'avaient jamais été proches et elle ne savait pas comment le prendre.

— Il faut que je te dise quelque chose, commença-t-elle.

Il fronça les sourcils et lui prit le bras.

— Rien de grave, j'espère. S'agit-il de Sam ?

Elle secoua la tête, subjuguée. Le simple contact de sa main avait réveillé ses sens. Elle voulut se détourner, mais son regard la retenait prisonnière. Rien à faire, ce qu'elle avait à dire ne voulait pas sortir.

Avec son costume impeccable, il aurait aussi bien pu faire la une d'un magazine de mode masculine. Elle avait du mal à faire le lien entre cet homme et celui qu'elle avait connu autrefois. Mais pouvait-elle prétendre l'avoir connu ? Elle ne connaissait que la façade qu'il affichait devant les autres. Pourtant, il avait laissé tomber le masque avec elle, le temps de leur nuit d'amour.

Il sortit son téléphone de sa poche et étudia l'écran.

— Ecoute, je suis désolé, mais il faut que j'y aille. J'ai une réunion que je ne peux pas rater.

Sa chaleur lui manqua quand il s'écarta. Son attitude lui rappela qu'elle ne devait rien attendre de lui.

Ils se tenaient sur le trottoir, entourés de gens qui défilaient dans tous les sens. L'endroit n'était pas vraiment approprié pour ce qu'elle avait à lui dire.

Il détourna les yeux de son téléphone et les posa sur elle. Elle fut parcourue d'un frisson.

— Auras-tu une minute à m'accorder plus tard dans la journée ? parvint-elle à demander.

— Ecoute, je te jure que je ne cherche pas me débarrasser de toi, assura-t-il.

Son téléphone bipa et il pianota rapidement sur l'écran.

Peut-être devrait-elle le lui dire maintenant. Peut-être ne le reverrait-elle plus jamais.

— On pourrait déjeuner ensemble, si tu es libre. 13 heures, ça te va ?

— Très bien.

Il lui décocha un sourire si radieux qu'il lui coupa le souffle et la parole en même temps.

— Donne-moi l'adresse de ton hôtel. Je viendrai te prendre.

Il l'enregistra, puis jeta un coup d'œil à sa montre. Son esprit était déjà à sa réunion et faisait à peine attention à elle.

Ce qu'elle avait dire devrait attendre.

— Il faut que j'y aille, dit-il en commençant à s'éloigner. A tout à l'heure. Content de t'avoir vue.

Quel genre d'homme Brady Ward était-il devenu ?

* * *

Quand ils furent installés au restaurant, Brady fixa son attention sur Maggie. Pourquoi était-elle nerveuse, tendue ? La fille qu'il avait connue autrefois était gaie et spontanée.

L'admiration qu'elle avait pour lui au lycée ne lui avait pas échappé. S'il n'avait pas saisi la perche au début, deux ans plus tard, pendant la fête de

Luke, il n'avait pas pu lui résister. Elle était ravissante, et embrassait divinement bien.

Il la trouvait toujours aussi belle qu'il y a huit ans. Ses cheveux avaient la couleur du miel et ses yeux noisette étaient pailletés de vert. Elle portait un pull bleu un peu large et un jean qui lui moulait les hanches. Contrairement à Julie, elle ne mettait pas ses attributs en avant. Elle était simplement Maggie. Sincère. Naturelle. Rien à voir avec les femmes qu'il fréquentait d'habitude. Était-ce pour cela qu'elle le troublait autant ?

Il posa son BlackBerry sur la table, s'efforçant d'ignorer les signaux d'arrivée d'e-mails qui ne cessaient

d'affluer.

Maintenant que le projet avait été accepté, il fallait mettre en place sa réalisation, une phase délicate qui exigeait beaucoup d'attention. Pour ne rien arranger, Peterson planait au-dessus d'eux comme un vautour, épiant leurs moindres gestes.

Mais il devait se concentrer sur ce que Maggie avait à lui dire. Il se racla la gorge, et finit par lui demander pourquoi elle était venue à New York. Une manière comme une autre d'entamer le dialogue. Elle mit du temps à répondre, se contentant de le scruter avec une telle intensité qu'il perdit le fil de ses pensées. Elle semblait transmettre aux autres une vibration chaleureuse, une

générosité qui n'attendait rien en retour. Oui, elle était si différente des femmes sophistiquées et ambitieuses qu'il avait l'habitude de fréquenter. Et ce changement était pour lui comme une bouffée d'oxygène.

Elle baissa la tête et lui demanda en retour :

— Tu te souviens de la soirée de Luke ?

Drôle de question à un moment pareil ! Et voilà que son téléphone s'était mis à vibrer furieusement sur la nappe. Le numéro du responsable de la construction des locaux s'affichait sur l'écran. Encore un problème à résoudre.

— Désolé, je dois répondre.

— Je t'en prie.

— Merci. Excuse-moi un instant, dit-il en s'éloignant pour prendre l'appel.

Il lui fallut cinq bonnes minutes pour régler le problème. Il parcourut rapidement les e-mails qu'il avait reçus, puis retourna s'asseoir en priant pour qu'on les laisse enfin tranquilles.

Leurs entrées étaient déjà sur la table et Maggie picorait sa salade. Elle le regarda dans l'expectative. Il aurait tellement voulu pouvoir se consacrer entièrement à elle, mais c'était impossible, il avait des obligations. Pourvu qu'elle le comprenne...

— Désolé pour l'interruption, mais c'était important. Je suis tout à toi, maintenant, promis. Que disais-tu ?

— La soirée de Luke, tu t'en

souviens ? répéta-t-elle en devenant toute rouge.

— Bien sûr.

Comment aurait-il pu l'oublier ?

Elle ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Alors elle secoua la tête et replongea le nez dans son assiette. Elle n'était plus la même. Où étaient l'audace et la fougue de la jeune fille qu'il avait connue autrefois ?

— C'est la dernière soirée que j'ai passée à Tawnee Valley avant de partir à Londres, ajouta-t-il dans l'espoir de détendre l'atmosphère.

Elle posa sa fourchette à côté de son assiette.

— Je ne sais pas par quel bout commencer. Je...

Le téléphone vibra de nouveau sur la table. Il n'avait pas envie de répondre. L'attitude de Maggie commençait à l'inquiéter. Il jeta pourtant un coup d'œil à l'écran. Un e-mail de Peterson et un appel de Julie.

— Quels casse-pieds ! Excuse-moi encore un instant.

Il n'aurait pas su dire si son expression était agacée ou soulagée quand elle le regarda s'éloigner. Quand il revint, dix minutes plus tard, les plats chauds venaient d'être servis. Encore une fois, il avait réussi à résoudre les problèmes, en tout cas momentanément.

— Oh ! j'arrive juste au bon moment, dit-il d'un ton joyeux.

— Je vois que tu es un homme très

occupé, constata-t-elle.

Sa voix était calme, mais il y avait une note de tristesse dans ses yeux.

— C'est vrai. Le projet dont je suis chargé m'absorbe beaucoup. Mais je suis tout à toi, promit-il en mettant le téléphone dans sa poche. Maintenant, parle-moi de toi. Qu'as-tu fait pendant toutes ces années ?

Elle mordilla sa lèvre inférieure, comme si elle cherchait ses mots.

— Pas grand-chose, avoua-t-elle. La vie ne nous a pas épargnés, mais nous avons survécu.

— Nous ?

Peut-être était-elle mariée, après tout ? Etrangement, il ressentait une pointe de déception. Elle ne portait pas d'alliance,

mais cela ne signifiait rien. C'était le genre de fille qu'on épousait, avait dit Sam autrefois.

Elle inspira à fond, comme si elle rassemblait son courage.

— Je me suis retrouvée enceinte, après la soirée de Luke.

La nouvelle lui fit un choc.

— Enceinte ? Mais je...

— Ton préservatif n'a pas été efficace.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? demanda-t-il calmement, trop abasourdi pour se mettre en colère.

Il avait un enfant. Comment avait-il pu l'ignorer ? D'accord, il avait coupé les ponts avec son passé, mais quelqu'un aurait dû se donner la peine de lui

annoncer la nouvelle. Pourquoi avoir gardé le secret pendant toutes ses années ?

Maggie semblait de plus en plus mal à l'aise.

— Je t'ai envoyé une lettre, puis d'autres, répondit-elle d'une voix hésitante. J'aurais dû t'appeler, mais je n'ai pas osé. On se connaissait à peine.

— Tu aurais mieux fait. J'ai l'habitude d'assumer mes responsabilités. Mais de quelle lettre parles-tu ? demanda-t-il, soudain déconcerté. Je n'ai jamais reçu de lettre de toi.

— Je sais.

Sa perplexité s'intensifia.

— Alors pourquoi n'as-tu pas essayé de me retrouver ?

— Quelque temps après t'avoir écrit cette lettre, j'ai commencé à recevoir de l'argent pour m'aider à élever Amber. J'en ai déduit que c'était le seul lien que tu voulais avoir avec nous.

— Mais je ne t'ai jamais envoyé d'argent !

— Sam me l'apportait tous les mois et j'ai toujours cru que c'était toi qui l'envoyais. Mais il est venu me voir il y a une semaine et m'a avoué qu'il ne t'avait pas donné les lettres.

— Quoi ?

Il eut l'impression que le monde s'écroulait autour de lui. Son frère lui avait caché la vérité pendant toutes ces années. Pourquoi ? Sam savait pourtant comment le joindre. Avec l'argent qu'il

envoyait pour la ferme, il indiquait toujours son adresse ainsi que son numéro de téléphone. Sam avait toujours eu tendance à se mêler des affaires des autres mais, là, il avait dépassé les bornes.

— Attends, qui est Amber ? reprit-il l'esprit confus.

Elle sortit une photo de son sac et la lui tendit.

— Notre fille, annonça-t-elle.

Il n'osa pas la prendre, alors elle la posa devant lui.

— Elle a sept ans. Elle est en deuxième année d'école primaire, elle fait du softball et de la gymnastique. C'est une petite fille adorable et intelligente.

Il regarda la photo. Pendant un instant, la terre entière arrêta de tourner. Le petit visage ressemblait tant à celui de sa mère disparue !

Le cœur serré, il prit enfin la photo dans sa main, réprimant son envie de pleurer. Il y avait dix ans que sa mère était morte, abandonnant derrière elle trois adolescents révoltés, confus et bien décidés à n'en faire qu'à leur tête. Maman ne saurait jamais que le ciel lui avait envoyé une petite-fille.

Maggie ébaucha un petit sourire tremblant.

— Elle te ressemble. Quand je la regarde, je pense à toi.

Son téléphone vibra au fond de sa poche, mais il n'y prêta pas attention.

Trop d'émotions se bousculaient dans sa tête. Il était furieux d'avoir été tenu à l'écart, irrité d'être sans cesse dérangé et terriblement troublé par ce qu'il venait d'apprendre. Maggie, elle, se tenait tranquillement assise en face de lui, son visage habituellement expressif alors impénétrable.

Incroyable ! Il avait eu une fille avec cette femme qu'il connaissait à peine. Une fille qui ne connaissait pas son père.

Le BlackBerry se mit de nouveau à vibrer et il le sortit de sa poche. Trois messages étaient arrivés. L'un, urgent, était de Peterson.

— Excuse-moi un instant, dit-il, reposant la photo.

Il lut le message, et dut s'efforcer pour retenir un juron. Peterson avait commencé ses manœuvres pour lui voler le projet. Mais il ne pouvait pas s'en occuper maintenant. Maggie attendait patiemment qu'il lui accorde son attention.

— Pardonne-moi, Maggie. Je suis là. Donc, ma fille a sept ans, si j'ai bien compris.

Elle hocha la tête en silence. Il remit le téléphone dans sa poche avant d'avoir fini de lire son message et lui prit la main.

— Si je l'avais su avant, je t'aurais aidée. Dire que tu as dû tout faire toute seule...

Elle rougit et détourna les yeux.

— Ma mère nous a aidées quand elle était encore en forme.

— Que veux-tu dire ?

Quand elle le regarda de nouveau, elle avait les larmes aux yeux.

— On lui a diagnostiqué un cancer du sein au début de ma grossesse, mais elle a encore pu vivre quelques années avant que la maladie l'emporte.

— Oh ! je suis désolé.

Il prit sa serviette et essuya la larme qui coulait sur sa joue. Elle sursauta, visiblement étonnée par ce geste. Il retira vivement sa main, tout aussi surpris qu'elle.

— Elle a lutté jusqu'au bout, précisa-t-elle, le regard perdu dans le vague.

Il comprenait ce qu'elle ressentait. A

la mort de ses parents, dix ans plus tôt, il avait été dévasté au point d'être obligé de quitter sa ville natale. Serait-il revenu s'il avait su qu'elle était enceinte ?

Il contempla la photo, le cœur serré par l'émotion. Ce visage parsemé de taches de rousseur était celui de sa fille.

— Si tu le permets, je voudrais faire sa connaissance. Et faire partie de sa vie.

C'était ce que ses parents auraient voulu. C'était ce qu'il voulait aussi.

Le cœur de Maggie bondit de joie, mais elle tempéra ses ardeurs. Ce n'était pas parce que Brady voulait faire partie de la vie d'Amber qu'il s'intéressait à elle. Rien n'avait changé.

— Je suis contente, dit-elle. Et Amber le sera aussi. Je n'osais pas trop lui parler de toi. J'étais sûre que tu ne voulais pas entendre parler d'elle.

— C'est la faute de Sam. Je ne lui

pardonnerez jamais, dit Brady une lueur meurtrière dans ses yeux bleus.

— Non ! Je ne dis pas qu'il a eu raison, mais...

Elle s'interrompt en rougissant. Elle non plus n'avait pas essayé de lui parler. Sam n'était pas le seul coupable.

— Il a toujours aimé fourrer son nez dans les affaires des autres.

Elle préféra ne pas relever et en profita pour l'observer. Sa tenue d'homme d'affaires le rendait plus inaccessible que du temps où il séduisait les filles du lycée avec son jean râpé et son T-shirt trop large. Ses traits aussi s'étaient durcis.

— Je donnerais n'importe quoi pour revenir en arrière, reprit-il d'une voix

plus douce. J'aurais dû être là pour te soutenir.

— Je me débrouille parfaitement seule, répliqua-t-elle non sans irritation.

— Toujours aussi fière, commenta-t-il d'un ton amusé.

La remarque la troubla. Peut-être était-ce la familiarité de son ton ? Elle prit sa fourchette et joua avec la nourriture qui refroidissait dans son assiette.

Brady en profita pour sortir son téléphone et appuyer sur des touches.

— Je pourrais peut-être prendre un dimanche. Disons, dans un mois.

— Un mois ? répéta-t-elle bêtement.

— Oui, si tout va bien.

— C'est long. Que vais-je dire à Amber en attendant ? Que son père est

un homme très occupé et il viendra la voir dès qu'il aura le temps ?

— Amber est prioritaire, tu as raison. Mais ma carrière dépend ce projet. Ne pourrais-tu pas me l'amener ici ? Je payerai les billets d'avion.

— Amber va à l'école et, moi, je travaille. N'y a-t-il pas quelqu'un qui puisse te remplacer pendant quelques jours ? Ne prends-tu jamais de vacances ?

— Si, d'ailleurs j'ai des jours de vacances qui s'accumulent.

— Je vois, tu n'as pas le temps de les prendre, dit-elle en se levant brusquement. Moi, je n'en ai pas, mais j'ai pris un week-end pour venir ici.

Les gens qui occupaient les tables

autour d'eux avaient cessé de parler pour les regarder avec curiosité. Brady semblait gêné.

— Assieds-toi, s'il te plaît, demandait-il à voix basse.

Elle l'aurait bien planté là, mais elle avait une mission à remplir. Pour sa fille. Elle reprit sa place et lui lança un regard furieux.

— Je ne veux pas décevoir Amber. Elle n'a que sept ans, elle a perdu sa grand-mère il y a à peine quelques mois et n'a jamais rencontré ni son père ni ses oncles.

— Je ne cherche pas à me défilier, Maggie.

C'était probablement ce qu'il disait à toutes les femmes.

— Je désire sincèrement connaître ma fille. Mais ce projet est important et...

— Et Amber ne l'est pas, peut-être ?

Elle était déçue, impossible de le cacher. Cet homme qui ne pensait qu'à lui n'avait plus rien à voir avec celui dont elle tombée amoureuse au lycée. Mais elle ne pouvait pas baisser les bras. Pour Amber.

— Je sais que ce n'est pas facile, reprit-elle d'une voix plus calme. Tu viens d'apprendre que tu as une fille et tu te sens désemparé. Je comprends que ta carrière soit importante pour toi, mais est-ce vraiment la seule chose qui compte ?

Il soupira avec lassitude.

— Mais non. Qu'attends-tu de moi,

Maggie ?

Tout, pensa-t-elle. Mais pas question de le lui dire. Elle chassa cette pensée. Dans sa vie, il n'y avait pas de place pour les rêves impossibles.

— Si tu ne peux pas t'engager, j'aime autant ne pas lui parler de toi.

Il prit la photo d'Amber et son regard s'adoucit.

— Laisse-moi le temps de m'organiser. Je désire bien faire, tu sais, mais je ne sais pas comment m'y prendre. Aide-moi.

Elle posa la main sur la sienne, trouvant du courage dans sa chaleur. Elle pouvait très bien imaginer les besoins de sa fille car, si elle se souvenait à peine de son père, elle

n'avait jamais pu oublier ce qu'elle attendait de lui.

— Accorde-lui deux semaines, répondit-elle. Quinze jours pour s'habituer à toi et réciproquement. Ensuite, si tu choisis de ne pas t'impliquer, on trouvera une autre solution.

Il sembla réfléchir, comme s'il cherchait des arguments.

— D'accord, dit-il finalement. Mais je devrais travailler pendant mon séjour.

La joie qui l'envahit était teintée de préoccupation. Et s'il n'aimait pas sa fille comme elle le méritait ?

— On s'arrangera, assura-t-elle, se forçant à rester optimiste.

— Laisse-moi juste quelques jours

pour m'organiser avant notre départ.

— Notre départ ? répéta-t-elle avec incrédulité.

— Tu ne crois pas que je vais te laisser partir sans moi, si ?

Il lui adressa le sourire charmeur qui l'avait fait craquer au lycée.

— Tu es fou. Je dois travailler et Amber m'attend. En plus, j'ai réservé un vol pour demain.

— Je demanderai à Sam de s'occuper d'Amber. Il nous doit bien un service. Et mon assistante se chargera de changer ton billet d'avion.

— Je n'ai pas les moyens de payer l'hôtel.

— Viens chez moi, alors.

Si elle avait eu l'insouciance de ses

dix-huit ans, elle aurait accepté sans hésiter. La perspective de passer la nuit avec lui était alléchante. Elle n'avait guère eu l'occasion de s'amuser pendant toutes ces années.

— Non, je ferais mieux de rentrer, dit-elle à la place.

— Il y a une chambre d'amis, tu sais. Et puis, ce serait mieux qu'on parte en même temps. Tu seras sûre que je ne resterai pas coincé ici et puis tu pourras me parler un peu de ce qui s'est passé pendant ces huit ans.

L'idée de se retrouver en tête à tête avec lui l'excitait, mais il fallait qu'elle se maîtrise. Elle avait passé l'âge des premiers émois.

— Je ne vois pas l'intérêt, répondit-

elle nerveusement.

— J'ignore tout d'Amber, Maggie. Je ne connais même pas sa date de naissance. Je ne sais rien de ce qu'un père devrait savoir.

Elle détourna les yeux, sentant le rouge lui monter aux joues. Elle avait sa part de responsabilité dans l'histoire.

Il dut croire qu'elle hésitait car il ajouta :

— Ces quelques jours te permettront aussi de savoir si tu peux me faire confiance et m'inviter chez toi.

Maintenant qu'il avait tout organisé, il s'efforçait de lui faire accepter son idée, tout en tentant de la convaincre que c'était pour son bien. Mais elle n'était plus aussi naïve qu'à dix-huit ans.

— Et si je n'ai pas envie de t'inviter chez moi, respecteras-tu ma décision ?

Il l'étudia en plissant les yeux, avant de sourire. Il ne semblait pas douter de son pouvoir de conviction.

— Bien sûr. Mais à une condition. Il faut que tu me fasses une promesse.

Sa méfiance fut aussitôt éveillée, mais elle décida de jouer le jeu.

— Te rappelles-tu qu'on s'était mis d'accord pour ne pas s'en faire ?

Il sembla interloqué, mais retrouva vite son sourire.

— C'est loin, tout ça. La règle ne s'applique plus.

— Alors, ma promesse contre la tienne.

Il l'étudia un instant en se caressant le

menton.

— Dure en affaires, je vois. O.K., toi d'abord.

— Promets-moi de ne pas faire à Amber des promesses que tu ne tiendras pas, que ce soit des cadeaux ou ta présence auprès d'elle.

Il approuva de la tête.

— J'accepte.

— Et son éducation fait partie du lot, ajouta-t-elle.

— Que veux-tu dire ?

— Je suis seule avec elle depuis sept ans. Tu peux lui rendre visite, mais c'est ma fille et c'est moi qui décide de la façon dont je l'élève.

— Très bien. Pas de promesses que je ne pourrai tenir et pas d'interventions

dans son éducation. Il y a là deux promesses, me semble-t-il, le visage sérieux, mais les yeux malicieux.

Elle haussa les épaules.

— C'est à prendre ou à laisser.

Il la contempla un long moment. L'admiration qu'elle devina dans ses yeux lui réchauffa le cœur.

Puis il se pencha en avant et elle sentit son souffle chaud sur sa peau.

— Je prends, approuva-t-il. A moi, maintenant.

Elle remua nerveusement sur sa chaise. Dans le pire des cas, elle pourrait toujours se lever et partir. Cette pensée lui donna des forces et elle lui fit signe de continuer.

— Promets-moi de me donner une

chance.

Elle fronça les sourcils sans comprendre.

— Je ne serais pas ici si je ne voulais pas t'en donner une.

— Je n'en sais rien. Je ne te connais pas.

— Nous avons pourtant grandi ensemble.

— Ou plutôt, côte à côte. On ne s'était jamais parlé avant de passer la nuit ensemble. Tout le monde change en huit ans.

Surtout lui, songea-t-elle. Ses vêtements, sa coupe de cheveux, son attitude, tout en lui était différent. Elle avait autrefois décelé chez lui un côté fragile et tourmenté qu'il dissimulait

derrière une arrogante confiance en soi. Pendant un court espace de temps, croyant rencontrer l'âme sœur, elle s'était laissé emporter par son désir pour lui.

De sa première nuit d'amour était née une fille et les responsabilités qui allaient avec l'avaient forcée à devenir adulte. Elle avait à présent les pieds aussi fermement ancrés dans la terre que les racines du chêne de son jardin.

— Laisse-moi apprendre à connaître Amber, reprit-il. Donne-lui le temps de s'habituer à moi. Je te jure de faire mon possible pour ne pas la blesser. Permets-moi de faire quelques erreurs sans pour autant m'exclure de sa vie.

Non. Il était le père d'Amber et elle

n'avait pas le droit de l'empêcher de la voir.

— Réponds-moi, Maggie, s'il te plaît. Acceptes-tu de me donner une chance ?

— Je vais essayer, répondit-elle avec un petit sourire.

— Et tu m'attendras le temps que je puisse me libérer ?

Comment aurait-elle pu refuser ? Il fallait qu'elle en sache un peu plus à son sujet avant de le présenter à Amber. Et aussi qu'elle lui parle un peu de sa fille. Elle lui devait bien ça.

— Oui, mais je préfère t'attendre à l'hôtel.

— Ecoute, j'ai un grand appartement où je ne suis jamais. On a juste le temps de passer à ton hôtel pour prendre tes

affaires avant ma prochaine réunion.

— Tu ne renonces jamais, n'est-ce pas ?

— En effet, répondit-il avec un clin d'œil.

Les réunions s'enchaînèrent et Brady n'eut pas le temps de réfléchir à ce qui venait de lui arriver. Pourtant, il n'arrivait pas à se concentrer et, tandis qu'il examinait les comptes avec son équipe, l'image d'Amber ne cessait de lui revenir à l'esprit. Tout comme d'ailleurs celle de Maggie.

Il était 16 h 45 quand il put enfin retrouver son bureau. Après le déjeuner,

il avait demandé à son assistante de faire livrer des courses chez lui, histoire de remplir les placards et le réfrigérateur. L'heure tournait et il fallait qu'il se dépêche. Il voulait attraper Kyle avant qu'il se rende à son match.

Au moment où il se levait pour sortir, Julie entra dans la pièce, une liasse de papiers à la main.

— Voilà les chiffres que tu m'as demandés. Oh ! tu partais ?

— Oui, je dois voir Kyle. On se parlera en chemin.

— Y a-t-il une réunion ?

— Non, pas du tout. Il s'agit d'une question personnelle.

Il sentit sa méfiance. Elle avait souvent été mise à l'écart des choses

importantes dans le passé.

— Tout va bien, ajouta-t-il pour la rassurer.

Une fois dans le couloir, elle lui tendit la feuille qui était sur la pile.

— Peterson a modifié les budgets préliminaires sans avertir personne, annonça-t-elle.

Il étudia le document, découvrant que les fonds destinés à la construction avaient été alloués à un autre compte.

— Bon sang !

— Je pourrais aller le voir pour l'obliger à revoir sa version, mais il est tard et..., tu sais bien.

Il lui faudrait des heures pour négocier avec Peterson, ce que ce sale type avait probablement prévu. Il retiendrait Julie

dans son bureau et en profiterait pour multiplier les allusions suggestives, tout en prenant garde qu'elle ne puisse pas l'accuser de harcèlement sexuel.

— Laisse, je m'en occupe.

Le visage de Julie se détendit aussitôt.

— Merci. Je te revaudrai ça. Bonne nuit, Brady.

Quand il entra dans le bureau de Kyle, celui-ci rangeait son ordinateur portable dans sa sacoche, tout en parlant au téléphone, l'appareil coincé avec le menton.

— Vous avez de la chance de me trouver, dit-il après avoir raccroché. J'étais sur le point de partir.

— Désolé de vous retarder.

— Que puis-je faire pour vous ?

Brady respira à fond pour se donner du courage.

— Je sais que le moment est mal choisi, mais j'ai besoin de m'absenter. C'est à cause d'une urgence familiale.

Kyle posa les coudes sur le bureau.

— Est-ce que tout va bien ?

— Franchement, je n'en sais rien. Je viens juste d'apprendre que j'ai une fille de sept ans.

— Félicitations, dit Kyle assez équivoquement. De combien de jours avez-vous besoin ?

Il s'éclaircit la voix.

— J'ai pas mal de vacances à prendre. Si vous voulez, je peux continuer à superviser le projet pendant que je serai là-bas, répondit-il en évitant la question.

— Combien de jours ? répéta Kyle.

— Deux semaines.

— Quand comptez-vous partir ?

— Demain ou après-demain, si possible.

Kyle posa le menton sur ses mains et l'étudia pendant un instant, avec une expression impénétrable. Brady se sentait aussi mal à l'aise qu'un élève sur le point d'être interrogé sur un sujet qu'il ne connaît pas.

— Vous venez tout juste d'intégrer notre équipe, finit-il par déclarer. En général, nous conseillons à nos collaborateurs de poser leurs vacances à l'avance, mais puisque votre cas relève d'une urgence familiale, c'est différent.

— Parfait. Dans ce cas, je

communiquerais avec mes collaborateurs par téléphone ou e-mail.

Il commença à se lever.

— Non, répliqua Kyle. Il y a trop d'argent en jeu. Peterson et Julie vous remplaceront. Ils sont au courant.

Il retomba lourdement sur son siège. S'il laissait les rênes à Peterson, c'était la fin de son projet. En plus, Julie serait obligée de le supporter toute la journée.

— Je n'ai rien contre Peterson, Kyle. C'est un excellent manager, mais nos fournisseurs sont habitués à ce que ce soit moi qui dirige les opérations.

— Dans ce cas, briefez-les bien avant votre départ, dit Kyle en se levant, mettant fin à l'entretien.

— Detrex est mon projet. Je ne peux

pas l'abandonner, protesta-t-il en se levant à son tour. Je préfère ne pas partir.

— Personne n'est indispensable. Detrex continuera sans vous, dit Kyle, tentant de nouveau de minimiser son rôle.

Mais Brady connaissait les ficelles du métier. Il les avait longuement étudiées. Ce projet était le coup de pouce dont sa carrière avait besoin et il ne pouvait pas le laisser échapper. D'un autre côté, s'il faisait faux bond à Maggie, il ne connaîtrait peut-être jamais sa fille.

— Alors, que Julie me remplace, proposa-t-il, risquant le tout pour le tout. Si elle a besoin de conseils, elle pourra soit voir avec moi, soit s'adresser à

Peterson. Je ne serai absent que deux semaines.

Il pria intérieurement pour que l'idée soit approuvée. Cela lui permettrait de superviser le projet à distance. Peterson ne s'en formaliserait pas car, si un problème survenait, la faute retomberait sur Julie et lui. Il se contenterait d'attendre qu'ils aient réussi pour leur voler la vedette.

— Bonne idée, approuva Kyle. Il est temps de lui donner de nouvelles responsabilités. Mais Detrex est trop important pour échouer. Si je vois que Julie n'est pas à la hauteur, Peterson la remplacera.

— Entendu. Bon match, Kyle, conclut-il en prenant de chemin du bureau de

Peterson, bien décidé à lui reprendre son projet.

* * *

Une demi-heure après le départ de Brady, Maggie avait rangé ses affaires dans la chambre d'amis. Pour tromper son ennui, elle décida d'appeler Penny. Elle voulait lui parler avant le retour d'Amber.

— Alors, tu lui as dit ? s'enquit aussitôt son amie.

Elle se laissa tomber sur le lit.

— Oui. J'appelle de chez lui. Comment va Amber ?

— Très bien. Pourquoi es-tu au téléphone au lieu d'être avec lui ?

— Il n'est pas là. Il est parti travailler.
Elle se leva et regarda la masse verte de Central Park par la fenêtre.

— Raconte. Que s'est-il passé ?

Elle lui fit le récit de leur rencontre ce matin, du déjeuner au restaurant et de la façon dont elle s'était retrouvée dans cet appartement aussi impersonnel qu'une chambre d'hôtel.

Entre-temps, elle s'était rendue dans la cuisine pour chercher quelque chose à manger, mais n'avait rien trouvé de comestible. Les placards et le réfrigérateur étaient vides.

— On dirait que cet appartement est inhabité.

— As-tu été dans sa chambre ?

— Non. Je n'ai pas envie d'être

indiscrète.

— Je parie que tu y trouveras des sextoys.

— Oh ! Penny !

— Ou bien des magazines cochons.

— Tu n'es pas sérieuse, si ?

— Tu ferais bien de vérifier. On ne sait jamais. Imagine que tu en trouves. Tu ne voudrais pas que ce genre de type s'approche de ta fille, n'est-ce pas ?

— Il souhaite que je lui fasse confiance avant de l'inviter chez moi, reconnut-elle.

— Tu vois ! s'écria triomphalement Penny. Il t'a suggéré de fouiner. Sinon, il ne t'aurait pas laissée seule chez lui.

— Il n'avait pas le choix. Il avait une réunion.

— Mais non. C'est une excuse. Entre dans sa chambre, je te suis en pensée, insista Penny. Je suis sûre que tu y trouveras des choses très intéressantes.

— O.K., dit-elle, finissant par céder. Mais je crois que tu te fais des idées.

— On a le droit de se tromper.

Elle ouvrit la porte et pénétra dans la chambre de Brady. La pièce était aussi froide et sans âme que le reste de l'appartement.

— Alors ? dit Penny d'un ton impatient.

Il n'y avait aucun tableau sur les murs, aucune photo, pas la moindre touche personnelle.

— La pièce est plus grande que la chambre d'amis. Un grand lit double

recouvert d'un couvre-lit marron clair assorti aux rideaux. Une commode noire. Deux portes.

— L'une d'elles donne sûrement dans une chambre des plaisirs, affirma Penny avec excitation.

— La première porte donne sur une salle de bains. Belle, propre. Froide.

— Et la deuxième ? Une pièce secrète ?

— Non, dit-elle. C'est un dressing de la taille de ma cuisine.

Elle respira avec délices l'odeur de santal qui flottait dans l'air. Les vêtements étaient parfaitement rangés, les costumes posés sur des cintres, à côté des pantalons, les chemises soigneusement empilées, les chaussures

bien alignées.

— C'est comme s'il ne vivait pas ici, remarqua-t-elle, en inspectant de nouveau la chambre. Il doit passer sa vie à travailler. Sinon, son appartement ne serait pas aussi propre.

— Peut-être est-il souvent chez sa petite amie.

L'idée ne l'avait pas effleurée.

— Bon sang, je n'ai même pas pensé à lui demander s'il avait quelqu'un.

— Evidemment. Tu étais venue lui dire qu'il avait une fille, rappelle-toi.

— Et s'il avait une relation ? demanda-t-elle, paniquée. Mon arrivée dans sa vie risque de lui causer des problèmes.

— Calme-toi, Maggie. Ce n'est qu'une

possibilité. Comme tu l'as dit toi-même, il ne t'intéresse pas. Tu es là pour ta fille.

Penny avait raison. Elle n'avait donc rien à faire dans sa chambre. Elle en sortit rapidement et referma la porte derrière elle.

— C'est toi qui cherches à me pousser dans ses bras.

Penny soupira.

— Seulement parce que je veux te voir heureuse. Comme tu l'étais avant que les épreuves te transforment en la sainte femme que tu es aujourd'hui. Je t'aime comme tu es, Maggie, mais permets-moi de te dire qu'il serait temps que tu rencontres un homme, que tu t'amuses un peu.

— Pas du tout. Je suis là pour m'assurer que le père de ma fille est un type bien qui ne la fera pas souffrir.

— Tu pourrais joindre l'utile à l'agréable, suggéra Penny.

Elle l'incitait depuis toujours à sortir de chez elle. Elle disait que ce n'était pas sain de vivre en recluse à son âge. Mais, entre la maladie de sa mère et la naissance de sa fille, elle n'avait eu ni le temps ni l'envie de s'amuser. Jamais pourtant elle ne regretterait d'avoir aidé sa mère ou d'avoir eu Amber. Si c'était à refaire, elle referait exactement la même chose.

— Je ne peux pas coucher avec Brady.

— Pourquoi pas ?

Elle contempla la pièce sans âme et

son mobilier flambant neuf, la comparant à son salon avec les vieux meubles de sa mère qu'elle adorait. Des effluves de santal lui chatouillèrent de nouveau les sens. Le parfum de Brady, une odeur riche et chaleureuse, en contraste total avec la froideur de son appartement.

Les regrets lui serrèrent le cœur et elle soupira.

— Parce que, répondit-elle finalement, si Amber perd son père à cause de moi, je m'en voudrais toute ma vie.

Brady se frotta le visage pour chasser sa fatigue pendant que l'ascenseur montait jusqu'à son appartement. Ce soir, quelqu'un l'attendait, ce qui était totalement inhabituel. Il n'avait eu aucune relation durable depuis qu'il avait quitté Tawnee Valley.

Il posa ses clés et son BlackBerry sur la table de l'entrée et pénétra dans le salon. Le son du téléviseur était réglé au

plus bas, la lumière éteinte et les rideaux tirés. Grâce à la lumière de l'écran, il vit que la table était mise pour deux. Allongée sur le canapé, Maggie dormait profondément.

Elle s'était probablement lassée de l'attendre. Il aurait dû l'appeler pour la prévenir qu'il rentrerait tard, mais l'idée ne l'avait pas effleuré. Il rentrait à cette heure-là tous les soirs. Il inspecta rapidement la cuisine. Les courses avaient été livrées et il y avait deux assiettes recouvertes d'une pellicule transparente dans le réfrigérateur.

Ces petits changements dans son quotidien solitaire le touchèrent au cœur, réveillant en lui des besoins refoulés. Après tout, certains hommes

parvenaient à concilier une vie professionnelle intense et leur vie familiale. Brady n'avait jamais envisagé de fonder une famille. Trop d'attaches, pas assez de liberté de mouvement.

Il rejoignit le salon et contempla Maggie. Elle avait posé son visage sur ses mains. Ses traits étaient sereins, toute trace de tension disparue.

Elle était si belle ! Ses sens s'enflammèrent. Le désir mutuel qui les avait réunis autrefois pouvait-il renaître de ses cendres ?

— Maggie, chuchota-t-il, gêné de la réveiller.

Elle plissa le front, mais ne bougea pas.

Il se sentait coupable de l'avoir fait

attendre, son travail l'avait retenu. Il avait passé cinq heures à discuter avec Peterson avant de parvenir à un accord, puis il avait rédigé un compte rendu de l'entretien et l'avait envoyé à Julie et aux membres de l'équipe. Il ferait le point demain avec elle et lui donnerait le reste des informations.

Il s'était attardé au bureau ce soir-là comme les autres, même s'il savait que Maggie l'attendait chez lui. Quel genre de père ferait-il s'il adoptait la même attitude avec sa fille ? Il craignit soudain de ne pas être à la hauteur.

Il appela de nouveau. Aucune réaction.

Il décida d'aller chercher quelque chose pour la couvrir et se rendit dans le dressing pour y prendre sa vieille

couverture en patchwork. Le tissu était doux sous ses doigts. Il n'avait jamais osé le sortir auparavant, il lui semblait si incongru dans ce décor moderne.

Puis il retourna dans le salon et étendit la couverture sur Maggie. Il pensait à sa fille. Il n'avait jamais désiré avoir d'enfants. Peut-être une épouse, occupée comme lui par sa propre carrière, mais pas un enfant. Il travaillait beaucoup trop pour lui accorder l'attention qu'il méritait.

Il alla chercher une bière, s'installa dans un fauteuil et chercha un programme avec la télécommande. Il aurait dû aller se coucher, mais il ne bougea pas. C'était agréable d'avoir quelqu'un chez lui. Surtout Maggie.

Certaines femmes auraient attendu de pied ferme qu'il arrive pour lui faire des reproches. Mais pas elle. En tout cas, pas encore.

Elle remua sous la couverture, puis roula sur le dos et ouvrit les yeux.

— Bonsoir, dit-elle en s'asseyant. Quelle heure est-il ?

— Minuit. Désolé, j'aurais dû t'appeler pour te dire que je rentrerais tard.

Elle eut un ravissant sourire ensommeillé.

— Je ne m'attendais pas à ce que tu le fasses.

— As-tu dîné ? demanda-t-il.

— Non. D'où sors-tu cette couverture ? Elle est magnifique. C'est

bizarre, je ne l'avais pas vue.

Elle rougit soudain, comme si elle avait dit quelque chose qu'il ne fallait pas.

— Je... je suis désolée, reprit-elle d'un air gêné. J'ai visité ton appartement. Je n'aurais pas dû. C'est Penny qui...

— Ce n'est pas grave, Maggie, assura-t-il. Je n'ai rien à cacher.

Il l'aida à se mettre debout, puis garda sa main dans la sienne, sentant la chaleur de son corps envahir le sien.

— Excuse-moi d'avoir été indiscret.

Elle plongea les yeux dans les siens. La force qui les avait attirés l'un vers l'autre autrefois n'avait pas faibli. Il eut envie de la prendre dans ses bras et de

l'embrasser. Histoire de voir si l'étincelle pouvait se transformer en feu. Mais il n'osa pas. Il n'était pas du genre à hésiter quand une femme lui plaisait, mais Maggie n'était pas comme les autres.

Elle retira sa main et recula.

— J'ai préparé le dîner, dit-elle en s'occupant à plier la couverture. Je l'ai gardé au frais en t'attendant.

Il en resta muet. Comment osait-il envisager de l'attirer dans son lit ? Cela reviendrait à profiter de sa vulnérabilité. Il était tard et elle n'avait nulle part où aller. Il ne pouvait pas se comporter avec elle comme avec n'importe quelle autre femme, compagne d'un soir ou collègue de travail. C'était Maggie

Brown, habitante de Tawnee Valley, camarade de classe de son frère et mère de son enfant. Le genre de fille avec qui on reste.

Mais ses priorités étaient autres.

Après avoir posé la couverture soigneusement pliée sur le dossier du canapé, elle se rendit dans la cuisine. Il n'aimait pas voir exposé ce petit morceau de Tawnee Valley qu'il avait gardé en souvenir du bon temps. Il décida de la remettre à sa place et tendit le bras pour la prendre.

— J'ai appelé chez moi. Penny a accepté de s'occuper d'Amber quelques jours de plus, dit Maggie dans la cuisine. Quant à Amber, elle a juste insisté pour que je lui ramène un petit

cadeau.

— J'espère être à la hauteur, répondit-il, oubliant la couverture quand Maggie revint avec le repas.

— En fait, elle pensait plutôt à un souvenir, genre boule à neige, rectifia-t-elle en posant les assiettes sur la table. Je ne sais pas trop comment m'y prendre pour lui parler de toi.

Ils s'installèrent face à face.

— Que lui as-tu déjà dit ?

L'odeur du poulet lui mit l'eau à la bouche. Le tout était accompagné de pommes de terre et de légumes.

— Il y a longtemps que je n'ai pas mangé de poulet frit.

— J'ai aussi fait des cookies. J'espère que tu les aimes. Je n'aime pas rester

sans rien faire, ajouta-t-elle d'un air gêné.

— J'aurais dû te dire que je rentrerais tard, dit-il en goûtant le poulet, qui avait un goût divin. Miam, c'est délicieux.

Elle sourit, visiblement ravie du compliment.

— Merci. Amber ne m'a jamais posé beaucoup de questions sur son père, tu sais.

— Que lui disais-tu dans ce cas ?

— En général, qu'il vivait à l'étranger.

— Ce qui était vrai.

Il maudit une nouvelle fois Sam de lui avoir caché la vérité. Mais cela aurait-il changé quoi que ce soit qu'il sache ? Il travaillait en Angleterre et n'avait pas

de temps à consacrer à une famille. Il doutait d'ailleurs encore de parvenir à inclure un enfant dans sa vie. Il fallait pourtant qu'il s'y efforce.

— Je ne t'en ai jamais voulu, assura-t-elle. Je me suis adaptée à la situation. Ce n'était pas parce que tu n'étais pas là que je devais dire du mal de toi à ta fille. De toute façon, elle t'aimera quoi que tu fasses.

— Tu crois ? demanda-t-il, déconcerté.

Ayant toujours vécu au sein d'une famille traditionnelle et unie, il n'avait jamais eu l'occasion de se poser ce genre de questions.

— Te l'a-t-elle dit ?

— Ce n'était pas nécessaire.

Elle jouait nerveusement avec ses mains. Ce moment n'était pas facile pour elle.

— Pourquoi donc ?

Elle mit si longtemps à répondre qu'il crut qu'elle ne le ferait pas. Finalement, elle leva les yeux et le regarda.

— Parce que, quelles que soient les circonstances, une petite fille croira toujours que son père l'aime et que ce qui le retient loin d'elle est important.

La façon dont elle avait formulé sa phrase lui donna envie de l'interroger sur sa relation avec son père. Mme Brown avait vécu seule, il ne l'ignorait pas, mais il ne savait pas grand-chose d'autre sur les parents de Maggie. Il fut soudain envahi par le

besoin de la protéger. Son père lui avait-il fait du mal ?

Il eut envie de lui poser des questions et d'essayer de la consoler, mais se retint. Elle ne lui avait rien demandé.

— J'espère qu'elle ne sera pas déçue, dit-il en détournant les yeux pour se remettre à manger.

— Je suis sûre que tu t'en sortiras.

A ces mots, elle se leva et disparut dans la cuisine.

Il se sentait perdu. Que pouvait-il faire pour se racheter ? Il se leva à son tour, pénétrant dans la cuisine au moment où Maggie en sortait avec une assiette de cookies. Ils se heurtèrent et il lui saisit les épaules.

— Je..., commença-t-elle avant de

s'interrompre pour plonger ses yeux noisette dans les siens.

Une odeur d'herbe et de fleurs sauvages envahit ses sens, comme la nuit où elle l'avait embrassé, lui donnant un avant-goût de sa douceur. L'ensorcelant.

Ce qui l'attirait maintenant ce n'était pas la nostalgie du passé, mais bien la femme sexy qu'elle était devenue. Etrangement, elle ne semblait pas avoir conscience du désir qu'elle éveillait en lui. Si seulement elle se donnait à lui comme autrefois !

Elle posa les mains à plat sur son torse, mais ne le repoussa pas. Son cœur se mit à battre la chamade. Pouvait-elle le sentir sous ses doigts ?

En voyant ses lèvres s'entrouvrir, la

tentation fut trop forte. Il se pencha vers elle, lentement, afin de lui donner le temps de le gifler et de s'enfuir en hurlant dans sa chambre ou bien, au moins, de lui demander où il avait la tête. Mais elle se mit sur la pointe des pieds et le rencontra à mi-chemin.

Ses lèvres avaient la douceur de la soie. Elle noua les bras sur sa nuque et l'attira contre elle. Le contact avec son corps décupla son désir et il eut le plus grand mal à garder les mains ses épaules.

Quand elle poussa un petit gémissement, ses sens s'embrasèrent. Ses mains descendirent d'elles-mêmes le long de son dos.

Elle haleta légèrement lorsque ses

doigts effleurèrent sa peau. Il s'écarta et rencontra son regard, puis il remonta sa main le long de son dos, lentement, pour lui laisser une dernière chance de l'arrêter. Il pria pour qu'elle ne le fasse pas.

* * *

Maggie soutint son regard, même si son cœur battait à tout rompre et que ses sens étaient en feu. Quelque part, une sonnette d'alarme résonnait dans sa tête, l'incitant à couper court. Mais il l'avait hypnotisée aussi sûrement qu'une biche prise dans les phares d'une voiture.

Ses caresses laissaient sur sa peau des traces frémissantes. Elle n'avait pas

connu d'homme depuis longtemps. Sa mère malade et sa fille ne lui avaient pas laissé le temps de nouer des relations et, depuis sa grossesse, elle craignait les aventures d'un soir.

Pourtant, elle avait toujours un faible pour Brady Ward. Il était sans doute l'exception qui confirmait la règle. Elle manqua de défaillir quand il lui caressa les seins. Vaincue, elle l'embrassa de nouveau.

Sans lâcher sa bouche, il lui saisit les hanches et commença à avancer en direction de la chambre. Quand il glissa une main sous la ceinture de son jean, elle noua les doigts dans ses cheveux.

Penser était désormais interdit. De toute façon, elle était totalement sous

l'emprise du feu qui la consumait. Il s'arrêta devant la porte de sa chambre.

— Ce n'est pas raisonnable, dit-il contre sa bouche.

— C'est vrai.

Elle colla son corps au sien.

— On ne se connaît pas.

Il ouvrit la porte et la poussa dans la chambre.

— Ce n'est pas ce qui nous a empêchés de le faire avant, fit-elle remarquer en riant.

Elle se sentait bien. C'était si bon d'être avec lui. La vraie vie était à des milliers de kilomètres et les conséquences lui importaient peu.

— Les années auraient dû nous mettre du plomb dans la tête, répondit-il en lui

enlevant son pull et en la parcourant des yeux.

Consciente qu'elle n'avait plus dix-huit ans, elle eut envie de se couvrir, mais n'en fit rien et le laissa la regarder.

— Tu es encore plus belle que dans mon souvenir.

Il posa un baiser sur chacun de ses seins.

— Plus sexy, aussi, ajouta-t-il à son grand plaisir.

Elle sentit ses mains s'affairer sur la ceinture de son jean et tenta maladroitement de lui déboutonner sa chemise.

— J'ai plus d'expérience, mais je manque cruellement de pratique.

Il se remit à l'embrasser et elle oublia

tout. Un instant plus tard, il se débarrassait de sa chemise. En sentant sa peau sur la sienne, son désir monta en flèche.

— Ce n'est pas ce à quoi je pensais quand je t'ai suggéré de venir chez moi, dit-il en posant des petits baisers le long de son cou.

Un frisson la parcourut et elle s'agrippa plus étroitement à lui. Elle voulait s'abandonner, lui laisser les commandes, jouir pleinement de ce moment.

— Il n'y a pas de meilleur moyen pour juger quelqu'un, répondit-elle en lui caressant le dos, sentant des muscles frémir sous ses doigts.

Ce qui restait de sa raison titillait sa

conscience. Etait-elle vraiment prête à coucher avec Brady Ward ? Pourquoi ne s'amuserait-elle pas un peu, comme Penny le lui avait toujours conseillé ? Elle était à New York, après tout.

Tawnee Valley s'effaça de ses pensées sous l'effet des baisers magiques de Brady. Plus que tout au monde, elle désirait s'immerger dans ce moment, tout oublier, échapper à la réalité.

Il l'embrassa de nouveau et ses pensées s'envolèrent comme des ballons. Ses genoux heurtèrent le bord du lit. Un éclair de bon sens traversa son esprit brumeux et les ballons retombèrent un par un autour d'elle.

Confuse, elle mit les mains sur son

torse et le poussa légèrement.

Il posa le front sur le sien et expira longuement.

— Ai-je été trop vite ?

En voyant la préoccupation dans ses yeux, elle faillit crier « non ! », mais approuva de la tête.

— Désolé, Maggie. Je me suis laissé emporter.

— Moi aussi, avoua-t-elle, alors même que ses doigts fourmillaient au contact de son torse musclé.

Il mit une main sous son menton et chercha son regard.

— On arrête ?

— Oui. On ne se connaît... pas bien.

— Je comprends.

Il l'enlaça et la serra fort dans ses

bras, et elle sentit la force de son désir contre son ventre, attisant le feu qui brûlait en elle. Il fallait qu'elle se ressaisisse. Et vite.

— Je ferais mieux d'aller dans ma chambre, dit-elle.

« Demande-moi de rester », cria une petite voix à l'intérieur d'elle-même. Il la lâcha et s'écarta.

— Oui, tu as raison, approuva-t-il.

D'un geste qui se voulait décontracté, elle prit son pull, prétendant ne pas remarquer le petit grognement de déception qui s'échappa de ses lèvres quand elle l'enfila. C'était si agréable de se sentir désirée ! Même s'il n'y avait pas de suite...

— Demain, on est samedi...

— Oui. Malheureusement, je dois travailler toute la journée.

Leurs regards se croisèrent, s'accrochèrent. L'espace d'un instant, elle eut envie d'arrêter d'être raisonnable. Après tout, ils avaient déjà fait l'amour, non ? Mais beaucoup de temps s'était écoulé depuis. Sans compter que, avant, il n'était pas encore le père de sa fille. Leur fille. Comment ne pas l'oublier ?

Elle poussa un soupir et le vit enfouir ses mains dans ses poches, hésiter, détourner le visage.

— Si tout va bien, on pourra partir dimanche, reprit-il.

— Très bien. Je vais me coucher. Je suis fatiguée.

— Maggie ?

Il traversa la pièce pour la rejoindre, mais s'arrêta à quelques pas.

— Reste ici. On parlera. On n'est pas obligé de...

Rester près de lui, cette nuit ? Impossible. Comment pourrait-elle lui résister ? Elle détourna le visage.

— Ce n'est pas une bonne idée.

— Bonne nuit, Maggie. Merci.

— Pour quoi ?

— Pour avoir élevé seule notre fille. Pour être venue ici me le dire. Pour être restée. Pour le dîner. Pour être telle que tu es.

— Bonne nuit, Brady.

Avant de changer d'avis, elle sortit en refermant rapidement la porte derrière

elle.

Le dimanche matin, Brady buvait son café à la table de la salle à manger en consultant ses e-mails sur son téléphone. Maggie ne s'était pas encore montrée ; sans doute dormait-elle toujours. Après sa dure journée d'hier, il avait emporté du bureau tout ce dont il aurait besoin pour travailler à distance : ordinateur portable, téléphone et routeur sans fil. Ce n'était sans doute pas le meilleur

moment de s'absenter, mais rencontrer sa fille était devenu essentiel. Il ne parvenait plus à penser à rien d'autre qu'à Amber.

En rentrant chez lui la nuit dernière, il avait presque cru s'être trompé d'appartement. La couverture était restée sur le dossier du canapé. Au centre de la table où il travaillait, il y avait des fleurs dans un vase qu'il n'avait jamais vu. Deux photos de sa fille étaient posées à côté. Il reconnut les cadres. Il les avait reçus en cadeaux de Noël après la fête de l'entreprise. Mais le petit visage souriant était pour lui encore un mystère. Une vague de tendresse mélangée à de l'appréhension l'avait alors envahi, le laissant complètement

désemparé. Ces changements apportaient de la chaleur à la pièce qui ressemblait moins à une chambre d'hôtel. Mais, au lieu de se sentir bien, il avait l'impression de ne plus être chez lui.

Même sa chambre était différente. L'écharpe de soie rouge étendue au pied du lit donnait une touche de couleur à la pièce sombre et, en la voyant, il avait imaginé Maggie endormie sur son lit. Il avait même senti une vague légère de son parfum floral s'échapper du tissu. Hier soir, il était passé devant sa porte sans frapper, certain qu'elle dormait. Mais ses fantasmes l'avaient gardé éveillé jusqu'au petit matin.

— Bonjour, dit-elle, l'arrachant à sa rêverie.

Elle était encore plus belle que dans son imagination. Ses cheveux blonds étaient mouillés et elle portait un T-shirt « J'aime N.Y. » qui moulait ses formes. Il émanait d'elle une fragrance de shampoing à la fraise qui n'avait rien à voir avec les parfums capiteux des femmes d'affaires qu'il fréquentait d'habitude. C'était pourtant cette simplicité qui l'attirait plus que de raison.

Il répondit à son bonjour en grommelant. La côtoyer pendant deux semaines sans pouvoir la toucher risquait d'être une torture. Heureusement, si elle avait reconnu qu'il était allé trop vite, elle n'avait jamais dit qu'il ne lui plaisait pas.

Laisserait-elle une porte ouverte ?

Elle prit le bas de son T-shirt et le regarda.

— J'ai seulement pris des vêtements pour un week-end, dit-elle. Je ne pouvais tout de même pas me balader nue, alors je me suis acheté trois T-shirts pour dix dollars dans un magasin pour touristes.

Son esprit n'enregistra que l'allusion à sa nudité. Chassant cette pensée de son esprit, il la regarda se diriger vers la cuisine.

— J'espère que tu n'as pas été contrarié par les photos d'Amber. Je les avais prises avec moi pour te les montrer. J'ai trouvé les cadres dans le placard de la chambre d'amis.

— Non, pas du tout. C'est bien.

Il l'entendit se déplacer avec aisance dans la cuisine, puis elle revint avec une tasse à la main.

— Je n'ai pas pu m'empêcher de faire un peu décoration, dit-elle en parcourant la pièce du regard. Ma mère disait qu'un peu de couleur rendait la vie plus agréable. C'est elle qui m'a offert l'écharpe que j'ai mise dans ta chambre. Je ne l'ai jamais portée. Penny a dû la mettre dans ma valise sans que je la voie. Il détourna les yeux de la bande de peau qui apparaissait sous son T-shirt.

— Mon assistante nous a trouvé deux places dans un avion qui décolle en fin d'après-midi, annonça-t-il en changeant de sujet. Quand on aura fait nos bagages,

on ira déjeuner et se promener un peu avant d'aller à l'aéroport.

Elle rejoignit la table et s'assit à côté de lui.

— Ce dont nous n'avons pas encore parlé, dit-elle en fixant sa tasse, c'est de ton hébergement à Tawnee Valley.

— C'est le moment ou jamais.

— Il y a une chambre d'amis à la maison, mais je ne suis pas sûre d'être prête à t'avoir chez nous.

— Je comprends.

Elle n'avait pas tort. Il avait été incapable de garder ses mains dans ses poches pendant les seuls moments où il avait été seul avec elle. Et il avait passé deux nuits blanches quand il avait dormi dans une chambre voisine de la sienne.

Mais sans doute pensait-elle à Amber, non à lui.

— L'hôtel le plus proche se trouve à Owen.

Il n'y avait qu'une quinzaine de kilomètres entre Owen et Tawnee Valley, mais les dix minutes de trajet pouvaient s'allonger si la circulation était ralentie par un tracteur.

— Je perdrais trop de temps.

— Si c'est la seule option, je..., dit Maggie en rougissant.

— Je peux habiter chez Sam, proposait-il à contrecœur. C'est le moins qu'il puisse faire après tout.

Elle sembla se détendre et son sourire réapparut.

— C'est une bonne idée, approuva-t-

elle.

Il prit sa tasse et se leva.

— Je suis sûr qu'on a beaucoup de choses à se dire, Sam et moi. Bon, il faut que je fasse mon sac et réponde à des messages. J'en profiterai pour en envoyer un à Sam pour lui dire de m'attendre. Ensuite, on ira faire un tour en ville avant le vol.

S'il restait un instant de plus à côté d'elle, il ne répondait plus de rien. Son désir pour elle allait augmentant et bientôt il n'y résisterait plus.

* * *

Maggie voyagea plus confortablement pour rentrer à Tawnee Valley que pour

venir à New York. Quand elle avait protesté à cause du prix du billet en première classe, Brady avait argué qu'il n'y avait pas d'autres places disponibles.

Et à présent elle était bien installée dans une BMW, sur l'autoroute la ramenant à sa petite vie provinciale. New York l'avait intimidée, mais elle avait survécu. Maintenant, elle se réjouissait à l'idée de rentrer chez elle et de retrouver Amber.

Ils avaient passé le reste de la matinée à se promener dans Central Park. En sécurité avec Brady à côté d'elle, elle s'était détendue et amusée. Ils n'avaient pas cessé de bavarder. Il l'avait interrogée au sujet d'Amber et elle avait

répondu à ses questions. Et, si elle avait réagi au quart de tour chaque fois qu'il la touchait, elle s'était facilement maîtrisée.

Le voyage en avion avait ravivé son attirance. Rester assise à côté de lui pendant deux heures avait été une torture. Son corps avait vibré chaque fois que son bras l'avait frôlée sur l'accoudoir et elle avait eu beaucoup de mal à maintenir la conversation. Une chance que le siège n'ait pas pris feu.

Sa voix la ramena dans le présent.

— La région n'a pas guère changé, remarqua-t-il.

— C'est vrai.

Au cours de la journée, ils avaient évité autant que possible de se regarder.

Lorsque leurs yeux se rencontraient, il les détournait, et elle aussi. Ils avaient beau être des adultes, parents d'une petite fille, ils étaient incapables de se comporter naturellement l'un envers l'autre.

Ils venaient de traverser Owen et arriveraient bientôt à Tawnee Valley. Devait-elle présenter Amber à Brady maintenant, ou bien attendre qu'elle ait eu le temps de la préparer ? Elle sentit l'appréhension l'envahir à l'idée de cette rencontre. Et puis soudain, ils furent devant chez elle.

— Alors, que fait-on ?

Elle le regarda, perdue. Ses yeux étaient si bleus.

Comment avait-elle pu dire à Penny

qu'il ne l'attirait pas ? C'était faux. Elle s'était tenue à l'abri des relations amoureuses pendant trop longtemps et ses baisers avaient réveillé en elle des besoins dont elle avait oublié l'existence.

— Maggie ?

Que n'aurait-elle pas donné pour un autre baiser... Non, le prix à payer serait trop élevé. Pour elle, et surtout pour Amber. Elle prit son courage à deux mains et plongea les yeux dans les siens.

— Entre un moment. Autant en finir tout de suite.

— Si tu penses que c'est bien.

— Allons-y.

N'y tenant plus, elle ouvrit la portière,

rejoignit le coffre et attendit qu'il l'ouvre. Elle tendit le bras pour prendre sa valise, mais il fut plus rapide.

Elle le laissa faire et se dirigea vers la maison.

Qu'allait-elle bien pouvoir dire à Amber ?

* * *

La perspective de rencontrer son enfant rendait Brady si nerveux qu'il en oublia son attirance pour Maggie. Ce n'était pas un bébé qu'il s'apprêtait à trouver, mais une petite fille de sept ans qui avait eu tout le temps de se forger une image de son père.

Et s'il n'arrivait pas à affronter

Amber ? Il valait peut-être mieux reporter la rencontre à demain. Il aurait ainsi la nuit pour se préparer et penser à la façon dont il s'y prendrait.

Il était sur le point de prendre le bras de Maggie pour le lui dire quand la porte moustiquaire claqua. Une tornade en violet et noir traversa la véranda en courant et se rua sur Maggie, qui la souleva du sol et tourna sur elle-même.

— Tu m'as manqué, maman.

Sa voix ressemblait au doux murmure d'un vent d'été.

— Toi aussi, ma chérie, répondit Maggie en la serrant dans ses bras.

Si Brady se sentait comme un intrus, il ne put s'empêcher d'admirer l'ensemble qu'elles formaient. Amber avait ses

cheveux sombres, presque noirs, et le sourire de sa grand-mère paternelle.

Maggie reposa Amber sur le sol, puis s'agenouilla devant elle. Amber se pencha sur le côté et jeta un coup d'œil vers lui. Ses yeux étaient du même bleu que les siens. Il sentit sa gorge se serrer.

— Laisse-moi te présenter la personne qui m'accompagne, Amber, dit Maggie.

Le regard d'Amber alla de sa mère à lui, puis elle se colla contre Maggie et lui prit la main. Sa gorge se serra un peu plus. Sa propre fille le prenait pour un étranger. Et il en était un. Cette pensée lui fit tellement mal qu'il en eut le souffle coupé.

Maggie se redressa et se tourna vers lui. Elle prit une inspiration profonde et

il l'imita en se rendant compte qu'il avait oublié de respirer.

— Amber, je te présente...

— Brady, dit-il en l'interrompant.
Brady Ward, un ami de ta mère.

Maggie le regarda, visiblement surprise. Il haussa les épaules. Il ne se sentait pas encore prêt à jouer son rôle de père. Pas de cette façon, en tout cas. Il voulait que tout se passe bien, il voulait qu'Amber lui fasse confiance, qu'elle comprenne... Qu'elle décide si elle l'aimait ou pas sans savoir qu'il était le père qu'elle n'avait jamais vu de sa vie.

— Vous avez un drôle de nom, monsieur Ward.

Ses beaux yeux étaient si pleins de

douceur, de sensibilité. Sa fille ! Et dire qu'il avait vécu sept ans ignorant son existence...

Un vertige... Il lui tendit la main et au contact de ses petits doigts il eut envie de la serrer fort, de ne plus la quitter.

— Appelle-moi Brady.

Elle la secoua vigoureusement.

— Enchantée de vous connaître, répondit-elle poliment avant de se tourner vers mère. Tu m'as rapporté un cadeau, maman ?

— Entrons d'abord. On pourrait commander une pizza et la manger ensemble.

— Bonne idée, approuva-t-il.

Tout en le précédant jusqu'à la maison, Maggie se retourna plusieurs

fois pour le regarder d'un air confus. Il aurait aimé pouvoir la rassurer, lui donner une explication, mais il n'en avait pas. Pour la première fois depuis des années, il avait perdu le contrôle de ses émotions. La réaction d'Amber quand elle apprendrait qui il était l'inquiétait. Eprouverait-elle pour lui un amour instantané ou bien le haïrait-elle ? Il n'avait jamais été là pour elle. Ni à Noël, ni pour son anniversaire, ni pendant les jours qui avaient compté pour elle, ou ceux où il ne s'était rien passé. Comment allait-il procéder pour la convaincre qu'il était là maintenant ? Et si elle ne le croyait pas ? Et si des problèmes professionnels l'obligeaient à écourter son séjour ? C'était un risque

qu'il préférât ne pas prendre.

Les marches du porche étaient grinçantes et le sol jonché de particules de peinture, mais l'intérieur chaleureux de la petite maison victorienne révélait l'amour que Maggie et Amber lui portaient. Des photos de générations de membres de la famille étaient accrochées sur les murs de l'entrée et du salon. Des meubles dépareillés se mêlaient à des touches de couleurs vives, formant un ensemble insolite et pourtant harmonieux. Curieusement, il se sentait chez lui.

Au moment où il demandait à Maggie où il devait mettre sa valise, une voix féminine s'exclama derrière lui :

— Brady Ward !

Pendant son séjour à Tawnee Valley, il allait falloir qu'il s'habitue à ces intrusions venues du passé. Il se retourna et vit une femme aux cheveux cuivrés descendre l'étroit escalier. Il la reconnut immédiatement. Vêtue de vêtements ajustés qui la moulaient, elle n'avait pas changé de style.

Il soupira.

— Bonjour, Penny.

— Contente de te voir, même s'il a fallu que Maggie aille te chercher à New York pour que tu te décides à nous rendre visite.

Elle s'avança vers lui et l'étreignit, avant de lui chuchoter à l'oreille :

— Tu leur as fait du mal et je suis bien décidée à t'empêcher de recommencer.

Puis elle s'écarta, et son sourire dédaigneux lui révéla qu'elle pensait ce qu'elle disait et prendrait plaisir à lui mettre les bâtons dans les roues. Son séjour dans la ville de son enfance risquait d'être jalonné de rencontres de ce genre, un détail dont il n'avait pas tenu compte avant.

Penny se désintéressa de lui pour serrer Maggie dans ses bras.

— Toi aussi tu connais Brady ? lui demanda Amber.

— Nous étions tous les trois dans la même l'école.

Penny lâcha Maggie, s'agenouilla devant Amber et lui glissa quelque chose à l'oreille. La petite fille mit la main devant sa bouche et gloussa de

rire, un son doux qui apaisa son ressentiment. Si Brady leur avait fait du mal comme le disait Penny, cela n'avait pas été intentionnel. Et, maintenant, il avait toute l'intention de récupérer le temps perdu.

— Assez de chuchotements, dit Maggie en posant sa valise sur la table. Penny, s'il te plaît, est-ce que tu peux nous commander des pizzas pour ce soir ?

Penny approuva de la tête, puis quitta la pièce après avoir lancé à Brady un regard qui signifiait qu'elle l'avait à l'œil.

Il n'avait pas besoin qu'elle en rajoute. Son retour au pays et le fait qu'il fréquente Maggie et Amber allaient

forcément attirer l'attention. Et, à un moment ou à un autre, quelqu'un de bien intentionné révélerait la vérité à Amber. Il se moquait des commérages, mais il n'était pas question que sa fille en subisse les conséquences.

Amber s'agenouilla sur une chaise à côté de sa mère et lui demanda de lui parler de New York. Ses boucles d'oreilles violettes scintillaient dans la lumière du lustre. Elle se pencha au-dessus de la valise, impatiente de découvrir son cadeau.

Il aurait peut-être dû lui en apporter un. En tant qu'ami de sa mère, le geste aurait sans doute semblé incongru. Mais pas en tant que père. Il regretta soudain d'avoir empêché Maggie de lui parler

ouvertement. Avait-il tout gâché en croyant bien faire ?

— Brady habite New York, raconta Maggie. Avant, il a vécu à Londres, en Angleterre.

Elle le regardait tout en parlant et il lut dans ses yeux le soutien il avait besoin. Contrairement à Penny, elle semblait décidée à lui donner sa chance.

— C'est vrai ? demanda Amber en lui accordant toute son attention.

— Oui. J'y suis resté huit ans.

— C'est presque mon âge. Avez-vous rencontré la reine ou le prince ?

Avant qu'il ait eu le temps de répondre, Maggie sortit un paquet de sa valise et le donna à Amber. Celle-ci l'ouvrit rapidement, visiblement ravie

de découvrir une boule à neige avec la statue de la Liberté et les gratte-ciel en toile de fond.

— Oh ! maman, merci !

Elle secoua le globe, puis contempla d'un air émerveillé les flocons retomber en tourbillonnant à l'intérieur. Après avoir répété deux fois l'opération, elle reporta son attention sur lui. L'intérêt qu'elle lui portait lui réchauffa le cœur, et, de nouveau, il eut envie de la prendre dans ses bras.

— Tu me raconteras des choses sur l'Angleterre ? demanda-t-elle timidement.

— Oui, bien sûr.

Pendant qu'ils attendaient la livraison des pizzas, Brady lui parla de

l'Angleterre, répondant du mieux qu'il put à ses questions, parfois sérieuses, parfois ingénues. Maggie les observait de loin, une expression indéchiffrable sur son visage. Sa fille était curieuse, intelligente et tout ce dont il aurait pu rêver. Si toutefois il avait rêvé d'avoir un enfant.

Sa carrière était sa vie, c'était grâce à elle qu'il avait surmonté son chagrin, grâce à elle qu'il avait pu se réaliser. Une partie de lui-même aurait aimé incarner le père qui grillait la viande le dimanche, jouait à cache-cache avec ses enfants et essuyait leurs larmes. Mais ce n'était pas possible.

Et, tandis qu'il plongeait le regard dans les yeux innocents de sa fille, il se

dit qu'il ferait bien de ne pas l'oublier.

Maggie n'en revenait pas. Elle avait passé une très belle soirée avec Brady et Amber. Ils avaient dîné comme une vraie famille, et maintenant, tout en s'affairant dans la cuisine, elle sentait les larmes lui monter aux yeux.

Elle avait tant attendu ce moment ! Bien sûr, Brady n'avait toujours pas dit à Amber qu'il était son père. Mais ces heures ensemble étaient tout de même un

énorme pas en avant.

Emue, elle leur jeta un coup d'œil avant de retourner à la vaisselle pour dissimuler son trouble. Brady était en train de raconter à Amber une histoire anglaise avec des princes et des princesses. Il se comportait avec Amber comme elle aurait aimé que son propre père le fasse avec elle. Sauf que la situation était différente. Son père l'avait abandonnée. Il avait su qu'elle existait depuis le début et s'était soudain lassé de sa famille. Brady ferait peut-être un jour la même chose avec Amber et elle se retrouverait avec une petite fille en souffrance sur les bras. Il était donc mieux, pour le moment, qu'elle continue à penser qu'il était un ami

qu'elle avait connu au lycée.

— Comment vas-tu ? s'enquit Penny en la rejoignant.

— Ça va. C'est juste un peu perturbant. Je veux dire, le fait que Brady soit ici. Avec elle.

Elle ne parvenait pas à maîtriser son anxiété et ne savait pas si elle devait se sentir heureuse, triste ou inquiète de ce rapprochement entre Amber et son père.

Penny prit un torchon et se mit à essuyer les assiettes.

— Tu ne m'as pas raconté ce qui s'est passé à New York.

— Il ne s'est rien passé. Il est parti travailler et j'ai attendu, répondit-elle, omettant de lui parler de la nuit où ils s'étaient embrassés.

Un léger vertige l'étourdit au souvenir de ses baisers.

— Je n'en crois pas un mot, mais bon. Va-t-il habiter ici ?

Elle jeta un coup d'œil dans le salon d'où leur parvenait le rire d'Amber.

— Non, chez Sam. C'est mieux.

— Certainement. Veux-tu que je reste avec toi ?

Elle s'occupait d'Amber depuis plusieurs jours et Maggie savait qu'elle avait envie de rentrer chez elle.

— Non, vas-y. Amber ne va pas tarder à aller au lit et Brady doit se rendre à la ferme.

— Tant mieux, parce que j'ai quelque chose de passionnant à faire, répondit Penny en enfilant sa veste.

— Je ne vois pas bien ce qu'une série télévisée peut avoir de passionnant.

— Parce que tu n'as pas regardé *Supernatural*. Appelle-moi plus tard et, si Brady se comporte mal, dis-le-moi. Je me ferai un plaisir de le corriger.

— Je n'en doute pas.

Elle embrassa son amie et lui dit au revoir, s'efforçant de se convaincre qu'il lui serait plus facile de gérer son attirance pour Brady ici qu'à New York.

Quand la cuisine fut rangée, elle rejoignit le salon, s'arrêtant sur le seuil pour observer la scène.

— Les dragons avaient envahi la ville, mais Lady Jane ne les craignait pas, racontait Brady avec un accent britannique.

Amber et lui étaient assis l'un en face de l'autre, en étroite communication. Ils avaient les mêmes cheveux sombres, les mêmes yeux bleus et le même nez. Seul un aveugle n'aurait pas remarqué leur ressemblance. Hypnotisée, Amber buvait chacune de ses paroles.

Elle se mettait facilement à sa place. Elle-même avait été fascinée par lui au lycée, même s'il lui adressait à peine la parole. Elle avait passé des heures à dessiner son nom entrelacé avec le sien sur ses classeurs d'école.

Par la suite, quand il était entré à l'université, elle avait fini par se rendre compte qu'elle ne serait jamais pour lui autre chose qu'une copine de son frère. Alors elle était sortie avec Josh.

Davantage amis qu'amants, ils avaient rompu à la fin du lycée. Et puis, il y avait eu cette fameuse nuit d'été dans le lit de Brady, lovée dans ses bras. Une aventure sans lendemain, sans attentes ni regrets.

— Il n'y a plus de dragons en Angleterre aujourd'hui, mais dans les villes les rues sont toujours aussi peu sûres.

Il leva la tête et la vit. Son visage rayonnait. Que n'aurait-elle pas donné autrefois pour qu'il la regarde de cette façon.

— Maman, Brady m'a raconté une histoire géniale, annonça Amber, les yeux pétillant d'émerveillement.

En les voyant ensemble, elle ne

regretta pas de les avoir rassemblés. Mais peut-être s'en repentirait-elle dans deux semaines, car Brady ne s'était pas encore clairement engagé envers Amber.

— C'est l'heure d'aller au lit, Amber, dit-elle. Remercie Brady pour son histoire et va prendre ta douche.

— Merci, Brady. Est-ce que tu reviendras ?

— Bien sûr. Je viendrai souvent. Je suis là deux semaines.

Maggie poussa un soupir de soulagement. Elle craignait qu'il passe son temps à travailler et se contente de rares visites.

— Pourquoi ne restes-tu pas chez nous ? demanda Amber. La chambre de Mamie est libre. Maman l'a repeinte et

en a fait jolie chambre d'amis. Ma Mamie est au ciel, tu sais, alors elle n'en a pas besoin.

Son visage reflétait ses émotions au fur et à mesure qu'elle parlait. Après tout ce qu'elle avait traversé, c'était presque un miracle qu'elle n'ait pas perdu sa spontanéité.

Brady ouvrit la bouche, puis la referma.

— Je suis invité chez mon frère, dit-il finalement.

— Ah, d'accord.

Amber se rua sur Brady et lui enserra la taille. Il resta les bras ballants, visiblement désesparé. Puis elle fit la même chose avec Maggie, avant de monter l'escalier en courant.

— Bonne nuit, Brady, cria-t-elle par-dessus son épaule. A demain.

Il retomba lourdement sur son siège et se frotta le visage.

— Comment te sens-tu ? lui demanda-t-elle, prudente.

Inutile de prendre des risques.

— Fatigué. Ce n'est pas facile.

Elle fit un pas en avant.

— Elle n'est pas toujours aussi énervée.

— Ce n'est pas à cause d'Amber.

— Non ?

— C'est cette ville qui m'épuise.

Brady se leva et regarda par la fenêtre.

— Tu sais, je ne suis pas seulement parti pour me remettre de la mort de mes

parents, mais parce que je ne supportais plus que des gens comme Penny se croient obligés de mettre leur nez dans mes affaires.

— Cette ville est une petite communauté où chacun se soucie des autres, répliqua-t-elle sèchement. Penny a une attitude protectrice vis-à-vis d'Amber parce qu'elle l'a vue naître. Elle a toujours été là pour nous.

— C'est tout à son honneur. N'empêche que les nouvelles vont vite et que bientôt mon nom sera sur toutes les lèvres.

Il se retourna pour la regarder. De la colère brillait dans ses yeux.

— Une chance que tu ne vives pas ici, dit-elle non sans agacement. A quelle

heure comptes-tu venir demain ?

— Ce n'est pas ta faute, ni celle d'Amber. C'est juste que...

— Tu te sens mal à l'aise, ce que je peux comprendre. Tu as passé beaucoup de temps au loin.

Il traversa la pièce et se mit devant elle, assez près pour pouvoir la toucher.

— Dans une grande ville, chacun fait sa vie sans s'occuper de celle des autres. Personne n'a le droit de me dire ce que je dois faire ou non avec Amber. Sauf toi, Maggie.

Elle sentit sa colère s'apaiser légèrement. Il était si près qu'elle eut envie de saisir sa chemise et de l'embrasser, afin de finir ce qu'ils avaient commencé à New York. Elle

inspira pour se maîtriser, avec pour seul résultat de respirer son odeur où se mêlaient le santal et celle de son corps.

Il s'approcha encore un peu, presque avec hésitation, comme s'il voulait lui laisser une chance de le repousser. Oubliant sa colère, elle se replongea huit ans en arrière. Elle avait dix-huit ans et se trouvait à une croisée de chemins qui ne menaient à rien, quelle que soit la direction dans laquelle elle allait. Vu sa maladie, sa mère ne pouvait que rester chez elle avec quelqu'un qui s'occupe d'elle. Elle n'avait pas les moyens de payer une infirmière, ni de famille en dehors de Maggie. C'était donc elle qui l'avait soignée.

L'espace d'une nuit, elle avait voulu

oublier ses soucis. Brady lui plaisait, et elle l'avait suivi dans sa chambre sans hésiter. Leur rencontre avait été un mélange éphémère de plaisir et de torture, chacun d'eux conscient qu'il n'y aurait pas de suite à leur histoire.

— Maggie ? appela-t-il en s'approchant un peu plus.

Elle sentit son corps basculer vers avant, irrésistiblement attiré par le sien.

— Maman ! cria Amber depuis la salle de bains. J'ai oublié ma serviette.

Brady fit un pas en arrière, rompant le charme.

— J'arrive, Amber, répondit-elle.

Ils n'étaient plus des adolescents impulsifs. Ils avaient chacun sa vie et leurs chemins ne se seraient jamais

croisés si Amber n'avait pas été là.

Brady s'éclaircit la voix.

— A quelle heure sort-elle de l'école ?

— 15 heures, répondit-elle, maîtrisant à grand-peine son trouble.

— Dis bonne nuit à Amber de ma part.

Il rejoignit la porte d'entrée, l'effleurant au passage. Elle eut un petit frisson, puis se dirigea vers l'escalier.

— Bonne nuit, Maggie, dit-il avant de refermer la porte.

* * *

Quand Brady mit les pieds sous le porche de la ferme, une foule de souvenirs remontèrent à la surface.

Depuis sa petite enfance jusqu'à son adolescence, il s'y était souvent assis, rêvant d'un avenir loin d'ici. Il avait beaucoup d'amour pour ses parents et aurait voulu qu'ils soient fiers de lui, mais il savait déjà qu'il n'était pas fait pour le travail à la ferme.

Il s'était efforcé de réussir tout ce qu'il entreprenait et ses résultats à l'école et en sport avaient toujours été meilleurs que ceux de ses frères. Mais malgré tous ses efforts, Sam était resté le chouchou de leur père et Luke celui de leur mère. Ses parents l'aimaient, sans l'ombre d'un doute, mais il s'était toujours senti différent et n'avait jamais vraiment trouvé sa place dans la famille.

La porte s'ouvrit avant qu'il ait eu le

temps de frapper.

— Salut Brady, dit Sam en s'écartant pour le laisser entrer.

Il fut envahi par un flot d'émotions confuses. Dans sa tête bouillonnait un mélange de culpabilité, de chagrin et de rancœur. Mais ce qui dominait le tout, c'était la colère. Il en voulait à mort à Sam de lui avoir caché l'existence de sa fille.

— Bonsoir, Sam.

Il porta ses bagages dans la salle à manger. Tout était exactement comme avant, sauf que l'endroit avait vieilli. La peinture autrefois crème était devenue jaune et le sol en lino était usé par tous les pas qui l'avaient foulé. La maison était rangée, mais loin de reluire de

propreté.

Après l'avoir informé que son lit était fait, Sam se réfugia dans la cuisine. Brady ferma les yeux. Les huit ans qu'il avait passés au loin s'effacèrent et il eut l'impression qu'il était de retour chez lui pour les vacances d'été. Il aurait sans doute dû attaquer Sam dès qu'il avait ouvert la porte, mais se disputer n'aurait servi à rien. Sam ne changerait jamais.

Il savait que Sam lisait le journal dans la cuisine. Il aurait pu aller lui dire ce qu'il pensait de lui, mais ce qu'il venait de vivre l'avait épuisé. Il prit donc ses bagages et monta l'escalier qui menait à son ancienne chambre. La poignée branlante cliqueta quand il l'actionna.

Là non plus rien n'avait changé. Seule

manquait la couverture cousue par sa mère. Malgré son désir de tout laisser derrière lui pour commencer une nouvelle vie, il n'avait pu s'empêcher de l'emporter avec lui en souvenir.

L'énorme lit tenait à peine dans la petite pièce, laissant peu de place à la commode. Sa mère avait acheté le cadre aux enchères quand il avait quatorze ans.

Comme toujours quand leur mère voulait quelque chose, ses frères et lui remuaient ciel et terre pour la satisfaire. Après beaucoup de jurons et quelques bleus, ils avaient réussi à faire passer le meuble dans l'escalier étroit. Il passa la main sur le bois lisse du pied de lit. Il parlait à peine à ses frères, maintenant. Seul Luke l'appelait de temps en temps.

Il avait toujours été le médiateur des querelles entre Sam et lui. A présent, leurs parents n'étaient plus là pour les réunir et chacun d'eux avait pris un chemin différent.

Ecartant ces pensées nostalgiques, il vida sa valise puis la glissa sous le lit. Il n'avait pas travaillé aujourd'hui mais pouvait bien s'accorder un dimanche de répit.

Sa prochaine tâche serait de trouver un endroit pour installer son ordinateur. Sam devait bien avoir un bureau dans la maison.

Il prit la sacoche et descendit l'escalier, assailli par les souvenirs. Il faudrait qu'il s'y habitue. Partout où il irait désormais, il tomberait sur des gens

surgis de son passé ou de celui de ses parents, des interruptions qui risquaient de lui faire perdre beaucoup de temps.

Il parcourut le rez-de-chaussée, s'efforçant d'ignorer les souvenirs qui le torturaient. Le téléviseur cathodique du salon avait été remplacé par un home cinéma dernier cri. Leur père n'aimait pas les voir assis devant la télévision. Il disait toujours que si on avait du temps pour ne rien faire on en avait pour travailler. Les corvées ne manquaient jamais dans une ferme et Brady les détestait.

Mais Sam ne voyait probablement pas les choses ainsi.

Il trouva le bureau de Sam dans la petite pièce du bas. Il y avait un

ordinateur relativement récent branché à un modem analogique. La ferme étant située au fond de la vallée, il n'était pas sûr de pouvoir se connecter avec le routeur sans fil qu'il avait apporté.

Le mobilier était constitué d'une chaise pliante en métal et d'un panneau d'aggloméré posé sur des tréteaux. Jugeant l'endroit peu confortable, Brady installa son ordinateur portable sur la table du salon. Sam lisait toujours son journal dans la cuisine.

A quoi bon lui reprocher de lui avoir menti ? En dehors de leur père, Sam n'avait jamais écouté personne. Et puis, il s'était sans doute déjà trouvé des tas de bonnes raisons d'avoir agi ainsi.

Il n'était décidément pas prêt à

affronter son frère. Et, à en juger par son attitude, Sam ne l'était pas non plus. Les choses ne s'arrangeraient peut-être jamais entre eux. Quoi qu'il en soit, dans deux semaines, il serait parti. Rien ni personne ne pourrait l'en empêcher.

Maggie faisait de la comptabilité pour le magasin de meubles dans le salon et Amber ses devoirs dans la cuisine quand Brady était arrivé. Il s'était installé à côté d'Amber, puis son portable avait sonné et il était sorti sous le porche pour prendre l'appel.

— Alex Conrad a vomi dans le hall aujourd'hui, raconta Amber en se penchant en arrière pour la regarder.

C'était dégoûtant.

— Je veux bien le croire. Arrête de te balancer, s'il te plaît.

Elle jeta un autre coup d'œil à sa montre. Il y avait trente minutes que Brady était dehors.

La veille, elle avait apprécié son attitude. Il s'était montré serviable et attentionné pendant le voyage et avait répondu patiemment aux questions incessantes d'Amber. Mais, alors qu'elle croyait qu'il avait oublié son travail à New York, il avait sonné chez elle en la suppliant de pouvoir utiliser sa connexion internet. Elle aurait voulu lui demander comment s'était déroulée sa rencontre avec Sam, mais il lui avait à peine adressé la parole depuis son

arrivée.

— Il y en avait partout et...

— Ça suffit, Amber. Fais tes devoirs maintenant.

Elle mit un chèque dans une enveloppe et rangea ses affaires.

— Si tu te dépêches, on ira peut-être manger une glace après le dîner.

— Youpi ! s'écria Amber en se replongeant dans ses devoirs de mathématiques.

Maggie prit la pile d'enveloppes et sortit de la maison. Brady se tenait tout au bout du porche et gesticulait tout en parlant au téléphone.

Elle marcha jusqu'à la boîte aux lettres et y déposa le courrier. Elle aurait aimé qu'il soit aussi passionné

par sa fille que par son travail. Dans ce cas, il se serait peut-être abstenu de prendre cet appel. Aurait-elle mieux fait de ne pas lui dire qu'Amber existait ? Il ne l'aurait jamais appris. Il était brouillé avec Sam et personne en ville ne se doutait qu'il était le père d'Amber, la moitié des gens croyant que c'était Sam, l'autre Luke.

En la voyant revenir, il se tourna vers elle et elle perçut sa contrariété.

— Ne permets pas à Peterson de te manipuler, Julie, dit-il. On a trop travaillé pour le laisser nous ravir la vedette.

Elle s'assit sur la balustrade en attendant qu'il ait fini sa conversation. Elle avait une ou deux choses à lui dire.

— Dis-lui non, reprit-il en la regardant.

Elle le désirait. Malgré sa colère. Cette maudite attirance survenait au moment même où elle voulait lui dire ses quatre vérités. Il leva la main pour lui signifier de patienter. Elle résista à l'envie de lui répondre par un geste peu féminin.

— Très bien. Alors dis-lui qu'on est ensemble et que tu ne peux donc pas sortir avec lui.

Ensemble ? Le mot lui fit l'effet d'un coup de poignard en plein cœur. Il n'y avait pourtant rien d'étonnant à ce qu'il ne soit pas seul. Au lycée, il se baladait toujours avec une fille à son bras. Si elle n'avait jamais imaginé à l'époque qu'il

puisse être un tricheur, il semblait avoir beaucoup changé. Si elle ne l'avait pas arrêté, ils auraient couché ensemble à New York. Grâce au ciel, elle s'était ressaisie à temps.

Une nouvelle vague de ressentiment monta en elle, jusqu'à ce qu'elle se souvienne que Brady n'était pas là pour elle mais pour Amber. Sauf qu'en cet instant il n'était plus là pour personne.

— D'accord. Passe en revue les chiffres préliminaires, recoupe-les avec les nouveaux et envoie-moi la feuille de calcul. Je verrai ce que je peux faire.

Elle se prépara à l'attaque. Pour Amber, se rappela-t-elle.

Il coupa la communication et la rejoignit.

— Quelque chose ne va pas ?
demanda-t-il en s'arrêtant devant elle.

— Oui.

Elle maîtrisa sa déception. Brady avait quelqu'un dans sa vie. Pire, son attirance pour lui était toujours aussi forte.

— Amber a besoin de ton attention, reprit-elle. Tu pourrais au moins couper ton téléphone pendant que tu es avec elle.

— Ce n'est pas facile pour moi, répondit-il d'une voix légèrement irritée. Je n'avais pas prévu de venir et ce n'est pas le meilleur moment pour m'absenter. Mes collaborateurs ont besoin de moi.

Elle faillit lui demander si ce n'était

pas plutôt Julie qui avait besoin de lui mais préféra s'abstenir. Pour le moment.

— J'ai promis de consacrer du temps à Amber et je tiendrai ma promesse, ajouta-t-il nerveusement.

— Je comprends, mais coupe ton portable quand tu es avec elle. Tu as toute la journée pour parler au téléphone, argua-t-elle d'un ton ferme.

— Je ne peux pas prévoir à quel moment les gens auront besoin de me consulter. On a conclu un marché. Tu as accepté que je travaille pendant que je serai ici.

— D'accord, mais pas quand tu es chez moi avec ma fille.

Elle devait se forcer à rester déterminée dans ses résolutions. Elle ne

s'était pas battue courageusement pendant toutes ces années pour se laisser intimider maintenant. Elle redressa les épaules et demeura inflexible.

Huit ans plus tôt, elle aurait capitulé. Elle aimait tellement l'idée qu'elle se faisait de Brady Ward qu'elle aurait cédé à tous ses désirs. Mais elle avait mûri et était à présent capable d'affronter n'importe quoi. Etre mère célibataire était devenu banal de nos jours mais, dans la petite ville où elle habitait, cela n'avait pas été si simple.

L'animosité entre eux grésillait dans l'air. Volonté contre volonté. Elle avait l'avantage, du fait qu'elle pouvait l'empêcher de voir sa fille. Les traits de Brady étaient tendus et il semblait sur le

point de prononcer des paroles qu'il risquait de regretter.

Elle releva fièrement le menton.

— Marché ou pas marché, Amber est ma fille, ajouta-t-elle.

— Notre fille, rectifia-t-il.

Il s'avança un peu plus, la dominant de toute sa hauteur. Si elle se sentait intimidée, elle se devait de ne rien montrer.

— Si je dois m'adresser à la justice pour obtenir un test ADN, je le ferai. Mais, comme je ne nie pas ma paternité, nous ne devrions pas en arriver là. Si tu n'exiges rien de déraisonnable de ma part, j'agirai de même avec toi.

Elle se hérissa.

— Je n'étais pas obligée de t'en

parler.

— Mais tu l'as fait.

Ils étaient assez près l'un de l'autre pour se toucher, mais chacun restait sur sa position.

— Si tu veux travailler, reste à la ferme.

— Très bien, dit-il d'une voix douce qui la désarma.

— Alors tu acceptes ? demanda-t-elle, stupéfaite.

Il s'avança et lui prit la main, l'étudiant tendrement. Il semblait être sorti de sa peau de businessman inflexible pour redevenir le cow-boy charmeur qu'elle avait aimé autrefois.

— Je ne veux pas me disputer avec toi, dit-il. Si je ne peux pas être à cent

pour cent disponible pour Amber, je resterai à la ferme. Mais, je t'en prie, continue à me faire confiance.

Maîtrisant le trouble provoqué par le contact de sa main, elle savoura sa victoire. Elle n'avait pas gagné la guerre, mais au moins avait-elle remporté une bataille. Ses yeux, durs quelques instants plus tôt, étaient devenus chaleureux. Elle sentit son souffle s'accélérer et sa tête se mettre à tourner.

Sur le point de s'abandonner, elle se souvint. Il avait une petite amie. Une autre raison de garder ses distances. Une raison qui l'aiderait à se rappeler que Brady était seulement venu voir Amber.

Incapable d'articuler le moindre mot,

elle enleva sa main et hocha la tête. Heureusement, Amber sortit de la maison à cet instant, coupant court à l'entretien et les empêchant de jouer davantage avec sa vie.

* * *

Pendant qu'ils faisaient la queue chez le glacier, Brady se demandait pourquoi Maggie continuait à lui faire la tête. Elle avait gardé le silence pendant tout le dîner, laissant à Amber le soin d'entretenir la conversation. Et, quand Amber lui avait demandé pourquoi elle ne parlait pas, elle avait prétexté un mal de tête, non sans lui avoir lancé un regard sous-entendant que c'était à cause

de lui.

Il ne pouvait pas se permettre de s'en aller pendant deux semaines en oubliant ses responsabilités. Son patron risquait de ne pas apprécier. Et avec la connexion internet hyperlente de la ferme, son efficacité était limitée.

Amber n'avait pas besoin de son attention pendant qu'elle faisait ses devoirs. Elle se débrouillait parfaitement sans lui.

— Je veux un cornet de glace à la menthe avec des chips de chocolat, de la sauce au chocolat et des granulés au chocolat par-dessus, dit Amber d'une voix excitée en mettant le doigt sur la vitrine réfrigérée.

— Ne mets pas ta main sur le verre,

s'il te plaît, ordonna Maggie.

Elle évitait soigneusement de croiser son regard, ce qui ne l'inquiétait pas vraiment. Elle finirait bien par se calmer. Quand il avait cédé à son exigence, son regard s'était adouci et elle avait entrouvert la bouche. Puis elle avait soudain pris une attitude froide et distante. Elle le désirait, c'était évident, mais semblait résister à son attirance. Peut-être se trompait-il, après tout, même si elle avait failli lui tomber dans les bras de son plein gré à New York. Il sortit de ses méditations pour tendre un billet de vingt dollars au caissier, devançant Maggie qui sortait son porte-monnaie.

Elle lui lança un regard agacé auquel

il répondit par un sourire. Il était venu pour voir Amber et c'était la seule chose qui comptait. De toute façon, Maggie avait besoin de quelqu'un qui soit là pour elle, ce qui n'était pas possible avec lui. Il n'était pas prêt à s'engager à plein temps.

Un homme âgé vêtu d'une chemise à carreaux en flanelle et d'un pantalon de travail déchiré se glissa à côté de lui.

— Sais-tu que c'est malpoli de ne pas saluer les anciens ?

Il tourna la tête et reconnut Paul Morgan, un ami de son père.

— Bonjour, Paul, répondit-il en lui tendant la main.

Le vieil homme la prit et la secoua, puis il indiqua du bras Maggie et Amber

qui attendaient leurs glaces.

— Une jolie famille que tu as là.

Il hésita à nier, car il y avait une part de vérité dans l'affirmation de Paul. Amber était bien sa fille, même si Maggie n'était pas sa femme. Pire, à en juger par la tension qui régnait entre eux, ils étaient mal partis pour devenir amis.

Il se contenta de répondre par un hochement de tête.

— As-tu vu ton frère ? demanda Paul.

Brady regarda ses pieds en se demandant ce qu'il savait de leur désaccord.

— Oui, je loge chez lui.

— Je suis content que vous vous soyez accommodés. Sam a fait du bon travail à la ferme et il a le plus beau bétail de la

région. Et il a été très courageux. Ce n'était pas facile d'élever ses deux petits frères tout seul. Finalement, vous avez tous les trois bien tourné. Dommage que vos parents ne soient plus là pour vous voir.

Il ressentit un peu de jalousie à entendre Paul faire l'éloge de Sam, puis pensa à ses parents. Ils auraient été tristes que leurs fils qui s'entendaient si bien ne se voient plus. Sa mère avait toujours recollé les morceaux quand il se disputait avec Sam. Maintenant qu'elle n'était plus là, ils avaient cessé de se parler. Et il n'était pas sûr que les choses s'arrangent un jour après ce qu'il avait fait à Maggie.

— Excuse-moi, Paul, on m'attend.

Content de t'avoir vu.

— Viens nous rendre visite pendant ton séjour.

— Oui, promis, assura-t-il en lui serrant la main, avant de rejoindre Maggie et Amber à leur table.

Paul était un voisin des Ward. Il le connaissait bien, mais n'avait même pas pensé à lui demander comment se portait sa femme. Si sa mère avait été là, elle lui aurait reproché son manque de courtoisie.

— Tu ne veux pas de glace ? demanda Amber.

Elle s'était mis de la crème glacée sur le nez et le regardait avec des yeux pleins d'adoration qui lui réchauffèrent le cœur. Il avait désormais quelque

chose que Sam n'avait pas.

Il la regarda, sentant son cœur fondre.

— Comment s'est déroulée ta journée d'école ? lui demanda-t-il.

— Alex a vomi de nouveau dans le hall. C'était dégoûtant, raconta-t-elle en faisant la grimace.

— Est-ce vraiment le seul événement qui t'ait marqué ?

Elle prit une bouchée de son cornet de glace.

— Oui, c'est tout ce qui vaut la peine d'être raconté. Jessica et Maddy étaient à côté de lui et elles ont dû s'écarter pour ne pas être éclaboussées. On a tous fait un grand cercle autour de lui pendant que le concierge allait chercher de la litière pour chat pour nettoyer.

— C'est en effet très intéressant, commenta-t-il en souriant.

Amber continua à déguster sa glace comme si de rien n'était. Le sujet ne lui avait visiblement pas coupé l'appétit.

Il se tourna alors vers Maggie.

— Comment s'est passée ta journée ?

— Bien, répondit-elle, le regard fixé derrière lui.

— Personne n'a vomi ? demanda-t-il avec un clin d'œil à Amber qui se mit à rire.

— Non.

Aucune réaction. Il regarda autour de lui. Les gens lui semblaient familiers, mais il était loin depuis si longtemps qu'il aurait été incapable de mettre un nom sur leurs visages.

Il avait oublié ce qu'était la vie dans une petite ville. On vous jugeait d'après votre famille, l'école que vous aviez fréquentée et même les bêtises que vous aviez faites dans votre enfance, mais rarement sur ce que vous aviez réalisé depuis.

Les gens feignaient de ne pas s'intéresser à eux, mais Brady n'était pas dupe. Tout le monde savait qui il était et qui l'accompagnait. Ils n'auraient à présent aucun mal à tirer les conclusions qui s'imposaient. En outre, ils remarqueraient que Maggie ne lui parlait pas.

— Maggie ?

Elle tourna vers lui des yeux éteints. Elle n'avait plus rien à voir avec la fille

pleine de vie qu'il avait connue autrefois.

Que pouvait-il faire pour lui redonner le sourire ?

— Demain, je serai peut-être en retard, dit-il.

Son regard devint froid et elle hocha la tête.

Bon sang, il ne savait vraiment pas s'y prendre. Il est vrai qu'il n'avait pas l'habitude de côtoyer des femmes dans un contexte non professionnel. Et aucune d'elle n'avait jamais autant exigé de lui que Maggie.

Elle ordonna ensuite à Amber d'aller se laver les mains et recommença à l'ignorer.

Il finirait peut-être par se laisser

absorber par son travail au point de s'y fondre totalement. Il ne faisait aucune séparation entre sa vie professionnelle et sa vie personnelle. C'était ainsi qu'il se protégeait. Il était incapable de rester sans travailler pendant deux semaines. C'était un besoin. Le travail lui avait permis de survivre au désespoir et à la révolte qui l'avaient terrassé après les décès successifs de ses parents, le poussant à partir à l'autre bout du monde.

De l'autre côté de l'Atlantique, on l'avait laissé tranquille parce que personne ne le connaissait. Ce n'était pas comme ici, où il devinait de la pitié dans les yeux des gens même quand ils ne disaient rien.

Le jour tombait quand ils reprirent le chemin de chez Maggie. Amber parlait de choses et d'autres tout en marchant et Maggie continuait à se taire. Les rues bordées d'arbres lui étaient si familières ! Et pourtant il n'avait pas fréquenté ce quartier dans son enfance. Depuis son retour, le passé surgissait dans sa vie à chaque instant, le forçant à affronter le présent. Il n'avait rien à offrir. Pourquoi Amber voudrait-elle de lui ?

Il avait abandonné sa famille et fui ses responsabilités, tournant le dos à ses propres frères. Malgré son mauvais caractère, Sam aurait peut-être apprécié qu'il lui apporte un peu de soutien.

En arrivant devant les marches du

porche, Amber pivota sur elle-même.

— Tu veux voir l'album que j'ai fait avec Mamie ?

— Euh, oui, répondit-il avec hésitation.

Il ne savait pas si Maggie désirait qu'il s'attarde, mais il n'avait pas envie de partir. Il voulait faire partie de cette famille, s'intégrer à sa vie.

Amber traversa le porche en courant et se rua à l'intérieur, la porte moustiquaire claquant derrière elle. Après avoir monté deux marches, Maggie s'arrêta net et il faillit lui rentrer dedans.

— J'ai besoin de savoir si tu es prêt à t'investir, dit-elle sans se retourner.

La lumière de la maison éclairait son

profil, mais son expression était indéchiffrable.

— Bien sûr. Sinon, je ne serais pas venu jusqu'ici.

— Soit tu dis à Amber que tu es son père, soit tu ne lui dis pas. Décide-toi. Je ne peux pas continuer à lui mentir, conclut-elle en se retournant pour lui faire face.

Sur sa marche, elle était aussi grande que lui et leurs regards étaient à la même hauteur. Le sien était déterminé, celui d'une mère bien décidée à protéger son enfant.

Il s'éclaircit la voix.

— Je suis fier de ce que j'ai fait pendant toutes ces années. J'ai conçu des projets qui ont généré des milliers

d'emplois, mais...

Maggie croisa les bras sur sa poitrine et le regarda de haut, pas du tout impressionnée. Comment devait-il s'y prendre pour la convaincre ? Avec elle, son expérience des affaires ne lui était d'aucun secours.

— Mais quoi, Brady ?

Il la fixa, s'efforçant de trouver l'argument persuasif. Mais il n'était pas en train de négocier un contrat. Il s'agissait d'une petite fille. La sienne, qui plus est.

Alors il décida d'être franc.

— Ce que je veux dire, Maggie, c'est que je suis bon dans mon domaine, mais nul dans mes relations personnelles.

Tous ses muscles étaient tendus. Il

n'avait jamais eu à faire un discours si délicat, si difficile. Si... essentiel.

Il prit une profonde inspiration avant de déclarer :

— Je n'ai aucune idée de la façon dont un père se comporte.

— Il faut juste que tu t'intéresses à elle. Personne ne te demande d'être son père.

— Mais je le suis.

Son regard se fit sceptique.

— Vraiment ?

Il monta sur la première marche.

— Je veux faire partie de sa vie. Amber est une petite fille géniale. Ma fille. Notre fille.

— Je n'ai pas encore pris de décision à ton sujet.

Il commençait à gagner du terrain, même s'il ne s'était jamais senti aussi vulnérable de sa vie.

— Et si elle ne m'aimait pas ? Si elle avait déjà forgé dans sa tête l'image d'un père idéal que seul Superman pourrait égaler ?

Les yeux de Maggie se remplirent de larmes.

— Tout ce qu'une petite fille attend de son père, c'est qu'il soit là pour elle.

— Est-ce que ton père l'a été ? demanda-t-il, sautant sur l'occasion d'en apprendre plus sur ce sujet sensible.

Une larme coula sur sa joue quand elle secoua la tête. Il l'effaça du pouce.

— Je ferai tout mon possible pour ne pas vous décevoir.

Le petit sourire qui se dessina sur ses lèvres lui procura un sentiment de triomphe. Il s'attarda sur sa joue, le contact avec sa peau douce réveillant le feu qui couvait en lui.

— Je te crois, dit-elle en lui prenant la main.

Maggie Brown ne cesserait de le surprendre. Il l'avait vue évoluer de la petite fille rêveuse à l'adolescente sensuelle, pour devenir la superbe femme qu'il avait devant lui.

Il était tellement ému qu'il l'embrassa. Ce n'était pas censé durer. Juste un petit baiser pour la remercier de sa confiance. Mais ses lèvres parfumées à la vanille étaient si douces qu'il n'eut plus envie de s'arrêter.

Quand Brady l'embrassa, Maggie s'abandonna au plaisir. Jusqu'à ce qu'elle se souvienne qu'il appartenait à une autre.

Si elle l'avait ignoré à New York, à présent elle le savait.

Elle posa les mains sur son torse et le repoussa.

— Parle-moi de Julie.

— Hein ?

Elle sentit les muscles de son torse frémir sous ses doigts, ravivant le souvenir de sa peau contre la sienne. Retirant vivement ses mains, elle croisa les bras sur sa poitrine, s'efforçant de rassembler son indignation.

— Ta petite amie, tu sais ?

— Julie ?

Incroyable, il avait l'audace de faire mine de ne rien comprendre !

— Je ne suis pas idiote. Je t'ai entendu parler au téléphone aujourd'hui. Tu as dit que vous étiez ensemble.

— Ah !

Il semblait sincèrement soulagé. S'était-elle méprise ? Et pourtant...

— Est-ce dans tes habitudes d'embrasser d'autres femmes que la

tienne ? Si c'est le cas, je n'apprécie pas du tout, déclara-t-elle fermement, ignorant sa bouche qui frémissait encore de son baiser.

— Je ne suis pas avec Julie, rétorqua-t-il en se rapprochant.

Elle monta d'une marche pour lui échapper.

— Ne me prends pas pour une idiote. Je ne suis pas à ta disposition.

— As-tu déjà quelqu'un dans ta vie ? demanda-t-il en grimpant à son tour une marche, l'enveloppant de sa chaleur.

— Je ne suis pas une tricheuse, répondit-elle avec toute l'indignation qu'elle parvint à rassembler.

Il eut un sourire carnassier et la déshabilla du regard. Elle chancela et

faillit trébucher en montant la dernière marche. Mais il l'imita, se retrouvant de nouveau juste devant elle.

— Julie n'est pas ma petite amie.

— Mais tu as dit...

— Je lui ai dit de dire à Peterson, un de nos collègues, qu'on était ensemble afin qu'il cesse de l'importuner.

Il écarta une mèche de cheveux de son visage, sa main se glissant ensuite dans son cou, faisant naître en elle une myriade de sensations divines.

— Je ne ferais jamais une chose pareille, Maggie, chuchota-t-il en la scrutant intensément. Ni à toi ni à elle.

Le corps tremblant de plaisir anticipé, elle resta là, attendant qu'il reprenne les choses où il les avait laissées.

— Viens voir les photos, Brady, cria Amber de l'intérieur de la maison.

— On continuera plus tard, dit-il en posant son front sur le sien avant de s'écarter.

Son cœur battait la chamade.

* * *

Brady était assis à la table de la cuisine à côté d'Amber qui feuilletait l'album de photos. Maggie s'était réfugiée quelque part dans la maison.

— Comme je n'avais pas le droit d'avoir un chien, Mamie m'a laissé en coller sur cette page, dit Amber en pointant du doigt les autocollants qui entouraient une photo d'elle avec sa

grand-mère.

— Nous avons un chien à la ferme. Il s'appelle Barnabus.

Il s'efforçait de ne pas penser à Maggie et à son attirance pour elle. Le désirait-elle aussi fort que lui ?

— Je ne suis jamais allée dans une ferme. Est-ce que c'est comme un zoo ? demanda Amber en tournant quelques pages. Regarde, sur cette photo on était dans un zoo. C'était très loin et on a voyagé longtemps pour y arriver.

— C'est incroyable que tu n'aies jamais visité de ferme, dit-il, se forçant à se concentrer sur ce qu'elle disait.

Amber glissa ses cheveux derrière son oreille, un geste qu'il avait souvent vu Maggie faire.

— Billy, un garçon de ma classe, habite une ferme, mais nous ne sommes pas amis.

— Je t'y emmènerai. C'est toi qui l'as prise ? s'enquit-il en montrant une photo de Maggie avec un singe.

— Oui. Maman la trouve ridicule, mais moi je l'aime bien.

Elle referma l'album et plongea les yeux dans les siens.

— Tu me montreras ta ferme ?

— Ce n'est pas la mienne. C'était celle de mes parents et maintenant c'est mon frère qui l'exploite. Mais je serais ravi de t'y emmener.

— Ce week-end ? plaida-t-elle en joignant les mains. Y a-t-il des chevaux ?

— Peut-être à ta première question et non à ta deuxième.

Elle le scruta intensément.

— Nos yeux sont exactement de la même couleur.

Il retint son souffle. Bon sang, avait-elle fait le rapprochement ?

— C'est l'heure de dormir, ma chérie, appela Maggie depuis la pièce voisine.

— Tu viendras demain ? Je t'en prie, dis-moi oui.

— Je vais essayer. J'ai beaucoup de travail, mais je ferai un saut dans la soirée. Surtout si c'est ta mère qui cuisine.

Elle se leva d'un bond, l'enlaça rapidement par-derrière, puis monta à l'étage en courant.

Il fut envahi par une soudaine fatigue. Ce moment lui rappelait les soirées familiales à la ferme, où l'ambiance était chaleureuse et détendue. Depuis son départ de Tawnee Valley, il n'y avait plus de place pour la détente dans sa vie.

Quelque temps plus tard, Maggie réapparut. Elle rejoignit l'évier et se mit à faire la vaisselle.

— Tu passeras demain ? demanda-t-elle.

— Oui, normalement. Je peux t'aider ?

— Si tu veux, répondit-elle froidement.

Il prit un torchon et se mit à essuyer les assiettes. Il se revit petit garçon, aidant sa mère à faire la vaisselle. Il

profita du silence pour se remémorer le baiser qu'ils avaient échangé sur les marches, se demandant s'il y aurait une suite et si sa fatigue le lui permettrait.

Quand ils eurent terminé, elle éteignit la lumière.

— Tu penseras à ce que je t'ai dit tout à l'heure ? demanda-t-elle en sortant de la cuisine.

— Oui.

Elle le précéda dans l'entrée et ouvrit la porte. Elle n'avait pas l'intention de donner suite. Sans doute se sentait-elle aussi épuisée que lui.

Finalement, elle se tourna vers lui. Elle semblait harassée et il aurait donné n'importe quoi pour pouvoir alléger son fardeau.

— Elle a besoin de savoir.

— Je sais. Je lui parlerai, je te le promets.

Une ombre de sourire passa sur ses lèvres.

— Encore des promesses.

— Fais-moi confiance, supplia-t-il en s'approchant.

Elle s'écarta vivement.

— Laisse-moi. Ce n'est pas une bonne idée.

Son visage était fermé, mais sa voix légèrement haletante.

— Une autre fois, alors ?

Elle s'adossa contre le mur.

— Non. Ce petit jeu m'épuise, Brady. Je n'ai pas envie de jouer à cache-cache avec toi. Tu me plais beaucoup trop.

— Toi aussi.

Elle rougit et sa lèvre inférieure se mit à trembler.

— Je ne veux pas être celle qui te fera partir.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-il sans comprendre.

— J'avais six ans quand mon père nous a quittées, raconta-t-elle d'une voix atone, dénuée d'émotion. J'ai d'abord cru que c'était la faute de ma mère et je lui en ai voulu. Puis j'ai pensé qu'il était parti à cause de moi et c'est moi que j'ai haï.

— Je n'abandonnerai jamais Amber. Ni toi.

Il voulut la toucher, mais elle s'écarta.

— Personne n'en sait rien. Restons

amis, c'est plus simple. De toute façon, nous n'avons pas d'avenir ensemble. Nous n'en avons jamais eu.

Il devina de la tristesse dans son sourire et aurait aimé la détromper. Mais comment aurait-il pu le faire alors qu'il ne savait pas lui-même jusqu'à quel point il était prêt à s'engager ? Lorsqu'il s'était senti acculé autrefois, il avait pris ses jambes à son cou. Qu'est-ce qui garantissait qu'il ne le referait pas ? Elle n'avait donc sans doute pas tort.

— Tu as raison, approuva-t-il à regret. Son sourire s'évanouit. Elle semblait aussi déçue que lui.

— A demain, Brady.

Il lui souhaita bonne nuit et sortit dans

la nuit, bien décidé à se réfugier dans le travail. Mais, au moment où il s'apprêtait à démarrer, il vit la lumière du porche s'éteindre et aperçut Maggie qui le regardait depuis le seuil.

Non, cette fois, il serait courageux. Il bâtirait une relation solide avec sa fille et serait là quand elle aurait besoin de lui. Amber ne vivrait pas ce que Maggie avait vécu.

Brady avait promis de passer chez Maggie aujourd'hui, mais la journée s'avérait plus chargée que prévu. Le planning des travaux avait été modifié et il fallait que tous les sous-traitants en soient informés. Julie avait du mal à suivre.

Parce que c'était le seul endroit où la

connexion était correcte, il s'était installé à l'entrée de la ferme, près de la boîte aux lettres. Les écouteurs dans les oreilles, il assistait à une vidéoconférence organisée par Peterson. Le soleil tapait sur sa tête et il mit la main au-dessus de l'écran pour tenter de masquer ses reflets.

— Il faudrait augmenter le budget au minimum de cinq cent mille dollars pour équilibrer les comptes, disait Peterson.

— Ce ne sera pas nécessaire, rétorqua Julie. Nous avons largement de quoi boucler les comptes. En considérant toutes les dépenses, il nous restera même du crédit pour pallier d'éventuels futurs changements.

Il entendit le moteur d'un véhicule qui

s'approchait. La route de campagne était principalement empruntée par des engins agricoles et il craignit que le conducteur s'arrête pour lui parler. Mais ce fut la camionnette de la poste qui apparut au virage.

— Ta mère ne t'a-t-elle pas appris à mettre un chapeau, Brady ? demanda Betsy Griffin en soulevant sa casquette. Tu vas devenir tout moche si tu t'exposes ainsi.

Il coupa la liaison vocale avec la conférence.

— Ne t'inquiète pas pour ma beauté.

Betsy rit, puis rangea ses cheveux gris sous sa casquette.

— Dis à ton frère que son chien a encore fait des siennes. La chienne de la

ferme a donné naissance à cinq chiots qui lui ressemblent comme deux gouttes d'eau.

— Je lui dirai, Betsy. Promis.

— Merci. Fais attention à toi, ajouta-t-elle en soulevant sa casquette avant de démarrer dans un nuage de poussière.

Sam et lui faisaient en sorte de se voir le moins possible, Sam s'arrangeant toujours pour avoir quitté la maison avant son réveil.

Il reporta les yeux sur l'écran et remit le son.

— Brady ? dit la voix inquiète de Julie.

— Je suis là.

— Avons-nous été coupés ?

— Quelqu'un s'est arrêté pour me

parler. La réunion est-elle finie ?

Il désirait abréger. Il était déjà tard et il était pressé de voir à Amber.

— Oui.

— Qu'est-ce que j'ai raté ?

Julie lui raconta d'une voix triomphante comment elle avait réussi à maintenir le budget et à rabattre le caquet de Peterson.

— Bravo. Si tu as besoin de quoi que ce soit, envoie-moi un texto et je te rappellerai aussitôt.

— Ne t'inquiète pas. Occupe-toi de ta fille. On se voit à ton retour, dit Julie en raccrochant.

Il se leva et s'étira, apercevant au loin la vieille maison de son enfance. Ses frères et lui avaient beaucoup travaillé

sur ces terres, aidant leur père à en tirer le meilleur parti. Plusieurs générations de Ward les avaient exploitées avant eux et maintenant Sam qui avait pris la relève.

Si la peinture de la maison s'écaillait, la grange était en bon état. Contrairement à leur père qui s'était toujours contenté de tout rafistoler avec des vieilles planches, Sam l'avait entièrement rénoverée.

Mais, si Sam s'était toujours épanoui à la ferme, ce n'était pas le cas de Brady. Même à l'époque des jours heureux de sa jeunesse, il avait toujours eu l'impression que quelque chose lui manquait. Il prit le courrier et remonta l'allée.

Il avait cherché à combler ce vide en partant à l'étranger, puis en se réfugiant dans le travail et le désir de réussir socialement, mais n'avait pas trouvé la pièce manquante.

La porte moustiquaire grinça sur ses gonds quand il l'ouvrit. La maison était fraîche, les fenêtres ouvertes permettant à l'air de circuler. Il lança le courrier sur la table de la cuisine et posa sa sacoche sur une chaise, puis son regard fut attiré par une inscription en lettres rouges sur une lettre : « Dernier avis avant poursuites », lut-il avant de déchirer l'enveloppe. Il s'agissait d'un impayé d'un montant était assez élevé. Il en découvrit d'autres parmi le courrier.

Il appela Sam, mais celui-ci ne

répondit pas. Sans doute était-il dans la grange ou quelque part sur les terres.

Il sortit de la cuisine et traversa la cour à grands pas. De l'atelier situé à l'arrière de la grange s'échappait un morceau de hard-rock, le volume réglé au maximum. En y pénétrant, il retrouva l'odeur familière de graisse et d'essence, ce qui lui rappela son père, penché sur le moteur de leur vieux tracteur, lui demandant les outils dont il avait besoin. Il avait environ l'âge d'Amber à l'époque et gardait un souvenir ému de ces rares moments où son père lui accordait son attention.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?
demanda-t-il coupant le son.

Sam surgit de sous le tracteur sur le

chariot de garagiste de leur père. Il était en nage et avait des taches de graisse sur le visage. Il jeta à peine un coup d'œil aux factures.

— Occupe-toi de tes affaires.

Il retourna sous le tracteur. Brady le contourna, se baissant pour lui parler.

— Je t'ai toujours envoyé de l'argent. Comment t'es-tu débrouillé pour en arriver là ?

Sam s'essuya la figure avec un vieux chiffon graisseux, avant de troquer la clé à molette pour un tournevis. Sa salopette usée jusqu'à la corde avait besoin d'un bon lavage.

— Bon sang, Sam, les factures ne font que s'accumuler si tu ne les règles pas au fur et à mesure.

Entre la facture de deux mille dollars et quelques, celles qui étaient dans le courrier et celles qui avaient déjà dû s'entasser, Sam devait mal d'argent.

— La ferme pourrait se retrouver en faillite.

— Je sais ce que je fais.

— Si tu as besoin d'argent, je...

Sam jaillit de sous le tracteur, s'assit sur le chariot et le regarda avec un air condescendant.

— L'argent résout tout, peut-être ?

— Dans ce cas, répondit-il en montrant les factures, oui.

Sal se leva et laissa tomber le tournevis dans le tiroir du coffre à outils, puis referma d'un geste rageur.

— Sais-tu encore travailler, Brady ?

— Je ne fais que ça.

— Oui, assis derrière ton ordinateur, siffla-t-il en pianotant avec ses doigts. En appuyant sur des boutons.

— J'utilise mon cerveau, pas mes muscles. Je gagne de l'argent et je contribue à créer des emplois.

Sam prit une clé à douille dans le coffre, puis le fusilla du regard. Il ne baissa pas les yeux, bien décidé à ne pas se laisser intimider.

— Parce que moi, je n'utilise pas mon cerveau ?

Il s'était mis à donner de petits coups avec la clé à douille dans la paume de sa main.

— Ce n'est pas pareil et cela ne change rien au fait que tu aies des dettes

et que le travail que tu fournis ne te permette pas de payer tes factures.

— Qu'est-ce que tu en sais ? répondit Sam en s'asseyant lourdement sur le chariot. Tu n'y connais rien.

Ce n'était pas faux. Il ne s'était pas intéressé aux finances de la ferme depuis huit ans et il lui était difficile de juger.

— Avant, poursuivit Sam, nous étions quatre à travailler pendant l'été. On arrivait à peu près à s'en sortir si la météo était bonne et si les coyotes ne décimaient pas le bétail. Maintenant, la ferme manque de bras. Quant à l'argent que tu m'as envoyé, ajouta-t-il en brandissant la clé à douille, il a servi à financer une partie des réparations de la grange.

— Seulement ?

— Et surtout à payer la pension de ta fille.

— Je l'aurais fait moi-même si tu m'en avais parlé.

— Je n'avais pas besoin de ton aide, continua Sam, ignorant sa remarque. Luke était là pour me donner un coup de main pendant les vacances. Mais, quand il a été pris par ses études de médecine, j'ai dû payer quelqu'un pour travailler sur notre ferme. Excuse-moi si j'ai pris du retard dans mes paiements. Poursuis-moi en justice, si tu veux.

Sam disparut de nouveau sous le tracteur. Brady sentit que le moment n'était guère approprié de lui parler d'Amber. La priorité pour l'instant était

de ne pas perdre la ferme de leurs parents. Ils en auraient été dévastés.

S'il ne pouvait pas modifier le passé, il avait quelque pouvoir sur l'avenir.

— Laisse-moi jeter un coup d'œil à ta comptabilité, dit-il.

— Pourquoi ? Pour pouvoir me critiquer ?

— Que crois-tu que j'ai fait depuis que je suis parti ?

— Aucune idée.

— J'ai établi des budgets, cherché à minimiser les coûts et maximiser les profits. Même si tu ne veux pas de mon argent, je pourrais t'établir un échéancier qui te permettra de sortir du rouge sans perdre la ferme.

— Je ne la perdrai pas.

Il n'y avait pas une once de peur dans sa voix, mais Brady y décela une certaine tension.

— Tu n'étais pas le seul à avoir des projets. J'étais étudiant quand maman est tombée malade, mais je suis rentré à la maison car ma famille avait besoin de moi. A sa mort, je me suis occupé de Luke. Je me suis arrangé pour que tu puisses aller à l'université car c'était ton rêve. J'ai cru que tu reviendrais après tes études. Je me suis trompé.

— Si tu crois que je suis parti le cœur léger...

La culpabilité lui avait collé à la peau pendant des années, mais il n'avait pas eu le choix. Il fallait qu'il suive sa voie.

Sam frappa quelque chose avec la clé

à douille, le bruit se répercutant dans l'immense espace.

— Cette ferme est dans notre famille depuis plus d'un siècle et personne ne me la prendra.

— Laisse-moi juste regarder tes comptes, insista Brady.

Sam ressortit, s'essuyant les mains sur le chiffon.

— A condition que tu participes aux travaux de la ferme.

Il sentit la colère l'envahir. Entre les exigences de Maggie et celles de Sam, il aurait du mal à suivre son projet à distance.

— Impossible. J'ai des responsabilités à assumer.

— Je suis sûr que la personne qui te

remplace se débrouille très bien sans toi, rétorqua Sam en se levant pour lui prendre la pile de factures.

Tout comme avec Maggie, discuter avec Sam était vain. Il s'était mal comporté avec eux et le seul moyen de se racheter était de leur accorder un peu de temps. Il avait abandonné son frère quand celui-ci avait le plus besoin de lui. Au lieu de choisir d'étudier dans une université des environs afin de pouvoir l'aider, il était parti le plus loin possible. Aveuglé par le chagrin, il avait coupé les ponts avec tous ceux de son passé, excepté Luke parce qu'il l'appelait de temps en temps.

— Très bien, finit-il par concéder. Dis-moi ce que je dois faire.

— Il ne viendra pas ce soir ? demanda Penny en prenant un bout de carotte dans l'assiette que Maggie venait de poser sur la table.

— Il a appelé il y a une heure pour dire que Sam avait besoin de lui, répondit Maggie, évitant de regarder son amie de crainte de révéler sa déception.

Penny enfourcha une chaise et battit l'air avec ses poings.

— Tu veux que je frappe ? Je peux viser exactement là où ça fait mal.

— Ce n'est pas nécessaire. Pour l'instant.

— Qu'est-ce qu'on mange ? demanda Amber en s'asseyant à côté de Penny.

— Du poulet, répondit Maggie en se précipitant dans la cuisine.

Elle avait envie de hurler mais devrait se contenir jusqu'à ce que Penny soit partie et Amber endormie.

— Est-ce que Brady vient ce soir ?
Encore Amber.

Elle força un sourire sur ses lèvres et retourna dans la salle à manger avec le poulet.

— Non, ma chérie. Il a du travail.

— Ne peut-il pas le faire ici ?

Amber était très déçue, elle le voyait bien.

— Non.

— Je suis là, moi, dit Penny en la chatouillant jusqu'à ce qu'elle se mette à rire nerveusement et écarte sa main.

Puis Amber se pencha vers Penny.

— Je crois que maman aime bien Brady, chuchota-t-elle.

— Je crois que Brady aussi aime bien ta maman, répondit Penny en regardant Maggie.

Elle sentit le rouge lui monter aux joues.

— Ce n'est pas vrai, protesta-t-elle.

— On aurait dit qu'ils allaient s'embrasser hier soir sous le porche, précisa Amber.

— Mange ton dîner, ordonna-t-elle.

Pendant que Maggie faisait tourner les plats pour que chacune se serve, Penny ne cessa de chercher son regard, mais elle l'évita soigneusement. Elle ne désirait pas lui parler de Brady avant de savoir ce qu'elle éprouvait pour lui.

Amber parlait de son école et Maggie se forçait à participer à la conversation. Depuis hier soir, elle ne pensait qu'à leur baiser. Celui qu'ils avaient échangé à New York avait été moins perturbant, plus facile à oublier. Mais celui-ci semblait l'avoir marquée au fer rouge.

Elle attendait l'arrivée de Brady depuis son retour du travail. Elle désirait ardemment qu'il finisse ce qu'il avait commencé, bien qu'elle ait

prétendu le contraire. Elle se souvenait encore de ses caresses, de sa peau contre la sienne, de sa bouche sur ses lèvres, dans son cou... Seigneur, comme elle le désirait, que ne donnerait-elle pas pour recommencer.

Ce qui serait une erreur. Une grosse erreur.

— Allô la terre, fit Penny en agitant la main devant ses yeux. Amber t'a posé une question.

— Excuse-moi, ma chérie, dit-elle en revenant sur terre. Que m'as-tu demandé ?

— Pourquoi ne sors-tu pas un soir avec Brady ? Penny pourrait me garder, n'est-ce pas Penny ?

Elle scruta Penny. Etait-ce elle qui

avait suggéré cette idée à sa fille ? Son amie leva les mains en l'air, lui signifiant en silence qu'elle n'y était pour rien.

Elle reporta alors les yeux sur sa fille en soupirant.

— Ce n'est pas si simple.

Elle chercha dans sa tête les raisons et les excuses qu'elle pourrait évoquer, mais n'en trouva aucune.

— Pourquoi, maman ?

— Oui, Maggie, pourquoi ? renchérit Penny.

— Parce que...

Elle s'interrompt, l'esprit confus. Si elle répondait qu'elle ne l'aimait pas, alors la question serait : « Pourquoi vient-il si souvent ? » Tant qu'il n'aurait

pas mis les choses au clair avec Amber, elle serait dans l'impossibilité de fournir une réponse claire.

— On est tout ouïe, insista Penny qui semblait se divertir.

— Parce que, reprit-elle, il vit à New York et que c'est très loin d'ici. Et puis, il n'y a rien entre nous. Nous sommes juste amis.

Elle prit son assiette et la porta dans la cuisine. C'était la stricte vérité. Brady n'avait pas l'intention de revenir à Tawnee Valley de sitôt. En fait, il semblait plutôt pressé de quitter cet endroit.

Elle entendit du bruit derrière elle et se retourna. Amber et Penny l'observaient depuis la porte.

— Quoi encore ? demanda-t-elle sèchement.

— Moi, j'aime bien Brady, déclara Amber.

Cette annonce éveilla sa méfiance et elle hésita sur la réponse.

— Moi aussi, répondit-elle finalement.

Penny se couvrit la bouche et gloussa de rire. Maggie lui lança un regard furieux, puis attendit que sa fille dise ce qu'elle avait à dire.

— Alors vous devriez sortir ensemble, conclut-elle se ruant hors de la pièce.

Le bruit des assiettes qu'on empilait leur parvint depuis la salle à manger.

— C'est toi qui lui as soufflé cette

idée ? chuchota Maggie.

— Non, ce n'était pas la peine. Il suffit de te regarder pour comprendre ce que tu veux.

Le sourire entendu de Penny la mit en rage, mais elle n'eut pas le temps de répliquer. Amber réapparut avec la vaisselle du dîner et la posa dans l'évier avant de demander :

— Qu'est-ce que tu attends, que mon père revienne ?

Muette de surprise, elle ne sut pas quoi répondre. Elle aurait pourtant pu lui dire que, si elle n'avait pas de petit ami, c'était parce que les hommes disponibles à Tawnee Valley étaient de moins en moins nombreux et que ceux qui restaient ne l'intéressaient pas.

— Oui, Maggie. Qu'est-ce que tu attends ? insista Penny.

Elle la regarda de nouveau de travers, puis vint se planter devant Amber et la regarda dans les yeux.

— Pourquoi me poses-tu toutes ces questions ?

Amber baissa la tête et fronça les sourcils avant d'avouer :

— La mère de Jessica pense que tu devrais te remettre avec Brady.

Maggie ferma les yeux, sous le choc. Encore une fois, elle ne trouva rien à répondre. Impossible de soutenir qu'il n'y avait jamais rien eu entre eux. Amber ne tarderait pas à découvrir qu'il était son père et elle devrait lui dire qu'il arrivait parfois que des gens aient

un enfant ensemble sans s'aimer.

— Est-ce que tu aimes Brady, maman ?

Ce fut le coup grâce.

— Tu sais quoi, ma puce, intervint Penny. Si on laissait ta maman un peu tranquille ? Allons finir de lire le livre que nous avons commencé l'autre jour.

Elle lui prit la main et l'entraîna dans le salon.

Maggie remercia Penny du regard, puis se laissa glisser par terre et appuya le dos contre la porte de bois du placard.

La question était cruciale. Aimait-elle Brady ? Elle avait cru l'aimer au lycée, mais pouvait-on avoir des sentiments pour un garçon qui ne vous accordait

aucune attention ? Pourtant, elle avait été follement amoureuse de lui.

Mais maintenant ? Brady n'était plus le même homme, pourtant son charme opérait toujours. Mais ce n'était pas la seule chose qui l'attirait chez lui. Elle avait apprécié son attitude attentionnée pendant qu'ils parcouraient les rues de New York et se faufilaient dans la foule à l'aéroport. Et aussi la façon dont il avait caressé sa joue pour effacer ses larmes quand elle lui avait parlé de son père.

Dire qu'elle était amoureuse de Brady serait au-dessous de la vérité. Son attitude avec Amber pendant les moments qu'il lui consacrait était digne d'un père. Et, même s'il avait préféré

rester chez elle pour travailler, il s'était plié à ses exigences sans rechigner.

Penny se glissa dans la cuisine et s'assit à son côté.

— Ça va ? demanda-t-elle.

— Plus ou moins.

— Tu sais que j'adore te taquiner, n'est-ce pas ?

Elle hocha la tête, puis regarda son amie.

— Qu'est-ce que je vais faire ?

— Tout d'abord, tu vas me remercier pour avoir détourné l'attention de ta fille.

— Merci, dit-elle en lui prenant la main. Merci pour ton aide. Je ne sais pas ce que je ferais sans toi.

Penny serra sa main dans les siennes.

— Les amis sont là pour ça. Quant à Brady...

— Ouais, Brady, dit-elle en soupirant.

— Ecoute, Maggie, tout n'est pas si terrible. Tu as petite fille adorable et il semble que Brady sera moins mauvais père que je le pensais. Il faut juste que tu aies une vue d'ensemble de la situation.

— Et quelle est la situation ?

Penny posa les mains sur ses bras et les serra.

— Amber a compris de quoi il retournait plus vite que prévu. Maintenant, Brady doit lui dire la vérité, ce qui vous obligera à définir les rapports que vous aurez l'un avec l'autre et votre attitude envers Amber.

— Je lui ai dit que je ne voulais pas

m'impliquer avec lui à cause d'Amber.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que..., commença-t-elle, cherchant désespérément des arguments.

— Brady n'est pas ton père, coupa Penny. Il n'abandonnera pas Amber. Son pire défaut est d'être drogué au travail. Sinon, il gagne bien sa vie et est en bonne forme physique, contrairement à la plupart des hommes de cette ville. Au fond, Brady Ward n'est pas un si mauvais choix.

— Mais...

— Je ne veux pas t'entendre répéter le discours que tu m'as servi avant de partir à New York. Qu'est-ce qui te retient ?

— J'ai peur qu'il ne veuille de moi

que parce qu'il aime ma fille, avoua-t-elle d'une voix tremblante.

* * *

Avant de sortir de voiture, Brady remit son téléphone dans sa poche après l'avoir réglé en mode vibreur pour que Julie puisse le joindre en cas de besoin. Ils avaient travaillé toute la journée avec un sous-traitant qui ne voulait parler qu'avec Brady, ce qui avait été pénible aussi bien pour Julie que pour lui. Il regrettait parfois que Peterson n'ait pas pris la relève.

Pendant les moments où il n'avait été ni au téléphone ni devant l'ordinateur, Sam l'avait alimenté en travail agricole.

Mais, malgré sa fatigue physique et morale, il avait eu envie de voir Amber.

Un aboiement strident l'accueillit quand il ouvrit la portière arrière.

— Tu es prêt ? dit-il au chiot dans le carton.

Le petit chien remua la queue et aboya en réponse. Il attacha la laisse au collier qu'il avait acheté et posa le chiot sur le sol. Barnabus était un gros chien et il était évident que celui-ci était destiné à ressembler à son père.

Il aurait sans doute dû en parler avec Maggie avant, mais Amber lui avait confié qu'elle avait toujours rêvé d'un chien et il avait voulu lui faire ce cadeau. Le chiot prit la direction de la maison et Brady le suivit. Il frappa sur

le montant de bois de la porte moustiquaire.

— Une minute, cria la voix de Maggie, le troublant aussitôt.

Il s'efforçait de couper court à des pensées inappropriées quand Maggie apparut, ruinant ses efforts. Ses cheveux étaient mouillés et elle portait un jean coupé en short et un T-shirt émeraude qui faisait ressortir les paillettes vertes de ses iris noisette. Son cerveau cessa de fonctionner.

— Salut Brady, dit-elle en souriant. Le bus d'Amber arrive dans dix minutes.

Son sourire s'effaça en voyant la boule de poils blanche.

— Tu as apporté un animal ?

— C'est un bébé chien, répondit-il

distraitement, l'esprit occupé à la déshabiller du regard en imaginant ce qu'ils pourraient faire en dix minutes.

— Il est gros pour un bébé.

Le regard de Brady s'attarda encore un instant sur ses seins, puis se posa sur son visage mécontent, et il regretta de ne pas lui avoir parlé avant d'apporter l'animal.

— Oui. Le chien de Sam s'est échappé au printemps et ce petit bonhomme en est le résultat.

— Il n'y a rien de petit chez lui, constata-t-elle en le regardant d'un air horrifié. J'espère qu'il n'est pas pour Amber.

— Si. L'autre jour, elle m'a dit qu'elle avait toujours rêvé d'en avoir

un... Mais toi, tu n'en veux pas, n'est-ce pas ?

— Sais-tu le travail que donne un chien, sans parler d'un chiot ?

Il s'en voulut à mort de l'avoir contrariée.

— Ne puis-je pas dire qu'il est juste en visite ?

— Tu sais parfaitement qu'elle va tomber amoureuse de lui dès qu'elle le verra.

— Je vois qu'il n'a pas le même effet sur toi.

— Qui à ton avis va le nourrir, le laver, le sortir en pleine nuit dans la neige et lui apprendre à être propre ?

— Comme je te l'ai dit...

— Tu m'as apporté un chien ! s'écria

Amber, provoquant les jappements excités du chiot.

Aux anges, la petite fille enleva son sac à dos et s'agenouilla devant le chiot qui se mit aussitôt à la lécher.

— Tu es un lécheur. Je t'appellerai Flèche, décréta Amber. Lèche serait trop bizarre.

Brady se racla la gorge pour attirer son attention.

— Il est juste venu en visite, informa-t-il.

Elle s'agrippa à l'animal, son visage reflétant sa déception. Le cœur de Brady se serra et il faillit lui dire de le garder. Mais Maggie avait dit clairement qu'elle n'en voulait pas.

— Je vais voir si Sam veut bien le

garder, comme ça, tu pourras rendre visite à Flèche à la ferme.

C'était des paroles en l'air. Il savait que son frère n'en voulait pas non plus, mais celui-ci lui devait bien cette faveur.

— As-tu des devoirs, Amber ? s'enquit Maggie en ouvrant la porte moustiquaire.

Flèche s'engouffra aussitôt dans la maison et Maggie lui lança un regard mécontent.

— Je vais l'attraper, assura-t-il.

Il l'effleura en passant à côté d'elle, ce qui fit s'accélérer son pouls.

Amber sur ses talons, il parvint à attraper la laisse avant que Flèche atteigne la poubelle.

— On peut l’emmener se promener ?
supplia Amber en regardant sa mère.
S’il te plaît, j’en rêve depuis toujours.

— Le chien peut rester pour le dîner, mais il repartira avec Brady. Tu es responsable de toutes les bêtises qu’il pourrait faire, ajouta-t-elle à son adresse.

De toute évidence, il n’était pas le seul à céder aux caprices d’Amber.

— Très bien, approuva-t-il.

— On peut y aller, maman ?

— Oui, mais tu te mets à tes devoirs dès que tu rentres. Et Brady doit t’accompagner.

Amber partit en courant vers la sortie, le chiot la suivit et lui sauta dessus quand elle s’arrêta.

Maggie prit le bras de Brady au moment où il passait devant elle, puis retira la main comme si elle s'était brûlée. C'était peut-être le cas car ce simple contact avait mis le feu à sa peau.

— Il est trop gros pour qu'elle le tienne, dit-elle.

— Tout ira bien, Maggie.

Il résista à envie de l'embrasser pour effacer son inquiétude, prit la laisse et sortit de la maison.

Amber et Flèche se précipitèrent en bas des marches, le chiot essayant de mordre le bas de la jupe d'Amber. Elle s'esquiva en poussant des cris de joie. Il tira sur la laisse et le chiot revint vers lui.

— Si nous marchons côte-à-côte, ce

chien apprendra les bonnes manières.

— D'accord.

La chaleur de la journée s'était apaisée et un petit vent rafraîchissait l'atmosphère. Le chiot allait d'arbre en arbre en sautant au bout de la laisse.

— Est-ce que tu sors avec quelqu'un ? demanda soudain Amber.

— Non.

— As-tu eu beaucoup de petites amies ?

Il n'avait pas l'habitude qu'on lui pose des questions aussi directes, et le fait que sa fille de sept ans l'interroge le déstabilisa. Mais il avait envie de répondre car il aimait sa compagnie. Et il voulait être sincère avec elle. Il avait déjà un mensonge à son actif, inutile

d'en rajouter.

— Pas mal, répondit-il franchement.

— Avais-tu des petites amies à Londres ? poursuivit-elle en regardant le chiot s'enfouir sous un tas de feuilles mortes.

— J'ai fait quelques rencontres, mais rien de sérieux.

Flèche tenta d'entrer dans le jardin d'une maison et il tira sur sa laisse.

— Pourquoi ? Tu n'aimes pas les filles ? demanda Amber en s'arrêtant et en inclinant la tête sur le côté.

Il faillit se retrouver à court de mots.

— Si, mais je n'avais pas le temps à cause de mon travail.

Elle approuva de la tête comme si elle comprenait. Etait-ce le cas ? Il n'avait

aucune idée de ce qu'il y avait dans la tête d'une enfant de sept ans. Apparemment, beaucoup plus qu'il ne l'avait imaginé.

— Est-ce que New York est une grande ville ?

— Très. Presque un milliard de personnes y vivent.

Il sentit son portable vibrer dans sa poche, annonçant l'arrivée d'un texto.

— Comment maman a-t-elle réussi à te trouver parmi tous ces gens ?

Il enroula la laisse autour de son poignet et sortit son téléphone. Maintenant qu'ils avaient ralenti le rythme, Flèche marchait calmement, comme s'il avait toujours été tenu en laisse.

— De la même façon qu'on trouve n'importe qui. Avec une adresse et un numéro de téléphone.

Il effleura l'écran, découvrant un message de Julie. Urgent.

— Amber, appela-t-il en s'arrêtant.

Flèche se mit à sauter autour de lui, sans comprendre pourquoi on s'arrêtait.

— Oui ?

Elle s'était accroupie à côté du chiot et tentait de le calmer.

— Tu crois que tu peux t'en occuper quelques instants le temps que je passe un coup de fil ?

— Tu me laisses tenir Flèche ?

Le chiot était en train de se mordiller la patte. Il n'avait pas tiré sur la laisse depuis un moment et semblait plutôt

calme. Amber devait pouvoir le tenir. Il lui tendit la laisse.

— Enroule-la autour de ton poignet et fais attention de ne pas le lâcher. Sinon, il faudra qu'on lui coure après.

— D'accord, promit-elle en s'exécutant. Viens, Flèche.

Ils partirent tous les deux devant pendant qu'il appelait Julie.

— Je ne peux pas te parler longtemps. Que se passe-t-il ?

— Un des sous-traitants a décidé de nous faire payer le double du prix à cause d'un nouveau changement dans le planning. J'ai essayé de le raisonner, mais il ne veut rien entendre. Il dit que toi et lui avez passé un marché, raconta Julie, sa voix trahissant son épuisement.

Brady s'arrêta, mais Amber continua à avancer.

— Dis-lui que c'est toi qui te charges de tout maintenant et que tu es au courant de tous les marchés que j'ai pu passer. Et que, s'il ne veut pas travailler avec toi, nous en trouverons un autre pour le remplacer.

— Flèche, non !

Il se figea en voyant la scène. Amber avait la laisse enroulée autour de ses jambes. Avant qu'il ait eu le temps de réagir, le chiot tira dessus et elle tomba comme une masse sur le trottoir, le chiot sautant autour d'elle en gémissant. Il se précipita à son secours, le pouls à mille à l'heure.

Elle pleurait à fendre l'âme pendant

que Flèche lui léchait l'arrière de la tête.

— Je suis là, Amber !

Il s'agenouilla sur le sol et enleva la laisse de ses jambes, puis repoussa Flèche et l'aida à s'asseoir. Son visage était sale, mais ne semblait pas blessé. Ses pleurs lui déchiraient le cœur. Il aurait dû l'empêcher de tomber. Comme un père l'aurait fait.

Elle lui tendit ses mains en sang. Elle avait dû s'en servir pour amortir sa chute.

— Regarde ! Ça me fait mal !

Il baissa les yeux : le genou d'Amber était sérieusement égratigné.

Peu à peu, ses pleurs se transformèrent en sanglots.

— Je ne savais pas qu'il allait tirer. Ne le dis pas à maman. Elle accusera Flèche.

— J'en doute.

Il la souleva du sol et la prit dans ses bras, puis s'empara de la laisse. Non, ce n'était pas Flèche que Maggie blâmerait pour la blessure d'Amber. C'était lui.

Maggie finissait de couper les pommes de terre en essayant de ravalier sa colère. Il préférait son travail à Amber, mais croyait pouvoir se racheter en lui offrant un chiot.

Des pas retentirent sur le sol de la véranda et la porte moustiquaire claqua.

— Maggie ? appela Brady d'un ton où perçait l'inquiétude.

— Maman ! cria Amber.

La voix d'Amber était pleine de larmes. Elle sut immédiatement qu'elle s'était fait mal. Elle s'essuya rapidement les mains sur un torchon et se précipita dans l'entrée.

Brady serrait Amber sur sa poitrine, la laisse dans une main et son maudit téléphone dans l'autre. Elle le fusilla du regard : Amber avait les genoux et les mains écorchés. Forcément, il avait dû passer des coups de fil et oublier de la surveiller ! Pourquoi lui avait-elle fait confiance ?

— Allons examiner tes bobos dans la salle de bains, dit-elle en s'efforçant de garder son sang-froid.

Tout d'abord, il fallait qu'elle s'assure que sa fille n'avait rien de

cassé. Elle s'occuperait de Brady après.

Tandis qu'elle sortait le désinfectant, la crème antibactérienne et les pansements de l'armoire à pharmacie, elle ne put s'empêcher de ressentir un mélange d'inquiétude et d'impatience. La salle de bains lui parut soudain minuscule, avec Brady qui tenait Amber dans les bras et le chien qui sautait partout.

— Ce n'est pas grave, Maggie. Moi aussi je me suis souvent blessé quand j'étais petit.

On aurait dit qu'il cherchait à se rassurer lui-même.

Elle lui tendit des serviettes en papier.

— Mouille-les et nettoie la plaie afin qu'on puisse évaluer les dégâts.

Il les prit et rejoignit le lavabo. Semblant surpris de trouver le téléphone dans sa main, il le posa sur le bord et ouvrit l'eau.

Elle s'accroupit devant Amber, dont les larmes commençaient à sécher mais qui reniflait toujours bruyamment.

— Où as-tu mal ?

— A la main et au genou, dit-elle en jetant un regard à Brady avant de reporter les yeux sur elle. Ce n'est pas la faute de Flèche, maman. C'est moi qui n'ai pas fait attention.

Bien sûr, pensa-t-elle ironiquement.

— Allons, il faut nettoyer tes bobos.

La faute, elle en était sûre, revenait à ce maudit portable. Mais elle n'en aurait la certitude qu'après avoir interrogé

Brady.

Elle s'écarta quand il revint avec les mouchoirs mouillés. Il s'agenouilla devant Amber et passa le mouchoir sur son genou. Amber tressaillit et se mordit la lèvre.

— Quand j'avais six ans, je tenais souvent compagnie à mon père dans la grange, dit Brady en s'attaquant à sa main. Il y avait un vieux tabouret sur lequel j'aimais me tenir debout.

Maggie se leva et prit le téléphone. Brady était tellement absorbé par sa tâche qu'il ne s'en aperçut pas. Elle vit sur l'écran qu'il était toujours en communication avec Julie, coupa l'appel et mit l'appareil dans sa poche.

— Une fois, mon père m'a demandé

de lui passer une clé qui se trouvait sur son établi, poursuivit Brady. Je suis monté sur le tabouret puis sur l'établi pour la prendre.

Elle lui tendit un morceau de coton imprégné de désinfectant, et son cœur de mère se serra à la vue d'Amber, si petite, si fragile... si captivée par l'histoire.

— Mais quand j'ai voulu redescendre, un des pieds du tabouret s'est cassé et je me suis cogné la tête sur le bord de l'établi en métal.

— Tu as eu mal ? demanda Amber.

— Très, répondit-il en collant rapidement les pansements. J'ai dû aller à l'hôpital où on m'a fait des piqûres et des points de suture. J'ai toujours la

cicatrice.

Il toucha un endroit au-dessus de son sourcil.

— On t'a fait des piqûres ? dit Amber avec un mélange d'horreur et d'admiration dans la voix.

Maggie se mit à l'écart pour regarder la scène. Un père aimant soignait les égratignures de sa fille, tout en la consolant avec des mots tendres...

Serait-elle folle d'espérer qu'Amber ait ce qu'il lui avait tellement manqué, à elle ? L'amour d'un père ?

— Oui, mais toi tu n'en auras pas besoin. Tu t'es éraflé le genou et les mains, mais ce n'est pas grave.

Brady tendit un mouchoir en papier à Amber et elle se moucha.

— Tu m'aideras à faire mes devoirs ?
Si on se dépêche, on pourra peut-être finir notre promenade avec Flèche.

— Si ta mère est d'accord, répondit-il, se décidant enfin à la regarder.

Elle se perdit alors dans son regard bleu. Des rides de préoccupation s'étaient formées sur son front et autour de ses yeux. Même si son travail l'avait distrait, il se souciait sincèrement d'Amber, elle le savait.

— Oui, bien sûr, approuva-t-elle.

Et elle vit leurs visages s'éclairer en même temps.

Ils s'aimaient déjà ! Elle ressentit du soulagement, mais elle savait qu'il serait de courte durée. Car il ne serait peut-être pas toujours là pour sa fille, ou il

finirait par se lasser d'elle.

Mais il n'était pas comme son père, il fallait qu'elle s'en souvienne. Seulement voilà, il vivait à New York et pouvait un jour ou l'autre décider de ne plus revenir. Elle espérait seulement qu'il aurait la décence de rester en contact avec sa fille...

Elle avait besoin de recouvrer ses esprits.

— Je vais finir de préparer le dîner, annonça-t-elle.

Elle les entendait discuter avec animation depuis la cuisine et eut envie de croire qu'ils pouvaient former une famille. Ce qui était ridicule. Ce n'était pas parce qu'il semblait avoir de l'affection pour Amber qu'il en avait

pour elle. Et, même s'il en avait, il vivait à New York et elle ici. Jamais il ne quitterait cet endroit.

Pour lui, le travail était plus important que tout. Il était sans doute au téléphone quand Amber était tombée. Elle entendit le rire d'Amber et Brady qui parlait à voix basse. Amber n'avait rien dit qui puisse accuser Brady. Le protégerait-elle ?

Il restait un peu plus d'une semaine avant qu'il rentre à New York. Après son départ, elles reprendraient leur vie d'avant, sauf qu'Amber saurait que son père était là-bas. Et s'il invitait Amber à venir chez lui pendant les vacances ? Serait-elle prête à la laisser partir ?

Si elle désirait maintenir le contact

avec lui, elle ignorait ce que son arrivée dans leur vie impliquait. Apparaîtrait-il quand bon lui semblerait ou bien serait-il là pour les fêtes et les anniversaires ?

— Je suis vraiment désolé, Maggie.

Elle posa le couteau et se tourna vers lui. Il s'était arrêté sur le seuil, une épaule appuyée contre l'encadrement de la porte.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle d'une voix calme.

— Elle s'est pris les pieds dans la laisse, répondit-il en baissant piteusement la tête.

Il ressemblait à un petit garçon avouant une bêtise et essayant d'en dire le moins possible. Il alla même jusqu'à la gratifier du petit sourire penaud qui

l'avait fait fondre au lycée. Malheureusement pour lui, ce temps-là était révolu.

— Et ?

Il soupira.

— J'ai laissé Amber tenir le chien.

— Seule ?

— Flèche se comportait très bien, dit-il, visiblement mal à l'aise.

— Tu la laisses tenir un animal qui est aussi lourd qu'elle ? Que se serait-il passé s'il avait traversé la rue ?

— Il ne l'a pas fait, répondit-il, légèrement sur la défensive.

Elle s'approcha et enfonça l'index dans son torse.

— Et toi, où étais-tu ? Si tu avais eu les mains libres, tu aurais pu la rattraper

avant qu'elle tombe.

— J'avais un coup de fil important à passer, dit-il en s'écartant de la porte.

Du temps du lycée, elle aurait reculé. Maintenant, elle ne se sentait pas le moins du monde intimidée.

La peur qu'elle avait ressentie en voyant Amber blessée se mêla à sa colère contre Brady pour avoir apporté le chien.

— Plus important que surveiller ta fille ? Tu crois que tes excuses effacent tout ? Nous en avons parlé. Tu n'étais pas censé travailler quand tu étais avec Amber. Est-ce que ton cerveau n'a pas bien enregistré l'information ?

Les yeux de Brady lancèrent des éclairs.

— Ce que je vois, c'est que je dois tout sacrifier à cause de la stupide attitude de mon frère. Pour moi, travailler n'est pas seulement une manière de gagner de l'argent. C'est ma vie. C'est tout ce que j'ai.

— Plus maintenant, répliqua-t-elle en enfonçant le doigt dans son torse à chaque syllabe.

— Tu crois que je ne le sais pas ? Je ne dors plus la nuit à force de chercher une solution qui soit acceptable pour tout le monde. Je ne suis pas Superman, tu sais.

— Personne ne t'oblige à l'être. Je suis allée à New York pour te dire que tu avais une fille, mais je ne t'ai pas obligé à venir. C'est toi qui t'es porté

volontaire. Toi qui as voulu la connaître.

Il saisit sa main au vol avant qu'elle enfonce de nouveau son doigt.

— Non, tu ne m'y as pas obligé, mais tu m'as dit que c'était maintenant ou jamais. Espérais-tu que je ne vienne jamais ?

— Euh, non, évidemment.

— Ne t'es-tu pas sentie un seul instant menacée par le fait qu'Amber soit autant à moi qu'à toi ?

Il avait parlé d'un ton doux, mais ses mots la touchèrent en plein cœur.

Il l'attira vers lui. La tension qui s'était installée entre eux était perceptible. Qu'était-elle censée répondre ? Oui, elle s'était habituée à avoir Amber entièrement pour elle. Mais

pouvait-elle lui interdire d'avoir un père pour la seule raison qu'elle ne voulait pas que les choses changent, parce que c'était beaucoup plus confortable que la situation présente, avec Brady si près d'elle.

Elle aurait dû céder, mais l'enjeu était trop important.

— Pourquoi ne vas-tu pas la voir maintenant ? Dis-lui la vérité une bonne fois pour toutes. Cesse de te comporter comme un lâche.

— Alors dis-moi comment je dois procéder. J'y vais et je lui dis tout ou bien j'utilise la même méthode que toi et j'attends le bon moment pour frapper ?

— Je ne savais pas que tu n'étais pas au courant. Sam...

— M'envoyer une lettre n'était pas le seul moyen de me joindre et tu le sais très bien. Tu n'as pas fait beaucoup d'efforts, reprocha-t-il, avec des yeux accusateurs.

Elle redressa la tête, refusant de lui livrer ses pensées, de le laisser remettre en question les décisions qu'elle avait prises si longtemps auparavant. Plus le temps passait, plus il devenait difficile pour elle d'admettre qu'elle avait peut-être eu tort de faire confiance à Sam.

— Reconnais-le, Maggie. Tu avais peur que je veuille me rapprocher d'Amber, que j'assume mon rôle de père.

Elle trouva miraculeusement au fond d'elle la force de s'écarter pour

reprandre son souffle.

— Pourquoi aurais-je eu peur ?

— Peu importe. Je suis le père d'Amber et le serai pour toujours.

— Tu es mon père ? dit la voix stupéfaite d'Amber.

Maggie sentit son sang se glacer dans ses veines.

Ils se tournèrent vers elle. Ses yeux révélaient son désarroi. Puis elle pivota sur elle-même et se précipita dehors.

* * *

Brady lâcha un juron. Ce n'était pas ainsi qu'il aurait souhaité que les choses se passent. Maggie s'était déjà ruée dehors et il la rattrapa devant la porte

d'entrée.

— Laisse, j'y vais, dit-il.

— Tu ne sais même pas où la chercher.

Flèche sautait autour d'eux avec excitation, content d'aller se promener. Il prit la laisse et la lui mit.

— Alors, allons-y ensemble. Où pourrait-elle être ?

Il ouvrit la porte et la laissa passer devant.

— Je l'ai vue aller tout droit, puis disparaître derrière les buissons. Dans cette direction, il y a le parc, le terrain de jeu de l'école, la maison de Mary, sa meilleure amie, et celle de Penny. Elle pourrait être n'importe où.

Il perçut l'inquiétude dans sa voix et

lui prit la main.

— Nous la trouverons, assura-t-il.

Il vit sa poitrine se soulever et s'abaisser tandis qu'elle inspirait profondément, mais elle ne lâcha pas sa main.

Juste au moment où ils allaient s'élançer dans la rue, le téléphone sonna. Amber venait d'arriver chez Penny. Il fut envahi par un soulagement immense et remercia le ciel que Tawnee Valley soit une petite ville.

Penny leur ouvrit la porte et leur fit signe d'entrer.

— Elle est dans le salon.

Elle prit la laisse de Flèche et l'emmena dans une autre pièce. Brady suivit Maggie dans le salon. Des photos

encadrées étaient suspendues sur les murs peints en jaune. Certaines dataient du lycée, d'autres représentaient Amber quand elle était bébé et d'autres encore étaient récentes. Amber était assise sur le canapé bleu, une tasse de lait dans les mains et une assiette de cookies devant elle.

— Amber, qui t'a permis de partir comme ça ?

Voyant que Maggie était résolue à la gronder, il lui prit la main. Elle se tourna pour le regarder. Dans ses yeux noisette, le soulagement d'avoir retrouvé sa fille se mêlait à la peur de l'avoir perdue.

— Je m'en occupe.

Il serra sa main, puis s'installa dans le

fauteuil à fleurs qui faisait face au canapé.

Amber ne les avait pas regardés. Elle continuait à boire son lait et à manger ses cookies comme s'ils n'étaient pas là.

Il chercha désespérément dans sa tête des mots appropriés.

— Nous regrettons que tu l'aies appris ainsi, commença-t-il.

Maggie vint se placer derrière lui, lui apportant le soutien dont il avait besoin pour continuer.

— J'aurais dû laisser ta mère te le dire dès le début, mais j'avais peur.

Il attendit longtemps un signe prouvant qu'elle l'avait entendu. Finalement, elle posa le cookie dans l'assiette et leva ses yeux bleus sur lui.

— De quoi avais-tu peur ?

— De tout.

— C'est bête, dit-elle en prenant une serviette pour s'essuyer la bouche. Comment peux-tu avoir peur de tout ?

— Ce n'est pas aussi simple. Je ne savais pas que tu existais avant que ta mère me vienne me voir à New York. J'étais très content de te rencontrer, mais je pensais que tu ne m'aimerais pas.

— Pourquoi est-ce que je ne t'aimerais pas ?

Sa logique le déconcerta.

— Je ne sais pas.

— Tu es mon père ? demanda-t-elle, son visage sans expression.

Maggie posa une main sur son épaule et la serra. Ce geste le réconforta et lui

donna la force de continuer.

— Oui.

Il y eut un autre silence, pendant lequel Amber sembla digérer la nouvelle.

— Tu es marié avec maman ?

— Non.

Le terrain devenait glissant, être franc lui avait toujours réussi. Sa seule inquiétude était qu'Amber soit assez mûre pour comprendre ce qui s'était passé entre Maggie et lui dans leur jeunesse.

Amber s'assit au fond du canapé et replia les jambes sous elle.

— Mais alors vous êtes sortis ensemble. Maman, ne m'avais-tu pas dit que tu n'étais pas avec Brady ?

Les doigts de Maggie se resserrèrent

sur son épaule.

— On s'est connus au lycée. On était des amis.

Des amis ? Ils adressaient à peine la parole. Tout ce qu'il y avait eu entre eux avait été cette nuit passionnée dont Amber avait été le résultat.

— Je suis désolée de ne pas te l'avoir dit tout de suite. J'ai eu tort. Peux-tu me le pardonner ?

Il se pencha en avant, la main de Maggie glissant de son épaule, et la regarda au fond des yeux.

Le regard d'Amber alla de lui à Maggie, avant de revenir sur lui.

— Tu vas rentrer à New York ?

— Oui, dans une semaine.

Il attendait sa décision avec une

angoisse grandissante.

— Tu reviendras ?

— Si tu en as envie.

Elle revint se placer au bord du siège.

— Est-ce que j'irai te voir à New York ?

— Bien sûr, assura-t-il, sentant la tension se relâcher.

— Maman pourra venir aussi ? s'enquit-elle en regardant sa mère pour la première fois.

— Nous n'avons pas encore abordé ce sujet, intervint Maggie.

En effet. Et il était sans doute temps de s'y mettre. Mais pas ce soir.

— Puis-je garder Flèche ? demanda ensuite Amber.

Petite maline ! Il eut un sourire qu'il

réprima aussitôt. Il fallait faire preuve de sérieux pendant des négociations.

— Est-ce la seule façon de me faire pardonner ?

— Tu connais les règles, Amber, intervint Maggie.

Il n'avait pas l'habitude de l'entendre s'exprimer comme une mère et fut stupéfait de voir à quel point elle avait changé au cours de ces années.

Amber plissa le front et fit la moue.

— Pas d'animaux tant que j'aurais du désordre dans ma chambre et que je ne serais pas sage, énonça-t-elle d'un air maussade.

— Je suis désolé, dit-il, impatient d'obtenir son pardon.

— Dois-je t'appeler Brady ou père ou

papa ?

Elle l'étudia en soulevant un sourcil, imitant sa mère à la perfection.

— Appelle-moi comme tu veux.

Son cœur battait si fort qu'il craignit qu'il explose dans sa poitrine. Flèche aboya quelque part dans la maison.

— Papa. Père. Brady, prononça-t-elle avant de se lever.

Elle contourna la table basse et vint se mettre devant lui. Ils étaient maintenant face à face, yeux dans les yeux. Il retint son souffle.

— Je te pardonne et je t'aime bien, papa, déclara-t-elle en nouant les bras autour de son cou.

Il l'enlaça à son tour. En cet instant, il était l'homme le plus heureux du monde.

Brady sortit dans la nuit après avoir aidé Maggie à mettre Amber au lit. Il se sentait harassé. Par chance, Penny avait accepté de garder Flèche.

Il avait besoin de réfléchir à son avenir avec Amber. La verrait-il deux semaines par an pendant l'été, devrait-il s'organiser pour l'accueillir pendant l'année scolaire ou bien encore serait-ce lui qui irait à Tawnee Valley pendant les

vacances ?

Et puis, il avait Maggie.

Après s'être installé dans la voiture, il contempla la maison de Maggie. Combien de fois n'était-il pas passé devant dans sa jeunesse sans y prêter attention. Maintenant, elle abritait l'être qui lui était le plus cher au monde : sa fille.

Sa carrière était toujours passée en premier, mais il pouvait faire un peu de place pour Amber dans sa vie.

Par association d'idées, il chercha son téléphone dans sa poche, mais ne le trouva pas. Il parlait avec Julie au moment où Amber était tombée. Bon sang, Julie ! Il l'avait complètement oubliée.

Où avait-il laissé son portable ? Sans doute chez Maggie. Il sortit du véhicule et rebroussa chemin. Arrivé devant la porte d'entrée, il frappa, puis jeta un coup d'œil par la fenêtre. Il vit Maggie traverser la cuisine. Elle ne l'avait probablement pas entendu frapper.

La porte s'ouvrit quand il tourna la poignée. Il pénétra à l'intérieur et appela à voix basse. Il ne voulait surtout pas réveiller Amber. Elle avait mis un temps fou à s'endormir et il avait dû promettre à plusieurs reprises qu'il reviendrait demain pour qu'elle y consente. Quand il était parti, Maggie était aussi épuisée que lui.

En arrivant dans la cuisine, il la trouva assise à la table, la tête dans les mains.

Son visage était caché sous ses cheveux, ses yeux étaient fermés et elle se massait les tempes du bout des doigts. Son pouls s'accéléra et sa fatigue disparut.

Cette femme était la mère de son enfant, une petite fille aussi intelligente que jolie qu'elle avait été obligée d'élever seule à cause de Sam. Il aurait dû être là. Amber aurait dû savoir pendant toutes ces années qu'elle avait un père.

Il l'appela doucement. Elle se redressa brusquement et le fixa des yeux.

— Brady ? Je croyais que tu étais parti.

Elle prit un chiffon sur l'évier et se mit à essuyer le plan de travail.

— Je crois que j'ai oublié mon

portable ici.

Elle détourna aussitôt les yeux. Peut-être était-elle toujours en colère contre lui à cause de la chute d'Amber. Il la rejoignit et lui prit la main. Elle se dégagea d'un geste brusque.

— Je pense vraiment ce que je t'ai dit tout à l'heure. Je sais que tu es furieuse contre moi, mais je me sens un peu perdu.

Quand finalement elle se décida à le regarder, il devina de la méfiance dans ses yeux. Aurait-elle peur de lui ?

Elle s'éclaircit la gorge.

— Il est tard, Brady, dit-elle froidement, lui cachant de nouveau ses sentiments.

— Tu sais que je ne ferais jamais

intentionnellement du mal à Amber.

— Bien sûr.

Il décela un certain scepticisme derrière son approbation. Elle traversa la cuisine et s'empara du balai. Il la rejoignit rapidement.

— Je ferais n'importe quoi pour lui éviter de traverser les mêmes épreuves que toi à son âge.

Elle serra les lèvres, visiblement décidée à rester sur ses positions. Il avait envie de l'embrasser, mais n'en fit rien, hésitant entre s'approcher ou battre en retraite. Les émotions de ces dernières heures l'avaient perturbé au point qu'il se sentait perdu. Il avait beau savoir qu'elle voulait qu'ils soient amis, il ne pouvait pas s'empêcher de la

désirer.

Il était resté sur sa faim. Il voulait l'embrasser et la caresser jusqu'à ce qu'elle perde sa froideur et se liquéfie de plaisir dans ses bras.

Il fit un pas en avant et passa le pouce sur sa joue. Elle entrouvrit les lèvres. Il ne lui restait plus qu'à l'embrasser. Il sentait qu'elle en avait envie.

Un portable se mit à vibrer, traversant le brouillard de ses pensées. Maggie sursauta comme si une guêpe l'avait piquée. Le balai tomba bruyamment sur le sol et elle se cogna la tête contre son menton.

Ses yeux explorèrent la pièce à la recherche d'un téléphone. Maggie avait baissé la tête en rougissant.

— C'est ton portable ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête et le défia du regard. Sa rougeur s'intensifia, mais elle ne baissa pas les yeux.

— Est-ce que c'est le mien ?

— Oui.

Il attendit qu'elle s'explique ou le lui rende, mais elle continua à le fixer en silence.

— Peux-tu me le donner ?

— Je te le rendrai quand tu seras capable de séparer ta vie professionnelle de ta vie familiale.

— Je n'ai pas de vie familiale.

— Maintenant tu en as une.

Elle s'écarta de lui pour traverser la cuisine, l'effleurant au passage. Il aperçut la forme de son téléphone dans

sa poche arrière, admirant au passage le galbe de ses hanches.

Elle pivota brusquement sur elle-même.

— Que faudra-t-il qu'il arrive pour que tu comprennes que le travail n'est pas le seul but dans la vie ? Amber devra-t-elle se faire renverser par une voiture parce que tu étais au téléphone ? Et que se passera-t-il quand elle viendra te voir à New York, qui restera avec elle pendant que tu seras à ton travail ? Pourquoi te rendrait-elle visite si tu n'es jamais là ?

— Très bien, je te promets d'arrêter de tout mélanger.

Elle sortit le téléphone de sa poche et le lui tendit.

— Comment puis-je te croire si tu as déjà manqué à ta promesse une fois ?

Il prit l'appareil, mais garda sa main dans la sienne.

— Demain, je laisserai mon portable à la ferme. N'as-tu jamais commis d'erreurs, Maggie ?

— Si, bien sûr. Mais j'en ai tiré des leçons.

Elle fixa des yeux sa main emprisonnée dans la sienne. Il la lâcha et fourra le téléphone dans sa poche.

— Je vois. J'ai été une erreur.

Elle serra les lèvres, comme si elle retenait ses paroles. Il avait réussi à décevoir tout le monde. Surtout Amber.

— A demain, Maggie, dit-il en se rapprochant de nouveau. Tu m'as promis

de me laisser faire quelques erreurs. Eh bien, en voilà une. Je ne suis pas parfait et je ne l'ai jamais été, quelle que soit l'image que les habitants de cette ville ont de moi.

Elle ne répondit pas, mais ne retira pas non plus sa main.

L'attirance ne faiblissait pas, ni le désir de l'embrasser et de lui faire l'amour. Était-ce uniquement physique ou bien y avait-il autre chose ? Reportant ces réflexions à plus tard, il passa les doigts sur sa joue.

— Je viendrai demain. Promis.

— Je cherche un BlackBerry, annonça Brady en étudiant les appareils en exposition dans la petite boutique d'Owen.

Pourquoi n'avait-il pas laissé son téléphone chez Maggie hier soir ? Ce matin, il était tombé de sa poche et avait été écrasé sous le sabot d'une vache.

— Nous pouvons vous commander tout ce que vous voulez, assura l'homme

aux cheveux blancs derrière le comptoir.

— Le problème, c'est que j'en ai besoin maintenant.

— J'ai quelques modèles dans la réserve...

Le vendeur s'interrompt, comme perdu dans ses pensées, ou peut-être en train de s'endormir.

Brady attendit en vain qu'il termine sa phrase.

— Pouvez-vous regarder si vous avez un BlackBerry ?

— O.K, répondit l'homme en se levant avec lenteur. Je vais voir ce que j'ai en stock.

Il se dirigea vers la réserve sans se presser, le laissant seul dans le magasin. Brady jeta un coup d'œil à la pièce. Les

étagères étaient pleines de toutes sortes d'appareils électroniques. Ceux qui n'avaient pas trouvé leur place étaient posés sur le sol sur les côtés.

La sonnette de la porte retentit et quelqu'un entra.

— Harry, tu es là ? demanda une voix masculine.

Un homme brun d'environ son âge avec un gros carton dans les bras. Il se précipita vers lui pour l'aider quand le carton lui échappa des mains.

— Merci, dit-il.

— Qu'est-ce qu'il y a à l'intérieur ? demanda Brady après l'avoir aidé à le poser sur le comptoir.

— Des pièces détachées inutilisables que j'ai récupérées chez un réparateur

d'appareils électroniques.

Brady avait l'impression de le connaître, mais il ne savait plus où il l'avait vu. Il lui tendit la main.

— Josh Michaels, dit l'hommel en lui tendant la main. Tu es Brady, le frère de Luke, si je ne me trompe.

— Oui. Je suis de passage dans le coin. Tu étais dans la même classe que Luke, n'est-ce pas ?

Josh hocha la tête en parcourant les lieux du regard. Sans doute cherchait-il Harry.

— Le vendeur est dans la réserve, informa Brady. Il devrait revenir dans un instant.

Du moins l'espérait-il. Sam l'attendait et Maggie aussi.

— Il a des cheveux blancs et ressemble à Rip Van Winkle ?

— En effet.

— Alors c'est Harry. Tu risques d'attendre longtemps avant qu'il trouve ce que tu cherches. Depuis combien de temps n'étais-tu pas venu dans le coin ?

— Des années. La région a beaucoup changé.

— C'est vrai. Les choses ont commencé à se dégrader quand l'usine a fermé. Beaucoup d'entre nous ont dû partir pour trouver du travail. Les autres tentent de se débrouiller comme ils peuvent, ajouta-t-il en montrant le carton. Malheureusement, la plupart des gens choisissent de racheter au lieu de réparer de nos jours.

— Je suis surpris que l'usine ait fermé.

Il n'avait pas suivi les nouvelles locales mais, avec la réduction des marges dans la plupart des entreprises, le dégraissage était souvent la seule solution.

— Par la suite, le taux d'activité a été pratiquement ramené à zéro. Les finances des habitants se sont réduites au point que plus personne ne dépensait rien. Jusqu'à ce vieux Harry qui a menacé de fermer boutique. Mais je l'ai convaincu de vendre des portables, ce qui a un peu relancé ses affaires.

— Bonne idée.

— Une de mes meilleures, répondit Josh avec un sourire. Si seulement,

ajouta-t-il en reprenant son sérieux, je pouvais faire bouger les choses dans cette ville. J'aimerais aider tous ces gens à se relever, leur donner des raisons d'être de nouveau fiers d'eux.

Ils pouvaient entendre Harry qui remuait des objets dans la réserve. Brady le soupçonna d'avoir oublié son existence.

— Si tu veux me parler de quelques-unes de tes idées, ne te gêne pas. J'ai du temps à tuer.

Quatre heures plus tard, tandis qu'il se rendait chez Maggie, il se sentait surexcité. Harry s'était débrouillé pour qu'il ait son nouveau téléphone demain matin, mais ce n'était pas ce qui l'avait mis dans cet état. Josh lui avait permis

de découvrir des perspectives d'avenir prometteuses à Tawnee Valley et la ville voisine, Owen. Il avait en effet beaucoup d'idées et si certaines étaient douteuses, d'autres étaient intéressantes. Il ne lui manquait qu'un appui financier.

Elaborer de nouveaux projets était son point fort et Brady avait déjà commencé à imaginer la façon dont il s'y prendrait pour convaincre Kyle de soutenir celui-ci. Il pourrait ainsi insuffler un peu d'activité dans la région tout en faisant gagner beaucoup d'argent à son entreprise.

Il sautillait presque en se dirigeant vers la maison de Maggie. Il se sentait invincible, capable d'affronter tout ce que le sort lui préparait. Il avait envie

de soulever Maggie dans ses bras et de s'abandonner à sa joie.

Il appuya sur la sonnette, mais personne ne vint répondre. Etrange. Le bus scolaire devait arriver d'un instant à l'autre et Maggie n'était pas du genre à être en retard.

Il sonna de nouveau et attendit. La fierté qu'il avait éprouvée pour son sens des affaires se transformait peu à peu en appréhension. Peut-être était-il arrivé quelque chose à Maggie ou encore à Amber. Il n'avait pas de clé et ne pouvait même pas entrer dans la maison pour s'assurer que tout allait bien.

Après avoir jeté un coup d'œil par la fenêtre, il contourna le bâtiment et constata que la voiture de Maggie était

garée dans l'allée. Il sentit la tension lui nouer les muscles de la nuque.

Quand tout semblait aller bien dans sa vie, il lui arrivait toujours quelque chose. L'enterrement de sa mère avait eu lieu deux jours avant qu'il entre à l'université, son père était mort juste avant ses seize ans et il avait mis Maggie enceinte peu de temps avant de partir pour l'Angleterre. Avec lui, les bons moments avaient toujours un côté tragique.

Il avait déjà subi de nombreuses pertes et ne pouvait pas les perdre elles aussi. Il frappa à la porte du fond.

— J'arrive !

Il soupira de soulagement en entendant la voix de Maggie. Puis la porte s'ouvrit

et elle apparut dans l'encadrement. Elle portait un pantalon de pyjama jaune, un T-shirt trop large et une robe de chambre posée sur les épaules. Ses cheveux emmêlés étaient maladroitement attachés derrière sa tête par une barrette et ses yeux étaient cernés.

— Salut Brady, dit-elle d'une voix dénuée d'émotion.

Elle ressemblait à quelqu'un qui n'avait pas dormi depuis plusieurs jours. Elle lui jeta un bref regard, puis se dirigea en traînant les pieds vers le placard. Il pénétra dans la cuisine et referma la porte derrière lui.

— Qu'est-ce qui se passe ? Ça va, Maggie ?

— Oh ! très bien, répondit-elle en

bâillant, une tasse de café à la main. Les mamans peuvent survivre sans dormir.

— Où est Amber ?

— Devant la télévision.

— Elle n'est pas allée à l'école aujourd'hui ? Est-elle malade ? demanda-t-il, pris de panique.

— Ce n'est rien. Une petite indisposition. Normalement, d'ici demain matin ce sera fini.

— Maman ! cria Amber depuis le salon.

Toute fatigue envolée, Maggie se précipita pour la rejoindre. Il la suivit sans comprendre. Elles étaient toutes les deux en bonne santé quand il les avait quittées hier soir.

— Je suis là, ma chérie.

En passant devant lui, elle le regarda d'un air surpris, comme si elle avait oublié qu'il était là.

— Rentre chez toi, Brady. Tu ne veux pas tomber malade, si ?

Amber tenta de lui sourire. Son visage pâle luisait de sueur. Maggie l'entraîna dans la salle de bains et ferma la porte.

Il resta quelques instants planté là, se demandant ce qu'il devait faire. Maggie lui avait conseillé de partir, mais elles semblaient toutes les deux mal en point et il ne pouvait pas les laisser seules dans cet état.

Il posa sa veste sur une chaise et retourna dans la cuisine. Il lava rapidement la vaisselle qui était dans l'évier et mit de l'eau à bouillir. Il

entendit la porte de la salle de bains s'ouvrir et Maggie murmurer à Amber les paroles de réconfort que seule une mère savait dire à son enfant malade.

A dix-sept ans, il avait lui aussi tenté de réconforter sa mère. Mais la situation était différente. Les enfants souffraient souvent de ces petites indispositions et elle se remettrait rapidement.

— Tu es encore là ? dit Maggie en arrivant dans la cuisine.

Elle s'assit lourdement sur une chaise et posa la tête sur ses bras croisés.

— J'ai préféré rester, répondit-il en essuyant la dernière assiette. Où est Amber ?

— Elle s'est endormie sur le canapé. Tu devrais vraiment...

Un nouveau bâillement l'obligea à s'interrompre.

— Non, je reste. De quoi as-tu besoin ?

— De sommeil, répondit-elle en fermant les yeux.

Il s'approcha et la souleva dans ses bras. Elle ouvrit des yeux surpris, puis les referma aussitôt et s'accrocha à son cou pendant qu'il portait dans l'escalier.

Elle se pelotonna contre lui quand il s'arrêta un instant par la porte ouverte de la chambre d'Amber. Des murs couleur lilas, un lit à une place recouvert d'un couvre-lit à fleurs dans les tons violets, une bibliothèque pleine de livres pour enfants. Des peintures allant de simples traits de couleur à des

représentations d'animaux et de maisons étaient punaisées sur les murs.

Des milliers de questions se bousculaient dans sa tête. Des choses auxquelles il n'avait jamais pensé auparavant. Quel était le premier mot qu'Amber avait prononcé ? A quel âge avait-elle marché ? Quel métier voulait-elle faire plus tard ? Est-ce que Sam avait passé du temps avec elle ? Qui la consolerait quand elle aurait sa première peine de cœur et qui s'assurerait que les garçons qu'elle fréquentait la méritaient ?

— Tu peux me mettre par terre.

Il desserra son étreinte, mais la garda dans ses bras. Ses yeux noisette étaient à moitié fermés. Qui serait là pour elle ?

— Tu es épuisée.

— Pas du tout, répondit-elle en bâillant.

Il la porta jusqu'à la prochaine porte et l'ouvrit. Un léger parfum floral lui parvint aux narines. Une odeur qui lui rappellerait toujours Maggie, même quand il serait vieux. Une odeur qui lui titillait les sens. Dommage qu'elle soit fatiguée et que leur fille soit malade.

Un grand lit à deux places recouvert d'un dessus-de-lit multicolore occupait presque tout l'espace de la petite pièce peinte en bleu ciel. Tout était impeccablement rangé et les couleurs harmonieusement réparties. Parfait. Comme Maggie.

Il la mit délicatement au lit et s'assit à

côté d'elle. Les yeux fermés, elle s'éloigna de lui et se pelotonna sous les draps. Le froid remplaça la chaleur à l'endroit où elle avait été.

— Dors, Maggie. Laisse-moi te remplacer pendant quelques heures.

Elle grommela dans son sommeil. Il posa un baiser sur sa tempe et retourna au rez-de-chaussée.

Amber était allongée sur le canapé, un vieux cochon en peluche serré dans ses bras.

— Comment va ma maman ? demanda-t-elle.

— Elle est seulement très fatiguée.

Il s'assit au bord du canapé et elle replia les jambes pour lui laisser la place.

— Je suis contente de ne pas avoir été à l'école quand j'ai vomi, dit-elle en posant les pieds sur ses genoux.

— Au moins, personne n'a eu besoin de courir pour ne pas être éclaboussé, fit-il remarquer.

Un petit sourire apparut sur ses lèvres.

— Tu veux regarder un film avec moi ?

— Avec plaisir.

Il était tellement content de s'occuper d'Amber pendant que Maggie se reposait. Son travail le préoccupait un peu, mais il évita d'y penser. Amber avait besoin de lui et, c'était ce qui comptait le plus.

Maggie s'étira dans son lit avant d'ouvrir les yeux, surprise de découvrir que la pièce était plongée dans l'obscurité. Se levant d'un bond, elle se précipita dans la chambre d'Amber. Son lit était vide et le réveil indiquait 22 heures.

Prise de panique, elle descendit l'escalier quatre à quatre. Remarquant à peine la vaisselle qui séchait dans

l'égouttoir, elle traversa la cuisine et s'arrêta sur le seuil du salon.

Brady dormait à poings fermés sur le canapé. Dans le même état, Amber était étendue à côté de lui, la tête sur son torse.

Elle s'appuya contre l'encadrement de la porte, s'efforçant de maîtriser les battements de son cœur. Le son du téléviseur était à peine audible et l'écran affichait le menu principal de *Raiponce*, le DVD préféré d'Amber.

Il n'y avait ni ordinateur ni téléphone en vue. Elle ne le reconnaissait plus. Il avait regardé un film pour enfants avec Amber sans appeler ni envoyer de messages. Plus incroyable encore, il avait dû la porter jusqu'à sa chambre et

la mettre au lit. Elle eut soudain honte qu'il l'ait vue sans maquillage et avec les cheveux en désordre.

Lui avait-il réellement donné un petit baiser sur la tempe ou bien avait-elle rêvé ? Dieu sait qu'elle rêvait souvent de lui, mais ce n'était pas sur la tempe qu'il l'embrassait.

Un léger bruit la tira de sa rêverie. Amber avait bougé dans son sommeil. Les ronflements de Brady cessèrent l'espace d'un instant, puis reprirent de plus belle. La scène était si étonnante qu'elle méritait d'être gravée. Elle alla donc chercher son appareil et prit une photo. Puis se rendit dans la cuisine, mangea un morceau et retourna au lit.

Le lendemain matin, au petit déjeuner,

Maggie se sentait un peu mieux.

— Brady propose qu'on aille se promener dans le parc et aussi qu'on passe chez Penny pour dire bonjour à Flèche, dit Amber en trépidant sur sa chaise.

Maggie lui ordonna de manger ses pancakes, évitant de regarder Brady quand elle fit glisser une tournée de crêpes dans son assiette. Tout à l'heure, pendant qu'elle préparait la pâte, il avait fait rire Amber en lui racontant l'histoire de son portable et de la vache. Amber avait retrouvé son appétit.

— Comment te sens-tu ? demanda-t-il avec un mélange de tendresse et d'inquiétude dans la voix.

— Encore un peu faible, mais ça va.

— Si tu veux te reposer, on peut aller se promener sans toi, même si on adoreraient que tu te joignes à nous.

Elle devina son sourire sans avoir besoin de le regarder. Par quel miracle parvenait-il à passer la nuit sur un canapé et être toujours aussi beau à son réveil ? La voix d'Amber l'arracha à sa rêverie.

— Qu'en penses-tu, maman ?

— De quoi, ma chérie ?

— De venir avec nous, voyons.

— Oui, Maggie, viens avec nous, s'il te plaît, dit Brady en l'imitant.

Leurs yeux bleus étaient braqués sur elle, ceux d'Amber suppliants, ceux de Brady amusés, comme s'il avait deviné la nature de ses pensées.

— O.K. Est-ce qu'on emporte un pique-nique ? demanda-t-elle en s'adressant à Amber.

Regarder Brady était devenu une épreuve. Il la troublait beaucoup trop et elle aurait du mal à tenir le coup jusqu'à la fin de la journée.

— Oui ! J'adore les pique-niques, s'exclama Amber.

— Moi aussi, renchérit Brady.

Sans le vouloir, elle le regarda. Il eut un sourire satisfait. Son visage reflétait sa satisfaction. Ce serait sans l'ombre d'un doute difficile de lui résister.

* * *

Quatre heures plus tard, Maggie

cherchait un endroit pour y installer le pique-nique pendant que Brady poussait Amber sur la balançoire. Amber savait se balancer seule depuis deux ans, mais elle s'était bien gardé de le lui dire. Après avoir trouvé un coin ombragé sous un vieux chêne, elle posa le panier sur l'herbe et déplia la couverture.

C'était une belle journée d'automne. Il soufflait un petit vent frais, mais la température restait douce pour la saison. Des feuilles jonchaient le sol, la plupart étaient encore sur les arbres. Dans quelques semaines, ils seraient complètement dénudés. Elle ne regrettait pas d'être venue.

— Laisse-moi t'aider, proposa Brady.
Amber était restée sur la balançoire.

— Est-ce qu'elle t'a fait croire qu'elle ne savait pas se balancer toute seule ?

— Oui, mais je ne l'ai pas crue. J'ai poussé tout doucement pour qu'elle se lasse rapidement de ma présence.

Elle lui passa l'extrémité de la couverture en prenant soin de ne pas le toucher, puis ils l'étendirent sur le sol.

Elle risquait de s'habituer aux prévenances et aux attentions dont il l'entourait depuis le début de la matinée. Et, si elle s'efforçait de ne pas oublier ce qu'il était devenu, il lui rappelait le jeune homme dont elle était tombée amoureuse au lycée.

Comme à l'époque, le rythme de son cœur s'accélérait dès qu'il était dans les parages, sa peau frémissant dans

l'attente d'un contact accidentel ou non avec la sienne. C'était grotesque. Elle avait pourtant passé l'âge des premiers émois.

D'un geste un peu trop vif, elle étendit la couverture sur le sol. Il fallait qu'elle se maîtrise. Il ne méritait pas qu'elle se mette dans cet état.

Lui tournant le dos, elle s'assit sur la couverture et commença à vider le panier de pique-nique.

— Comment ton équipe se débrouille-t-elle en ton absence ? demanda-t-elle.

— Pas trop mal.

Elle vit du coin de l'œil qu'il s'était allongé. Ce corps splendide étendu devant elle était une véritable tentation. Mais la personne qui était à côté d'elle

n'était pas le vrai Brady. L'homme qu'il était devenu était pressé, egocentrique et avait toujours raison.

— J'ai découvert que tu étais au téléphone avec Julie quand Amber est tombée.

Elle pria mentalement pour qu'il saisisse la perche. En général, il adorait parler de son travail.

— Oui, elle avait des problèmes avec un des sous-traitants.

Elle disposa les assiettes autour des plats de nourriture.

— Ne crains-tu pas qu'elle n'ait pas réussi à les résoudre ?

— Julie est une professionnelle compétente. Je suis sûr qu'elle s'en est bien tirée. Pourquoi t'intéresses-tu

soudain à mon travail ?

Sentant qu'elle rougissait, elle garda la tête baissée.

— Tu n'as plus de téléphone depuis presque deux jours et tu n'es pas encore devenu fou.

Il eut un rire de gorge qui la fit frissonner.

— Je t'ai dit que mon équipe était compétente.

— Mais qu'est-ce qui t'a amené à leur faire confiance ?

— Je préfère être avec Amber, répondit-il en jetant un coup d'œil à la balançoire. Et avec toi.

Tous les souhaits qu'elle avait formés au fil des ans défilèrent dans sa tête. Pourvu que Brady se manifeste et que

leur vie s'améliore. Si seulement sa mère avait guéri et était là aujourd'hui. Si seulement Brady l'aimait. Elle les chassa.

— Je parie que tu as hâte de rentrer à New York pour retrouver ta vie.

— New York est une belle ville.

Il y avait de l'hésitation dans sa voix.

— Et tes amis.

Il hocha la tête.

— Et aussi tes petites amies.

Un ange passa. Seuls le grincement de la balançoire et le bruissement des feuilles étaient audibles. Elle se força à continuer à mettre calmement la table malgré son anxiété.

— J'ai l'impression que je me suis fait piéger.

— Pardon ?

La surprise le poussa à la regarder. Il y avait de la colère dans ses yeux. Mais, si elle perdait le contrôle d'elle-même quand il sortait son charme, elle n'avait pas peur de sa colère.

— Je t'ai déjà dit que je n'étais pas avec Julie, dit-il d'un ton prudent, l'esprit sans doute occupé à trouver le moyen de se sortir du piège qu'elle lui avait tendu.

— Je le sais.

Elle se tourna pour regarder Amber, redoutant qu'il lui dise qu'il avait quelqu'un et que tout ce qu'ils avaient vécu jusque-là était une illusion.

— Je n'ai pas de petite amie et je n'en veux pas. J'ai maintenant dans ma vie

toutes les femmes dont j'ai besoin.

Elle sentit qu'il s'approchait. Le courant qui passait entre eux était si fort qu'elle n'avait pas besoin de le voir pour le savoir.

— Je suis sûre que de nombreuses femmes sont prêtes à tomber dans tes bras dès que tu rentreras.

— Et toi, Maggie, es-tu prête ?

Elle sentit son souffle chaud sur sa nuque.

— Moi ?

Croyait-il qu'elle lui tomberait dans les bras juste parce qu'il voulait bien assumer sa fille ? Elle n'était pas le genre de femme qui se donnait à un homme sans amour. D'accord, elle s'était quelque peu laissé emporter à

New York. Mais ce n'était pas facile de résister aux tentations de la chair.

— Y a-t-il dans la région quelqu'un qui te branche ?

— Qui me branche ? répéta-t-elle, la question la prenant par surprise.

Quand elle eut la mauvaise idée de se retourner, elle se retrouva à deux doigts de son visage. Ses yeux avaient un éclat à la fois sensuel et taquin.

— N'est-ce pas ce que les jeunes disent de nos jours ?

Son sourire révélait que ses tentatives pour le décourager n'avaient guère été efficaces. Malgré tout, elle rassembla sa volonté. Pas question de le laisser prendre le dessus.

— Tes belles paroles doivent avoir

beaucoup de succès avec les filles.

— Je ne me débrouille pas trop mal.

Il inclina la tête sur le côté, semblant l'inviter à prendre sa bouche. Mais elle n'avait pas encore perdu la tête.

Il baissa les yeux et elle suivit son regard. Son T-shirt bâillait légèrement à cause de sa position tournée et on pouvait voir la naissance de ses seins et le soutien-gorge rouge qu'elle avait mis ce matin. Quand il la regarda de nouveau, son regard était ardent, tentateur.

— Maggie, je...

— Papa, regarde comme je me balance !

L'espace d'un instant, elle crut voir dans ses yeux quelque chose qu'elle

n'avait jamais vu et qu'elle n'était pas sûre de savoir interpréter. Puis il se leva et se dirigea vers Amber en la félicitant. Elle le regarda s'éloigner en s'efforçant de déchiffrer ce regard et ce qui l'avait précédé.

Il avait été charmant pendant toute la matinée, jusqu'à ce qu'elle tente de le provoquer, puis s'était débrouillé pour retourner la situation à son avantage. Le désir qu'ils avaient l'un pour l'autre ne faisait que couver pour se rallumer à la moindre étincelle. Elle avait eu l'espoir que le feu finisse par s'éteindre. La routine du quotidien avait généralement cet effet sur les relations. Mais c'était tout le contraire. Leur attirance semblait s'intensifier à chaque jour qui passait.

Il jeta un coup d'œil dans sa direction et elle se demanda ce qu'il avait été sur le point de lui dire. Puis il lui sourit et son cœur s'emballa. Il était temps que cette journée se termine car elle avait de plus en plus de mal à se dominer.

— Venez manger, cria-t-elle.

Brady aida Amber à ralentir la balançoire, puis lui prit la main. Il n'était pas venu pour elle, se souvient-elle, mais pour se consacrer à Amber. Et il s'en tirait parfaitement. Cette pensée apaisa sa tension. Amber avait un père qui l'aimait et c'était la seule chose qui comptait.

Debout devant la fenêtre de la cuisine, Maggie songeait à sa journée. Amber avait absolument voulu que ce soit Brady qui la mette au lit et l'avait probablement obligé à lui lire des tas d'histoires avant de s'endormir.

Le pique-nique s'était bien déroulé. Ils avaient passé un moment chez Penny avec Flèche, puis étaient allés faire les courses.

Amber aimait déjà son père passionnément, ce que Maggie pouvait comprendre. Elle avait pu constater aujourd'hui que, s'il avait gardé des traces du jeune homme d'autrefois, il s'était bonifié avec le temps, acquérant une expérience de la vie que ni l'un ni l'autre n'avait eue huit ans plutôt. A son grand désespoir, ce béguin d'adolescente semblait se transformer en des sentiments beaucoup plus troublants.

— On est en pleine réflexion ?

Elle savait qu'il ne pouvait pas lire dans ses pensées mais se sentit exposée.

— Amber s'est-elle endormie vite ?

Elle chercha quelque chose à faire pour s'occuper, mais la cuisine était déjà propre et rangée.

— Après cinq histoires, répondit-il avec indulgence. Elle dormait presque quand j'ai commencé la cinquième. J'ai fait exprès de la lui lire très lentement.

Et, maintenant, quel était le programme ? Elle pourrait peut-être lui dire qu'elle était fatiguée et lui demander de partir. Elle regarderait un programme à la télévision ou bien travaillerait un peu. Mais il n'était que 20 h 30.

— Tu veux boire quelque chose ? proposa-t-elle à la place.

— Oui, merci.

Il ne la quitta pas des yeux tandis qu'elle ouvrait le réfrigérateur et regardait ce qu'elle avait.

— Il y a du lait, des boîtes de jus de

fruit, du Coca light et de l'eau. Désolée, je n'ai pas de boissons alcoolisées. Je ne reçois jamais.

Un verre d'alcool lui aurait pourtant fait du bien.

— De l'eau, s'il te plaît.

Elle ouvrit le robinet pour permettre à l'eau de se rafraîchir et ouvrit le placard pour prendre un verre.

— Laisse-moi t'aider, chuchota-t-il à son oreille en posant sa main chaude sur la sienne.

Elle eut un long frisson et sentit la fièvre de l'excitation monter en elle. Au même instant, il passa un bras autour d'elle et l'attira contre lui. Son sexe dur contre son dos ne laissait aucun doute quant à la nature de ses pensées. Sans lui

lâcher la main, il amena le verre sous le robinet et lui embrassa la nuque pendant qu'il se remplissait. Elle oublia de réfléchir et succomba à son désir.

Il lui prit le verre des mains et le posa sur le comptoir, avant de fermer le robinet. Elle se tourna dans ses bras pour lui faire face. Ses pupilles étaient dilatées et son souffle court.

— On ne joue plus, Maggie, dit-il en l'embrassant.

Elle ouvrit la bouche quand leurs lèvres se touchèrent et s'abandonna dans ses bras. La passion à laquelle elle résistait depuis une semaine explosa en elle et le baiser s'intensifia. Ivre de désir, elle était désormais incapable de formuler la moindre pensée rationnelle.

Elle tira sur son T-shirt pour le sortir de son pantalon et glissa ses doigts avides sous la ceinture. Tant qu'elle l'embrassait, elle n'aurait pas besoin de penser. Juste sentir.

Entre-temps, Brady la prit par les hanches. Pendant tout ce temps, leurs bouches étaient restées scellées, comme s'ils craignaient qu'en interrompant leur baiser la réalité les rattrape.

Ses doigts qui caressaient sa peau laissaient des traînées de feu sur leur passage, la faisant trembler de plaisir. Elle voulait s'immerger dans ce moment, oublier la sonnette d'alarme qui résonnait dans son esprit embrumé.

Il lâcha sa bouche et descendit, passant les dents sur son cou. Surtout ne

pas penser.

Le bouton de son jean s'ouvrit et il commença à descendre la fermeture Eclair.

— Brady..., gémit-elle, tentant désespérément de reprendre ses esprits.

Elle le sentit sourire dans son cou. Il savait qu'elle était faible, ensorcelée par ses baisers, incapable de réunir assez de bon sens pour se rendre compte qu'Amber pouvait les surprendre à tout moment.

Cette pensée la fit descendre de son nuage et elle le repoussa légèrement. Leurs poitrines se soulevèrent en même temps pour prendre une bouffée d'air providentielle.

— On ne peut pas faire ça ici, parvint-

elle finalement à articuler.

— Maggie, tu veux ma mort, dit-il en posant la tête sur son épaule, ses cheveux lui chatouillant la peau.

— Regarde-moi, Brady.

Il se redressa pour lui obéir, mais ses yeux se reportèrent aussitôt sur sa bouche, attisant le feu qui brûlait en elle. Ce soir, pas question de le repousser. Elle irait jusqu'au bout.

— Pas ici, Brady, dit-elle en lui prenant le menton pour le forcer à la regarder. Pas dans la cuisine. Amber pourrait nous surprendre.

Une expression de bonheur se peignit sur ses traits.

— Pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt ?

Il la souleva du sol et la porta jusqu'en haut de l'escalier. Une fois au premier étage, il la posa sur le sol. Elle lui prit la main et le conduisit dans sa chambre.

Là, il la poussa vers le lit jusqu'à ce que ses mollets heurtent le bois du cadre. Elle saisit sa chemise et l'entraîna avec elle tandis qu'elle s'allongeait sur le matelas. Quand il l'embrassa de nouveau, elle s'abandonna corps et âme.

— As-tu un préservatif ? murmura-t-elle contre sa bouche.

Il en sortit un de son portefeuille et le posa sur la table de nuit.

— La porte est fermée ? s'enquit-elle encore pendant que ses idées étaient

encore cohérentes.

— Fermée et verrouillée. Tout va bien, Maggie.

Enfiévrée, elle lui arracha son T-shirt. Ses baisers divins étouffèrent le son de la sonnette d'alarme qui résonnait aux confins de son esprit. Ce n'était pas grave qu'ils n'aient pas évoqué l'avenir un seul instant.

Ils ne l'avaient pas fait à l'époque, pourquoi le feraient-ils maintenant ? Son T-shirt suivit le sien sur le sol. La sensation de sa peau nue sur la sienne était à couper le souffle. Elle s'enfonça dans le matelas tandis qu'il lui embrassait les épaules. Puis il descendit lentement plus bas, vers ses seins tendus sous le tissu de son soutien-gorge.

Elle pouvait bien se permettre cette petite folie, même s'il partait dans une semaine. Ne devait-elle profiter de la vie, comme Penny le lui avait conseillé ?

Il glissa les mains derrière son dos et défit l'attache de son soutien-gorge, prenant son sein dans sa bouche pendant qu'une de ses mains se glissait sous la ceinture de son jean. Enfin ! Un flot de sensations délicieuses déferla en elle et son être tout entier s'abandonna à ses caresses.

Elle faillit défaillir quand il passa à l'autre sein.

Un petit bruit sourd traversa le brouillard de ses pensées. Sûrement la maison qui craquait. Brady glissa un

doigt sous l'élastique de sa culotte.

Entendant de nouveau le bruit, puis une petite voix disant « maman », elle repoussa Brady et enfila un T-shirt à la hâte.

— Un instant ! cria-t-elle, s'apercevant soudain qu'elle avait pris celui de Brady.

Elle fut enveloppée par son odeur masculine et la chaleur que son corps avait laissée.

Dans un étant second, elle mit un doigt sur ses lèvres pour lui intimer de se taire et ouvrit la porte.

Amber avait le visage couvert de larmes. Maggie tomba à genoux et Amber se jeta dans ses bras.

— J'ai fait un mauvais rêve, dit-elle

en sanglotant.

Maggie lui frotta le dos. Décidément, c'était un signe. Pas d'aventure avec Brady Ward.

— Ça va passer. Je vais t'accompagner dans ta chambre et te remettre au lit.

— Non ! Je veux dormir avec toi, maman. Dans ton lit.

Catastrophe. Elle tourna la tête et chercha Brady, mais ne le vit pas. Peut-être s'était-il caché dans le placard. Il pourrait toujours en sortir quand Amber se serait endormie.

— Je peux appeler mon papa ?

Elle ouvrit la bouche et la referma, cherchant une réponse adéquate à lui donner.

— Inutile de m'appeler, je suis là, dit-il en ouvrant la porte en grand et en s'agenouillant à son tour devant Amber.

Maggie n'était pas sûre que ce soit une bonne idée. Comment Amber interpréterait-elle sa présence dans sa chambre ?

Le visage d'Amber s'éclaira en le voyant et elle se jeta dans ses bras. Maggie en éprouva de la jalousie. Elle avait toujours été la seule à consoler Amber, la seule à la protéger. Et maintenant, elle demandait Brady !

— Pourquoi as-tu enlevé ton T-shirt ? demanda Amber en se blottissant contre lui.

— Ta mère avait froid. Je le lui ai prêté.

Elle jeta un coup d'œil dans sa direction. Il semblait si heureux qu'elle cessa de lui en vouloir.

— C'est très gentil à toi, papa. Est-ce que tu veux bien dormir avec maman et moi ?

— Bien sûr, Amber.

Le monde semblait marcher sur la tête. Quelques instants plus tôt, elle avait failli coucher avec Brady et maintenant elle s'apprêtait à dormir avec lui, et sa fille.

Amber les prit par la main et les ramena dans la chambre. Puis elle grimpa dans le lit et se mit sous les draps.

— Maman d'un côté et papa de l'autre, décréta-t-elle.

Brady l'interrogea du regard. Comme si elle avait le choix. Si elle le mettait dehors, Amber lui en voudrait à mort.

Résignée, elle enfila un bas de pyjama et rejoignit Amber.

— Et mon T-Shirt ? Tu ne me le rends pas ?

— Non. Je suis gelée, répondit-elle en mettant la tête sous les couvertures pour respirer son odeur. Tu peux toujours rentrer chez toi si tu n'es pas content.

— Certainement pas.

Elle le vit sourire. Une douce chaleur se répandit dans son cœur quand il s'allongea à côté d'elles, les mains derrière la tête.

— Je suis contente que tu sois mon papa, dit Amber.

— Moi aussi, répondit Brady.

Mais la sensation d'apaisement ne dura pas. Après avoir éteint la lumière, elle resta allongée dans le noir, complètement réveillée, écoutant les bruissements de Brady et d'Amber. Les pensées qu'elle avait refoulées pendant qu'ils s'embrassaient refluèrent en masse. Mais une seule question s'imposait. Cherchait-il à la séduire dans le seul but de se rapprocher de sa fille ? Après tout, si Amber n'avait pas été là, elle n'aurait plus jamais entendu parler de lui.

Eh bien, il risquait d'être déçu, alors. Son charme et ses baisers ne marcheraient pas avec elle. Elle n'avait besoin de personne, encore moins de

Brady Ward. L'homme de sa vie devrait l'aimer pour ce qu'elle était.

Il était le père de sa fille, mais ils n'étaient pas du même monde. Il vivait à New York et elle ici. Il était riche, elle se maintenait tant bien que mal à flot. Il était champagne et caviar et elle plutôt bière et barbecue. Bref, ils n'avaient rien en commun.

Alors, même si l'attirance était explosive, cela ne durerait pas. Tôt ou tard, il lui en voudrait de le retenir prisonnier. Son cœur se serra et elle sentit les larmes lui monter aux yeux. Il ne l'aimait pas et ne l'aimerait jamais. Etant donné la situation, il essayait simplement de se convaincre que se caser avec la mère de sa fille était la

meilleure solution.

Elle serra les dents pour ne pas pleurer tandis que la vérité s'imposait à elle. Si l'amour qu'elle avait eu pour lui au lycée avait été une illusion, celui qu'elle éprouvait pour lui aujourd'hui était bien réel. Et elle ne s'en délivrerait pas facilement.

Brady ouvrit les yeux et vit Maggie dormant de l'autre côté du lit, séparée de lui par Amber. Leurs ébats d'hier soir n'étaient pas censés se terminer ainsi.

Ses cheveux blonds étalés sur l'oreiller entouraient son visage à présent détendu dans le sommeil. Hier soir, il avait cru qu'ils pourraient enfin assouvir le désir qui couvait entre eux

depuis New York. Faire l'amour ensemble était la suite naturelle des choses.

Si seulement elle ne l'avait pas attendu à chaque tournant, critiquant son mode de vie, lui confisquant son portable, l'obligeant à se comporter comme un père.

Au lieu de s'abandonner enfin à leur attirance, ils s'étaient retrouvés dans le même lit, mais avec Amber entre eux. Jamais il n'avait subi un échec aussi cuisant, une constatation qui le fit sourire.

Le soleil matinal qui filtrait à travers les rideaux illuminait les visages d'Amber et de Maggie. Hier soir, Amber avait cherché du réconfort dans

ses bras et il avait senti son petit cœur battre à tout rompre contre le sien. Il n'avait même pas pensé à lui demander de quoi elle avait rêvé et n'était même pas sûr de devoir le faire.

Maintenant, elle dormait aussi paisiblement que sa mère. Leurs visages étaient similaires, même si Amber avait hérité de ses cheveux sombres et de ses yeux bleus. Il était heureux en leur compagnie, presque comme s'ils formaient une famille.

Comment serait-ce de vivre en permanence avec elles ? Même si l'idée l'effrayait, il y avait pensé pendant toute la journée d'hier. Sa vie et son travail se trouvaient à New York. Pourquoi ne s'installeraient-elles pas là-bas avec

lui ?

Ce serait beaucoup plus simple qu'ils vivent ensemble, afin que Maggie puisse s'occuper d'Amber pendant qu'il travaillerait. Maggie serait certainement de son avis sur ce point. Rien ne les obligeait à rester à Tawnee Valley, même si Maggie y avait sa maison et que son frère Sam y vivait. Après tout, la mère de Maggie était morte et Sam n'était pas d'une compagnie très agréable.

Maggie s'étira avant d'ouvrir les yeux.

— Bonjour, chuchota-t-il.

Elle eut un sourire endormi, puis s'étira de nouveau, son T-shirt se tendant contre sa poitrine. Si elle remarqua son regard, elle n'en montra

rien. Elle se leva et sortit aussitôt de la pièce.

— Est-ce que tu aimes bien ma maman ? demanda soudain Amber.

— Oui, bien sûr

— Alors pourquoi l'as-tu quittée ?

Il en resta sans voix. Il était parti pour échapper à son passé, pour oublier cet endroit où il avait grandi et où ses parents étaient morts, les laissant seuls au monde, ses frères et lui. Quant à Maggie, elle n'avait pas fait partie du tableau.

— Je suppose que tu ne te satisfieras pas si je te réponds que tu comprendras quand tu seras plus grande.

— Jessica dit que, quand un homme et une femme ne s'entendent plus, ils se

séparent. Mais vu que toi et maman vous vous aimez, pourquoi ne vivez-vous pas ensemble ?

— Parce que Brady vit à New York et nous ici, répondit Maggie en pénétrant dans la pièce vêtue d'un T-shirt à elle.

Elle lui lança le sien et s'assit à côté d'Amber. Elle semblait tendue, distante.

Il soupira et se leva. Le devoir l'appelait ; sans compter qu'il avait besoin de quelques heures de calme pour penser à la situation, et à l'avenir.

— Il faut que je rentre à la ferme, annonça-t-il, enveloppé dans l'odeur de Maggie.

— Bonne idée, dit Maggie.

Elle n'avait visiblement pas l'intention de l'accompagner jusqu'à la

porte.

— Est-ce que je peux venir aussi ? demanda Amber en sautant sur le lit puis en se tournant vers sa mère. Je peux, maman ? S'il te plaît. Je me comporterai bien, je te promets.

— Moi, je veux bien, dit-il. Si vous n'avez rien de prévu.

— Non, répondit Maggie avec un sourire crispé. Vas-y, Amber, dépêche-toi de te préparer.

Amber bondit du lit et se rua hors de la pièce. On entendit des bruits de portes et de tiroirs s'ouvrant et se refermant, puis celui de la douche. Assise sur le bord du lit, ses pieds nus remontés, Maggie se taisait.

— On devrait parler, dit-il.

Il ne savait pas trop de quoi, car il devait tout d'abord réfléchir tranquillement à ce qu'il voulait réellement. Mais ils n'en avaient pas moins beaucoup de choses à se dire.

— Parler de quoi ? demanda-t-elle d'un ton froid.

Elle le savait très bien. La façon dont ils s'organiseraient après son retour chez lui. Le désir inassouvi qu'ils avaient l'un pour l'autre.

— De beaucoup de choses. Tu veux bien dîner avec moi ce soir ?

— On dîne ensemble tous les soirs, répondit-elle en jouant avec une mèche de ses cheveux. Quand tu n'es pas occupé à travailler.

— Je veux dire, à l'extérieur. Seuls

tous les deux.

Elle finit par se retourner.

— Où ?

Il sentait qu'un territoire neutre était nécessaire pour lui parler de son idée et voir comment la mettre en place.

— Que penses-tu du restaurant de la grand-rue à Owen ?

L'établissement avait si souvent changé de propriétaire et de nom au fil des ans que tout le monde avait fini par l'appeler ainsi. En dehors du petit café de Tawnee Valley, il n'y en avait pas d'autres à dans les environs.

Elle continua à jouer avec ses cheveux et il crut qu'elle s'apprêtait à refuser.

— D'accord, finit-elle par approuver en fixant sa mère.

Soulagé, il proposa de passer la chercher vers 18 heures.

— Qui s'occupera d'Amber pendant ce temps ?

Il se rendit compte qu'il avait négligé ce détail.

Elle se décida enfin à le regarder. Le soleil illuminait son visage et faisait scintiller les paillettes vertes de ses yeux.

Le bruit de la douche cessa, annonçant le retour imminent d'Amber. Il devait trouver une solution rapidement.

— Pourquoi pas Penny ? suggéra-t-il.

— Penny n'est jamais libre le samedi soir.

— Nous trouverons une autre solution.

Dans le pire des cas, il y avait

quelqu'un dans cette ville qui lui devait bien au moins huit ans de baby-sitting.

* * *

Après un court passage à Owen pour récupérer le nouveau téléphone, Brady et Amber empruntèrent les routes de campagne pour rejoindre la ferme.

Dès que la voiture s'engagea dans l'allée, Barnabus se mit à aboyer, imité par le chiot.

— C'est le frère de Flèche ou sa sœur ? demanda Amber.

Elle posa le front sur la vitre pour regarder les chiens qui couraient autour de la voiture.

— Sa sœur, répondit-il en se garant à

côté du vieux moulin.

— Tu crois que je peux sortir ?

— Bien sûr. Marche avec assurance comme si tu étais chez toi et, s'ils viennent t'embêter, repousse-les gentiment et ordonne-leur de s'asseoir d'une voix ferme.

Après avoir approuvé de la tête, elle ouvrit la portière. Les deux chiens se précipitèrent aussitôt pour la renifler, la faisant rire aux éclats. Il se pencha au-dessus d'elle pour les repousser. En vain. Les chiens continuaient à se tortiller et à la pousser du museau.

Un sifflement aigu les fit battre en retraite. Ils coururent vers Sam qui se tenait à l'entrée de la grange. Amber bondit hors de la voiture et les suivit.

— Bonjour, monsieur Ward.

— Tu le connais ? demanda Brady en la rattrapant.

— Il vient à l'école à la fin de chaque année et nous apporte des bébés animaux, répondit-elle distraitement, son attention entièrement tournée vers les chiens.

— C'est la maîtresse qui me l'a demandé, intervint Sam en rougissant. Je n'ai pas beaucoup de travail à cette époque-là.

— Amber ? appela Brady. Sam est mon frère et donc ton oncle.

Elle abandonna les chiens et se planta devant Sam.

— C'est la première fois que j'ai un oncle.

— Maintenant, tu en as deux, informa Brady. Luke, notre petit frère, est à l'université.

Sam et Amber semblaient se mesurer du regard, même si Amber était trop petite pour le regarder en face et devait lever la tête.

— L'oncle de Sarah Beth l'emmène manger une glace au Dairy Queen tous les dimanches, dit Amber en croisant les bras sur la poitrine.

— Dans ma ferme, les petites filles doivent travailler, répondit Sam en imitant sa posture.

— Si je travaille, tu m'y emmèneras ? demanda-t-elle sans se démonter.

— Si tu es efficace et que tu ne te plains pas, je verrai ce que je peux faire.

Brady sentit l'inquiétude le gagner. Elle était beaucoup trop fragile pour le dur travail agricole que ses frères et lui devaient faire quand ils étaient petits.

— Sam, elle n'a que sept ans, protesta-t-il.

— Je ne fais pas les carreaux, annonça Amber en l'interrompant avec l'assurance d'un négociateur aguerri.

— Moi non plus, répliqua Sam en lui tendant la main. Alors, marché conclu ?

— Marché conclu, approuva-t-elle en la serrant.

— Tu n'as pas le droit d'exploiter ma fille, Sam, intervint-il. Elle n'est pas venue pour travailler mais pour jouer.

— Une promesse est une promesse, papa, répondit-elle en lui souriant avant

de se tourner vers son frère. Que veux-tu que je fasse, oncle Sam ?

— Il faut nourrir les bébés agneaux. Nous commencerons par réchauffer le lait et le mettre en bouteilles, dit Sam en se dirigeant vers la maison, Amber sur ses talons. Puis nous irons le leur donner dans la grange. Crois-tu en être capable ?

— Bien sûr.

Brady resta planté au milieu de l'allée avec les deux chiens, n'en croyant pas ses yeux. Depuis quand son frère savait-il s'y prendre avec les enfants ?

* * *

Maggie et Penny partageaient un bol

de chips sur le canapé. La télévision fonctionnait en fond sonore, retransmettant une émission sur la recherche de maisons et d'appartements que ni l'une ni l'autre ne regardait.

— Je n'en reviens pas que tu aies laissé Brady emmener ta fille à la ferme, commenta Penny.

— Je ne peux pas passer mon temps avec lui. On a presque couché ensemble, la nuit dernière, annonça Maggie.

— Quoi ? s'écria Penny en se mettant à genoux sur le canapé. Comment ça, presque ?

— Amber a fait un mauvais rêve et on s'est retrouvé dans mon lit tous les trois. On aurait dit une petite famille. C'était très bizarre.

Elle avait pourtant apprécié qu'il ait été là pour l'aider à reconforter sa fille.

Penny éteignit la télévision avec la télécommande.

— On verra ça plus tard. Que s'est-il passé avant ?

— Pas grand-chose.

Elle commençait à regretter de lui en avoir parlé. Mais bon, Penny pourrait peut-être l'aider à y voir plus clair.

— Il est nul ? s'enquit Penny en lui tapotant le genoux d'un air compatissant.

— Non. Ce serait tellement plus facile si on couchait ensemble une bonne fois pour toutes. L'attirance est là, en permanence. C'est bizarre. Maintenant que je sais qu'il est prêt à assumer sa paternité malgré mes erreurs passées,

j'ai l'impression de vouloir davantage.

— Tu veux dire davantage qu'une simple relation sexuelle ?

Si Penny avait un avis sur la question, elle le garda pour elle.

— Oui. Et cela me terrorise.

— Tu es terrorisée en permanence.

— Que veux-tu dire ?

— Pense à toutes les épreuves que tu as traversées. Le départ de ton père, la maladie et la mort de ta mère, ta grossesse non désirée, énuméra Penny en comptant sur ses doigts. Et, quand Sam a commencé à te donner de l'argent, tu as trouvé son attitude bizarre, mais tu n'as rien fait. En vérité, tu avais déjà peur de Brady à l'époque et cela n'a pas changé. Tu veux savoir pourquoi ? Parce que tu

l'aimes.

— Mes sentiments ne comptent pas, répondit-elle, la gorge nouée.

— Pourquoi, Maggie ? demanda Penny en se levant à son tour. Est-ce parce que les femmes de ta famille n'obtiennent jamais ce qu'elles désirent ? Parce que ta mère n'a pas su retenir ton bon à rien de père ou bien parce que tu as peur d'aimer quelqu'un qui n'est pas obligé de t'aimer en retour ?

De la colère se mêla à la pitié qu'elle éprouvait pour elle-même.

— Je t'aime bien, Penny, pourtant tu n'es pas obligée de m'aimer.

— Moi, j'ai toujours été là et tu n'as aucune raison de croire que je vais m'en aller. Mais Brady n'a d'obligation

qu'envers Amber.

Elle sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Et s'il ne voulait être avec moi que parce qu'il se sent une obligation envers Amber ? Il ne m'aime pas, j'en suis sûre.

Penny prit une boîte de mouchoirs sur la table basse et la lui tendit.

— Qu'en sais-tu ? Tu es si aveugle que tu ne t'es même pas rendu compte que tu te gardes pour lui depuis huit ans.

— Ce n'est pas vrai.

— Ah bon ? Aucun homme n'a été assez bien pour toi depuis que tu es tombée enceinte. D'abord, tu as allégué la maladie de ta mère, ensuite ta fille. Il est temps que tu cesses de te voiler la

face, Maggie.

Elle avait la gorge nouée. Les paroles de Penny touchaient le cœur du problème.

Son amie lui prit la main avant de poursuivre :

— Que se passera-t-il si vous couchez ensemble et que votre histoire s'arrête là ? Il y aura un malaise entre vous pendant quelque temps, puis tu t'en remettras et lui aussi. Mais qu'arriverait-il s'il t'aime vraiment ?

L'impression de sombrer s'empara d'elle, une sensation qu'elle avait déjà éprouvée en apprenant que sa mère avait un cancer. Elle s'était sentie dépassée, confuse, ses idées s'éclaircissant un bref instant, un instant qui lui avait coûté

cher. Sa nuit avec Brady Ward. Elle s'était montrée impulsive et en avait payé le prix. Pourtant, elle n'avait jamais regretté d'avoir une fille. Amber était sa vie.

— Je n'arrête pas de te poser cette question, mais tu ne me réponds jamais, conclut Penny en se rasseyant.

— Donne-moi la réponse, si tu la connais, répondit-elle pressée d'en finir.

— La pire chose qui puisse t'arriver ? Que tu laisses partir l'homme que tu aimes depuis le lycée parce que tu as trop peur de découvrir qu'il pourrait très bien t'aimer, lui aussi.

— Quoi, tu l'as laissée chez Sam ?
demanda Maggie sur un ton accusateur.

Brady ne s'en formalisa pas. Il était trop absorbé par la vision qu'il avait devant ses yeux. Elle portait une robe rouge qui la moulait aux bons endroits, faisant naître en lui des pensées rien moins que pures.

— Sam lui a promis de l'emmener au Dairy Queen et au cinéma ce soir. Il

nous doit bien ça, non ? Bon, tu es prête ?

Il la vit hésiter. Et si elle lui annonçait qu'elle n'avait plus envie de sortir ? Finalement, elle s'avança vers lui, sa robe virevoltant autour de ses jambes.

Il prit son bras et l'entraîna vers la voiture. Il avait passé l'après-midi à trouver les arguments qui la convaincraient de venir s'installer à New York. Il avait même rédigé un plan d'action, de la même façon dont il procédait avec ses projets.

Quand ils furent installés, il alluma la radio et baissa le son. Soudain, il n'avait plus envie de parler. Qu'en était-il de son argumentation soigneusement préparée ? La robe rouge de Maggie

l'avait balayée ! Son parfum flottant dans l'habitacle n'arrangeait rien et il aurait de la chance s'il survivait au dîner et à la conversation sérieuse qui devait avoir lieu après.

Il effectua un rapide calcul mental. Quinze minutes de route jusqu'au restaurant, environ une heure de repas, puis encore un quart d'heure pour rentrer. Plus de quatre-vingt-dix minutes d'attente. Ensuite, il l'embrasserait et, ce soir, rien ne l'arrêterait. Sauf si elle le repoussait.

— Amber a-t-elle aimé la ferme ?

Sa question l'arracha à ces pensées mal à propos.

— Elle a nourri les agneaux et Sam lui a montré comment traire une vache.

Pendant le trajet, il lui raconta ensuite dans les détails leur journée à la ferme. Quand ils arrivèrent au restaurant, il avait retrouvé le contrôle de lui-même.

La serveuse les installa dans un box au fond de la salle. L'établissement était quasiment vide.

— La dernière fois que je suis venue ici, c'était un grill, commenta Maggie en regardant la carte.

— Le poulet frit a probablement davantage de succès.

— Jusqu'à la semaine prochaine, fit-elle en lui adressant un regard amusé par-dessus le menu.

La serveuse revint prendre la commande, puis récupéra la carte, empêchant Maggie de se cacher

derrière. Elle semblait pour une fois détendue. Le trait de crayon sur ses paupières faisait ressortir ses yeux. Son regard était plus brillant que d'habitude et ses joues aussi roses qu'après leurs baisers.

— Tu voulais qu'on parle, il me semble, dit-elle en croisant les mains devant elle.

— Oui. Au sujet de l'avenir. Comment va-t-on s'organiser ? Quelle est la meilleure solution pour Amber ?

Malgré sa longue habitude des négociations, il avait l'estomac noué par l'appréhension.

— Je ne vois pas où est le problème, Brady. Nous finirons bien par trouver un arrangement qui se tienne. Je suis

contente que tu passes du temps avec Amber, ajouta-t-elle en se penchant vers lui.

— Comment vois-tu les choses ?

— On pourra passer quelques week-ends avec toi pendant l'été. Et tu viendras peut-être ici quand tu auras des congés, puisque tu peux habiter chez Sam. En général, nous partons en vacances avec Penny.

— J'espérais davantage.

Visiblement décontenancée, elle se mit à jouer avec le médaillon suspendu à son cou.

— Ah bon ? Tu veux qu'on vienne passer un mois avec toi en été ?

— Non, Maggie, je...

— Voilà vos plats, dit la serveuse en

posant les assiettes sur la table, sans s'excuser pour les avoir interrompus. Avez-vous besoin d'autre chose ?

— Non merci.

Maggie commença à manger, puis leva vers lui des yeux brillants de larmes.

— Je ne supporterais pas de te la laisser la moitié du temps. Amber est toute ma vie. Je sais que ce n'est pas juste, mais je ne peux pas.

Il tendit le bras et lui prit la main.

— Ce n'est pas ce que je te demande, Maggie. Je n'obligerai jamais Amber à vivre loin de toi.

— Ouf, dit-elle en se détendant. Désolée de l'avoir cru.

— Je comprends ce que tu ressens. Je ne supporterais pas non plus de la

perdre de vue.

Il réfléchit au meilleur moyen de lui exposer son idée. Et si les arguments qu'il avait préparés ne suffisaient pas à la convaincre ? Il ne pouvait plus concevoir sa vie sans Amber. Sans Maggie.

— Tu te souviens de la fête de Luke ? Je ne savais pas comment annoncer à Luke que j'avais l'intention d'accepter la bourse qu'on m'avait proposée à Londres.

— Quel est le rapport ?

— Attends un peu. Tu as été la seule à m'adresser la parole alors que tout le monde m'ignorait.

— Personne ne t'ignorait, Brady.

— Bon, disons qu'ils m'évitaient.

Quoi qu'il en soit, tu es venue t'asseoir à côté de moi. Toi, à qui j'avais à peine prêté attention au lycée, tu m'as écouté sans me juger. Je t'ai parlé mes projets et tu m'as encouragé à les réaliser.

— Tu avais déjà décidé de partir, Brady. Tu n'avais pas besoin de mes encouragements.

— Si. J'avais besoin d'être rassuré, besoin qu'on ne me regarde pas comme un monstre parce que je partais en laissant mes frères derrière moi. Grâce à toi, j'ai eu l'impression de prendre la bonne décision, même si mes intentions ne l'étaient pas.

Maggie avait cessé de faire semblant de manger et l'écoutait avec attention.

— Quel mal y a-t-il à vouloir

poursuivre ses études ?

— Ce n'était pas mon seul but, Maggie. Il n'y a que Sam qui sache la vérité.

Elle fronça les sourcils, puis tendit la main vers lui. Il la prit et noua les doigts dans les siens. Sa chaleur lui donna la force de continuer :

— Je me suis enfui, Maggie, voilà la vérité. Je ne supportais plus de vivre à Tawnee Valley après la mort de mes parents. J'avais l'impression de les voir partout où j'allais, ce qui a failli me rendre fou. J'étais faible, Maggie, incapable d'apporter le moindre soutien à mes frères.

— Ils ne s'en sont pas trop mal sortis, fit-elle remarquer en lui serrant la main.

— Oui, plus ou moins. Peu importe. Ce que je voulais que tu saches, Maggie, c'est que, si je me suis enfui dans le passé, je n'ai pas l'intention de recommencer.

— Qu'est-ce que tu racontes, Brady ?

— Venez vous installer à New York, toi et Amber. Je lui trouverai une bonne école.

Elle voulut retirer sa main.

— On n'est pas obligé de dormir ensemble. Je peux trouver un appartement plus grand, si tu veux. Mais je ne te cache pas que j'ai envie d'être avec toi, de voir jusqu'où notre histoire peut aller. N'as-tu pas, toi aussi, envie de savoir ?

A peine eut-il terminé sa phrase qu'il

vit son visage se fermer.

Et son cœur s'arrêta de battre.

* * *

— Savoir quoi ? demanda-t-elle en retirant sa main.

Le moindre contact avec lui l'étourdissait, lui faisant entendre des choses qu'il n'avait sûrement pas dites.

— Amber serait beaucoup plus heureuse si elle nous avait tous les deux près d'elle, n'est-ce pas ?

Les yeux de Brady étaient à présent calculateurs.

— Je ne le nie pas, mais de là à déménager aussi loin...

Que se passerait-il si elle acceptait, si

elle cessait de se voiler la face comme le lui avait conseillé Penny ?

— On sera ensemble. Je vous aiderai à vous adapter, argua-t-il en voulant reprendre sa main.

Elle la posa sur ses genoux. Quelque chose la dérangeait dans sa proposition. Et, si elle sentait sa peau sur la sienne, elle serait trop troublée pour pouvoir réfléchir.

— Que se passera-t-il si nous découvrons que nous n'avons rien en commun en dehors de cette attirance et de l'enfant que nous avons conçu ensemble autrefois ?

Et si ce n'était pas suffisant ? Si elle voulait aussi de l'amour ?

— C'est déjà un bon début, non ?

Ecoute, on n'a pas besoin de se décider ce soir. Tu peux prendre quelques jours pour réfléchir, mais sache que ce serait mon désir le plus cher de vous avoir près de moi, Amber et toi.

— Je n'ai pas envie de tout abandonner pour m'installer à New York. Qu'arrivera-t-il si nous ne parvenons pas à nous entendre ? Même si je trouve un travail, je ne gagnerais jamais assez d'argent pour pouvoir vivre dans une ville aussi chère.

— Tu n'as pas besoin de t'inquiéter. Je ne te laisserai plus jamais tomber. Réfléchis à ma proposition, Maggie, s'il te plaît. Allons ailleurs terminer cette discussion, d'accord ? dit-il en faisant signe à la serveuse.

Elle hocha la tête en silence. Il ne lui avait proposé ni l'amour ni le mariage. Mais elle voulait les deux. Un homme qui l'aime et un mariage qui dure toute la vie.

Tout ce qu'il lui offrait était un essai ! Leur histoire pourrait peut-être les mener quelque part. Et si ce n'était pas le cas, s'il n'avait jamais pour elle des sentiments aussi forts que ceux qu'elle éprouvait pour lui ?

Ils roulèrent en silence jusque chez elle, puis s'attardèrent quelques instants dans la voiture.

— Me raconterais-tu ce qui s'est passé pendant toutes ces années ? demanda-t-il en regardant droit devant lui, l'arrière du crâne sur l'appuie-tête.

Elle défit sa ceinture et repoussa le siège pour étendre ses jambes.

— Tu veux toute l'histoire ou bien un résumé ?

Il se tourna vers elle.

— Comme tu veux. Tu es une très bonne mère, n'importe quel idiot s'en apercevrait. Mais ce n'est pas la seule bataille que tu as livrée. Je veux tout savoir de toi, Maggie, pas seulement la façade courageuse que tu montres au monde.

Elle prit quelques instants pour réfléchir. Devait-elle tout lui raconter ? Qu'est-ce qui l'intéressait vraiment ?

— J'ai appris que ma mère avait un cancer un mois avant de finir le lycée. Alors j'ai annulé mon inscription à

l'université et perdu la bourse que j'avais eu tant de mal à obtenir. J'ai vu tous mes amis partir et je suis restée pour m'occuper d'elle, priant pour que le traitement fonctionne.

— La vie est parfois cruelle, dit-il en prenant sa main. C'est dur de vivre en sachant que quelqu'un qu'on aime va mourir.

— En me rendant à cette fête, je cherchais quelque chose qui ne m'échappe pas. Je voulais savoir si je pourrais éventuellement plaire à celui de qui j'étais amoureuse depuis toujours.

Elle sourit dans le noir au souvenir de l'état d'esprit fantasque et romantique dans lequel elle était ce soir-là.

— Alors, tu m'as trouvé ?

— C'est toi que je cherchais, répondit-elle en lui serrant la main. Je me disais que c'était peut-être la dernière fois que je faisais quelque chose pour moi. Quelque chose que je désirais depuis longtemps.

Il passa le pouce sur le dos de sa main.

— Je savais que tu partais et que notre histoire n'aurait pas de lendemain. Je n'attendais rien de toi.

— Je sais, dit-il, sa voix grave la faisant frissonner.

— J'ai découvert que j'étais enceinte quand j'ai commencé à être aussi malade que ma mère après sa chimiothérapie. Je ne savais pas quoi faire. Je ne voulais pas que tu croies que

je l'avais fait exprès, ni que tu penses que j'avais besoin de toi. Alors je t'ai écrit cette stupide lettre en espérant secrètement que tu ne la recevrais jamais. Et quand Sam est venu me donner de l'argent, je ne me suis pas posé de questions.

Il resserra les doigts sur sa main, mais ne dit rien.

— Nous en avons besoin et j'ai préféré croire que tu étais le genre de d'homme qui payait pour avoir la paix. C'était plus facile. J'avais été témoin de ce que ma mère avait vécu avec mon père et j'avais peur. Quand Amber est née, le cancer de ma mère est entré en rémission et les choses ont semblé s'améliorer pendant un temps. Puis elle

a rechuté. L'année qui a suivi a été terrible et s'est terminée par sa mort.

Elle essuya une larme qui avait coulé sur sa joue. Il tendit la main et caressa tendrement son visage.

— Ensuite, la vie a continué. Fin de l'histoire.

Rien pourtant n'avait été aussi simple et la lutte avait été permanente.

— Tu es une personne merveilleuse, Maggie, constata-t-il d'une voix douce.

— Je t'ai caché que tu avais une fille pendant huit ans et tu me trouves merveilleuse ?

— Tu voulais juste te protéger et protéger Amber. Chacun à sa manière, on éprouve tous le besoin de fuir à un moment ou à un autre.

Il avait vu juste. Elle ne s'était pas enfuie physiquement mais émotionnellement, de peur de découvrir que ses craintes étaient justifiées et qu'il ne voulait ni d'elle ni de sa fille.

Et maintenant qu'il leur demandait de s'installer à New York avec lui, elle n'en revenait pas.

Pourrait-il apprendre à l'aimer ? Elle posa sa bouche sur la sienne et son désir se réveilla. Si elle avait été amoureuse de lui à dix-huit ans, maintenant elle aimait l'homme qu'il était devenu, celui qu'elle avait appris à connaître ces derniers temps. Il l'aidait à réfléchir, la faisait rire et gémir de plaisir. Il lui donnait l'impression que tout s'arrangerait tant qu'il serait à son côté.

— Allons chez moi, proposa-t-elle.

Les grandes décisions attendraient demain. Continuer à nier leur attirance finirait par les rendre fous.

— Tu es sûre ? demanda-t-il en la scrutant dans la pénombre, son pouce lui caressant la joue.

— Pas toi ?

Elle posa le visage dans sa main. Tous les deux avaient des blessures mal cicatrisées, alors pourquoi ne pas s'entraider, ne serait-ce que le temps d'une nuit ?

Ils rejoignirent sa chambre main dans la main. Ce soir, il n'y aurait pas d'interruption. Elle se donnerait à lui de la seule façon qu'elle connaissait : de toute son âme.

Il plongea les yeux dans les siens.

— Je t'ai toujours trouvée belle, Maggie.

Le désirer était facile. Dès qu'il s'approchait d'elle son pouls

s'accélérait et elle attendait qu'il la touche, le souffle court. Il passa le pouce sur sa lèvre inférieure, y laissant une traînée de feu.

Elle se mit à lui déboutonner sa chemise avec des gestes lents, sans se presser. Elle voulait savourer chaque seconde de ces instants et se les rappeler pour toujours. Ses yeux bleus brillaient dans la pénombre de sa chambre, tandis que ses mains rejoignaient son dos, baissant la fermeture Eclair de sa robe avant de s'immobiliser sur ses hanches.

Elle l'aida à enlever sa chemise sans rompre le contact visuel. Elle avait besoin de le regarder pour se rassurer, se convaincre que se donner à lui tout

entière lui ferait du bien, qu'elle pouvait supporter de l'aimer sans que ce soit réciproque.

Il l'attira vers lui et lui embrassa le front, posant ensuite des baisers sur son visage pour finir sur sa bouche. Elle ferma les yeux et gémit de plaisir.

La passion frénétique d'hier soir avait disparu, remplacée par de lentes caresses. Pendant qu'il explorait sa bouche comme s'il la découvrait pour la première fois, ses mains se glissèrent sous sa robe, faisant frémir sa peau.

Si elle ne voulait pas se presser, son corps, lui, était pressé de passer à l'étape suivante. Elle noua les doigts dans ses cheveux et intensifia le baiser. Il suivit le rythme et lui enleva sa robe.

Sans lâcher sa bouche, elle ôta ses souliers.

Cette fois, il ne s'agissait pas seulement de satisfaire un désir, ni même de succomber à une attirance que ni l'un ni l'autre ne pouvait nier. Ce soir, elle voulait qu'il l'aime entièrement, qu'il lui fasse l'amour comme si c'était la dernière fois ou la première.

Leurs vêtements tombèrent les uns après les autres sur le sol, jusqu'à ce que rien d'autre que l'air ne les sépare. Elle plaqua les seins sur son torse, son ventre frémissant au contact de sa chaleur.

Comme ses mains restaient immobiles sur ses hanches, elle devina qu'il lui

laissait l'initiative. Quand elle s'écarta légèrement pour reprendre son souffle, le bas de son corps effleura le sien.

— Tu es si belle, chuchota-t-il en la serrant contre lui.

Un flot de lave lui traversa les veines, l'enfièvrant. Elle s'écarta légèrement et lui caressa la joue. Elle avait envie de lui dire qu'elle l'aimait, mais les mots ne parvinrent pas à franchir ses lèvres.

— Il y a longtemps que j'attends ce moment, dit-elle à la place en ouvrant le lit et en lui tendant les bras. Te souviens-tu de ce que tu m'as dit lors de notre première nuit ?

Il s'avança et la prit dans ses bras. Elle posa la tête sur son torse, l'oreille sur son cœur, se demandant si le sien

batait aussi vite.

— Oui, que je regrettais de ne pas t'avoir remarquée au lycée, répondit-il en posant un baiser sur son crâne. Qu'on aurait eu plus de temps à passer ensemble.

— Nous en avons, maintenant, dit-elle en cherchant ses yeux, désirant de toutes ses forces qu'il lise dans les siens à quel point elle voulait qu'il l'aime.

Elle savait que ce besoin la rendait vulnérable, mais s'en moquait complètement.

— Oui, nous avons le reste de nos vies, approuva-t-il en l'embrassant.

Rassurée, elle se laissa entraîner jusqu'au lit, leurs lèvres ne se séparant qu'une fois qu'ils furent allongés côte-à-

côte.

Elle oublia de respirer tandis que sa main s'aventurait vers seins, jouant avec l'un d'eux pendant que sa bouche s'occupait de l'autre. Puis ses doigts dessinèrent de petits cercles sur son ventre avant de se glisser entre ses jambes.

Galvanisée par ses caresses, elle voulut lui rendre la pareille. Elle parcourut ses abdominaux tendus et lui caressa la hanche. Il poussa un gémissement qui la fit sourire, mais changea de position pour prendre son autre sein dans sa bouche, l'empêchant de mettre son idée à exécution. Pendant ce temps, ses doigts poursuivaient leur manège entre ses jambes. Désormais

incapable de penser, elle se laissa transporter par le plaisir qu'il lui donnait. La tension qui montait en elle frisait à présent la douleur et elle craignit d'exploser sur-le-champ.

* * *

Il s'immobilisa quand ses doigts se refermèrent sur lui.

Elle l'explora par petites touches, se contentant de l'effleurer. Il se remit à la caresser, cette fois plus lentement, jusqu'à ce que ses hanches se soulèvent et qu'elle soit de nouveau au bord de l'orgasme.

Alors il la souleva, reprit sa bouche et lui caressa les seins. Elle le serra dans

ses bras, submergée par le plaisir qu'il lui donnait.

Il l'abandonna un court moment pour mettre un préservatif, puis la regarda intensément. Ses yeux brillaient dans l'obscurité. Son cœur se gonfla d'amour quand il passa le pouce sur sa joue.

Il la pénétra lentement, réunissant leurs corps en un seul, son regard toujours dans le sien. Elle s'efforça d'y lire l'avenir, afin de savoir s'il existait une petite chance qu'il puisse l'aimer, un petit espoir auquel se raccrocher.

Lorsqu'il se mit à se mouvoir en elle, son esprit se vida de toute pensée. Puis, étroitement enlacés, ils se laissèrent emporter par le flux voluptueux du plaisir. En cet instant, ils ne faisaient

qu'un. Jamais elle n'aurait imaginé trouver un accord aussi parfait avec un homme. Tandis qu'ils montaient ensemble vers les sommets, il la serra plus fort dans ses bras, et elle voulut croire qu'il avait peur qu'elle s'en aille.

Incapable de se retenir plus longtemps, elle atteignit le septième ciel en même temps que lui, et ils plongèrent ensemble dans un océan de plaisir.

* * *

Quelque peu désorienté, Brady se réveilla dans la chambre de Maggie. Elle dormait sur son épaule, son corps chaud collé au sien, ses cheveux lui chatouillant le nez. Ils avaient dû

s'endormir à l'envers, car le lit était en désordre et les couvertures à moitié sur le sol.

Il la serra contre lui, envahi par un sentiment de plénitude. Pour une fois, il se sentait comblé. La nuit avait été fantastique. A aucun moment il n'y avait eu entre eux la gêne habituelle entre deux personnes qui faisaient l'amour pour la première fois. D'accord, ils l'avaient déjà fait. Mais c'était il y a longtemps.

Si tout se déroulait selon ses plans, Maggie et Amber s'installeraient chez lui dans une semaine. Hier, il avait rédigé un e-mail à son assistante, lui demandant d'ouvrir un dossier contenant les projets de Josh et les notes qu'il

avait rédigées l'autre jour. Il l'avait également chargée de transformer la chambre d'amis en chambre de petite fille, lui joignant des photos de ce qu'il avait en tête, de remplir le réfrigérateur et de mettre des fleurs dans toutes les pièces de l'appartement.

Quinze jours plus tôt, à l'époque où il préparait la présentation de Detrex avec Julie, il aurait éclaté de rire si on lui avait dit qu'il aurait une famille dans une semaine. Il se rendit compte qu'il n'avait pas pensé à son projet depuis plusieurs jours. Maggie et Amber l'avaient absorbé au point que son travail avait perdu de son importance. Vivant seul depuis l'âge de dix-huit ans, il avait eu tendance à combler l'absence

de famille en travaillant. Maintenant, c'était différent. Il avait Maggie et Amber.

S'il avait pu crier son bonheur sur les toits, il l'aurait fait. A la place, il contempla la femme qui dormait dans ses bras, se souvenant de ce que Sam lui avait dit autrefois. Il ne s'était pas trompé. Maggie était le genre de femme qu'on gardait. Il l'avait déjà laissé échapper une fois et ne referait pas deux fois la même erreur.

Elle s'étira et le regarda d'un air ensommeillé.

— Bonjour, dit-elle.

Oui, c'était ainsi qu'il voulait se réveiller tous les jours.

— Bonjour, répondit-il.

Elle releva la tête, remarquant qu'ils avaient les pieds à la place des oreillers, puis haussa les épaules et la reposa sur son torse.

— On pourrait prendre notre petit déjeuner dehors avant d'aller chercher Amber. Qu'en penses-tu ?

— Tu as de la chance qu'elle n'ait pas d'école aujourd'hui.

— Je suis l'homme le plus chanceux du monde. Allez, viens, on ne peut pas rester au lit toute la journée.

Il aurait bien aimé qu'elle proteste, mais elle soupira et se leva. La lumière du soleil sur sa peau lui donnait un reflet doré. Il eut à peine le temps de l'admirer qu'elle enfila son peignoir et sortit de la pièce.

Une demi-heure plus tard, ils étaient installés dans le seul café de Tawnee Valley. Quelques vieux fermiers buvaient leur café au bar. Il commençait à mettre un nom sur le visage des gens. Bob Spanner avait vendu quelques têtes de bétail à son père. Russ Andrews s'était associé à Sam pour cultiver les champs de l'ouest. La propriété de Guy Wilson jouxtait celle des Ward au nord. Depuis une semaine qu'il était là, il avait probablement déjà rencontré la moitié de la population. Rien ne semblait changer à Tawnee Valley. C'était à la fois réconfortant et exaspérant.

Il faudrait qu'il pense à laisser des vêtements de rechange chez Maggie ou

peut-être même, qui sait, apporter son sac et passer le reste de ses vacances là-bas.

Il lui adressa un sourire radieux qui la fit rougir. Rien ne pouvait l'atteindre aujourd'hui. Pas même l'e-mail que Julie lui avait envoyé pour l'informer qu'il y avait des problèmes dans le déroulement du projet. Il ne s'était pas senti obligé de la rappeler sur-le-champ. Il s'en occuperait cet après-midi.

— Bonjour Maggie, bonjour, Brady. Que puis-je vous servir ? demanda la serveuse.

Elle s'appelait Rachel Thompson et avait été leur baby-sitter, à Luke et à lui, quand ils étaient petits.

— Deux spéciaux, s'il te plaît,

répondit Maggie en lui rendant le menu. Avec des œufs au plat et du bacon.

— C'est noté. Vous serez servis dans un instant.

Elle adressa un clin d'œil à Brady, avant de se diriger d'un pas nonchalant vers la cuisine.

— Parlons de New York, dit Maggie en évitant son regard.

— Comme je te l'ai dit, on peut dormir dans la même pièce ou non, c'est à toi de choisir. Et si tu n'aimes pas l'appartement, nous en trouverons un autre. Il y a plusieurs écoles à proximité, mais il faudra les contacter pour savoir laquelle acceptera de prendre Amber tout de suite. Mon assistante s'occupera de tout.

— Hé, Maggie. C'est rare de te voir ici.

Il avait reconnu la voix de Josh avant de se retourner. Il se leva pour le saluer.

— Hé, Josh. J'avais justement l'intention de t'appeler, dit-il en lui tendant la main.

Josh la prit, puis la lâcha brusquement, son regard se tournant vers Maggie avant de revenir sur lui. Son sourire avait disparu.

— C'était donc toi, le coupable ?

— Coupable ? répéta-t-il sans comprendre.

L'autre jour, ils avaient eu une discussion animée. Josh avait même paru content de le voir. S'était-il passé quelque chose entre lui et Maggie ?

— Et moi qui croyais que c'était Luke, dit-il en s'adressant à Maggie par-dessus son épaule.

Brady n'aimait pas son ton. Les autres clients avaient cessé de parler pour les regarder. De quoi Josh accusait-il Luke ?

— Pas ici, Josh, avertit Maggie entre ses dents.

— Et pourquoi pas ? demanda-t-il en devenant tout rouge. Oh ! pendant un temps, j'ai même pensé que c'était Sam. Mais je n'aurais jamais imaginé que ce soit lui.

— Mêle-toi de tes affaires, Josh, répliqua Maggie en se levant pour se mettre à côté de Brady.

Il détestait voir tous ces gens le

regarder avec curiosité. Ce n'était pas comme à New York. Ici, tout le monde savait qui il était.

— Quelque chose m'échappe. Qu'est-ce que mes frères ont à voir là-dedans ?

Personne ne lui répondit. Maggie et Josh continuaient à se mesurer du regard sans lui accorder la moindre attention.

Au bout d'un moment, la lumière se fit dans son esprit. Josh faisait allusion à celui qui était le père d'Amber.

— Arrêtons de nous disputer, intervint-il en montrant leur box. Allons nous asseoir pour en discuter calmement.

Josh détourna son attention de Maggie et le fixa d'un air furieux.

— As-tu la moindre idée de l'enfer

qu'a été sa vie à cause de toi ?

— Josh, arrête, supplia en vain Maggie.

— Réponds ! ordonna Josh.

— J'en ai une petite idée, répondit-il en se redressant, prêt à toute éventualité. Mais je ne savais pas.

— Il ne savait pas, ben voyons, rétorqua Josh en s'adressant à la salle.

Rachel sortit de la cuisine et vint se placer à côté de Maggie.

— Tu te calmes, Josh, s'il te plaît, ordonna-t-elle.

— Comment pouvez-vous rester assis ainsi sans rien dire ? Vous avez pourtant tous été témoins des épreuves que cette femme a traversées, non ?

Josh se tourna de nouveau vers lui et

repoussa brutalement Brady. Il absorba le choc sans broncher.

— Si tu t'étais donné la peine de l'appeler une seule fois au cours de ces huit ans, tu l'aurais su. Mais tu étais beaucoup trop occupé par ta carrière pour penser à la fille que tu avais engrossée.

— Maggie t'a dit de te mêler de tes affaires, répliqua-t-il, se sentant tout de même un peu honteux.

— Si elle avait voulu de moi, je l'aurais épousée, poursuivit Josh. C'est ce qu'un homme digne de ce nom aurait fait.

Brady ne savait pas quoi répondre, alors il endura la sermon. Josh semblait décidé à déverser tout ce qu'il

avait sur le cœur. Tous ces regards braqués sur lui le mettaient mal à l'aise. Il devinait leur déception. A leurs yeux, il avait toujours été un champion, celui qui avait réussi.

— Mais toi, tu as préféré lui envoyer de l'argent pour acheter son silence, conclut Josh d'un ton méprisant.

Un silence pesant s'installa dans la salle, comme si tout le monde retenait son souffle en attendant sa réponse.

Maggie lui toucha le bras.

— Quittons cet endroit, Brady, dit-elle doucement.

— Mais oui, Maggie, ironisa Josh. Protège l'homme qui t'a fait du tort.

Il recula et écarta les bras, comme pour l'inviter à le frapper.

Contrairement à Luke, Brady avait toujours préféré éviter la bagarre en négociant. Mais, dans le cas présent, il méritait chaque coup que Josh s'apprêtait à lui porter.

— S'il te plaît, Brady, allons-y, insista Maggie en tirant sur son bras. Je suis désolée pour le tumulte, Rachel.

— Bon sang, répondit celle-ci, visiblement sous le choc.

Il laissa Maggie l'entraîner dehors, sous les regards à la fois déçus et désapprobateurs des gens qui l'avaient autrefois porté aux nues. Il ne méritait pas une once de leur admiration. Il avait passé une nuit avec Maggie et ne s'était pas un seul instant préoccupé des conséquences. D'ailleurs, c'est à peine

s'il avait eu une pensée pour elle au cours de toutes ces années.

— Je suis désolé, Maggie, dit-il une fois qu'ils furent dans la voiture.

Si rien de ce qu'il pourrait faire à présent ne permettait de réparer le tort qu'il avait causé, il devait cependant s'efforcer de faire amende honorable.

— Ce n'est pas ta faute, objecta Maggie en regardant devant elle.

— Je ne t'ai pas même appelée pour savoir si tu allais bien. Tu aurais aussi bien pu te tuer sur la route en rentrant de la fête.

— Je ne vaux pas mieux. Je n'ai fait aucun effort pour entrer en contact avec toi, dit Maggie en se tournant vers la fenêtre.

Elle aurait pu épouser Josh. Amber aurait eu un père, peut-être aussi des frères et sœurs. A la place, elle avait choisi l'indépendance.

— Je t'admire beaucoup, Maggie, déclara-t-il.

Elle finit par le regarder, sourit pensivement, puis lui prit la main.

— Allons chercher Amber, d'accord ?

Finalement, il se moquait de ce que les habitants de cette ville pensaient de lui. Maggie était là, avec lui. C'était la seule chose qui comptait.

Brady sentait la rage bouillonner dans ses veines. Le trajet jusqu'à la ferme ne parvint pas à dissiper les sombres pensées qui l'habitaient. La faute revenait à Sam. Sans ses mensonges, il aurait su que Maggie était enceinte dès le début. Alors peut-être serait-il revenu, peut-être non. Au moins aurait-il eu le choix. Quoi qu'il en soit, personne n'avait le droit de le juger.

Le temps qu'ils arrivent à la ferme, la colère qu'il refoulait depuis des années avait atteint son paroxysme. Maggie, quant à elle, n'avait pas dit un mot de tout le trajet.

— Tu veux bien aller chercher Amber dans la maison ? demanda-t-il devant la voiture. J'ai deux mots à dire à Sam.

De la musique s'échappait de la grange. Il s'y dirigea d'un pas vif, étonné de trouver Amber à l'intérieur, en train de peindre une chaise de bois pendant que Sam bricolait son tracteur.

— Bonjour, papa, dit-elle en souriant.

— Bonjour, ma chérie. Ta mère t'attend dans la maison. Va te nettoyer avant qu'on s'en aille.

Sam se releva et s'essuya les mains

avec son chiffon sale.

— Cette gamine est un sacré numéro, commenta-t-il en la regardant s'éloigner. Elle mange comme un ogre.

Le monde marchait sur la tête aujourd'hui. D'abord, cette scène ridicule avec Josh et maintenant Sam qui se comportait comme s'il connaissait Amber depuis toujours.

— Ce n'est pas la peine de faire semblant d'aimer ma fille.

— Mais je l'aime. Elle est adorable, cette petite.

— Si tu l'aimais tant, tu n'aurais pas attendu huit ans pour m'en parler. Luke aurait pu me passer le message à ta place, puisque tu avais si peur de perdre la face.

— Et tu crois que les choses se sont passées ainsi ?

Son calme commençait à l'énerver.

— La vérité, c'est que tu t'es toujours cru obligé de tout contrôler. Tu t'es mêlé non seulement de ma vie, mais aussi de celles de Maggie et d'Amber. Pourquoi as-tu agi ainsi ?

— Pour te protéger.

— Me protéger ? En me cachant l'existence de ma fille ? C'est ridicule, dit-il d'un ton rageur.

— Serais-tu revenu si tu l'avais su ?

— Je n'en sais rien, mais j'aurais fait quelque chose.

— Quoi, Brady ? L'épouser, comme notre mère te l'aurait conseillé ?

— Où veux-tu en venir, Sam ?

— Crois-tu que ma vie ait été facile ?
Moi aussi, j'aurais aimé partir, quitter cet endroit ne serait-ce que pour des vacances.

— Oui, j'imagine, répondit-il, bien que l'idée ne l'ait jamais effleuré.

— Je me suis battu pour que Luke et à toi puissiez réaliser vos rêves. Alors, s'il m'est arrivé de prendre de mauvaises décisions, excuse-moi. Rappelle-toi que je me suis retrouvé en charge d'une ferme et de mes deux frères à l'âge de vingt ans.

— Tu n'étais pas obligé.

— Vers qui crois-tu que maman s'est tournée à la mort de papa ? Quand elle m'a demandé de l'aider, je n'ai pas pu refuser. Je ne regrette rien, mais il

m'arrive de détester cette ferme et nos parents pour me l'avoir léguée.

— J'aurais voulu participer.

— Tu étais ambitieux, Brady, et cet endroit était trop petit pour toi. Je ne voulais pas que tu sois arrêté dans ton élan par un mariage que tu te serais cru obligé de proposer. J'ai voulu t'éviter de devenir amer et frustré.

— Tu aurais au moins pu me laisser prendre ma décision moi-même. Ceci dit, pourquoi as-tu attendu tout ce temps avant de me mettre au courant ?

Il se tourna vers le tracteur sans répondre. Mais son silence était éloquent. Sam avait beau dire, il préférerait le tenir éloigné de la ferme.

— Bon sang, Sam, pas cette fois.

Arrête de prendre des airs de martyr et réponds à ma question. Pourquoi avoir attendu huit ans ? Tu aurais pu me le dire au bout de quelques années, quand j'aurais été plus mûr et moins perturbé, mais tu as gardé le secret. Pourquoi ? Tu me dois une explication.

Sam se tourna vers lui, mais évita son regard.

— Il y a un mois, j'ai dû faire une radio du thorax à cause de l'assurance, déclara-t-il. On a découvert que j'avais une hypertrophie du cœur. J'ai rendez-vous chez un cardiologue dans un mois. En attendant, je dois contrôler ma tension régulièrement.

— Quoi, tu es malade ? Est-ce que Luke est au courant ? demanda-t-il en le

fixant avec inquiétude.

— Non, je ne veux pas qu'il me regarde comme tu le fais, répondit Sam en se réfugiant derrière le tracteur. D'ailleurs, ce n'est pas grave. Il fallait juste que tu le saches, au cas où il m'arriverait quelque chose.

— Ecoute, Sam, je ne peux pas changer le passé, mais excuse-moi de ne pas t'avoir aidé. Je suis désolé d'être parti en te laissant toutes les responsabilités. Et je suis désolé que tu sois malade.

— Eh bien, arrête de te désoler. C'est inutile, grommela Sam.

— Je sais que tu ne t'excuseras pas, mais je te pardonne quand même, dit-il, sa colère à présent évanouie.

— Maman, c'est moi qui ai peint la chaise du début à la fin, proclama fièrement Amber.

Brady les ramenait chez elles. Il était tendu et taciturne depuis l'altercation avec Josh, et Maggie se demandait comment aborder le sujet de leur déménagement à New York. Malgré la nuit merveilleuse qu'ils avaient partagée la veille, ils n'avaient pas d'avenir ensemble.

— Sam n'a pas laissé les chiens dormir avec moi, poursuivit Amber. Pas même quand j'ai dit que c'est moi qui irais dormir dehors avec eux.

— Des poils de chien dans ton lit,

berk, c'est dégoûtant !

— Quand je serai grande, j'aurai dix chiens, affirma-t-elle au moment où Brady de garait devant la maison.

Maggie tendit les clés de la maison à Amber.

— On va bientôt déjeuner. Va te préparer.

— D'accord. Tu déjeunes avec nous, papa ? demanda-t-elle ensuite en enlaçant Brady.

— Ce n'est pas sûr, mais je te promets de te réserver une journée cette semaine.

— Super !

Elle sortit de la voiture et disparut dans la maison.

Brady était toujours aussi silencieux et Maggie ne savait pas comment

commencer.

— Tu sais ce que je regrette le plus ?
demanda-t-il au bout d'un moment, le regard fixé sur le pare-brise.

— Non, mais je vais le savoir.

— De ne pas vous avoir connues plus tôt. Ma vie aurait été bien meilleure si vous aviez été avec moi, toi et Amber.

Ces mots gentils la désarçonnèrent, mais elle ne pouvait pas attendre plus longtemps.

— Ecoute, Brady, je ne peux pas te suivre à New York.

Il se tourna vers elle et la regarda d'un air désespéré qui lui fit regretter ses paroles.

— Je sais que ce n'est pas facile pour toi de tout quitter, mais je suis sûr que tu

t'habitueras.

Elle rassembla son courage avant de poursuivre :

— Ta vie doit être très intéressante et je suis touchée par ta proposition, mais...

La déception qui se peignit sur ses traits l'empêcha de continuer.

— Tu n'as pas besoin de te décider maintenant, répondit-il en passant le dos de sa main sur sa joue. Contente-toi d'y penser, d'accord ?

— Ce n'est pas la peine, Brady. Je n'ai pas envie de vivre à New York. Je sais que tu aimes beaucoup Amber et que tu crains de ne pas la voir assez, mais nous te rendrons visite et tu pourras venir chez nous quand tu voudras.

— Epouse-moi.

— Quoi ?

— Nous avons une fille que nous adorons et nous nous entendons parfaitement au lit. Que demander de plus ? Ainsi, tu seras certaine que je ne disparaîtrais pas. Si c'est ce qu'il faut faire pour que tu viennes, je suis prêt à t'épouser.

Elle n'en revenait pas. Etait-ce une demande en mariage qu'il venait de formuler ? Malheureusement, il était trop tard. S'il lui avait proposé de l'épouser quand elle s'était retrouvée enceinte, elle aurait accepté sans hésiter. A l'époque, elle aurait rêvé d'être prise en charge pour toujours. Mais elle avait dû apprendre à se débrouiller seule et ne

supporterait plus de dépendre de quelqu'un.

— Si tu avais su que j'étais enceinte de toi, tu m'aurais certainement proposé de m'épouser. Tu aurais agi par devoir, parce que tu ne m'aimais pas plus à l'époque que maintenant. Et j'aurais dit oui car j'étais terrorisée par ce qui m'attendait.

— Il n'est pas question d'amour. Pour le bien d'Amber, c'est mieux qu'on vive ensemble.

— Tu ne comprends pas, Brady. J'ai élevé Amber seule et je n'ai plus peur de rien, dit-elle en ouvrant la portière. Et j'attends autre chose de la vie que des demi-mesures.

Il ouvrit la bouche, mais aucun son

n'en sortit.

Elle sourit, même si ses yeux étaient remplis de larmes.

— Je t'aime, Brady, mais je ne crois pas que tu sois capable de me donner l'amour que je mérite en retour, conclut-elle en se glissant dehors avant de lui laisser le temps d'argumenter.

* * *

— Peterson a organisé une réunion avec Kyle mercredi. Il est décidé à couler le projet.

Brady leva les yeux vers le ciel, se demandant pourquoi tout allait si mal. Le rapport affiché sur l'écran de son ordinateur révélait que le budget de

Detrex serait dépassé d'ici trente jours. Ce n'était pas possible. Il avait pris soin d'établir un prévisionnel équilibré.

— As-tu parlé avec Kyle ? demanda-t-il en reportant les yeux sur la ferme en contrebas.

— Pas encore. Je le vois demain matin. Tes fichiers ont disparu du serveur, raconta-t-elle d'une voix altérée. Ce projet risque d'être enterré avant d'avoir vu le jour.

Ce qui serait une catastrophe pour l'un et l'autre car une grosse somme d'argent avait déjà été investie. Il avait déjà perdu son frère, peut-être aussi Maggie et Amber, et ne pouvait pas en plus perdre son emploi. Que pouvait-il faire de plus ici ? S'il rentrait à New York,

au moins aurait-il une chance de sauver son projet. En fin de compte, travailler était la seule chose qu'il sache faire à peu près correctement.

— Informe Kyle que je le verrai demain matin. Je vais dire à mon assistante de réserver une place sur le prochain avion.

— Ce n'est pas la peine, Brady. Envoie-moi les fichiers par e-mail, je me débrouillerai avec. Occupe-toi de ta famille.

Du haut de la colline, il vit Sam sortir de la maison et se diriger vers la grange. Vu de cette hauteur, il semblait tout petit. Sam avait presque sacrifié la ferme pour pouvoir donner à Maggie une partie de l'argent qu'il lui avait envoyé. Il avait

renoncé à ses rêves afin que ses frères puissent réaliser les leurs. D'accord, il ne s'y était pas toujours bien pris, mais lui aussi était jeune et impulsif à l'époque.

S'il voulait rendre hommage au sacrifice de son frère, il fallait qu'il soit fier de lui. Ses compétences professionnelles étaient sa meilleure arme.

— A demain, Julie, dit-il en coupant la communication.

Il vérifia que les fichiers étaient bien absents du serveur de l'entreprise, puis se déconnecta. Après un rapide coup de fil, il avait une place réservée sur le prochain vol pour New York. Il sauverait son projet et continuerait à

vivre comme il l'avait toujours fait. Quant à Maggie, peut-être finirait-elle par revenir à la raison.

Mais d'abord, il devait faire ses adieux.

Il trouva Sam dans le garage à l'arrière. Une version simplifiée de la célèbre Pontiac GTO était installée sur la rampe de levage.

— Est-ce la voiture que tu avais au lycée ? demanda-t-il en s'approchant pour caresser le capot argenté. Je me souviens de l'été pendant lequel papa et toi l'avez bricolée.

— Ouais, tu voulais nous aider et moi, je priais pour que tu t'en ailles, répondit Sam de sous la voiture.

— Moi aussi, je priais pour que tu t'en

ailles.

Il sourit à ce souvenir. Ils avaient rivalisé pour obtenir l'attention de leur père, mais c'était toujours Sam qui l'avait gagnée.

— J'ai essayé.

Brady s'appuya contre l'établi, choisissant un endroit qui paraissait moins sale que les autres.

— J'avais presque oublié que tu étais allé à l'université. Papa et maman étaient si fiers de toi. A peine une semaine après ton départ, papa a eu sa crise cardiaque.

Sam sortit de sous la voiture et s'assit sur le chariot.

— Je suis arrivé à la maison juste à temps pour lui dire au revoir. Il m'a

demandé de me charger de vous.

— Tu ne me l'avais jamais dit.

Il prit le marteau qu'il avait toujours vu à la ferme.

— Tu n'avais pas besoin de le savoir.

Brady parcourut des yeux la vieille voiture qu'il avait tant enviée à son frère. Il l'avait supplié de l'emmener faire un tour et Sam avait fini par accepter. Il avait eu l'impression de voler.

— Je dois rentrer d'urgence à New York. Des problèmes sont survenus au bureau.

— Ne te crois pas obligé de me donner des explications, répondit Sam d'un ton bourru.

— En fait, je te dois des excuses. Je

vous ai laissés tomber, toi et Luke, comme tu n'as pas essayé de me rejoindre, j'en ai déduit que tu ne désirais plus me voir. J'aurais dû rester. Je regrette que les choses se soient terminées ainsi.

— Dommage qu'on ne puisse pas échanger nos places. Tu serais celui qui reste bloqué dans cette ferme et moi, celui qui a la belle vie loin d'ici. Ce n'est pas la peine de t'excuser, Brady. J'aurais bien aimé que tu restes, mais je voulais surtout que tu t'en sortes afin que nos parents, où qu'ils soient, puissent être fiers de ta réussite.

— Ils peuvent l'être tout autant de toi, Sam, dit-il, respirant l'odeur de graisse et de gasoil qui lui rappelait toujours son père et son frère. Pourquoi ne m'as-

tu rien dit ?

— Parce que tu étais blessé et en colère quand tu es parti. Parce que je l'étais aussi à cause de ton départ. Je ne savais pas comment m'y prendre pour me réconcilier avec toi après notre dispute. Alors, je me suis dit que tu vivrais mieux sans moi.

— Non, Sam, ce n'est pas vrai. J'aurais au moins pu te le faire savoir. Il faut que cela change. Je désire reconstruire notre famille. C'est ce que papa et maman auraient voulu. Nous trois réunis. Crois-tu que ce soit possible ? demanda-t-il en lui tendant la main.

Sam la prit, puis l'enlaça rapidement avec un bras.

— Je l'espère.

— J'essaierai de revenir bientôt, promit-il.

Cette fois, il était décidé à tenir parole, quitte à planifier ses visites des mois l'avance.

Il lui restait une dernière visite à faire avant de quitter cet endroit. C'était sa dernière chance de convaincre Maggie de partir avec lui.

Brady appuya sur la sonnette avec l'espoir de trouver Maggie seule. Il avait besoin de lui parler en tête à tête.

La porte s'ouvrit et elle apparut. Son cœur se gonfla de joie en la voyant.

— Amber est chez Penny. Elle rentre dans une demi-heure. Si c'est ma connexion internet qui t'intéresse, tu...

Il lui coupa la parole avec un baiser. Elle plaqua les mains sur ses épaules. Il

crut qu'elle s'apprêtait à le repousser, mais ses doigts s'agrippèrent à sa chemise. Il aurait pu passer sa journée à l'embrasser. Hélas, il n'avait que de trente petites minutes à sa disposition.

Il la poussa dans la maison sans cesser de l'embrasser, puis referma la porte du pied. L'occasion ne se représenterait pas de si tôt et il voulait en profiter. Cette femme le rendait fou. Tel un homme affamé devant une assiette de nourriture, il était incapable de lui résister.

Dès que sa langue toucha la sienne, le désir monta en lui. Leurs souffles se mêlaient dans l'étroite entrée. Aucune femme n'avait eu sur lui un tel effet. Il ne pouvait pas partir sans elle.

Il lâcha sa bouche, posa le front sur le sien et la serra dans ses bras, envahi par le désespoir.

— Reviens sur ta décision, Maggie.

Il était prêt à se jeter à ses pieds pour la convaincre.

Elle le scruta un instant. De la tristesse teintait ses yeux noisette. Puis elle sourit, lui redonnant un peu d'espoir.

— Tu n'abandonnes jamais, constata-t-elle.

— Non.

Il la garda étroitement enlacée, espérant secrètement que l'alchimie de leurs corps viendrait à bout de sa résistance. Il savait qu'elle l'aimait, mais préférait éviter de s'en servir pour l'influencer.

— J'ai besoin de te parler. Asseyons pour discuter. Je suis sûr qu'on trouvera une solution.

— Tu crois ?

Elle se libéra de son étreinte, le précéda jusqu'à la table de la salle à manger et prit une chaise. Il s'installa à côté d'elle.

Le temps jouait contre lui. Peut-être devrait-il annoncer la couleur sans attendre. Mais elle le devança.

— Ecoute, nous avons toujours vécu ici. New York n'est pas un endroit pour nous. C'est une autre planète.

— N'exagérons rien.

— Je l'ai vu de mes propres yeux. Les gens vous bousculent si vous êtes sur leur chemin. Chacun dans son monde. Tu

aimes peut-être ce genre de vie, Brady, pas moi. Je ne veux pas que ma fille devienne comme eux.

— Tu t'y habituerais, j'en suis sûr. Et puis, je serai là pour t'épauler. C'est à cela que sert la famille, argua-t-il, conscient de s'engager sur un terrain glissant.

— Dans une famille, tout le monde doit être content, fit-elle remarquer d'une voix douce.

— J'ai un travail, c'est important, non ? Malheureusement, mon entreprise est basée à New York et je suis obligé d'y rester. Si tu n'as pas envie de vivre à Manhattan, on trouvera une maison en banlieue.

— Ce n'est pas le seul problème. Tu

me demandes de tout abandonner pour te suivre, mais moi aussi j'ai un travail, qui plus est avec des horaires flexibles qui me permettent de m'occuper d'Amber. J'ai des amis qui me soutiennent et des voisins prêts à m'aider en cas de besoin. Je ne retrouverais jamais ce genre de choses dans une grande ville.

Il fallait à tout prix qu'il réussisse à la convaincre. Impossible de partir sans elle. Il décida de jouer sa dernière carte.

— Bien sûr que si. C'est dans ta famille que tu le trouveras. N'est-ce pas à cela que sert l'amour ?

— Ce n'est pas à toi de me parler d'amour, rétorqua-t-elle sèchement en se levant. Tu n'y connais rien.

— Alors, éclaire-moi, Maggie.

Elle secoua la tête et se réfugia au fond de la pièce.

— Ce n'est pas possible.

— Pourquoi pas ?

— L'amour ne s'apprend pas, il se sent. Désolée, mais je ne peux pas t'aider.

Il la rejoignit et lui caressa la joue.

— Ecoute, Maggie, je suis obligé de rentrer à New York aujourd'hui. Mais je ne partirais pas avant que tu me promettes de réfléchir à ma proposition.

Ses yeux se remplirent de larmes.

— Tu veux des promesses alors que tu ne tiens pas les tiennes ?

— Il s'agit d'un cas de force majeure. Ma carrière dépend de la réussite de ce

projet.

— Oui, je sais, ta carrière...

— Que veux-tu dire ?

Elle secoua la tête. Il détesta la déception qu'il devina dans ses yeux.

— Quand tu auras compris, préviens-moi.

Au même instant, la porte d'entrée claqua et Amber fit irruption dans la pièce, les obligeant à s'écarter.

— Papa ! Je suis si contente de te voir, s'écria-t-elle en l'enlaçant avant de se mettre à fouiller dans son sac à dos.

— Comment s'est passée ta journée ? demanda-t-il.

Maggie en avait profité pour disparaître, peut-être pour le laisser seul

avec Amber avant son départ ou bien pour sécher ses larmes. Il finirait bien par la convaincre. Il fallait juste lui en laisser le temps.

— Très bien, répondit Amber en lui tendant une invitation. Nous avons organisé une exposition d'art à l'école jeudi prochain. Tu viendras avec moi, n'est-ce pas ? Tu m'as promis de me réserver une journée.

Il y avait de l'espoir dans son regard. Et aussi de l'amour. Son cœur se serra. Il allait la décevoir et la seule idée lui était insupportable. Il pria pour que ce soit la dernière fois.

— Ce n'est pas possible, ma chérie. Excuse-moi. Je dois rentrer à New York aujourd'hui.

Son sourire se transforma en un froncement de sourcils.

— Mais tu reviendras bientôt, n'est-ce pas ?

Il s'agenouilla devant elle pour se mettre à sa hauteur.

— Ecoute, Amber, tu sais que je suis très occupé. Mais je te promets de revenir dès que possible.

Elle renifla et sa lèvre inférieure se mit à trembler. Il baissa la tête, honteux de son attitude.

— Ce n'est pas grave, papa, assura-t-elle en nouant ses petits bras autour de sa nuque. Tu vas me manquer.

Se sentant encore plus mal, il lui rendit son étreinte.

— Toi aussi, ma chérie.

Elle se dégagea, prit son visage entre ses mains et posa un baiser sur son front.

— Pourquoi m’embrasses-tu à cet endroit ?

— Ma Mamie disait que quand quelqu’un que tu aimes te quitte, il faut lui donner un baiser sur le front afin de rester gravé dans sa mémoire. Mamie m’embrassait toujours là pour me dire bonne nuit.

— Ta grand-mère était pleine de sagesse. Je suis sûr qu’elle te manque beaucoup.

— Oui, mais elle n’est pas loin. Je l’appelle quand j’ai besoin d’elle.

— Est-ce que je peux aussi te faire un bisou sur le front ? Comme ça, tu n’oublieras pas ton papa.

— Bien sûr, papa.

Le cœur gros, il posa un baiser sur son front et lui promit de revenir la voir bientôt.

— Je t'attendrai, répondit-elle avant de saisir son sac à dos et de s'élaner vers la cuisine.

Un instant plus tard, Maggie apparut sur le seuil de la cuisine, un sourire triste sur les lèvres.

Il traversa la pièce et la prit dans ses bras. Leurs chemins se séparaient, mais ce n'était que momentanément. Il n'avait pas renoncé à la convaincre. Il posa un baiser sur sa bouche et un autre sur son front.

— Ne m'oublie pas, Maggie, dit-il avant de s'en aller.

Ce soir-là, en rentrant chez lui, Brady se retrouva seul dans son appartement. Il n'y avait pas encore de fleurs dans les vases, mais la rénovation de la chambre d'amis avait commencé. Les murs avaient été peints en bleu lavande et le parquet était recouvert de bâches.

Tout lui paraissait pourtant vide et dénué de vie. Il soupira et se rendit dans sa chambre pour défaire sa valise. L'écharpe de soie rouge de Maggie attira son regard. Il la prit dans ses mains et se laissa tomber sur le lit, la faisant glisser entre ses doigts. C'était le seul objet de la maison qui semblait vivant.

La sonnerie de son portable résonna dans le silence.

— Bonsoir, dit Julie.

— J'allais récupérer les fichiers pour la réunion.

— Tu n'avais pas besoin de rentrer. J'aurais pu m'en sortir sans toi.

— Sans doute. A quelle heure a-t-on rendez-vous ?

— 9 heures. Ça va, Brady ? demanda-t-elle comme il gardait le silence.

— Oui, ça va aller. Bonne nuit, Julie.

Il téléchargea les fichiers, puis relut ses notes et les comptes rendus que Julie lui avait envoyés par e-mail. Tout était prêt pour la réunion et il n'avait plus rien à faire.

Sa vie lui sembla aussi vide que son

appartement. Jusqu'à la perspective de défendre son projet qui ne l'excitait plus. Rien n'avait de sens loin de Maggie et d'Amber, pas même sa carrière. En l'espace d'une petite semaine, elles lui étaient devenues aussi indispensables que l'air qu'il respirait.

Il se mit au lit, mais ne parvint pas à s'endormir, se remémorant encore et encore le moment où Maggie lui avait dit qu'elle l'aimait. Il n'avait pas encore pris le temps d'analyser ses paroles. Maggie Brown l'aimait malgré tout. Cette constatation lui ouvrit les yeux. C'était par amour qu'elle s'était sacrifiée pour sa mère, de la même façon que Sam s'était sacrifié pour eux. Quel sacrifice lui-même avait-il fait ?

Aucun. Comment dans ce cas pouvait-il demander à Maggie de renoncer à sa vie pour le suivre ?

Ne s'était-on pas déjà assez sacrifié pour lui ?

* * *

Il n'avait presque pas dormi quand la sonnerie du réveil retentit. Malgré son épuisement, il aurait préféré s'atteler aux corvées de la ferme. Les travaux agricoles lui avaient toujours remis les idées en place.

Il se rendit au bureau en métro et s'arrêta dans le hall pour boire un café à la cafétéria. Dans quelques jours, il se serait habitué et sa vie retrouverait son

cours normal.

Les papiers s'étaient empilés sur son bureau depuis son départ. Il s'y plongea pour ne pas penser. Quand vint l'heure de la réunion, il avait presque retrouvé ses esprits.

Il rencontra Julie dans le couloir et lui emboîta le pas. Elle était superbe dans son tailleur vert de femme d'affaires. Mais elle ne lui faisait aucun effet. Maggie dans son vieux T-shirt était mille fois plus séduisante.

— Contente de te voir, dit-elle.

— J'ai étudié le dossier. On devrait réussir à convaincre Kyle de la viabilité de notre projet.

Il avait du mal à suivre son allure. Il faut croire qu'il s'était habitué aux

promenades tranquilles avec Maggie et Amber.

— J'ai lu tes notes sur les perspectives à Tawnee Valley. Très intéressant. Avec quelques perfectionnements, on pourrait facilement obtenir le soutien de Kyle pour ce projet.

— Tant mieux, répondit-il distraitemment. Crois-tu qu'il soit possible d'aimer quelqu'un sans le savoir ?

Elle fronça ses sourcils parfaitement épilés.

— Pardon ?

— Non, rien.

Elle le précéda dans le bureau de Kyle qui leur indiqua des sièges.

En s'asseyant, Brady se rendit compte qu'il n'avait jamais remarqué les photos de Kyle, sa femme et leurs deux enfants sur le mur derrière lui. L'éclairage était parfait et les poses soigneusement étudiées. Rien à voir avec les photos qui ornaient l'intérieur de Maggie. Aucune d'entre elles n'avait été prise en studio.

— J'espère que la visite à votre famille s'est bien passée, dit Kyle en l'étudiant.

— Très bien.

— Vous m'en voyez ravi. Je vous écoute, Julie. Vous aviez des problèmes à me soumettre, il me semble.

— Concernant le projet Detrex, nous avons récupéré les fichiers du budget et pouvons à présent vous garantir que nos

calculs sont justes et l'entreprise viable.

De la coiffure aux chaussures en passant par sa façon de se comporter, Julie était le professionnalisme incarné. Peu de tant auparavant, elle avait représenté son idéal féminin.

— Peterson m'a appelé tôt ce matin. Il désirait que j'avance son rendez-vous. Savez-vous pourquoi ? demanda Kyle en regardant Brady.

Ce fut Julie qui lui fournit l'explication.

— M. Peterson a eu des gestes déplacés hier soir. En plus, il m'a laissé entendre que Detrex se porterait mieux si je répondais à ses avances. Alors j'imagine qu'il désirait s'accuser de harcèlement sexuel envers sa

collaboratrice.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?
demanda Brady.

Elle tourna son regard froid vers lui.

— Je sais me défendre. Je n'ai pas
besoin d'un protecteur.

— Il s'agit d'accusations graves, dit
Kyle. Le harcèlement sexuel n'est pas
traité à la légère dans l'entreprise.
Seriez-vous prête à établir un rapport
d'incident ?

— Oui, approuva Julie.

— Vous importeriez-vous que je fasse
venir M. Peterson ?

— Non, monsieur. Au contraire.

Quelques minutes plus tard, Peterson
se tenait debout devant le bureau de
Kyle, aussi loin possible de Julie. Brady

retint un sourire en voyant l'ecchymose sur sa pommette.

— Vous êtes en congé sans solde en attendant l'issue des poursuites engagées contre vous, annonça Kyle.

Kyle ne reprit la parole que lorsque Peterson fut sorti de la pièce, escorté par un gardien.

— Vous auriez dû nous alerter avant, Julie. Nous serions intervenus.

Elle hocha la tête. Pendant tout ce temps, Brady avait cru qu'elle avait besoin de lui, alors qu'elle savait très bien se débrouiller seule. Tout comme Maggie, d'ailleurs.

Il prit une grande décision. S'il voulait réunir sa famille, peut-être était-il temps pour lui de se sacrifier un peu pour les

autres.

— Je me retire du projet Detrex, annonça-t-il.

Visiblement aussi surpris l'un que l'autre, Kyle et Julie se tournèrent en même temps vers lui.

— Julie n'a pas besoin de mon aide. Elle est parfaitement capable de le gérer toute seule. En revanche, Kyle, j'aimerais vous parler d'un autre projet intéressant, si vous avez le temps.

— Bien sûr. Il se trouve que mon rendez-vous de 10 heures vient de sortir de l'immeuble escorté par un gardien. A quoi pensiez-vous ?

Amber marchait devant Maggie tandis qu'elles revenaient de la réunion organisée par la troupe de scouts d'Amber.

— Maman, Jessica prétend que les ananas poussent sur des arbres, dit-elle en se mettant à avancer à reculons.

— Je suis presque sûre qu'elle se trompe. Regarde devant toi, s'il te plaît.

— Papa a appelé hier, annonça-t-elle

ensuite.

Maggie manqua de trébucher, mais se rattrapa à temps.

— Ah bon ?

— Oui.

Il y avait presque une semaine qu'il était parti. Il avait déjà appelé une fois, mais elle était sortie et Amber avait raccroché au moment où elle arrivait. Si elle avait été déçue, elle s'était consolée en se disant que c'était mieux ainsi. Autant rompre le contact définitivement.

Amber tourna sur elle-même avant de se remettre dans le bon sens.

— Il dit qu'on lui manque.

Elle avait du mal à le croire. Son esprit était probablement déjà accaparé par ses occupations professionnelles.

— Et il espère aussi venir nous voir bientôt, conclut-elle en s'élançant en courant vers la maison.

Pourvu que sa fille ne soit pas déçue. C'était un sentiment qu'elle connaissait bien. Après son départ, son père l'avait appelée deux fois, lui promettant une visite lors de son passage en ville. Elle avait guetté son arrivée sous le porche, mais il n'était jamais venu. L'idée qu'Amber puisse être confrontée à ce genre d'épreuve la révoltait.

Penny avait demandé à Sam de garder Amber vendredi soir. Elle voulait l'emmener boire un verre et lui présenter quelqu'un qui pourrait « éteindre le feu », comme elle disait. Maggie avait accepté sans enthousiasme.

Elle nourrissait le vague espoir que les choses s'arrangent avec Brady, même si elle n'était pas sûre de pouvoir lui faire confiance. Il était visiblement prêt à tout pour obtenir ce qu'il voulait. Il avait même été jusqu'à la demander en mariage.

— Maman, dépêche-toi !

Elle la chercha des yeux, mais ne la vit pas. Elle avait déjà dû entrer dans la maison.

En arrivant devant chez elle, elle fut saisie de stupeur en voyant Brady Ward assis sur les marches de la véranda. Vêtu d'un jean et un T-shirt gris, beau comme un dieu, il tenait un bouquet dans les mains. Elle se figea, le cœur battant la chamade.

Elle le regarda se diriger lentement vers elle, incapable de formuler la moindre pensée logique. Du coin de l'œil, elle aperçut un mouvement derrière la porte moustiquaire, puis entendit les rires d'Amber et de Penny.

Il s'arrêta devant elle et lui tendit une gerbe de fleurs des champs, un mélange désordonné de marguerites, de verges d'or et de bleuets.

— Tiens, je les ai cueillies pour toi.

Ce bouquet était sans aucun doute le plus beau qu'elle ait jamais reçu, mais elle l'accepta avec circonspection. S'il était venu pour la convaincre de s'installer à New York, il perdait son temps.

— J'ai compris des choses pendant

mon absence, dit-il.

N'osant pas le regarder de crainte de se laisser attendrir, elle respira pour se donner du courage. Le parfum des fleurs sauvages lui monta à la tête.

— Quoi donc ? demanda-t-elle.

— Toute ma vie, j'ai cherché ce qui me manquait. Au lycée, j'ai cru que je m'intégrerais ici en étant le meilleur dans tous les domaines. En Angleterre, j'ai cru qu'en gravissant les échelons de la hiérarchie je ferais partie de l'entreprise. Puis, à New York, j'ai cru avoir trouvé ce que je cherchais.

Comme il ne poursuivait pas, elle finit par lever les yeux vers lui. Son cœur battait follement dans sa poitrine. Elle avait cet homme dans la peau et le

repousser était chaque fois plus difficile.

— Lorsque tu m'as dit que j'avais une fille, j'ai cru que le simple fait d'être un bon père remplirait ce manque.

Il s'interrompt pour écarter une mèche de cheveux de son visage.

— Et ?

Elle avait peur de sa réponse. Mais, si elle voulait un jour se libérer de cet amour pour en trouver un autre, il faudrait bien qu'elle l'entende.

— Je n'avais pas besoin de quitter cette ville pour trouver ce que je cherchais. Je me suis égaré en chemin. Quand tu es réapparue dans ma vie, tu m'as ouvert les yeux. Tu m'as donné une fille et tu m'as offert ton amour, sans jamais rien me demander en retour.

Elle retint son souffle en attendant la suite. Il se trompait. Ce qu'elle voulait en retour, c'était son amour. Elle en avait besoin pour ne pas mourir à petit feu.

Il sourit et s'avança vers elle.

— Je ne peux pas m'installer à New York, dit-elle, ravalant ses larmes. Si je pensais que c'était le meilleur pour Amber, je n'hésiterais pas, mais je ne crois pas. Quant à moi, je ne supporterai pas de vivre avec toi si tu ne m'aimes pas.

Il lui caressa la joue.

— Bon sang, je suis vraiment nul. Tu sais, quand j'ai appelé Amber l'autre jour, elle était ravie d'avoir passé l'après-midi à cueillir des fleurs

sauvages avec ses amis. Jamais je ne la priverais de ce plaisir.

Elle aspira une bouffée d'air.

— Alors, pourquoi es-tu là ?

Il prit ses mains dans les siennes.

— Parce que c'est ici que je veux être. Avec toi. Pendant toutes ces années, j'ai cherché ce qui me manquait. Jusqu'à ce que je découvre que c'était toi, Maggie Brown.

— Tu dis n'importe quoi, dit-elle, les larmes coulant à flot sur ses joues.

Mais son cœur débordait de joie.

— J'ai cru que je serais comblé si tu venais t'installer à New York avec moi. Mais je serais retombé dans les mêmes travers. J'aurais continué à travailler comme un forcené et je vous aurais

négligées, toi et Amber. Toute mon énergie était consacrée à ma carrière.

— Où veux-tu en venir ?

— Tu as renoncé à ton avenir pour prendre soin de ta mère et de ta fille. Sam s'est occupé de Luke et t'a donné presque tout l'argent que je lui envoyais, manquant de peu de perdre la ferme. Je suis le seul qui ne se soit jamais sacrifié. Je n'ai rien fait pour te prouver mon amour, Maggie.

Il lui prit la main. Le cœur battant, elle posa sa dernière question :

— Comment peux-tu être sûr que c'est moi que tu aimes et non l'idée d'avoir une famille ?

Il sourit et plaqua un baiser sur ses lèvres.

— J'étais aveugle, terrorisé par l'amour, par l'idée d'avoir une famille. Tu es celle qui m'a montré le chemin quand j'étais déboussolé, qui m'as donné du courage quand j'étais découragé. Tu as toujours été celle qu'il me fallait, avant même l'arrivée d'Amber, avant qu'on se retrouve et que je découvre qui tu étais vraiment. Vivre à New York n'a pas de sens sans toi. Je t'aime de tout mon cœur, Maggie. Je veux vivre avec toi, ici, à Tawnee Valley. J'ai posé ma candidature pour être responsable du projet que nous allons lancer dans la région. Si tu le désires, je m'installerai chez Sam, mais il ne se passera pas un jour sans que je vienne frapper chez toi pour te demander

en mariage.

L'émotion lui nouait la gorge. Jamais elle n'aurait imaginé entendre ces mots de la bouche de Brady Ward.

— J'ose espérer que ce sont des larmes de bonheur. Je t'aime, Maggie. Je veux t'épouser et je suis prêt à me jeter à tes pieds pour te convaincre d'accepter.

Elle chassa ses larmes d'un battement de paupière.

— Je n'ai jamais rien voulu d'autre que ton amour, Brady. Si j'avais su que tu m'aimais, je t'aurais suivi à New York sans hésiter.

— Maintenant, tu n'as plus besoin de partir. Dis-moi oui, Maggie.

Elle plongea les yeux dans son intense

regard bleu.

— Oui, j'accepte de t'épouser.

Il la prit dans ses bras.

Elle se perdit dans leur long baiser passionné.

TITRE ORIGINAL : FATHER BY CHOICE

Traduction française : DOMINIQUE DUBOUX

© 2013, Amanda Berry. © 2014, Harlequin S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

83-85, boulevard Vincent Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

JUDY DUARTE

Retrouvailles chez les Fortune

Le destin des Fortune. Séduisants, ambitieux... amoureux

Epouse-moi... Jamais Nicole n'aurait cru prononcer un jour ces mots, elle qui a toujours fait passer sa vie professionnelle avant sa vie amoureuse. Et d'ailleurs, si elle propose ce mariage à Miguel Mendoza, son ex-petit ami, c'est uniquement pour pouvoir garder le contrôle de l'entreprise qu'elle dirige. Mais, dans ce cas, pourquoi se sent-elle aussi fébrile face au beau Miguel ? Serait-il possible que, au fond d'elle, et malgré les circonstances de leur rupture, elle rêve encore de raviver leur amour ?

AMANDA BERRY

Pour les yeux d'Amber

Maggie est abasourdie : elle vient d'apprendre que Brady Ward n'a jamais reçu la lettre dans laquelle elle lui annonçait qu'elle était enceinte, et ignore donc qu'il est le père d'une adorable fillette de huit ans. Et dire que, pendant toutes ces années, elle a cru que Brady ne voulait rien savoir d'Amber ! Du coup, il n'y a plus une minute à perdre : elle doit le trouver, lui parler, lui proposer une place dans la vie d'Amber, qu'elle aime plus que tout au monde. Et tant pis si cela doit bouleverser le fragile équilibre qu'elle s'est construit...